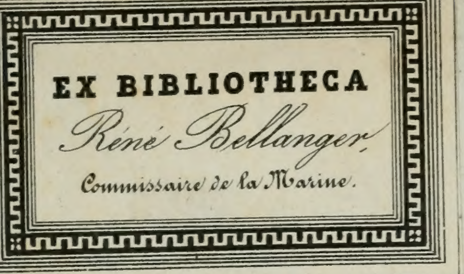
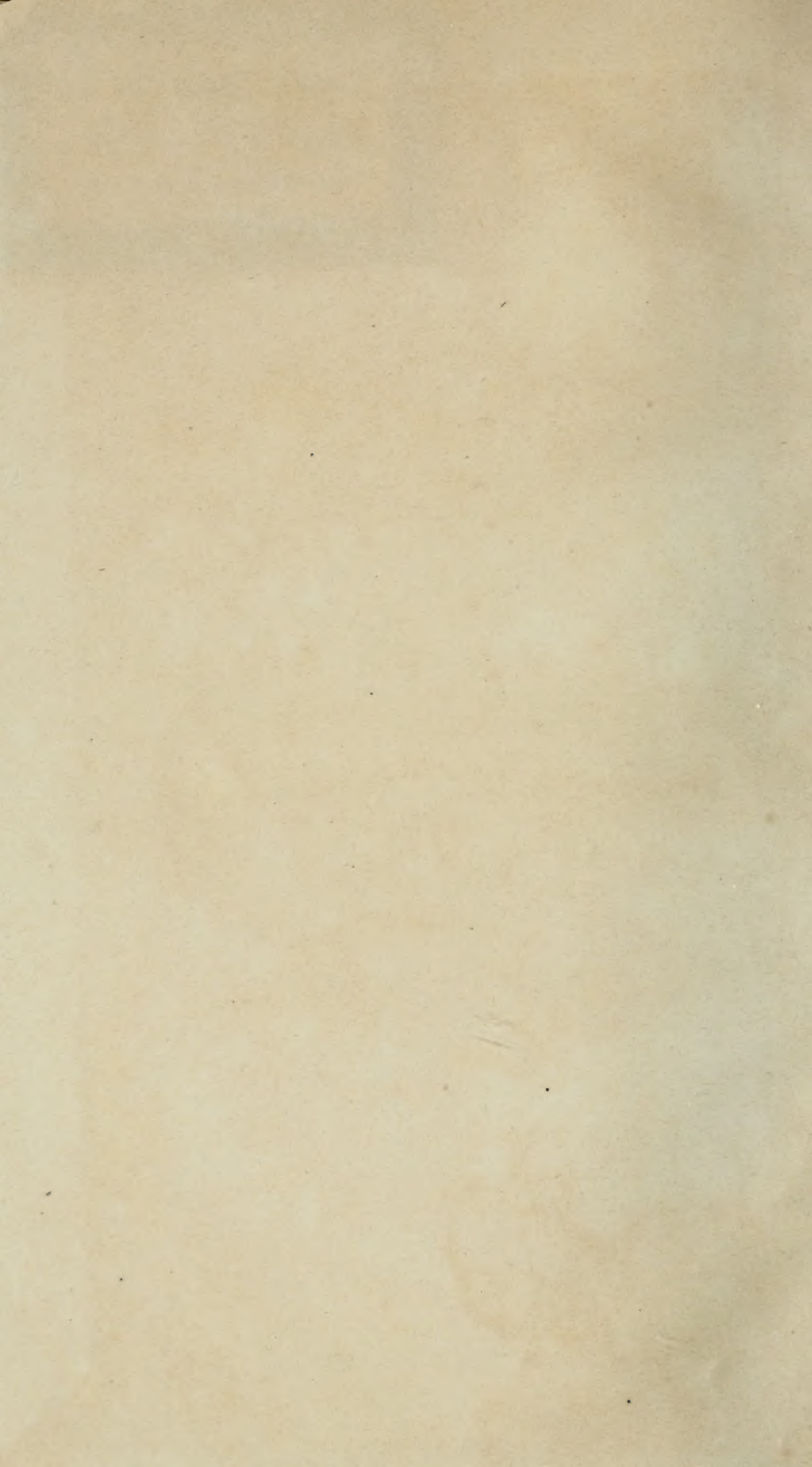



EX BIBLIOTHECA
Réné Bellanger,
Commissaire de la Marine.



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

XIII

Imprimerie Schneider et Langrand, rue d'Erfurth, 1.

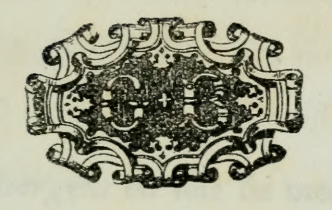
GEORGETTE

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

> Si la volupté est dangereuse, des plaisanteries ne l'inspirent jamais.
>
> VOLTAIRE.

TOME PREMIER.



PARIS,
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
34, RUE MAZARINE.
1845

Je place *Georgette* en tête de mes ouvrages, car je regarde ce roman comme mon premier ; du moins est-ce à lui que je dois mes premiers succès dans une carrière à laquelle j'étais presque décidé à renoncer.

J'avais cependant déjà fait *l'Enfant de ma femme.* Ce roman, ouvrage de ma jeunesse et presque de mon adolescence, puisque je le composai à dix-sept ans, devait naturellement manquer de force, de plan, de style ; c'était un essai, c'était cette première tragédie que l'on fait presque toujours en terminant sa rhétorique.

Comme on brûle de se faire ou plutôt de se voir imprimé, je désirais ardemment qu'un libraire se chargeât de faire paraître *l'Enfant de ma femme*, ne demandant rien pour mon manuscrit que les honneurs de l'impression

Mais trouvez donc un libraire qui imprime l'œuvre d'un romancier de dix-sept

ans ! Aucun d'eux ne voulut de *l'Enfant de ma femme*, que j'offrais cependant *gratis* ; beaucoup, j'en suis certain, le refusèrent sans le lire, et ils eurent tort ; ceux qui n'en voulurent pas, après l'avoir lu, eurent raison.

Mes parents, suivant l'usage, se moquaient de moi et de ma prétention à faire des romans. Je jure bien qu'il n'y avait aucune prétention dans mon fait ; j'écrivais par goût, par plaisir ; je ne pouvais pas voir une main de papier blanc sans pousser un gros soupir, en songeant à tout ce que l'on pouvait écrire dessus !

Au bout de deux ans, je me décidai à faire imprimer mon roman à mes frais. C'était un grand effort, car j'étais dans un

âge où l'on n'a jamais trop d'argent pour ses plaisirs, et quoique *l'Enfant de ma femme* n'eût que deux volumes, c'était encore une somme assez ronde à avancer..., mais je me flattais qu'elle me rentrerait.

M. Pigoreau éditait alors presque tous les romans nouveaux ; je mis le mien chez lui. Il m'en plaça d'abord quelques douzaines, mais bientôt cela se ralentit, puis cela cessa entièrement. Je n'écoulai guère que le quart de mon édition, c'était bien loin de me rendre mes frais ; mais j'étais imprimé !... Un journal avait fait un feuilleton sur mon roman ; dans ce bienheureux feuilleton, mon nom était répété jusqu'à huit fois !... c'était alors du bonheur.

Cependant je ne tardai pas à m'apercé-

voir que la gloire, quelque mince qu'elle soit, ne nous fait pas d'amis ; ceux que j'avais ou que je croyais tels saisissaient toutes les occasions de lancer des épigrammes sur mon roman. Ils ne manquaient pas de me rapporter le mal qu'on en avait dit ; quant aux choses agréables qui auraient pu me consoler, ils ne les entendaient jamais ou ne s'en souvenaient pas. Depuis cette époque, j'ai rencontré dans le monde beaucoup de ces gens-là : empressés à vous rapporter ce qui peut vous être désagréable, mais ignorant toujours le bien qu'on dit de vous. Je me rappelle aussi une femme galante à laquelle je faisais la cour lorsque mon premier roman parut. Je m'empressai de le lui porter, me flattant que cela m'avancerait dans ses

bonnes grâces. Elle reçut mes deux volumes d'un air nonchalant, et se contenta de me dire : « Par exemple !... vous êtes bien » bon de vous donner la peine d'écrire ainsi » des volumes !... »

Ce *vous êtes bien bon* ! me sembla si bête, que mon amour n'y résista pas.

Pendant que l'on vendait les premières douzaines de *l'Enfant de ma femme*, j'écrivis *Georgette* ; je fis quatre volumes, j'en aurais fais six si je ne m'étais retenu. Cette fois je commençai à écrire d'après nature ; le chapitre intitulé : *Soirée au Marais*, n'était que le tableau fidèle d'une réunion dans laquelle je m'étais trouvé souvent. Presque tous les personnages existaient, je n'avais changé que les noms.

Je sentais bien que *Georgette* valait mieux que *l'Enfant de ma femme*, mais je ne voulais plus faire imprimer à mes frais; les nombreux exemplaires qui me restaient de mon premier roman ne m'encourageaient pas à recommencer.

Je promenai *Georgette* chez les libraires comme j'avais promené mon *Enfant*. J'éprouvais les mêmes refus, les mêmes ennuis les mêmes dégoûts!... on ne voulait pas seulement lire mon *manuscrit*!... ou lorsqu'on *daignait* le recevoir, c'était comme pour se débarrasser de moi; puis on me faisait revenir huit ou dix fois, on n'avait pas eu le temps de le lire; et souvent, fatigué de ces lenteurs, je reprenais ma pauvre *Georgette*, en me donnant le plai-

sir d'envoyer au diable monsieur le libraire.

J'étais découragé. Je jetai mon manuscrit dans le bas d'une armoire, en me promettant de ne plus m'en occuper, et surtout de ne plus faire de romans ; mais hélas !... *trahit suâ quemque voluptas* !

Quatre années s'écoulèrent. *Georgette* était toujours dans le bas d'une armoire ; plusieurs fois, en apercevant ce malheureux manuscrit, je m'étais promis de le jeter au feu... je ne sais ce qui me retint.

Pendant cet espace de temps, j'avais travaillé pour le théâtre. Un beau jour, en vendant à M. Barba le manuscrit d'un mélodrame que je venais de faire jouer à

l'Ambigu-Comique, je me rappelai mon infortuné roman, et je le proposai à ce libraire. M. BARBA prit mon manuscrit en me disant qu'il le lirait. Quelque temps après, j'allai lui demander ce qu'il pensait de ma *Georgette*; M. BARBA me répondit : « J'ai
» donné votre manuscrit à HUBERT, il vous
» imprimera cela ; moi, je ne veux plus
» faire de roman. »

Me voilà de nouveau en course ; je vais chez M. HUBERT, qui était alors libraire au Palais-Royal, sous les anciennes galeries de bois. Là, je trouve un homme aimable, poli, obligeant, qui me dit mille choses flatteuses sur mon roman. J'en restai tout stupéfait !... messieurs les libraires m'avaient si peu habitué à cet accueil ! Depuis

ce temps, je n'ai gardé nulle rancune à ceux qui m'ont jadis causé tant d'ennuis ; mais j'ai conservé pour M. Hubert un éternel souvenir de reconnaissance ; j'aime mieux me rappeler le bien que le mal.

M. Hubert *m'acheta Georgette*, en m'engageant à lui faire bientôt un autre roman, et en effet, au bout de quelques mois, je lui portai *Gustave ou le Mauvais sujet*, puis *Frère Jacques*, puis *Mon voisin Raymond*, et alors M. Hubert m'acheta même *l'Enfant de ma femme* ! et voilà comment je devins romancier.

Je demande pardon au lecteur de l'avoir ennuyé de ces détails, qui lui sembleront bien puérils ! mais il y a un grand charme

dans les souvenirs, et nous croyons souvent le faire passer dans notre plume, tandis qu'il reste au fond de notre cœur.



GEORGETTE.

CHAPITRE I.

UN INTÉRIEUR. — LES MAUVAISES LANGUES.

—

Il était sept heures du soir, et M. Rudemar, ancien tabellion de Rambervilliers, était occupé à mettre ses pantoufles, à desserrer les cordons de son gilet, à ôter sa perruque... enfin, M. Rudemar se mettait à son aise, comme quelqu'un qui n'attend plus aucune visite et va bientôt se livrer au repos.

Lorsque M. Rudemar eut fini, il avança son

grand fauteuil devant la cheminée, s'étendit dedans, et ordonna à Gertrude, sa servante, de venir souffler le feu : on était alors au mois d'avril, et le temps était très-froid.

Tout en se chauffant, notre homme étendait ses jambes sur les chenets, et semblait se regarder d'un œil de complaisance. M. le tabellion avait, il est vrai, la jambe assez bien faite ; joignez à cela des yeux noirs et vifs, une figure régulière, des manières aimables, un ton doux et galant, et vous ne serez point étonné que M. Rudemar, malgré ses cinquante ans, fût encore recherché par les petites-maîtresses de Rambervilliers. Mais outre les avantages physiques, il en possédait de plus solides ; il était bon, humain, on vantait partout sa charité, dont il avait donné la preuve en prenant chez lui et en élevant avec soin une petite fille de quatre à cinq ans qu'il nommait sa nièce, et qui, je me plais à le croire, ne lui appartenait pas de plus près, malgré les propos que les mauvaises langues (car il y en a partout, même en

province) débitaient de temps à autre sur la naissance de Georgette : c'est le nom de la nièce de M. Rudemar.

Pendant tout le temps que Jacqueline fut gouvernante de M. le tabellion, Georgette fut caressée, choyée, elle ne connaissait que le plaisir : la danse, la table, la promenade remplissaient tous ses moments. Jacqueline la traitait avec une tendresse vraiment maternelle, ce qui faisait encore jaser les mauvaises langues; car on disait que, cinq ans auparavant, Jacqueline, engraissant considérablement, s'était plainte d'une hydropisie qui l'avait forcée d'aller passer plusieurs mois à son pays.

Ce fut donc quatre ans après ce voyage de Jacqueline que M. Rudemar amena un jour chez lui la petite Georgette, la présentant à tout le monde comme la fille d'une sœur qu'il avait à Nancy, qui était veuve, et venait de mourir sans laisser aucune fortune à la pauvre Georgette, que la protection de son oncle le tabellion.

Maintenant, lecteur, vous voilà au fait de la

naissance de notre héroïne; peut-être avez-vous quelques soupçons sur sa légitimité?.... Pensez-en tout ce qu'il vous plaira, vous pouvez donner carrière à votre imagination, car je vous avertis que l'histoire de Georgette ne dit pas un mot de plus sur ce sujet.

Georgette avait huit ans lorsque Jacqueline mourut. Ce fut un coup bien cruel pour M. Rudemar; il y avait longtemps que Jacqueline le servait, et en bon maître il s'y était attaché. Cependant, comme tout passe, la douleur du tabellion s'apaisa; il n'était ni d'âge ni d'humeur à se passer de gouvernante; il fallut donc s'occuper de ce choix important. Beaucoup de femmes briguaient l'honneur de remplacer Jacqueline!

La veuve Gertrude l'emporta sur ses nombreuses rivales.

Gertrude méritait bien qu'on la distinguât: trente-six ans au plus, des cheveux noirs, une taille bien prise, des formes séduisantes; puis, outre les qualités d'une gouvernante, elle possédait encore l'art de faire un dîner excellent,

et M. Rudemar aimait beaucoup la table.

Malheureusement pour Georgette, la nouvelle gouvernante n'était pas aussi douce qu'elle était jolie. Adieu les attentions, les caresses, les plaisirs; Gertrude connaissait à fond toute l'histoire de la sœur de M. Rudemar; elle avait vu croître l'hydropisie de Jacqueline, et elle prit Georgette en aversion. D'ailleurs Gertrude avait une fille, et pour que son enfant fût seul élevé par M. le tabellion, elle forma le projet hardi de mettre la petite nièce à la porte.

Les vieillards sont faibles quand ils sont amoureux. M. Rudemar avait la réputation de se laisser mener par ses gouvernantes. Gertrude était rusée : elle fit si bien, qu'au bout de deux ans elle rendit Georgette idiote et méchante aux yeux de son oncle, qui ne ressentait plus pour elle qu'une très-légère affection.

Voilà où en étaient les choses, lorsqu'un samedi soir M. Rudemar s'étala devant sa cheminée, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire au commencement de ce chapitre.

CHAPITRE II.

LE DIMANCHE. — DINER. — ÉVASION.

—

»Gertrude! — Monsieur? — C'est demain
»dimanche, mon enfant. — Je le sais bien,
»monsieur. — Oui, mais ce que tu ne sais pas,
»c'est que j'ai invité à dîner, pour demain,
»M. Boullard et son épouse, le compère Jérô-
»me, son ami Eustache et mon voisin Toupin.
»— Eh! qu'avez-vous besoin de tout ce mon-
»de-là, bon Dieu!... Croyez-vous que je n'aie
»pas assez d'ouvrage dans le courant de la se-

» maine? non, il faut encore que je passe ma
» journée entière du dimanche à faire une cui-
» sine d'enfer pour des gens qui ne viennent ici
» que pour manger !.. — Allons, Gertrude, cal-
» me-toi ; tu sais bien, mon enfant, que j'en
» agis ainsi par bienséance ; il est de ces hon-
» nêtetés qu'on se doit réciproquement. — On
» n'aura rien à vous reprocher à cet égard, car
» vous êtes d'une politesse !.. Donner à dîner,
» ça coûte, ça, monsieur ; passe encore pour le
» compère Jérôme, c'est un homme aimable,
» qui sait vivre ; il a des attentions pour moi...
» (Gertrude se mirait en disant cela.) Quant
» aux Boullard, ce sont des vilains, des ladres...
» Avez-vous jamais senti l'odeur de sa cuisine?
» Mais madame Boullard a le don de vous plaire
» avec ses petits yeux ronds et son gros nez en
» trompette !.. pas plus de gorge que dessus ma
» main... Ah ! que les hommes sont aveugles !
» — Tu ne sais ce que tu dis, Gertrude. —
» Croyez-vous que je ne vous aie pas vu la der-
» nière fois qu'ils ont soupé ici ? Madame faisait

» la bouche en cœur pendant que vous laissiez
» tomber votre fourchette pour avoir l'occasion
» de lui pincer le genou.—Gertrude, je vais me
» fâcher !... — Votre ami Eustache est un tatil-
» lon qui regarde tout, furette partout, se mèle
» de tout, qui a toujours quelques mots piquants
» à vous adresser... Mais je lui donnerai son pa-
» quet la première fois que cela lui arrivera !...
» Pour votre voisin Toupin, c'est un ivrogne, il
» est connu pour tel ; il ne vient ici que pour
» boire... mais il boit !.. ah ! ça fait trembler. »

Gertrude allait sans doute en dire plus long et s'étendre sur le portrait de chaque convié, lorsqu'elle fut interrompue par Georgette, qui entra dans la chambre en pleurant et disant que Catherine l'avait battue. (Catherine était la fille chérie de dame Gertrude.)

« Qu'est-ce donc ? » demande M. Rudemar en sortant de l'assoupissement dans lequel la tirade de Gertrude l'avait plongé. « Pardine, ça
» se devine, c'est mamzelle Georgette qui fait
» tout ce tapage-là. — Mon oncle, on m'a bat-

» tue, » dit Georgette en soupirant. « Taisez-vous,
» pécore! cette petite sotte est toujours à nous
» étourdir.... Allez vous coucher, et qu'on ne
» vous entende plus! »

Gertrude pousse Georgette hors de la chambre; elle la suit jusqu'à la soupente qui contient la couchette de notre héroïne. La jeune fille veut répliquer, mais un argument irrésistible la réduit au silence, et on lui annonce qu'elle se passera de souper, puisqu'elle a eu l'audace de se plaindre de Catherine.

Pauvre Georgette, tu te couchas en pleurant! c'était ta coutume depuis la mort de Jacqueline. Cependant ce grenier, ce triste réduit était confident des projets de notre héroïne : elle dormait peu, mais elle réfléchissait; le caractère se forme à l'école du malheur. D'ailleurs, Georgette était fort précoce; elle avait de l'esprit, de l'imagination. Enfin, puisque j'écris ses aventures, vous pensez bien, lecteur, que c'est parce que je les ai trouvées drôles.

Le résultat des réflexions de Georgette fut la

résolution de fuir une maison dans laquelle elle ne goûtait pas un moment de repos, et de courir le monde, quitte à mendier son pain, plutôt que de rester en butte à la colère de Gertrude, aux tapes de Catherine et aux injustices de monsieur le tabellion.

Le fameux dimanche est arrivé; tout est en l'air chez le tabellion. Gertrude veut faire briller son talent, surtout aux yeux du compère Jérôme, et elle fait des merveilles; toutes les casserolles sont sur le feu. Georgette a reçu l'ordre de ne pas quitter la broche, et Catherine est chargée de goûter les sauces.

Le compère Jérôme, qui vient toujours de bonne heure, se présente d'un ton mielleux; il salue Gertrude : celle-ci, en lui rendant sa révérence, laisse rouler dans les cendres une fort belle andouille qui devait former un plat de hors-d'œuvre. M. Rudemar se désole; mais le compère Jérôme tire de dessous sa houppelande une belle dinde aux truffes, dont il fait hommage à Gertrude : à cette vue, tous les vi-

sages s'épanouissent. M. Rudemar flaire la dinde avec ravissement, Gertrude regarde en souriant le compère Jérôme, et celui-ci, pour achever de lui être agréable, s'empare de la queue de la poêle, qu'il tient avec une grâce toute particulière.

L'heure du dîner sonne ; monsieur et madame Boullard se présentent ; le mari est un gros homme tout rond qui ne comprend que son commerce et ne parle qu'après sa femme ; celle-ci est à peu près telle que Gertrude nous l'a dépeinte. Ils sont suivis de l'ami Eustache et du voisin Toupin. Chacun a mis son habit de fête. M. Eustache donne la main à madame Boullard, qui s'arrête pour faire une profonde révérence à M. Rudemar. Le voisin Toupin, qui marche derrière, se trouve avoir les pieds sur la queue de la robe d'indienne à grands ramages. Madame Boullard, en terminant sa révérence, se sent tirée par quelque chose ; elle perd l'équilibre et tombe dans les bras du voisin, qui, n'étant pas préparé à la recevoir, cède à

la violence du choc, et se renverse à son tour, écrasant dans sa chute un pot de beurre de Bretagne qui se trouve malheureusement sous son centre de gravité. Le compère Jérôme, effrayé, lâche la queue de la poêle, et M. Boullard trébuche sur la lèchefrite, en s'avançant pour recouvrir des charmes secrets que sa moitié laissait, par sa chute, exposés aux regards des amateurs.

Au milieu du bruit, des cris, du tumulte que ces accidents ont fait naître, Gertrude seule est restée calme ; c'est elle qui rétablit l'ordre : elle s'avance et rabaisse la robe de madame Boullard (ce que ces messieurs ne se pressaient pas de faire). Le mari se débarrasse de la lèchefrite ; le compère Jérôme abandonne la poele à Georgette ; le voisin Toupin ôte le beurre qui se trouve à sa culotte, et la gaité s'empare des convives ; on ne songe plus qu'à rire et bien dîner. Madame Bollard même ne paraît pas fâchée d'un événement qui rend ces messieurs encore plus galants avec elle, ce qui faisait ta-

citement l'éloge de ce qu'on avait aperçu.

On se met à table; jamais repas ne parut plus succulent : à chaque mets on s'extasie sur le mérite de dame Gertrude. Il fallait de pareils éloges pour la remettre de bonne humeur, car la chute de madame Boullard l'avait beaucoup contrariée!... L'aspect de la dinde aux truffes achève d'animer les esprits; les bons mots, les petits contes vont leur train. Le compère lance des œillades à Gertrude, M. Rudemar laisse tomber sa fourchette lorsqu'il croit que sa gouvernante ne le regarde pas, l'ami Eustache entonne des couplets gaillards, le voisin Toupin commence à chanceler sur sa chaise, et M. Boullard se bourre de truffes, parce que sa femme lui a dit que c'était un manger très-sain. C'est une joie, une ivresse générale!... excepté pour cette pauvre Georgette, chargée de servir tout le monde, tandis que Catherine dîne tranquillement près du feu de la cuisine.

La nuit vient, c'est l'instant du dessert. Gertrude est forcée d'aller à la cave, parce que le

voisin Toupin fait observer que les bouteilles sont vides. Le compère Jérôme offre de lui porter sa chandelle ; elle accepte cette proposition. Les autres convives restent à table, et se trouvent bientôt dans une profonde obscurité. Le temps s'écoule ; Gertrude et le compère sont encore à la cave ; le voisin commence à s'endormir ; M. Boullard est concentré dans son assiette ; M. Rudemar profite de la circonstance pour faire jouer sa fourchette ; mais l'ami Eustache, qui trouve le temps long, engage Georgette à aller voir ce qui se passe à la cave.

Georgette s'éloigne, mais ce n'est pas pour exécuter l'ordre d'Eustache, c'est pour mettre son grand projet à exécution : l'heure, le moment, tout lui semble favorable pour fuir la maison de son oncle. Elle entre à la cuisine, s'empare d'un panier, l'emplit de provisions ; Catherine veut parler... une paire de soufflets la rend muette et immobile. Georgette descend avec précaution l'escalier, la porte de la cave est au bas : par un excès de prudence, elle la

ferme et en jette la clé dans un puits ; ensuite, ouvrant la porte de la rue, elle sort de la maison, et la voilà qui court.... qui court.... sans réfléchir que personne ne pense à courir après elle.

CHAPITRE III.

LE FERMIER JEAN.

—

« Que fais-tu là, petite? — Vous le voyez bien! je me repose et je déjeune. — Tu es en » route de bon matin! — Ça n'est pas étonnant, » j'ai couché sur le grand chemin. — Bah! et » où vas-tu donc comme cela? — Je n'en sais » rien. — Mais d'où viens-tu! — De quelque part » où je ne veux pas retourner. »

Ce dialogue avait lieu sur la grande route, entre Georgette et un petit homme doué d'une

physionomie ouverte, et dont la mise annonçait un cultivateur. Georgette avait couru toute la nuit; elle marchait sans s'inquiéter des chemins ; l'essentiel, pour elle, c'était de s'éloigner de la maison de M. Rudemar; sa seule crainte était d'être rattrapée, car elle devinait les traitements que Gertrude lui ferait endurer; enfin, exténuée de fatigue, elle s'était assise au point du jour sur le bord d'un fossé, et s'y était endormie jusqu'au moment où la faim lui avait fait ouvrir les yeux.

Le petit homme qui avait interrogé Georgette restait devant elle et la regardait avec intérêt : l'air décidé, la mine éveillée, la singularité des réponses de la petite fille (car Georgette n'avait alors que onze ans), tout en elle le surprenait. Quant à Georgette, elle ne faisait plus aucune attention à lui, et continuait à manger tranquillement une partie des provisions qu'elle avait emportées.

Au bout de cinq minutes, le voyageur recommença ses questions : «Comment t'appelles-tu?

» — Georgette. — Ton âge? — Bientôt onze ans.
» — Que sais-tu faire? — Lire, écrire, travailler.
» — Veux-tu venir avec moi? » Ici Georgette se mit à réfléchir, puis commença à son tour à le questionner : « Où allez-vous? — A Épinal, tou-
» cher un héritage, et de là je m'en reviendrai
» à Bondy, où je demeure avec ma femme. —
» Est-ce loin d'ici, à Bondy? — Sans doute,
» mais comme tu es trop jeune pour faire tant
» de chemin à pied, nous prendrons la dili-
» gence à l'endroit où je m'arrêterai. — Quoi!
» j'irai en voitue?... ah! que c'est amusant!....
» je vais avec vous. — Mais ton père et ta mère
» ne pleureront-ils pas ton absence? — Ah!
» monsieur, je n'ai jamais eu de papa ni de ma-
» man! — En ce cas, lève-toi, donne-moi la main
» et partons. »

Georgette n'hésite pas, et la voilà en route, tenant d'une main son précieux panier, et donnant l'autre à son compagnon de voyage. Avant d'aller avec eux, faisons plus ample connaissance avec le cultivateur.

Jean était un brave homme, dans toute l'acception du mot. Simple fermier, il avait épousé la bonne Thérèse; ils demeuraient près de Bondy, et vivaient heureux et tranquilles; leur fortune s'était accrue, elle était plus que suffisante pour leurs besoins, et le seul chagrin de ce bon ménage était de ne pas avoir d'enfant. Jean, quoique brusque et bourru parfois, possédait un cœur sensible et une âme franche. Voilà quel était le protecteur que le hasard avait donné à Georgette.

Tout en marchant, Jean fit encore diverses questions à la jeune fille; celle-ci finit par lui avouer la vérité, mais ne lui nomma pas la ville qu'elle habitait. Jean n'insista pas : convaincu par le récit de Georgette qu'elle avait été fort malheureuse, il pensa que ce n'était pas faire mal que la protéger et de la garder, puisque ceux à qui elle appartenait ne remplissaient pas avec elle les devoirs de bons parents.

La confiance la plus intime ne tarde pas à s'établir entre nos deux voyageurs. Jean se fé-

licitait d'avoir trouvé un enfant auquel il portait déjà la plus tendre affection, il devinait le plaisir qu'il causerait à Thérèse en lui présentant celle qui allait leur tenir lieu de fille. Quant à Georgette, la joie qu'elle éprouvait d'être à l'abri des tapes de Gertrude la mettait hors d'elle-même : elle riait, chantait, sautait, et charmait Jean par la vivacité de ses reparties. « Morguienne, » disait le petit homme en lui-même, « v'là une jeunesse qui sera joliment » espiègle ! »

Nos voyageurs arrivèrent à Épinal ; leur séjour dans cette ville ne fut pas long ; Jean, étant seul héritier, n'eut de procès avec personne, au grand déplaisir de messieurs de la chicane, qui, en Lorraine comme ailleurs, savent embrouiller les affaires. Jean, ayant réalisé ses fonds, prit Georgette dans ses bras et monta avec elle dans la diligence qui devait les conduire à leur destination.

Nous allons les suivre, si vous le trouvez bon... Ah! je vous entends déjà, lecteur, vous

écrier : Encore une diligence..... on ne lit que cela... Et pourquoi donc n'en ferais-je pas une aussi ? que m'importe qu'on en ait déjà fait vingt, trente... cent même ? pourvu que la mienne vous amuse, n'est-ce pas là tout ce qu'il faut ? Ne voyons-nous pas, au spectacle, dans une pièce soi-disant nouvelle, ce que nous avons vu cent fois dans les vieilles ? ne courons-nous pas toujours aux feux d'artifice, aux ballons, aux illuminations et autres nouveautés de ce genre ? avec une nouvelle maîtrese ne faisons-nous pas la même chose qu'avec l'ancienne ?... Les manières, les modes changent, le fond est toujours le même. Depuis que le monde existe nous aimons, nous nous battons, nous mangeons, nous buvons, nous dormons, etc ; et ce qui très-heureux, c'est que cela nous amuse toujours, *et consequentia consequentium*, je puis bien faire aussi un chapitre de diligence.

CHAPITRE IV.

LA DILIGENCE.

—

La diligence était pleine; ceux qui l'occupaient formaient un ensemble tellement grotesque, que, pour nous en faire une juste idée il faut examiner en détail chaque personnage.

Dans la première place du fond est une vieille (soi-disant comtesse) qu'une soixantaine d'années n'empêchent pas de mettre du rouge et des mouches ; à ses côtés repose son fidèle Azor, qu'elle regarde à chaque instant

avec une tendresse toute particulière; sur ses genoux est une cage renfermant un gros perroquet qui partage avec Azor les bonnes grâces de sa maîtresse. La vieille tient, outre cela, un gros livre qu'elle lit avec attention, n'interrompant sa lecture que pour donner des gimbelettes à son chien et des biscuits à son perroquet.

Près de la vieille est un sous-officier dont la mine franche et l'humeur joviale inspirent la gaîté; près de lui une nourrice jeune, fraîche, gentille, tient sur ses bras un petit poupard, dont elle apaise les cris en lui faisant sucer un sein blanc comme la neige, que, par parenthèse, le militaire lorgne avec complaisance toutes les fois que l'occasion s'en présente, au grand scandale de la vieille coquette, qui soupirait, se retournait, se remuait inutilement. Elle n'avait plus rien qui méritât d'être lorgné.

En face de la nourrice est assis un homme d'un certain âge, à la figure rubiconde, au teint fleuri; son ventre, qui dépasse ses ge-

noux, lui laisse à peine la faculté de voir à trois pieds de distance; malgré cela, notre homme, de crainte d'éprouver une faiblesse, mange une brioche à chaque quart d'heure, en ayant soin de l'arroser avec un demi-verre de rhum, dont il tient une bouteille entre ses jambes.

A la droite du gros monsieur était un individu en habit de soie, veste et culotte pareilles, ayant sur la tête un chapeau à trois cornes qui lui cachait presque les yeux, et à son côté une grande épée semblable à celle de nos Crispins de comédie. La maigreur de ce burlesque personnage formait un contraste piquant avec la rotondité de son voisin.

Enfin la dernière place était occupée par Georgette, qui, s'embarrassant fort peu de ses compagnons, dormait pendant une grande partie de la journée. Quant à Jean, il était dans le cabriolet près du conducteur.

Les premières lieues se firent assez silencieusement, suivant l'ordinaire : la vieille lisait,

le militaire fumait sa pipe, la nourrice donnait à téter à son poupon, le gros monsieur prenait du rhum et secouait son ventre, son voisin ne cessait de toucher et de regarder sa vieille rouillarde, Georgette dormait.

Le silence fut rompu par une altercation qui survint entre la vieille et le chevalier, dont l'épée se trouvait entre les jambes de la dame : « En vérité, monsieur, vous devriez bien faire » attention, voilà deux heures que vous ne cesser de remuer cette grande hallebarde! elle » me gène considérablement! — Sandis, madame, elle en a gèné bien d'autres, jé vous » en réponds! » (On voit à l'accent quel était notre personnage.) « C'est toujours fort désagréable, et je ne vois pas la nécessité de porter une arme semblable dans une diligence... » — Vous né la voyez pas? Capédébious! apprenez qué dépuis trente ans qué jé suis au monde, cette épée né m'a jamais quitté..... mon » grand-père la plaça lui-mème sur mon berceau; il la tenait dé son aïeul, qui s'en servit

» si glorieusement contre les Maures, qué lé
» roi des Lombards, qui combattait alors les
» Abencérages, lui offrit dé lé faire connétable
» dé son artillerie; dépuis cé temps nous n'a-
» vons pas dérogé, et à l'âge dé cinq ans jé mé
» servais dé cette épée comme jé m'en sers à
» présent! »

La dame, n'yant rien à répondre à de pa-
reilles raisons, allait reprendre sa lecture lors-
que le militaire, en se remuant, poussa un peu
rudement le chien, qui se mit à japper; la
vieille jette des cris effroyables et laisse tomber
sa cage en voulant secourir plus vite le fidèle
Azor; l'enfant, effrayé, crie de son côté; la
nourrice se met à rire, ce qui augmente la co-
lère de la vieille. « Prenez donc garde, mon-
» sieur l'officier, vous allez étouffer mon pauvre
» Azor... — Au diable le chien et le perroquet!
» voilà bien du bruit pour une bête! — Il est
» vrai que ça mange plus que ça ne vaut, » dit
le gros monsieur en riant du dépit de la duè-
gne. « — Ah! mon Dieu, je crois qu'il est bles-

»sé... et mon perroquet ne dit plus rien. Jac-
»quot! Azor! Jacquot!... — Donnez-leur à té-
»ter, mille cartouches! tenez, voilà un enfant
»qui fait moins de bruit qu'eux. — Le pauvre
»tit! il ne sait pas ce que tout ça veut dire....
»mais ne vous gêne-t-il pas, monsieur le mili-
»taire? — Me gêner! non, sacrebleu! il est
»gentil comme tout. — Vous êtes bien hon-
»nête, monsieur. — Je ne donnerais pas ma
»place pour tout l'or du monde! — Lé cama-
»rade doit se trouver au mieux! assis près dé
»Vénus, on lé prendrait pour le dieu Mars. —
»Qu'est-ce qui vous parle de Mars et de Vénus,
»à vous? — C'est uné figure, camarade, par
»laquelle jé trouvais... — Une figure, mille
»bombes! gardez vos figures pour vous, sinon
»je pourrais bien m'en prendre à la vôtre, quoi-
»qu'elle soit un peu longue et ressemble à une
»vieille cartouche mouillée. »

Le Gascon tourna la tête d'un autre côté, eut l'air de n'avoir pas entendu, et regarda par la portière, en se promettant de ne plus parler

de la mythologie à des gens qui ne la comprenaient pas.

« Est-ce le *Cuisinier bourgeois* que madame
» lit avec tant d'attention ? » (C'est le gros monsieur qui s'adresse à la vieille.) « — Le *Cuisinier*
» *bourgeois !*... Non, monsieur ; je ne trouverais
» aucun charme dans une semblable lecture !...
» — Tant pis pour vous, madame, car c'est un
» excellent livre ; c'est peut-être l'*Épicurien fran-*
» *çais* que vous tenez ? — Pas davantage, mon-
» sieur ; je lis un roman d'Anne Radcliffe, et j'en
» suis à l'endroit où la jeune héroïne sort à mi-
» nuit de sa chambre pour aller visiter la tour
» du Nord... — Cette demoiselle-là ferait bien
» mieux de se coucher, il me semble, au lieu
» d'aller ainsi courir la nuit toute seule. — Se
» coucher, monsieur, se coucher !.... est-ce
» qu'une tendre victime de la barbarie d'un ty-
» ran oppresseur doit se coucher et dormir
» comme une fille de boutique ?... — Ma foi, je
» croyais que toutes les femmes étaient faites de
» même. — Ah ! monsieur, on voit bien que

» vous ne lisez pas les romans anglais! vous y
» verriez des demoiselles qui parcourent toutes
» les nuits des souterrains sans avoir peur, qui
» parlent à des spectres sans trembler, qui pas-
» sent les journées occupées de leur amour,
» sans jamais songer à dîner et à souper!.. qui,
» poursuivies par un amant brutal, sont sou-
» vent surprises endormies, et dont la vertu,
» malgré toutes ces rencontres, ne reçoit jamais
» le plus petit échec!... vous y verriez..... Ah!
» mon Dieu, quelle odeur!.. ah! quelle odeur!
» c'est épouvantable!... »

Le poupon de la nourrice avait interrompu la tirade de la comtesse par un de ces accidents si communs aux enfants de cet âge. La nourrice s'empressa d'examiner le petit, le gros monsieur prit du tabac, le militaire bourra sa pipe, et le Gascon se pinça le nez. Pendant ce temps, la vieille se confondait en lamentations:
« C'est une peste!... Ah! ciel! peut-on gar-
» der un enfant dans une voiture!.. il fallait
» le mettre sur l'impériale. — Pardi, c'est ça,

» avec les paquets ; il aurait été bien, ce pauvre » petit!... — Du moins il ne nous eût pas in- » fectés. — Vraiment! vous v'là ben malade! » vous en faisiez autant il y a soixante ans... — » Taisez-vous, pécore ! ou je... » La voix manqua à la vieille ; le mot de soixante ans l'avait suffoquée. « — Allons, mille cartouches! est-ce » fini? — Donnez-moi votre enfant, ma petite » mère. » Et le galant militaire enlève le poupon, afin que la nourrice puisse chercher du linge. Par ce mouvement, le derrière de l'enfant se trouva contre le visage de la duègne ; mais, effrayée par les regards et la voix du protecteur de la nourrice, elle n'osa pas dire davantage, et reprit en soupirant son chien, sa cage et son livre.

Le calme fut alors rétabli : la nourrice remporta une victoire complète, dont elle remercia de l'œil et du genou son galant défenseur, qui continuait de jurer que l'enfant ne sentait rien. Le Gascon assurait que cela était la vérité : il avait pris le parti d'être toujours de l'avis du

militaire, de crainte d'événement. Nos voyageurs arrivèrent ainsi à l'auberge où ils devaient passer la nuit.

CHAPITRE V.

L'AUBERGE.

—

« Allons, réveille-toi, mon enfant ! » dit Jean en prenant Georgette dans ses bras pour la descendre de la voiture. » — Est-ce que nous » sommes arrivés ? demande Georgette en se » frottant les yeux. — Pas encore, mais c'est » ici que nous allons souper. — Tant mieux, » car j'ai bien faim ! — Cette petite n'est pas » sotte, » dit le gros monsieur en s'élançant hors de la diligence avec toute la légèreté dont

il était susceptible, pour courir à la cuisine, afin de s'assurer par lui-même de la manière dont ils seraient traités.

« Prenez bien garde à ma cage... Donnez-
» moi mon chien, monsieur le conducteur.....
» — Eh! vous faites plus d'embarras avec tou-
» tes vos bêtes que dix voyageurs ensemble! —
» Ne faut-il pas prendre soin de ces innocents
» animaux?—Ah! si vous m'aviez dit en payant
» votre place que vous aviez une ménagerie, je
» me serais arrangé autrement. »

Le conducteur, ennuyé des plaintes de la vieille, jette dans la première salle Azor au milieu des paquets; l'animal délicat se met à aboyer, ses cris douloureux sont entendus de sa maîtresse; déjà elle avait le talon sur le marche-pied de la voiture, tenant d'une main la cage de Jacquot, et de l'autre se retenant à la portière; au bruit que fait le chien, elle ne doute pas qu'il ne lui soit arrivé malheur, elle veut voler à son secours, et saute trois marches au lieu d'une, en lâchant la portière qui la re-

tenait ; mais, par un hasard funeste, sa robe, s'accrochant dans l'intérieur de la diligence, l'empêche d'arriver jusqu'à terre, et elle reste suspendue, montrant aux regards des passants des appas qui certes ne méritaient pas, comme ceux de madame Boullard, d'être mis au grand jour.

La position de la dame était cruelle : dans son désespoir, elle avait lâché la cage de Jacquot, et les plaintes d'Azor, se mêlant aux ricanements des voyageurs, achevaient d'irriter ses nerfs. Ne pouvant plus supporter sa situation, elle s'agite avec violence, sa robe craque, se déchire, et la vieille tombe lourdement sur la cage de l'oiseau chéri... Mais, ô comble d'infortune ! la cage se brise, et elle étouffe avec son postérieur le malheureux Jacquot, qui lui enfonce en mourant son bec dans les fesses.

La duègne jette les hauts cris, on accourt, on craint qu'elle ne soit blessée, on la prend, on la retourne, le militaire et le Gascon vont

l'enlever... mais chacun reste stupéfait en apercevant Jacquot écrasé sous les jupons de sa maîtresse. Jean la fait revenir à elle, le militaire se charge de retirer l'oiseau de la partie blessée, le Gascon s'écrie que c'est la première fois qu'il voit prendre un lavement avec un bec de perroquet, et le gros monsieur se recule, parce que la vue de la blessure ne le met pas en appétit.

Laissons la dame s'empressant de rassembler les restes du malheureux Jacquot, qu'elle compte bien faire empailler, et retournons près de Georgette, que nous avons oubliée depuis quelques instants.

Georgette était dans la grande salle de l'auberge ; près d'elle venait de s'asseoir un jeune homme de treize à quatorze ans, d'une jolie figure, et dont la voix douce, le ton poli et toutes les manières annonçaient une bonne éducation. La conversation fut bientôt établie entre les deux jeunes gens. Charles (c'était le nom du jeune voyageur) fut enchanté de l'es-

prit, de la vivacité de Georgette. Mais, avant d'aller plus loin, faisons tout-à-fait connaissance avec ce nouveau personnage, qui doit nous intéresser, puisqu'il tiendra une place importante dans l'histoire de Georgette.

Charles était fils du marquis de Merville, gentilhomme français qui, après avoir passé une partie de sa jeunesse à voyager, était venu se fixer dans une terre qu'il possédait en Lorraine, où il s'était marié avec une femme jeune et jolie, mais dont il n'était nullement amoureux...

M. de Merville était un peu original : il croyait que, pour être parfaitement heureux, il fallait rencontrer une compagne née pour nous; la sympathie devait la faire reconnaître; en l'adorant et en lui inspirant autant d'amour à la première vue, on était sûr d'avoir trouvé la femme qui possédait les mêmes goûts, les mêmes désirs, les mêmes sentiments que ceux que l'on éprouvait soi-même. Mais en vain M. de Merville avait parcouru l'Europe, l'Asie et une

partie du Nouveau-Monde pour chercher l'objet qui devait sympathiser avec lui. Comme il était fort laid, aucune femme ne devint amoureuse de lui en le voyant. Fatigué de ses voyages, il prit le parti de se marier comme les autres. La jeune Adrienne de Vallencourt, fille sage et bien élevée, le rendit aussi heureux qu'il pouvait l'être avec ses chimères, et le jeune Charles fut le fruit de cette union.

Ce jeune homme avait hérité des douces vertus de sa mère et un peu de la singularité de son père. Sensible, aimant, s'attachant trop légèrement à ce qui le séduisait, il fallait les conseils de sa mère pour lui faire apercevoir la différence qui existe entre un goût frivole et un attachement réel, entre un caprice et une passion. Heureusement il possédait dans madame de Merville un guide sûr et fidèle, et les conseils de la raison se recevaient sans ennuis, accompagnés des caresses maternelles.

Charles fut envoyé à huit ans dans un des meilleurs colléges de Paris. Chaque année il

venait passer les vacances près de ses parents. C'est en venant de faire un de ces voyages que le jeune homme, accompagné d'un vieux domestique de ses parents, s'était arrêté dans l'auberge où il avait rencontré Georgette.

A onze ans et à quatorze on a bientôt lié connaissance. Les jeunes gens se racontaient leurs aventures. Georgette fit à Charles un récit détaillé de tout ce qui lui était arrivé. Le jeune homme lui fit des remontrances sur la manière dont elle avait quitté son oncle; mais Georgette avait pris son parti, et elle eut le talent de lui prouver qu'elle n'avait pas eu tort; ensuite, agissant déjà comme la fille de Jean, elle invita Charles à venir la voir à la ferme de Bondy, ce qu'il lui promit dès qu'il serait maître de son temps.

Leur entretien fut interrompu par l'arrivée des voyageurs qui entraient dans la salle pour souper. Charles remonta dans sa chambre, en promettant à Georgette de lui dire adieu le lendemain matin.

Le souper était soigné, grâce aux soins du gros monsieur, que l'on apprit être un marchand de bœufs retiré. « Sandis ! » s'écria le Gascon en s'approchant de la table, « jé né soupé » pas ordinairément, mais cé soir jé mé sens en » appétit ; d'ailleurs, jé veux vous ténir compa» gnie. — Ce souper-là nous coûtera cher, » dit la nourrice en s'asseyant. — « Pour six francs » par tête vous en serez quittes, » dit l'hôte en ôtant son bonnet. — « Six francs... c'est un » bébus... et quand jé suis à table, jé né laisse » jamais payer les dames..... » En achevant ces mots, le Gascon prit place, et chacun en fit autant.

La route avait donné de l'appétit aux voyageurs ; on fit honneur au souper. Le chevalier gascon, tout en répétant qu'il ne soupait jamais, s'en acquittait cependant à merveille, et surpassait en vitesse le gros marchand : celui-ci, désespéré de ce que le Gascon avait toujours les meilleurs morceaux, manquait toujours de s'étouffer en voulant rattrapper son affamé

convive ; mais, grâce à une petite servante qui lui frottait le ventre, et à Jean qui lui donnait de grands coups de poings dans le dos, notre homme se tirait de l'état pénible dans lequel sa gourmandise le mettait. Le chevalier étant enfin rassasié, son adversaire mangea plus tranquillement, et la gaîté devint générale. L'accident arrivé à la vieille fit le sujet de la conversation ; ces messieurs se permirent des plaisanteries un peu grivoises sur les parties blessées : heureusement les dames qui écoutaient aimaient assez le mot pour rire. Au dessert, le vin acheva d'échauffer les convives ; le militaire était fort empressé auprès de la nourrice, qui ne faisait que très-peu la cruelle ; le marchand de bœuf, qui, lorsqu'il avait bien mangé, avait aussi un penchant très-prononcé à la tendresse, agaçait la petite servante, jeune brunette, haute en couleur taillée en force dont la chute des reins se rapprochait un peu trop des mollets, mais bien faite, cependant, pour captiver un homme qui ne cherchait que l'es-

sentiel. Le Gascon seul était sage et paraissait réfléchir assez profondément, lorsque l'aubergiste vint annoncer que les chambres étaient prêtes.

On se lève, on se parle à l'oreille; on se quitte, peut-être avec l'espoir de se revoir bientôt. Tout annonce que la nuit ne sera pas calme... Je dois pourtant vous racontcer cela... cherchons la manière la plus présentable... Ah! si j'avais la plume du *bonhomme!*

Je l'aj cent fois éprouvé :
Quand le mot est bien trouvé,
Le sexe, en sa faveur, à la chose pardonne,
Vous ne faites rougir personne.
Et tout le monde vous entend.
J'ai besoin, aujourd'hui de cet art important.

CHAPITRE VI.

LA NUIT AUX AVENTURES.

—

Le silence le plus profond régnait dans l'hôtellerie, tout était tranquille, minuit était sonné rien ne semblait devoir troubler le repos du paisible voyageur... mais ce calme trompeur n'était que le précurseur d'un violent orage.

Georgette dormait comme on dort à dix ans lorsqu'on a bien soupé la veille; Jean comme un homme qui a la conscience pure et point de soucis. Laissons-les dormir.

Un malheureux chat qui étourdissait le voisinage du bruit de son amour, était alors sur le toit de la maison, au-dessus de la fenêtre de la chambre de l'aubergiste, et à côté de la lucarne qui éclairait le modeste grenier où reposait la jeune servante : ce grenier se trouvait par conséquent au-dessus de la chambre du maître.

Je ne sais si l'aubergiste logeait sa servante près de lui pour l'avoir sous la main en tout temps. Notre homme était marié, sa femme venait d'atteindre son dixième lustre; elle ne voyait pas plus loin que son nez(et elle était camargue); l'aubergiste beaucoup plus jeune qu'elle était un peu volage, et fort capable de rendre visite à la mansarde pendant le sommeil de sa douce moitié, mais revenons à notre chat.

Le matou, qui avait sans doute un rendez-vous sur le toit, se promenait depuis longtemps, lorsque des miaulements partis de la cour, vinrent frapper son oreille. Reconnaissant la voix de sa belle, il veut descendre pré-

cipitamment; mais, contre l'ordinaire de ses pareils, il fait un faux pas, dégringole jusqu'à la lucarne, en brise le carreau, et tombe lourdement dans l'intérieur du grenier.

L'aubergiste était couché près de sa tendre épouse, qui ne dormait pas cette nuit-là comme à l'ordinaire, ce qui contrariait beaucoup son mari, car ce monsieur, s'étant aperçu durant le souper, des agaceries du gros marchand et des œillades de sa servante, s'était bien promis de s'assurer, pendant la nuit, si ses soupçons étaient fondés.

On doit juger de son dépit en voyant l'insomnie de sa femme : en vain il faisait semblant de ronfler, madame qui était montée sur la plaisanterie, l'agaçait et le pinçait en lui reprochant sa froideur. Tout-à-coup, un bruit violent retentit au-dessus de leurs têtes ; l'aubergiste, qui cherche une occasion pour se lever, saute aussitôt en bas du lit.

« Où vas-tu, Lolo ? » demande avec inquiétude sa chère compagne. — Parbleu ! n'as-tu

» pas entendu le bruit extraordinaire qui vient
» de se faire là-haut ? — Si fait, mon bon
» homme, mais c'est Fanchette qui, ayant be-
» soin de se lever, aura jeté une chaise à terre. —
» Non, madame, ce n'est pas Fanchette qui a
» fait le bacchanal que j'ai entendu, ou elle ne l'a
» pas fait seule, et c'est ce dont je suis bien aise de
» m'assurer. — Cependant, mon bonhomme. »
Mais mon bonhomme était déjà loin, aux grands regrets de sa tendre moitié, fort mécontente d'un événement qui dérangeait l'emploi de sa nuit. Laissons-la se lamenter en attendant son cher époux, et suivons celui-ci dans sa course nocturne.

En deux sauts il est à la porte du grenier, elle est entr'ouverte. « Bon, » dit-il, « premier indice ! » il s'avance doucement..... quelque chose passe rapidement entre ses jambes... il les serre pour retenir l'objet, et reçoit deux coups de griffes dans les mollets, il se hâte alors de laisser le champ libre à l'animal, qui se sauve tout étourdi de sa chute, notre

homme s'approche du lit de sa petite servante, il tâte, le lit est vide, second indice! plus de doute que la traîtresse ne soit occupée avec.... mais comment le surprendre, quel moyen employer pour se venger d'une manière éclatante, l'aubergiste étalt enfoncé dans ses réflexions, lorsque le bruit des pas de quelqu'un qui s'avançait doucement vers le grenier fixe son attention, il se jette sur la couchette, après s'être armé d'un gros bâton noueux, et attend avec anxiété les événements.

On pousse la porte : à la faible clarté de la lune, l'aubergiste distingue un homme en chemise. « Es-tu là, ma petite ? demande une voix que l'on rend aussi tendre que possible. « — Oui, oui, je t'attends, » répond l'aubergiste d'un ton de fausset. Il avait reconnu le gros marchand, et lui préparait une réception capable d'éteindre l'ardeur la plus vigoureuse. « Ennuyé de voir que tu ne venais pas dans la » remise, où tu m'avais donné rendez-vous, je » suis monté dans cette chambre où tu m'avais

» d'abord dit que tu couchais, je ne l'ai pas
» trouvé sans peine, je m'étais perdu dans tous
» ces escaliers, mais enfin me voilà près de toi,
» et je vais être bien dédommagé de mes peines. »

En achevant ces paroles, dont l'aubergiste n'avait pas perdu un mot, notre amoureux saute sur le lit où il croit goûter la suprême félicité, mais au lieu d'un baiser, qu'il s'attend à cueillir, c'est une volée de coups de bâton qu'il reçoit sur les épaules, le malheureux amant n'a pas le temps de se reconnaître, le bâton roule avec une incroyable agilité, épouvanté de cette réception, il se sauve en criant à tue-tête qu'on l'assomme, il saute, quatre à quatre les marches de l'escalier, enfile plusieurs détours pour dérouter son impitoyable batteur, se jette avec violence contre une porte qui cède au poids de son corps..... la referme sur lui avec soin, et rend grâce au ciel d'avoir échappé à celui qui le traitait avec tant de rigueur. Laissons-le respirer un moment, revenons à l'aubergiste.

Son dessein n'était pas de poursuivre le marchand, sa vengeance était satisfaite de ce côté; mais d'après ce qu'il avait entendu, il voulut se rendre à la remise, espèce de hangar situé près du jardin, et qui, pour l'instant, était rempli de bottes de pailles et de foin : c'est là que devait être Fanchette.

Notre jaloux descend; chemin faisant, il rencontre plusieurs voyageurs et les domestiques de la maison, qui ont entendu les cris du marchand et cherchent à découvrir ce que cela peut être; l'aubergiste feint de l'ignorer comme eux, et de courir pour en savoir la cause : notre homme pensait, avec raison qu'il ne devait pas faire connaître la manière dont il traitait les voyageurs, cela n'eût pas achalandé son auberge.

On allume des lanternes, on suit le maître de la maison, qui marche vers la cour, on arrive à la remise, qui est entourée de planches de bois à demi-pourries; on va pénétrer dans l'intérieur.... lorsque l'on croit entendre des cris plaintifs partis du côté opposé... on se re-

tourne, on écoute , plus de doute : la voix sort du fond d'un puit à dix pas de la remise, et qui n'a pour garde-fou qu'une planche de six pouces de haut.

Quelqu'un est, à coup sûr, tombé dans le puits, heureusement il n'est pas très-profond : deux garçons de l'auberge attachent un grand seau à la corde, un autre se met dedans, on le descend doucement avec des lanternes, bientôt il crie que l'on retire la corde, mais le seau est devenu tellement lourd que trois hommes ont de la peine à le faire remonter, enfin il reparaît, le garçon tient dans ses bras le militaire vêtu aussi légèrement que l'était le marchand en allant au grenier, et à demi-mort de frayeur et de froid : étonnement général des assistants... L'aubergiste l'avait pris d'abord pour le pauvre battu.... mais il reconnaît bientôt son erreur, et, pendant que l'on s'occupe à faire revenir le militaire, il s'avance, avec une partie des curieux, vers la remise pour y chercher d'autres personnages.

D'abord, on n'aperçoit rien; on écoute : le plus profond silence règne dans le hangar. L'aubergiste présume qu'on n'a pas attendu sa visite pour se retirer, il va en faire autant...... lorsqu'il aperçoit quelque chose de blanc sous une botte de foin... il avance... c'est encore le pan d'une chemise!... il jette au loin les bottes de foin, et montre aux spectateurs étonnés la petite servante et la nourrice blotties toutes deux sous la paille.

. . . . Dans le simple appareil
De deux beautés qu'on vient d'arracher au sommeil.

O fortunés voyageurs!... que vous êtes heureux!... le spectacle de deux jolies femmes groupées, presque nues, sous des bottes de foin, vaut bien, à mon avis, les monstrueuses curiosités que l'on vous fait voir pour dix centimes, à Paris, depuis la Madeleine jusqu'à la place de l'Éléphant.

Cependant nos deux filettes tremblaient, non pas de froid (elles étouffaient sous la paille),

mais de honte, de dépit de se trouver, dans un pareil costume, exposées aux regards de tous les voyageurs. On eut pitié d'elles, et on les engagea à se lever sans crainte et à gagner leurs gîtes le plus vîte possible, l'aubergiste remettant au lendemain toute explication. Déjà ces dames s'étaient levées, essayant de cacher une partie de leurs charmes avec quelques poignées de foin. Les curieux sortaient de la remise, et allaient rentrer dans l'auberge... lorsque des cris se firent entendre du côté de l'escalier, et bientôt la vieille dame aux animaux, descendant les marches avec précipitation, et aussi légèrement vêtue que nos deux jeunes filles, vint se jeter au milieu des voyageurs en criant à tue-tête : « Au voleur..... au meurtre..... au » viol!...

» Au viol!... » répète-t-on de toutes parts en reconnaissant la vieille, et en regardant, avec plus d'étonnement que de plaisir, une gorge qui tombait négligemment sur un ventre en persienne, malgré tous les efforts que l'on faisait

pour tenir cela en place. « Au viol! ma chère » dame ; mais vous rêvez sans doute? — Non, » non, messieurs, je ne rêve pas : un homme » est entré dans ma chambre... il était en che- » mise... il s'est précipité sur mon lit..... Oh! » mon Dieu! tu as protégé ma vertu! Je me suis » éveillée en sursaut, bien heureusement! car, » sans doute, il aurait profité de mon sommeil « pour accomplir ses infâmes desseins! et je suis » parvenue, non sans peine, à me dégager de » ses bras!... — Mais êtes-vous bien certaine » que c'était un homme? — Si j'en suis cer- » taine!... à n'en pas douter, messieurs!... »

Les voyageurs, fort surpris du récit de la vieille, et très-curieux de savoir quel était le malheureux que le démon de la concupiscence avait poussé à cet attentat, allaient monter à la chambre de la dame... mais au même instant des coups redoublés se font entendre à la porte de la rue, « Morbleu!... » dit l'aubergiste, « cela » finira peut-être?... » On court à la porte, on ouvre, et on voit entrer la maréchaussée, ra-

menant le chevalier de la Garonne dans le même costume que les autres, mais tenant un petit paquet sous le bras.

« Parbleu! » s'écrie l'aubergiste, « tous ces » gens-là se sont donc donné le mot pour se » promener en chemise au milieu de la nuit... » et cela dans le mois d'avril!..... il faut qu'ils » soient terriblement échauffés! »

Le Gascon ne disait mot, et paraissait un peu déconcerté. Le brigadier s'avance en s'adressant à l'hôte : « Tenez, mon camarade, je vous » amène un homme que j'ai trouvé cherchant à » descendre par le mur de votre jardin dans la rue. » Je faisais ma ronde avec mes hommes, lors- » que je l'ai aperçu s'élançant du haut de la » muraille. Un homme en chemise, avec un pa- » quet au bras, et quittant une auberge de cette » manière! cela m'a paru un peu suspect; j'ai » arrêté celui-ci; il a feint de ne pas m'enten- » dre et a continué de marcher. Impatienté de » son silence, je lui ai appliqué quelques coups » de pieds au derrière; alors il s'est frotté les

» yeux, m'a dit qu'il était somnambule, et qu'il
» lui arrivait souvent de sortir la nuit sans sa-
» voir où il allait. Tout cela est possible ; mais
» son paquet m'a donné des soupçons, et je
» vous l'amène pour que vous vous assuriez si,
» en dormant, il ne fait pas le voleur.

» — Qu'appelez-vous voleur?... capédébious!
» apprenez qué jé suis un cadet de la Gasco-
» gne... — L'un n'empêche pas l'autre! au sur-
» plus, voyons le paquet. »

On ouvre le chétif paquet que portait notre soi-disant somnambule ; et comme on n'y trouve que des effets à lui appartenant (ce qui était fort peu de chose), la maréchaussée se retire en engageant l'hôte à se faire payer par le chevalier avant son sommeil, de crainte qu'il ne lui reprît envie de se promener en chemise hors de l'auberge.

Les soldats éloignés, on songe à rétablir l'ordre dans l'hôtellerie. Pendant l'arrivée du Gascon, la nourrice, la servante et le militaire s'étaient retirés chez eux ; le chevalier en fit au-

tant, promettant de rêver dans son lit. Il ne restait plus que la vieille ; on la reconduisit à sa chambre, qu'on visita sans y trouver personne, au grand étonnement de la duègne, qu'on pria de se tenir tranquille, ou de se laisser faire si on venait pour la violer une seconde fois, ce qui n'est pas probable, parce que les miracles sont rares maintenant.

Pendant que chacun dort tranquillement, expliquons les divers événements de cette nuit orageuse.

Le marchand avait obtenu de la petite servante qu'elle lui indiquât où était sa chambre ; mais la jeune fille, réfléchissant que son maître ne couchait pas loin d'elle, avait préféré donner son rendez-vous dans le hangar, croyant y jouir d'une parfaite tranquillité.

Le hasard voulut que ce lieu fût choisi pour rendez-vous entre le militaire et la nourrice, qui n'avait pu résister aux déclarations énergiques de son voisin de diligence. La nourrice et la servante, dira-t-on, auraient bien pu

aller trouver ces messieurs, cela eût été plus simple ; mais ces dames avaient trop d'honneur pour aller la nuit dans la chambre d'un homme, fi donc !... Un rendez-vous dehors, passe ! A la vérité, elles s'y étaient rendues dans un costume qui n'annonçait pas le dessein de montrer beaucoup de rigueur.

Pendant qu'on se donnait des rendez-vous, le chevalier gascon récapitulait l'état de ses finances ; le résultat de la récapitulation fut qu'il ne pouvait payer ni l'aubergiste ni le conducteur de la diligence : il ne vit d'autre moyen, pour se tirer d'embarras, que de s'éloigner incognito pendant le sommeil des voyageurs et de l'aubergiste.

Mais le diable, qui se plaît à faire enrager la pauvre espèce humaine, au lieu de laisser aller les choses, se plut à déranger tous les projets formés pour la nuit.

Le gros marchand arrive le premier au rendez-vous : impatient de ne pas voir arriver sa

belle, il grimpe les escaliers et va la chercher à sa chambre.

A peine est-il parti, que Fanchette, descendue par un autre escalier, arrive au rendez-vous; elle entre dans le hangar et se couche sur la paille en attendant son gros amoureux.

Au bout d'un quart-d'heure, la porte s'ouvre doucement : c'est la nourrice qui vient trouver son chevalier. La situation de ces dames devient comique : celle qui vient d'entrer, après avoir fermé la porte de la remise, écoute et entend du bruit : persuadée que son amant est là, et surprise cependant de ce qu'il ne vient pas au-devant d'elle et ne lui dit rien, elle se jette sur une botte de paille, bien décidée à ne pas entamer la première la conversation.

La petite servante ne conçoit pas que son gros soupirant soit allé se coucher dans un coin sans lui dire un seul mot. « Pardine, » se dit-elle, « si c'est pour ça qu'il m'a fait » venir... c'était bien la peine de me déranger! »

Pendant que ces dames se dépitaient chacune de son côté, le Gascon sortait en chemise de sa chambre, pour effectuer son évasion. Il allait entrer dans la cour, lorsqu'il se sentit tirer par le pan de sa chemise. Tremblant, il croit qu'on l'a guetté, qu'on connaît son projet; il n'ose ouvrir la bouche..... « C'est toi, »poulette? » dit une voix rauque, « j'allais à »l'endroit indiqué..... » Et notre militaire (car c'était lui-même) pince les fesse du Gascon; celui-ci se rassure en voyant la méprise; il répond en déguisant sa voix? « Suis-moi, je vais »te conduire. » Le militaire ne se le fait pas répéter, et le voilà à la piste de celui qu'il prend pour l'objet de ses feux.

Le Gascon court de toutes ses forces. Le militaire, quoique étonné de la légèreté de sa belle, ne veut pas rester en arrière; il ne s'était pas ménagé au souper et n'était pas très-solide sur ses jambes; il se cogne rudement contre des arbres plantés dans la cour; mais le désir d'atteindre sa belle lui donne des ailes,

il va toujours... il croit la tenir ; ses pieds heurtent quelque chose..... il chancelle, perd l'équilibre, tombe, et va noyer au fond d'un puits sa joyeuse ivresse et sa brûlante ardeur.

Pendant que notre amoureux se débattait au fond de l'eau, nos deux belles se mouraient d'impatience dans la remise : chacune était blottie dans une coin et pestait contre son amant. « Est-ce la timidité qui l'empêche de » m'approcher? » disait la nourrice. — « Il n'a- » vait cependant pas l'air craintif, » disait Fanchette. « Ses manières annonçaient de l'expé- » rience. — Allons, il faut l'encourager..... car » la nuit pourrait s'écouler ainsi, et cela serait » fort désagréable! »

Tout en faisant des réflexions, ces dames s'approchent... et l'explication allait avoir lieu lorsque le bruit que l'on fit à la porte les força à se blottir sur la paille.

Nous avons vu comment tout se passa, quelle fut la réception du marchand qui se sauva dans la chambre de la vieille, laquelle jeta les hauts

cris, croyant qu'on venait la violer (ce dont le cher homme n'avait nulle envie); nous avons tiré notre militaire du fond du puits, nous avons vu comment le Gascon fut surpris dans son accès de somnambulisme..... ma foi, lecteur, quand on a vu tant de choses dans une nuit, il est bien permis de se reposer après.

CHAPITRE VII.

DÉPART. — ARRIVÉE.

—

Jean et notre heroïne furent peut-être les seuls qui, durant cette nuit mémorable, ne quittèrent point leur lit et continuèrent tranquillement de dormir, sans se douter de ce qui se passait dans l'auberge; aussi furent-ils les premiers levés et habillés.

Jean descend dans la salle basse; il est fort surpris de ne voir personne, il va remonter à sa chambre lorsqu'il rencontre le chevalier, des-

cendant très-doucement de l'endroit où il avait couché. (Cette fois il est dans un costume plus décent.) Le Gascon s'arrête, mécontent de trouver là le fermier ; mais se remettant bientôt, il lui propose de venir prendre l'air avec lui dans la campagne. « Parbleu! ce serait avec plai-» sir, » répond Jean, « mais on est si paresseux » ici que personne dans l'auberge n'est levé, de » sorte que la porte d'entrée est encore fermée.
» — Nous pourrions peut-être sortir par le jar-» din? — Pas d'avantage : la grille, qui était » ouverte hier, est fermée maintenant, je ne » sais pourquoi. »

A cette nouvelle, la figure du chevalier s'allonge de deux pouces : il reste longtemps immobile ; puis, comme par réflexion, il salue Jean en disant qu'il va dans sa chambre attendre le réveil des voyageurs.

Le bon fermier s'impatientait de la lenteur de ses compagnons de route ; enfin les gens de l'auberge parurent, bientôt tout le monde fut sur pied, Georgette accourut demander si l'on

allait remonter en voiture. Les voyageurs se questionnaient à l'oreille sur les aventures de la nuit, chacun riait et regardait son voisin en souriant malignement.

La petite servante ne descendit pas; le marchand entra dans la petite salle, en s'appuyant sur sa canne ; il paraissait vieilli de dix ans depuis la veille ; le militaire fumait dans un coin sans dire un mot ; la vieille regardait attentivement chaque voyageur, cherchant à deviner quel était le mortel épris de ses charmes ; la nourrice n'ôtait pas les yeux de dessus son nourrisson, et ce fut avec un grand plaisir que ces différents personnages entendirent le conducteur les avertir qu'il était l'heure de se remettre en route.

Charles de Merville montait à cheval au moment où Georgette s'éloignait. « Adieu, ma » petite amie, » lui dit-il de loin. — « Adieu. Viens » me voir à la ferme, ou je ne t'aimerai plus... » En disant cela, notre héroïne monta en voiture, et Charles s'éloigna au grand galop.

Tout le monde était dans la voiture. Le postillon allait fouetter ses chevaux, lorsque le conducteur s'aperçut que le chevalier lui manquait. Il jure, crie... on appelle le voyageur, on cherche dans l'auberge. L'hôte, qui n'était pas payé, conçoit de vives inquiétudes en se rappelant l'escapade de la nuit. On cherche inutilement M. le chevalier ; enfin, en furetant dans sa chambre, on remarque le désordre qui règne dans la cheminée; l'âtre et les chenets sont couverts de suie; on monte au grenier, on regarde sur les toits, et l'on trouve la grande épée du vainqueur des Maures accrochée à une gouttière! plus de doute, le somnambule s'est sauvé par les toits!..... L'aubergiste rit de l'aventure, le conducteur ne peut s'empêcher d'en faire autant, et les voyageurs s'éloignent en faisant leurs réflexions sur cette manière de voyager à peu de frais.

Laissons rouler la diilgence ; l'entretien des voyageurs pourrait à la longue fatiguer nos lecteurs ; hâtons-nous d'arriver avec le fermier et

Georgette à Bondy, où ils saluèrent leurs compagnons de route, qui continuèrent de galoper vers Paris; suivons les personnages auxquels nous nous intéressons, dans la demeure champêtre qui va devenir le théâtre des premières folies de Georgette, et voyons, avant tout, quel effet produisit son arrivée inattendue sous le toit rustique du bon fermier.

CHAPITRE VIII.

TABLEAUX CHAMPÊTRES.

—

Rien ne délasse l'esprit, ne rafraîchit les sens et ne calme l'âme comme le spectacle d'une campagne riante et animée ; chacun est à même de goûter ce bonheur : la vue du lever du soleil ne coûte rien ; aussi les pauvres gens se procurent souvent ce plaisir, que les riches ne savent pas apprécier ! Il est des êtres qui voient tout avec indifférence, même le spectacle de la nature... Ceux-là ont un sens de

moins. D'autres, trop mélancoliques, ne voient aux champs que des sujets de tristesse : leur imagination rembrunit tous les objets! Sans doute je ne conseillerais pas à une mère privée de son enfant de promener sa douleur dans une sombre forêt! je ne mènerai pas un infortuné dans une vallée solitaire! Mais ces sites pittoresques, ces vallées émaillées de fleurs, ces champs dont l'œil découvre à la fois la maison du berger, le parc des moutons, la fabrique nourricière et la chaumière du laboureur ne sauraient attrister une âme tranquille: on éprouve, au contraire, un sentiment de bonheur en les admirant.

Ces réflexions nous viennent tout naturellement en approchant de la ferme de Jean, bâtie à quelque distance du village, dans une vallée charmante, bordée d'un côté par une fôrêt majestueuse, et de l'autre par un riant paysage.

Son aspect tranquille, son toit modeste, annonçaient des habitants simples et aisés ; espé-

rons que Georgette ne troublera pas le repos de ces bonnes gens.

Le fermier sent son cœur battre en apercevant sa demeure : « Tiens, mon enfant, vois-» tu là-bas c'te maison entourée de châtaigniers? » c'est là que nous allons ; c'est là que, depuis » cinquante ans, je vis heureux et content. — » Quoi ! dans cette ferme isolée... est-ce que » vous ne vous y ennuyez pas ? — Ah ! ben oui, » de l'ennui !... J'suis marié, ma p'tite ; j'ons » une bonne femme ; et tout not' plaisir est » d'être ensemble... ça nous suffit, et vois-tu, » quand on s'aime ben, on n'a pas besoin de » compagnie. — Ah !... » Georgette n'en dit pas davantage, et se contenta de faire ses réflexions tout bas.

» Mais nous voilà arrivés, » s'écrie Jean en approchant de la maison. « Viens, Georgette... » cours donc comme moi... » Le bon villageois entraîne la petite ; ils sont dans la ferme. Un chien fidèle aperçoit son maître et saute après lui ; ses aboiements semblent exprimer sa joie.

La bonne Thérèse, qui était occupée dans la maison, entend les jappements de César; elle sort pour en connaître la cause, et se jette dans les bras de son mari. Bientôt l'arrivée du maître est sue de toute la maison; trois garçons de ferme et une vieille servante, qui, avec le fermier et sa femme, sont tous les habitants de cette demeure, viennent embrasser leur maître, et se livrent à la joie que leur inspire son retour. Heureux celui qui, comme Jean, ne trouve que des amis dans ceux qui l'environnent.

Quand les premiers transports de joie furent calmés, Thérèse aperçut Georgette : « Quelle » est c'te petite? — Tiens, not' femme, c'est un » enfant que nous allons avoir; tu sais que j'a- » vons beau faire tous les deux notre possible, » il ne nons en vient pas!.. ma foi, j'ons trouvé » c'te p'tite sur not' chemin; elle était sans pa- » rents, sans ressource... je l'ons emmenée en » lui promettant de lui servir de père... Tiens, » embrasse-la, Thérèse, et regardons-la comme » not' fille, ça nous portera bonheur. »

Thérèse embrasse Georgette avec tendresse ; celle-ci se prête d'assez bonne grâce aux caresses de la fermière. « J'avais cherché un enfant » dans ce pays, dit Thérèse ; mais, quoique les » habitants soient pauvres, aucun n'a voulu me » céder le sien !... »

La fermière n'avait qu'à aller jusqu'à Paris ! car si les paysans, souvent pauvres, tiennent à leurs enfants, c'est pour les habitants de la ville qu'on a établi l'hospice des Enfants-Trouvés.

Jean est enchanté de voir sa femme approuver sa conduite... « Tu verras comme cette pe» tite est drôle... elle a de l'esprit comme un » démon !...

» — Hum !.. » marmotte entre ses dents la vieille Ursule, domestique de la ferme, « elle a » l'air fièrement décidé .. Je me trompe fort, » ou c'te p'tite fille-là... enfin, sufit ! » et Ursule s'éloigne en secouant la tête.

Le repas frugal est préparé, on se met à table ; la gaîté y préside. Georgette, qui est fêtée

par chacun, est plus aimable qu'elle ne l'a jamais été, et les villageois en raffolent. Georgette a de l'esprit... beaucoup d'esprit! puisse-t-il ne pas lui devenir funeste! Un aimable auteur a dit : « L'esprit de la plupart des femmes » sert plutôt à fortifier leur folie que leur rai- » son! » Cette maxime s'est souvent vérifiée.

Le repas fini, pendant que Jean causait avec sa femme du résultat de son voyage et de la manière dont ils emploieraient leurs fonds, Georgette faisait des boulettes avec les restes du souper, et les jetait à César, qui prenait goût à ce jeu et les recevait avec une adresse admirable. Ursule aperçut ce manége et se mit à crier : « Eh! ben, mamzelle! quoi que vous » faites donc?.. y pensez-vous?.. jeter des bou- » lettes à ce chien... et puis nous serons joli- » ment gardés!..,. c't'animal passera la nuit à » dormir, au lieu de faire le guet!.... Ces en- » fants ne savent que s'ingérer!.... » Jean ordonna à la vieille de se taire; ce qu'elle fit à

» regret, mais non sans avoir répété : « C't'en-
» fant-là... enfin, suffit!... »

Jean, fatigué du voyage, avait besoin de repos; on conduisit Georgette dans une jolie petite chambre d'une extrême propreté, et dont la vue donnait sur la campagne, qui offrait de ce côté un paysage charmant ; on l'installa dans son nouveau domicile, et on la laissa se livrer au repos.

Voilà donc Georgette établie chez le fermier. Voyons comment elle y passe son temps : dès que le jour paraît, elle descend au jardin, elle court visiter chaque partie de la ferme, monte sur les chevaux et les ânes, revient bien fatiguée, déjeune avec appétit, et recommence ensuite ses courses, qu'elle pousse quelquefois jusque dans la forêt ; là, elle se repose à l'abri des rayons du soleil ; elle écoute le ramage des oiseaux qui ont fait leur nid sur l'arbre au pied duquel elle est assise ; enfin elle s'endort jusqu'à ce que l'appétit la réveille et la ramène de nouveau à la ferme, où tout le monde est

rassemblé pour le repas du soir. Elle reçoit les caresses de Jean, de Thérèse ; elle joue avec César, fait enrager Ursule, et va se coucher pour retrouver le lendemain les plaisirs de la veille.

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi. Quelle différence entre cette existence et la vie que l'on menait chez le tabellion ! entre les caresses des villageois et les tapes de Gertrude !.. et cependant, il faut le dire à la honte de la pauvre espèce humaine, on s'ennuie d'un bonheur trop uniforme. Être heureux tous les jours, n'avoir rien à désirer... c'est charmant, mais cela n'a rien de piquant pour l'esprit, de stimulant pour l'imagination !... les plaisirs défendus, parlez-moi de cela !... et ces plaisirs datent de loin, comme vous savez. Pour en revenir à Georgette, notre héroïne ne pouv it goûter de plaisirs défendus, puisqu'on ne lui défendait rien, et c'est justement pour cela qu'elle s'ennuyait de tout. Les prairies émaillées de fleurs, les bocages touffus, le ruisseau

limpide, la forêt majestueuse, la musette du berger, le gazouillement des oiseaux, tout cela fut regardé avec indifférence par la jeune fille, trop jeune encore pour sentir son cœur ému par ce sentiment qui embellit tout!

Ombrages enchanteurs, bois touffus, frais bocages,
De l'amant fortuné vous servez les plaisirs;
Et l'amour malheureux, sous vos épais feuillages,
Aime à verser des pleurs, à pousser des soupirs;
Mais l'être indifférent, insensible au mystère,
D'un œil tranquille et froid voit ce riant séjour;
Rien n'agite ses sens... vous n'êtes, sans l'amour,
Que des feuilles, du bois, de l'herbe et de la terre.

Georgette se rendait quelquefois sur une éminence d'où l'on découvrait très-loin; elle regardait la route qui conduisait à la grande ville (c'est ainsi qu'on lui désignait Paris); elle soupirait, puis elle revenait tristement à la ferme.... Georgette n'était pas née pour la vie champêtre.

Georgette déclara un jour à Jean qu'elle voulait aller à l'école du village, afin de savoir toutes les belles choses qu'on y apprenait aux

jeunes filles. Le bon fermier pensait qu'elle en savait bien assez pour vivre aux champs; mais, comme on avait rien à refuser à Georgette, il fut décidé qu'elle irait, non pas à l'école du village, mais dans une maison d'éducation qui était située à Bondy, et qu'elle en apprendrait tout autant que les belles demoiselles de la ville.

Jean était riche, et l'or est un passe-partout universel : il lui fut donc facile de mettre la petite Georgette avec les filles des citadins. Notre héroïne, dégoûtée de l'oisiveté, apprit tout ce qu'on lui enseigna; mais la musique et la danse obtinrent particulièrement la préférence; elle devint fameuse dans ces deux arts. Les villageois admiraient leur protégée, ils l'écoutaient comme un oracle, et la regardaient comme un être extraordinaire lorsqu'elle voulait bien chanter et danser devant eux. La vieille Ursule, seule, n'approuvait pas leur joie; elle blâmait ses maîtres et répétait tout bas : « A quoi bon tous ces talents dans une ferme?...

» et ils croient que c'te Georgette passera sa vie
» avec eux!... qu'elle mettra si bien ses pieds
» en dehors pour courir dans les champs! ....
» qu'elle chantera tous ces morceaux d'roulades
» pour amuser César!.... ne valait-il pas mieux
» lui apprendre à filer, à tricoter, à traire les
» vaches, à faire le beurre... que sais-je!...
» mais non... on en a fait une dame! Ah! mes
» pauvres maîtres!... vous verrez!... c'petite
» fille-là... enfin, suffit!... »

CHAPITRE IX.

L'AMOUR ENTRE EN SCÈNE. — L'INNOCENCE Y RESTERA-T-ELLE ?

—

Georgette étudie, c'est fort bien ; laissons-la se rendre chaque jour à la maison d'éducation (où elle ne couche pas, parce que les villageois ne veulent pas se séparer d'elle entièrement). Laissons-la s'enivrer des louanges que l'on prodigue à ses talents, et prendre des manières peu conformes aux lieux qu'elle habite. Le temps s'écoule tout doucement ; nous pouvons

quitter un moment notre héroïne, qui n'est pas encore d'âge à faire des siennes, et revenir à un jeune homme fort intéressant, excessivement honnête!..... comme vous le prouvera la suite de cette véridique histoire.

Charles de Merville venait d'atteindre sa dix-huitième année, il avait fini ses études et dit un dernier adieu à son collége pour retourner au château de ses parents.

Charles n'avait pas oublié cette petite Georgette dont il avait fait la rencontre dans l'auberge de Metz. S'il ne tint pas la promesse qu'il lui avait faite d'aller à la ferme, ce ne fut pas par oubli, l'accasion seule lui manqua. D'ailleurs, Charles était encore un enfant dont l'attachement ne pouvait pas tirer à conséquence; cependant, loin de perdre, en grandissant, le souvenir de sa petite amie, il sentit augmenter son désir de la revoir. Pour un adolescent, les premiers attachements sont si doux! il semble toujours que ce soit de l'amour! les cœurs neufs ne demandent qu'à s'épancher...., un adoles-

cent aime toutes les femmes, et je connais des hommes qui sont toute leur vie comme des adolescents.

Charles eût sans doute été voir sa petite connaissance, sans le vieux Dumont, domestique de confiance de ses parents, qui l'accompagnait toujours dans ses voyages, Charles ne voulait pas que l'on sût au château qu'il connaissait une jeune paysanne ; ce n'était pas son père qu'il craignait : M. de Merville laissait à son fils la liberté la plus absolue, mais c'était sa mère que Charles redoutait de fâcher ; elle l'aimait si tendrement ; elle lui donnait, dans ses lettres, de si sages conseils, que le jeune homme eût été bien peiné de lui causer le moindre chagrin, et quoiqu'une visite chez les fermiers ne fût pas une action blâmable, Charles éprouvait, sans savoir pourquoi, le désir de cacher sa liaison avec Georgette.

Enfin, Charles vient d'avoir dix-huit ans, il reçoit l'ordre de quitter son collége et de se rendre au château. Comme c'est un homme

maintenant, on ne lui envoie pas le vieux Dumont pour le guider : mais un petit bonhomme de dix-huit ans, qui doit être son jockey, se présente pour l'accompagner. Charles est enchanté. Il ne redoute pas les remontrances de ce nouveau compagnon de voyage, l'occasion lui semble favorable pour revoir la petite villageoise, et il prend avec son jockey la route qui mène à Bondy.

On était au milieu du mois de Juin. Charles arrive avec Baptiste, il s'arrête au village, et s'informe de la petite Georgette : personne ne connaît cette demoiselle. Charles est de fort mauvaise humeur : enfin, après bien des questions inutiles près des paysans, qui ne savent pas ce qu'il veut dire, Charles sort du village. Le petit Baptiste le suit tristement, parce que le jockey avait l'habitude d'être triste ou gai, suivant l'humeur de son maître ; le front de Charles était le thermomètre sur lequel il réglait sa physionomie : ce petit garçon avait des dispositions à parvenir.

Charles laissait aller son cheval dans la campagne. Il aperçoit une ferme. « Entre là, » dit-il à Baptiste, « et vois si l'on veut nous » donner des rafraîchissements ; je serais bien » aise de me reposer sous cet ombrage.

Baptiste galope vers la ferme. Charles descend de cheval et le suit lentement. La voix d'une jeune fille le frappe agréablement : que cette voix est douce et flexible! Ce ne sont pas, à coup sûr, les grosses paysannes qu'il a vues sur la route qui savent chanter ainsi! Il s'arrête et cherche des yeux la chanteuse.... elle vient de son côté, il attend, elle passe près de lui : c'est une jeune fille de seize ans ou plus, vêtue d'une robe blanche que le zéphir semble agiter, afin que l'on puisse entrevoir des formes séduisantes; un chapeau de paille, attaché sous le menton, cache une partie de sa figure, mais ce que l'on aperçoit annonce combien l'ensemble doit être joli!... un œil vif et malin, une bouche charmante, des dents blanches comme de la neige. « Et puis!.... — Et puis c'est tout, lecteur! —

» Comment, elle n'a pas un teint de lis et de
» rose, une peau de satin, un front virginal, un
» nez bien proportionné, une taille de nymphe,
» et un sein dont les contours semplent formés
» par les amours?... — Non, lecteur, non; mon
» héroïne a tout cela fort agréable, mais ce
» n'est pas aussi parfait que vous semblez lè
» croire..... enfin, je vous parle d'une femme
» jolie comme nous en voyons assez souvent
» dans la société, et non d'une beauté parfaite
» depuis la racine des cheveux jusqu'à la plante
» des pieds et comme on en rencontre tant....
» dans les romans. »

Charles admire la jeune fille : sa démarche distinguée ajoute aux charmes de sa personne; le voyageur adolescent, qui sent sont cœur battre avec force, ne se doute pas qu'il voit cette petite Georgette qui occupait sa pensée quelques minutes auparavant.

La jeune fille revenait à la ferme après avoir pris ses leçons journalières, lorsqu'elle fit la rencontre de Charles. Le trouble et le plaisir

que sa vue causait au jeune voyageur ne lui échappèrent point ; un petit sourire de satisfaction vint embellir encore son visage, Georgette jouissait de l'effet que produisaient ses charmes : la femme la moins coquette, est toujours bien aise de plaire... et quand elle est coquette, elle ne s'occupe que de cela !... Ce n'est pas que je vous blâme, mesdames !..... à quoi serions-nous réduits, nous autres garçons et amateurs, si les dames n'avaient nulle envie de faire des conquêtes ?..... si les jeunes filles marchaient les yeux baissés ?.... si les grisettes ne s'occupaient que de leur ouvrage et ne mettaient point de papillotes ?..... si les modistes étaient cruelles, insensibles et désintéressées!... si les petites marchandes n'allaient point au bal le dimanche pour faire une *connaissance honnête ?*..... si les danseuses ne faisaient point de faux pas ?.... si les femmes ne s'occupaient que de leurs maris ?... Je frémis rien que d'y penser.

Cependant Georgette allait continuer son

chemin ; les jeunes gens ne se reconnaissaient ni l'un ni l'autre, quatre ans les avaient bien changés tous deux. Charles ne put se résoudre à laisser passer la jeune fille sans lui adresser la parole ; il cherche un prétexte... un souvenir se présente à son esprit : « Mademoi- » selle ! » et il se plaça devant la jeune chanteuse. « — Monsieur ! » répond Georgette en souriant de nouveau. « — Je cherche dans ce » pays une jeune fille dont personne jusqu'à » présent n'a pu me donner de nouvelles ; peut- » être serai-je plus heureux près de vous. — Je » le désire ; monsieur. Comment la nommez- » vous ? — Je ne la connais que sous le nom de » la petite Georgette.... » Ici notre héroïne regarde Charles plus attentivement ; le souvenir de sa rencontre à l'auberge se retrace à sa mémoire ; elle est flattée de voir que le jeune voyageur ne l'a pas oubliée, et lui dit en souriant : « Il me paraît que cette demoiselle vous inté- » resse ?.... — Oui.... il n'y a qu'un instant.... » mais à présent je sens qu'une autre m'inté-

» resse bien davantage!.... — C'est donc pour
» cela que vous ne me connaissez pas?... — Se
» pourrait-il!..... vous seriez!..... — La petite
» Georgette, oui, monsieur Charles. »

Charles ne peut revenir de sa surprise. « Il
» me paraît, lui dit Georgette en riant, que vous
» comptiez me trouver telle que vous m'avez
» laissée il y a quatre ans? — Ah! pardonnez à
» mon étonnement: vous promettiez d'être fort
» bien, il est vrai; mais pouvais-je deviner que
» vous réuniriez tant de charmes, de grâces...
» de fraîcheur... — Je vois avec plaisir que
» vous avez tenu votre parole. — Vous vous
» souvenez donc de notre rencontre? — Sans
» doute, et je ne puis que vous reprocher d'a-
» voir tardé à remplir l'engagement que vous
» aviez pris. — Ah! croyez bien que ce n'est
» pas ma faute: si cela était, j'en serais assez
» puni par le regret que j'éprouve de ne pas
» vous avoir revue plus tôt. »

« — Monsieur, monsieur... vous pouvez ve-
» nir; le fermier veut bien vous recevoir chez

» lui. » C'était Baptiste qui accourait vers son maître : jamais il n'avait plus mal pris son temps. « C'est bon, » dit Charles avec humeur ; « tu peux y retourner. — Vous allez à la fer- » me ? » dit aussitôt Georgette ; « j'en suis char- » mée, et j'allais vous y engager ; c'est là que » j'habite. — Se pourrait-il !. . Ah ! combien » j'en rends grâce au hasard... » Charles s'ar- rête ; puis, regardant la jeune fille avec atten- tion, il reprend : « Non, ce n'est pas possible, » vous me trompez. — Comment cela ? — Vous » n'habitez pas une ferme. — Eh ! pourquoi ? » — Ces manières... ce langage... tout cela me » prouve... — Tout cela vous abuse, au con- » traire : oui, j'habite cette ferme, et je ne suis » toujours que la petite Georgette : est-ce que » cela vous chagrine ? — Ah ! fussiez-vous sous » le chaume le plus modeste !... l'endroit que » vous habiterez sera pour moi un séjour déli- » cieux !... — En ce cas, donnez-moi le bras et » allons à la ferme. »

Charles ne se le fait pas dire deux fois ; il

prend le bras de Gorgette et le passe sous le sien. Baptiste court devant avec les chevaux. Charles conduit lentement sa compagne, afin de jouir plus longtemps du bonheur d'être près d'elle. Charles avait une imagination ardente, un cœur aimant, des sens tout neufs : avec tout cela, on ne doit pas être étonné si déjà Georgette est maîtresse absolue de ses sentiments. La jeune fille s'apercevait de son triomphe et cherchait à augmenter encore le délire de Charles en s'appuyant tendrement sur son bras, lorsqu'un caillou ou une ronce sauvage se trouvait sous ses pas; elle remerciait avec un sourire son jeune conducteur..... Celui-ci, déjà brûlant d'amour, était dans le ravissement, lorsque les yeux de Georgette rencontraient les siens! Le pauvre garçon était bien excusable : les regards de Cléopâtre tournèrent la tête à Antoine, les œillades de Georgette pouvaient bien tourner celle d'un adolescent.

Nos jeunes gens arrivent à la ferme. Jean et

sa femme allaient se mettre à table ; ils sont un peu surpris de voir entrer un jeune homme donnant le bras à Georgette ; celle-ci court à eux, les embrasse, et en deux mots les met au fait de tout.

« Ah! ah! dit Jean, c'est là ce monsieur » avec qui tu avais fait connaissance lors de no» tre passage à Metz... Et morguienne! qu'il soit » le bien-venu. » En disant cela, le fermier tend la main à Charles ; celui-ci la lui serre avec force, puis il embrasse Jean, il embrasse Thérèse... il aurait même embrassé la vieille Ursule... On cherche toujours à plaire à ceux dont on se doute qu'on aura besoin. Les villageois trouvèrent Charles fort à leur gré; car il n'avait aucune de ces manières que les riches conservent ordinairement avec leurs inférieurs, et qui tiennent toujours ceux-ci dans une gêne qui exclut la gaîté ; la vieille Ursule même le trouva de son goût! et il n'était pas facile de lui plaire.

Le repas fut très-gai ; chacun y fit honneur. On dit que l'amour empêche de manger ; ce-

pendant le plaisir donne de l'appétit, et c'est un grand plaisir d'être à table près de celle qu'on aime, de pouvoir, sous une nappe discrète, toucher doucement un genou, presser un pied... frôler un vêtement..... Tout est jouissance pour des amants.

Charles ne pouvait se lasser d'entendre Georgette : jamais celle-ci n'avait été aussi aimable; elle voulait enlacer fortement son esclave, et cela ne lui était que trop facile. Le pauvre garçon n'était plus à lui ; il ne voyait au monde que Georgette.

La soirée était avancée. « Vous resterez ici, » dit Jean à Charles, « vous accepterez un gîte » dans cette ferme, et si vous voulez nous faire » plaisir, vous passerez quelques jours avec » nous. » La proposition était fort du goût du jeune homme ; il regarda Georgette, dont les yeux semblaient dire : Restez, je le veux. « Si je ne » craignais de vous gêner, » dit-il en balbutiant. » — Nous gêner ! .. nous ne connaissons pas » cela ici !... nous vous engageons, parce que

» vous paraissez un aimable jeune homme, et
» que vous nous plaisez... — En ce cas, mon-
» sieur Jean, j'accepte avec reconnaissance!....
» — Il ne faut pas de reconnaissance pour ça.
» Touchez là, vous êtes un brave garçon.

Tout le monde était satisfait. Pendant que les villageois s'occupaient de loger leur hôte, Baptiste s'approcha doucement de son maître :

« Monsieur, est-ce que nous restons? — Tu
» le vois bien.—Est-ce que l'on ne nous attend
» pas au château? — Tais-toi, cela ne te re-
» garde pas. » Baptiste se tut. »

Georgette s'étant aperçue de la vivacité avec laquelle Charles avait renvoyé son jockey, s'approcha de lui dès que Baptiste fut éloigné. « Je
» crains, monsieur Charles, » (le jeune homme ne s'était donné que ce nom chez les villageois),
» je crains que cela ne vous contrarie de rester
» en ces lieux... peut-être ne le faites-vous que
» par complaisance...— Vous ne le pensez pas,
» aimable Georgette. — Si quelques affaires

» pressantes vous appelaient ailleurs... — Je
» sacrifierais tout pour rester près de vous ! —
» Cette ferme ne vous amusera pas longtemps...
» — Tant que vous y serez, j'y trouverai le
» bonheur. — Le séjour de la campagne vous
» deviendra ennuyeux.. monotone... — Avec
» vous il sera toujours charmant. — Votre
» rang, votre fortune vous mettent au-dessus de
» ces bons villageois... — Votre présence fait
» disparaître toutes les distances... — Vous n'ê-
» tes pas né pour vivre sous le chaume... — Je
» suis né pour vous aimer... la vie me serait à
» charge s'il me fallait la passer loin de vous. »

Georgette baisse les yeux et rougit de plaisir. Est-ce l'amour ou la coquetterie qui cause sa joie?... Voir un jeune homme riche et d'un rang élevé lui offrir son cœur, cela peut flatter sa vanité ; mais ce jeune homme est aimable, doué d'un extérieur charmant, et bien digne d'inspirer de l'amour; il faudrait que Georgette fût bien insensible pour ne pas éprouver pour lui quelque attachement. Pauvre Charles!

si Georgette ne partage pas ta vive ardeur, tu seras bien à plaindre !

Jean vient annoncer à Charles que sa chambre est prête. « Allons, Ursule, conduis mon» sieur, » dit Thérèse, « à demain, et songez que » vous êtes ici comme chez vous. » Charles les remercie ; il jette un coup-d'œil à Georgette, et suit Ursule, qui prend une lumière, et le conduit dans une chambre donnant sur le jardin. Charles voudrait bien savoir de quel côté repose Georgette, ne fût-ce que pour contempler ses fenêtres ; mais la vieille servante n'a pas l'air causeur : il n'ose la questionner, et lui souhaite le bonsoir.

Charles s'endormit en pensant à celle qu'il aimait, en formant mille projets, tous plus fous les uns que les autres, et des rêves agréables lui rappelèrent encore sa maîtresse. Quant à Georgette, elle dormit peu. Quelle fut la cause de son insomnie ?... Ma foi, lecteur, je serais bien embarrassé de vous le dire ; il est si difficile de connaître le cœur d'une femme, que je

ne sais pas moi-même quels étaient les sentiments de notre héroïne. Je crois, cependant, qu'il y avait un peu d'amour, beaucoup de coquetterie, une secrète ambition et un peu de sensibilité : la suite nous apprendra quel sentimennt devait l'emporter.

Le soleil éclaire à peine l'horizon, et déjà Charles est à sa croisée. Il jouit du réveil de la nature ; l'air pur de la campagne lui fait du bien, et calme sa tête encore remplie des songes de la nuit. Le souvenir de sa famille, qui l'attend avec impatience, se présente à son esprit. « Que pensera mon père ? quelle sera l'inquiétude de ma mère ? Quelques jours... passe » encore... mais je ne puis rester éternellement » ici, ce serait le livrer à des angoisses cruelles... » Il faudra partir... Partir !... quitter Georgette !.. » en aurai-je jamais le courage ?..... Allons, je » partirai puisqu'il le faut, mais ce ne sera pas » pour longtemps. Je dirai à mon père que j'ai » trouvé celle qui doit faire le bonheur de ma » vie ; je reviendrai chercher Georgette ; je la

» présenterai à ma mère, elle l'aimera en la
» voyant... Qui pourrait ne pas l'aimer!... et je
» serai le plus heureux des hommes... »

« Pauvre garçon!... » entends-je dire à mes
» lectrices!... comme il est neuf!... se prendre
» de belle passion pour une villageoise, et son-
» ger à en faire sa femme! » Souvenez-vous,
mesdames, que Charles sort du collége, et qu'il
ne s'est pas encore formé à l'école du monde,
qui est aussi celle de la galanterie, et où l'on se
forme si vite maintenant, qu'à quinze ans une
jeune personne bien élevée ne rougit plus,
parce qu'elle n'a plus rien à apprendre, et qu'à
vingt-cinq un jeune homme est cassé comme
un vieillard et obligé de porter un faux toupet,
malgré les huiles merveilleuses de Macassar, les
pommades d'oursin, les essences conservatri-
ces, etc., qui ont la vertu de faire croître les
cheveux comme les baumes des dentistes savent
conserver les dents.

Mais revenons à Charles, qui a de beaux che-
veux et toutes ses dents, parce qu'il n'a pas en-

core eu affaire à messieurs les empiriques qui ont le talent de guérir en quinze jours toutes les galanteries passées présentes et futures, par le moyen de *mercuri sublimati terantur et solvantur accuratissimè in aquâ vitæ, addentur syrupi absinthii et syrupi diacodii!...* dont Dieu vous garde, cher lecteur.

Charles aperçoit une femme traversant le jardin; il la reconnaît... en deux sauts il descend de sa chambre et il est à côté d'elle. « Vous voilà, monsieur; vous n'êtes guère ma- » tinal!..... Depuis une heure je me promène » seule. — Ah! si vous saviez, aimable Geor- » gette, à quoi je réfléchissais!... — Moi, mon- » sieur, je ne réfléchis jamais. Venez, je vais » vous faire voir les jardins. »

Chemin faisant, Georgette apprend à Charles la manière dont elle passe sa vie, et tout ce qu'on fait dans la maison d'éducation où elle se rend ordinairement chaque jour. « Combien » vous devez aimer ce bon fermier et sa femme! » lui dit Charles, « ce sont eux qui ont pris soin

» de votre jeunesse !..... — Sans doute, je les
» aime... et pourtant je quitterais avec plaisir
» ce séjour. — Mais où désireriez-vous donc al-
» ler ? — N'importe !... partout où l'on trouve
» des plaisirs ! » Charles soupire, et pense que
Georgette n'est pas aussi parfaite au moral
qu'au physique.

Nos jeunes gens rentrent à la ferme où le
déjeuner les attendait. Jean cause avec Char-
les dont il aime la franchise et la gaîté. Depuis
le séjour du jeune homme à la ferme, Geor-
gette était plus aimable que d'ordinaire, et les
villageois jouissaient doublement du plaisir
qu'ils éprouvaient et de celui qu'elle paraissait
goûter.

Après le repas, les jeunes gens vont se pro-
mener dans les environs, et Jean retourne va-
quer à ses travaux. La vieille Ursule reste seule
avec sa maîtresse ; elle cherchait cet instant
pour lui parler : « Madame... il me semble qu'il
» est imprudent de laisser ainsi ces jeunes gens
» courir tout seuls dans les champs... — Pour-

» quoi cela, Ursule ? — Pourquoi !... pourquoi !...
» parce qu'ils sont d'un âge où l'on ne sait pas
» ce que l'on fait... et enfin... suffit !... — Ce
» jeune homme est honnête, Ursule ; je ne le
» croyons pas capable d'abuser de l'innocence
» de Georgette !... — Oui, c'est vrai, il a l'air
» honnête !... mais l'amour va son train ; et si
» vous aviez vu de queux yeux il regardait
» mamzelle... et puis elle, comme elle souriait
» en lui parlant !... Ah! je crois ben que.... —
» Ursule, vous voyez tout en mal ; vous savez
» cependant que je n'aimons pas ça ! » Ursule se
» tut, mais se dit à elle-même : « Ils verront
» peut-être un jour que je n'avions pas si
» tort. »

Pendant qu'Ursule fait ses réflexions, Georgette conduit Charles dans la campagne : ils visitent les bocages, courent dans la prairie, s'arrêtent sous l'ombrage. Charles tient la main de son amie ; sans s'être rien dit de positif, ils s'entendent déjà fort bien. Lorsque, fatigués de la marche, ils se reposent contre un chêne

touffu, Charles presse la taille de Gergette; il couvre sa main de baisers brûlants... elle le repousse... mais si doucement et en lui souriant si tendrement... qu'il fallait vraiment sortir du collége pour ne pas aller plus loin.

Deux semaines s'étaient écoulées. Charles, toujours plus épris, ne pouvait se résoudre à partir : cependant le souvenir de ses parents et l'idée qu'il les plongeait volontairement dans la douleur troublaient le bonheur qu'il goûtait près de Georgette. Quelquefois Baptiste s'arrêtait devant son maître..... son air semblait lui dire : Quand partirons-nous?... Charles le comprenait ; il formait le projet de quitter la ferme..... mais Georgette paraissait..... elle le regardait tendrement..... et le départ était remis.

Un jour que la chaleur était excessive, Charles et Georgette, sortis selon l'usage pour se promener, furent obligés de chercher un abri contre les rayons du soleil, alors dans toute sa force. Ils dirigèrent leurs pas vers la forêt,

dont la fraîcheur leur promettait une promenade agréable. Charles était plus rêveur que de coutume : ils marchaient en silence. Georgette, piquée de la préoccupation de son compagnon, attendait avec humeur qu'il lui adressât la parole. Impatientée de voir qu'il ne fait pas attention à elle, Georgette s'assied au pied d'un arbre, en refusant d'aller plus loin. Charles sort alors de ses tristes pensées ; il aperçoit le petit air boudeur de son amie, et vole près d'elle. Georgette lui tourne le dos, et ne répond pas d'abord à ses prières ; mais deux amants de l'âge de ceux-ci ne peuvent longtemps résister à leur cœur. Charles redouble de caresses..... pour la première fois il cueille un baiser sur la bouche de Georgette !... Qu'ils sont doux les premiers baisers de l'amour !.... Déjà vingt autres lui ont succédé..... et nos amants, ivres de plaisir, ne peuvent se lasser de s'en donner encore ! Tout à l'amour, ils vont oublier l'univers... Mais quel bruit se fait entendre... un chien aboie.., il est près d'eux,... ils

ont reconnu César, peut-être Jean le suit... En un moment, Charles et Georgette se lèvent, se séparent, s'éloignent l'un de l'autre... mais ils se regardent et soupirent!...

Le chien est seul, Jean n'est pas avec lui! nouveau soupir de Georgette!... mais Charles est plus calme; il réfléchit, il frémit en pensant qu'un moment plus tard il allait oublier l'hospitalité du fermier, et abuser de l'innocence de sa fille adoptive; il se promet de ne plus s'exposer à une épreuve si dangereuse, de ne plus aller dans la forêt avec Georgette!... Il est vrai que, sans César, la vertu de la jeune fille courait de grands périls!

Georgette s'était assise de nouveau sur le gazon (j'aime à croire que c'était bien innocemment); elle regardait Charles; son sein se gonflait, ses yeux humides étaient bien éloquents! Sa bouche semblait attendre de nouveaux baisers.... et il fallait vraiment un grand effort de vertu pour résister à tant de charmes... Charles résista cependant : la suite nous fera voir

s'il eut tort ou raison. L'austère sagesse ne met point cela en doute ; mais, quant à moi, lectrice, je vous prie de croire que je n'aurais pas résisté.

Charles prend donc le bras de Georgette, il l'aide à se lever, et l'entraîne vers la ferme. La jeune fille se laisse conduire, étonnée de l'empressement de son compagnon à sortir de la forêt ; empressement qu'elle ne semblait pas partager.

Chemin faisant, Charles a fait ses réflexions : « Il faut partir, se dit-il ; je n'aurais peut-être » pas deux fois le même courage, et l'occasion » d'être coupable peut se présenter à chaque » instant. Je partirai demain, mais cette absence » ne sera pas longue ; bientôt je me réunirai à » Georgette pour ne plus m'en séparer. »

Charles, de retour à la ferme, avertit Baptiste de se tenir prêt à partir le lendemain matin. Puis il entre dans la grande salle où les villageois se rassemblaient chaque soir ; tout le monde était réuni : Jean lisait dans son gros

livre, Thérèse filait, Georgette était rêveuse. Charles s'arrête pour contempler ce tableau, qu'il craint de ne pas revoir de longtemps ; jamais Georgette ne lui avait paru si intéressante : la scène de la forêt avait répandu sur ses traits une douce langueur qui ajoutait à ses charmes. Cependant le jeune homme se décide : «Je pars » demain, » dit-il en soupirant. — «Vous par» tez ! » répètent les villageois étonnés. « — Vous » nous quittez ! » s'écrie Georgette. Charles annonce que son voyage est indispensable, mais il promet de revenir avant un mois. Cette promesse calme la tristesse des fermiers, mais Georgette ne paraît pas satisfaite. «Je ne croyais » pas, » dit-elle à demi-voix, « que vous nous » quitteriez si promptement. » Charles s'approche de son amie, il s'excuse sur ses devoirs, renouvelle sa promesse de revenir dans un mois, et jure d'être constant, et de n'aimer jamais que Georgette. Celle-ci allait faire le même serment... lorsque Jean vint se mettre entre eux pour faire ses adieux à Charles, qu'il

aimait beaucoup. « Allons, enfants, » dit le bon homme, « pas de chagrin, nous nous reverrons » bientôt ; mais embrassons-nous ce soir, et de- » main en route dès le matin ! »

Charles remercie les villageois de l'accueil qu'ils lui ont fait ; il les embrasse, il presse la main de Georgette, et l'on se sépare à regret. Le lendemain, au point jour, Charles monte à cheval, il jette un coup-d'œil sur la fenêtre de Georgette, son amie y est déjà ; et, en lui faisant de la main un dernier adieu, elle laisse tomber son mouchoir, que Charles s'empresse de ramasser et de cacher dans son sein comme un gage de la fidélité de sa belle. Ainsi les paladins d'autrefois emportaient aux combats les écharpes de leur mie !.. Mais le temps des chevaliers n'est plus !... et, maintenant, les gages d'amour de nos belles équivalent au billet de Ninon.

CHAPITRE X.

L'ORAGE. — NOUVEAUX PERSONNAGES.

—

« L'absence est à l'amour ce qu'est au feu le vent :
« Il éteint le petit, il allume le grand. »

Ces vers sont d'un poète qui connaissait le cœur humain, et surtout les cœurs amoureux. Nous verrons si celui de Georgette est bien épris, et s'il pourra supporter l'épreuve terrible de l'absence.

Les premiers jours qui suivirent le départ de Charles furent tristes et silencieux; depuis

longtemps, d'ailleurs, la demeure de Jean n'offrait plus à Georgette les plaisirs que son imagination se créait. La jeune fille essaya de reprendre ses occupations, mais elle n'y trouvait plus de charmes. Seule, dans la campagne, elle s'arrêtait dans les endroits où Charles s'était promené avec elle ; son cœur palpitait en voyant ces prairies, ce bocage, et cette forêt!... cette forêt sombre, où tout lui rappelait ses amours. Elle rentrait à la ferme triste et rêveuse; les villageois s'apercevaient de sa mélancolie, mais ils essayaient en vain de ramener la gaîté dans son âme.

Trois semaines étaient écoulées depuis le départ de Charles. Les habitants de la ferme étaient tous rassemblés sous son toit rustique; la nuit couvrait la terre de ses ombres, mais sa présence n'avait pas amené la fraîcheur qui suit ordinairement un beau jour d'été. Une chaleur insupportable régnait dans l'atmosphère; la terre, fendue et desséchée par un soleil brûlant, semblait appeler dans son sein la nuée

bienfaisante ; des coups de tonnerre éloignés annonçaient que les vœux du laboureur seraient bientôt exaucés.

« Morgué ! j'crois qu'il va faire un furieux » orage, » dit Jean en regardant dans la campagne. « Tiens, Georgette, vois-tu ces gros nua» ges noirs, que les orages font distinguer du » côté de la forêt ?... Je plains celui qui est en » route de ce temps-ci. »

Un violent coup de tonnerre interrompt Jean, Ursule jette un cri en se signant, et descend à la cave, son refuge ordinaire pendant l'orage. Thérèse et Jean vont se coucher. Georgette remonte dans sa chambre, toutes les portes et fenêtres sont fermées ; et, suivant le système de M. Azaïs, celui qui couchait sous les toits eut le doux plaisir d'entendre, en s'endormant, la pluie tomber par torrents sur les pauvres diables qui n'avaient point d'abri.

Dans cette nuit terrible, les éléments semblaient se combattre ; le tonnerre, la pluie, les éclairs épouvantaient le malheureux voyageur;

car, telle heure qu'il soit, tel temps qu'il fasse, il y a toujours dans le monde quelqu'un qui voyage ; de même, à chaque minute, à chaque seconde, on a calculé qu'on devait faire... mais ceci n'a plus de rapport à l'orage.

On frappe à coups redoublés à la grande porte de la ferme. « Grand Dieu ! qui peut se » trouver dehors par un temps si affreux ? » dit Jean en se levant. Il ouvre la fenêtre : « Qui est » là ? — Ouvrez, par grâce, à deux voyageurs » qui périront à votre porte si vous ne daignez » pas les recevoir. — J'y vais, j'y vais, » répond Jean. Le brave homme n'avait jamais refusé l'hospitalité, les gens honnêtes ne sont pas défiants.

Il était temps que les voyageurs fussent secourus ; la pluie et les mauvais chemins avaient abîmé leurs vêtements ; ils étaient dans un état fait pour inspirer la pitié. Le fermier les fit promptement entrer dans la salle basse, ou un bon feu fut allumé pour sécher leurs habits. Un garçon de ferme fut prendre les chevaux ;

les pauvres coursiers étaient, comme leurs maîtres, dans un piteux état. Thérèse appela Ursule, qui était encore à la cave, pour qu'elle vînt l'aider à préparer ce qu'il fallait aux deux voyageurs.

Ces deux personnages étaient faciles à distinguer l'un de l'autre : le plus jeune, qui était le maître, était grand et d'un physique assez bien ; sa tournure était distinguée, et il aurait été aimable sans le ton de suffisance et de fierté qui régnait constamment dans ses actions et dans ses discours. Tout en lui annonçait un jeune homme comblé des faveurs de la fortune, de la naissance : se croyant tout permis, ne connaissant point d'obstacles à ses désirs, mais blasé sur tout, ennuyé de lui-même, insupportable aux autres, et ne sachant de quelle manière employer son temps et sa fortune. De telles gens ne sont malheureusement que trop communs dans la société.

Nous pouvons ajouter au portrait du jeune jeune marquis de Saint-Ange qu'il avait de l'es-

prit (ce qui est rare chez les fats), et même le cœur assez bon ; mais il aurait rougi de paraître sensible, cela lui eût donné un ridicule parmi ses belles connaissances, et le ridicule est ce qu'un Français craint le plus.

Le valet qui accompagnait le marquis était un coquin adroit, rusé, intrigant, capable de tout entreprendre pour satisfaire les désirs de son maître ; souple et rampant, insolent et audacieux suivant les circonstances : tel était Lafleur, qui suivait son maître à la chasse, lorsque, surpris par la nuit et l'orage, ils s'égarèrent dans la forêt de Bondy, et furent demander un gîte chez des villageois.

« Bon homme, » dit Saint-Ange au fermier en se jetant sur une chaise devant la cheminée, « sans vous, nous étions morts, en vérité. — Il » est vrai, monsieur, que vous étiez en route » par un bien mauvais temps ! —C'est cette mau» dite chasse !... cette bête que j'ai poursuivie ! » Je me suis égaré, et puis la nuit, l'orage, le » diable !... tout s'en est mêlé !—Monsieur man-

» gera bien un morceau? — Ma foi! oui; cette
» course m'a donné un appétit d'enfer!.... —
» Vous allez avoir tout ce que nous pouvons
» vous offrir.... Holà ! Thérèse!... Ursule!...

» — Allons, la vieille,» dit Lafleur à Ursule
qui entrait, « remuez-vous et apprêtez-nous à
» souper. — La vieille! la vieille!... ces gens-là
» sont bien sans façon!... — Où donc est Geor-
» gette?» dit Jean à sa femme ; « il faut lui dire
» de descendre, elle tiendra compagnie à ces
» messieurs pendant qu'on préparera des cham-
» bres. — Cela est inutile, bon homme, je n'ai
» pas besoin de société!... Ne dérangez pas ma-
» demoiselle Georgette. »

Le marquis ne se souciait pas de causer avec
une paysanne bien gauche, bien niaise, c'est
ainsi qu'il pensait que devait être la fille du
fermier ; mais à peine eut-il achevé de parler,
que la porte s'ouvrit, et Georgette entra dans
la salle. Elle s'était habillée à la hâte, un mou-
choir couvrait sa tête, mais ne cachait qu'à
demi ses beaux cheveux ; le fichu jeté sur son

sein en laissait apercevoir la blancheur; le désordre de sa toilette donnait encore plus de piquant à ses charmes. Saint-Ange resta muet en la considérant.

« Tu peux te retirer, mon enfant, messieurs » les voyageurs ne veulent point de compagnie.

» — Pardon, » dit le marquis en arrêtant le fermier, qui renvoyait Georgette, « vous ne nous » aviez pas dit, mon cher hôte, que c'était une » divinité que vous possédiez chez vous.

» — Une divinité!... morguienne, je n'en » savions rien nous-mêmes... mais c'est égal... » reste, mon enfant, puisque maintenant mon» sieur le désire.

» — Hom, que ces gens-là sont capricieux! marmotte Ursule en tournant autour de ses maîtres; ceux-ci pensaient comme elle; le ton de M. de Saint-Ange, les regards insolents de Lafleur, ne leur plaisaient nullement. Mais ils étaient humains et ne pouvaient pas mettre les étrangers à la porte.

Les villageois étaient allés préparer les cham-

bres, Georgette resta; Saint-Ange tenait sa main qu'il pressait fortement: le marquis allait très-vite près des femmes, et déjà il éprouvait pour Georgette une passion violente... comme toutes celles qu'il avait éprouvées; mais, en amour, le dernier sentiment semble toujours être le plus fort et le plus durable. Le marquis jeta un coup-d'œil à Lafleur; le valet, qui savait bien ce que cela voulait dire, sortit de la salle, et, pour bien employer son temps, descendit dans la cour une lumière à la main; là, tout en tuant à coups de cravache quelques poulets pour le souper du marquis, il regarda partout s'il ne découvrirait pas quelque fille de basse-cour assez fraîche, assez rondelette, pour lui faire passer le temps dans une ferme où il prévoyait que son maître reviendrait souvent.

Georgette n'était pas timide, elle fit avec grâce les honneurs du logis. Le marquis, étonné de trouver de l'usage, de l'esprit et des grâces au fond d'une ferme, écouta quelque

temps la jeune fille sans savoir quel ton il devait prendre avec elle ; le désir de paraître aimable le rendit à lui-même. Saint-Ange avait ce qu'il faut pour séduire : il était galant, empressé, il prodiguait les louanges avec cette délicatesse qui sait ménager la modestie. Georgette était femme, et femme très-coquette..... elle jouissait de voir un homme du haut rang (elle avait entendu Lafleur le nommer M. le marquis) admirer ses attraits, vanter son esprit; les sensations sont vives à seize ans, et la vanité a tourné la tête à plus d'une jeune fille! Saint-Ange aperçut le côté faible de celle qu'il voulait vaincre, et il se promit d'en profiter pour assurer sa victoire.

Lafleur revint suivi des villageois. Saint-Ange soupa de bon appétit. La vue de Georgette avait un peu changé ses manières avec ses hôtes; en homme adroit, il vit que, pour réussir près de la jeune fille, il ne fallait pas se mettre mal dans l'esprit des villageois ; mais il eut beau faire, avec Jean la première im-

pression faisait tout, il ne put donc se rendre agréable à ses yeux. Quant à Lafleur, Ursule ne lui pardonnait pas de l'avoir appelée la vieille, et Thérèse trouva fort mauvais qu'il eût tué ses poulets sans demander permission.

N'ayant aucun motif pour prolonger la veillée, Saint-Ange se laissa conduire à sa chambre, s'éloignant à regret de Georgette, mais se promettant d'employer avec Lafleur une partie de la nuit à chercher par quel moyen il se procurerait la possession de la jeune fille.

CHAPITRE XI.

LE PREMIER PAS.

—

La fatigue l'emporte souvent sur l'amour : dans cette occasion, elle eut encore le dessous, le marquis et son valet s'endormirent avant d'avoir dressé leurs plans ; mais, au point du jour, Saint-Ange éveilla Lafleur.

« Allons, coquin, tu as assez dormi lorsque » je me casse la tête à former mille projets ! — » Je m'en doutais, monsieur. — Lafleur, je » suis amoureux. — Je m'en doutais encore....

» — Mais amoureux fou... — Oui, comme à
» l'ordinaire... — Tu as vu Georgette? — Oui,
» monsieur... — N'est-elle pas adorable?... —
» Elle n'est pas mal.... — Il faut, à quelque
» prix que ce soit, que je possède cette fem-
» me-là... — Ça ne sera pas difficile... une pe-
» tite paysanne... — Tu te trompes, ce n'est
» pas une simple villageoise... — N'importe...
» nous venons à bout de tout... — Cela ne sera
» peut-être pas si aisé que tu crois. Georgette a
» de l'esprit. — Tant mieux, monsieur, c'est
» toujours par là qu'on les prend... une femme
» d'esprit! eh! mon Dieu, monsieur, rien n'est
» si facile à séduire! celles-là ont toujours les
» passions plus fortes, l'imagination plus exal-
» tée! elles comptent sur leurs propres forces,
» et voilà ce qui les perd. D'ailleurs, monsieur
» sait bien que l'esprit se rend maître de la rai-
» son, que l'esprit tourne les têtes... Oui, mon-
» sieur, avec une femme d'esprit il y a toujours
» de la ressource, tandis qu'auprès d'une sotte,
» qund on ne plaît pas à la première vue, ou

» lorsqu'elle a en tête des principes de sagesse
» et de vertu, c'est fini. On perd son temps à
» vouloir la séduire, et l'homme le plus aimable
» échoue comme un sot. Mais revenons à votre
» belle, le plus difficile à séduire dans tout ceci,
» ce sera le fermier et sa femme, je les ai jugés
» tout de suite : ces rustres ne vous voient pas
» avec plaisir... — Que m'importe, si je plais à
» Georgette! le fermier n'est pas son père, elle
» me l'a dit hier en causant .... — C'est égal,
» monsieur, ne brusquons pas les choses; si
» l'on pouvait enjôler la petite sans que ces ma-
» nants se doutassent de rien... — En obtenant
» de Georgette un rendez-vous... mais si elle
» refuse... — Alors si cela est nécessaire, nous
» emploierons les grands moyens! en attendant,
» je vais adroitement m'informer de ce qu'on
» fait journellement à la ferme, et des habitu-
» des de mademoiselle Georgette. »

Saint-Ange descendit au jardin : avant de se rendre près des villageois, il cherchait à parler à Georgette; le hasard le servit, la jeune fille

se promenait pensant à ce que M. le marquis lui avait dit la veille. Saint-Ange ne laisse pas échapper une si belle occasion, il reprend sa conversation de la veille, il est plus vif, plus pressant, plus séduisant que jamais Ah! quelle différence de Saint-Ange à Charles! en une heure le marquis avait plus avancé ses affaires que le pauvre Charles en un mois.

Saint-Ange, aux pieds de Georgette, sollicitait un rendez-vous; celle-ci, craignant que les villageois ne vinssent, cherchait un moyen pour échapper au marquis : elle n'en trouva pas de meilleur que de lui dire qu'elle se rendait tous les jours seule à Bondy. Le jeune homme n'en demandait pas davantage; il laissa Georgette se sauver, et retourna à la ferme par un autre sentier.

Après avoir déjeuné, le marquis remercia les villageois, et annonça qu'il allait se remettre en route. On ne l'engagea pas à rester davantage : le ton du maître et du valet ne convenait pas aux habitants de la ferme. Les chevaux atten-

daient leur maître; le marquis monta en selle, et s'éloigna en jetant un tendre regard à Georgette.

« Ma foi, » dit Jean, « je suis bien aise qu'il » ne soit pas resté davantage; quelle différence » de ce biau monsieur avec cet aimable Char» les !... »

Au nom de Charles, Georgette baisse les yeux et balbutie : « Il y a longtemps qu'il est » parti; il nous a peut-être oubliés... — Oh! » que non, mon enfant, je gage qu'il revien» dra. » Georgette soupire, et va rêver dans sa chambre... Est-ce à Charles? est-ce au marquis?... c'est ce que je n'ose décider, mais je présume qu'elle pensait à tous les deux.

Lafleur faisait trotter son cheval près de son maître, et, tout en cheminant, on s'entretenait de la jeune fille : « Mon cher Lafleur, tout va » bien; j'ai obtenu un rendez-vous de la pe» tite!... — Eh bien! vous le voyez, monsieur, » je suis un garçon de bon conseil; sans moi, » vous restiez à la ferme, vous filiez le parfait

» amour!... entouré de butors qui ne savent
» pas respecter les fantaisies d'un homme
» come il faut?... — Vraiment, Lafleur, tu as
» de l'esprit, tu raisonnes sagement!... — Ah!
» monsieur, j'ai quelque expérience, je sais
» comment il faut s'y prendre pour réussir
» dans le monde. — Dis plutôt pour faire des
» dupes, coquin. — Eh! monsieur... n'est-ce pas
» la science universelle? avec ce talent on
» ne meurt pas de faim!... — Non, mais
» on vit aux dépens des autres. — Qu'im-
» porte... il faut être philosophe. — Ta philo-
» sophie ressemble beaucoup à de la friponne-
» rie. — C'est donc cela, monsieur, qu'il y a
» tant de philosophes maintenant! »

Arrivé à sa maison de campagne, Saint-Ange prend un habit plus simple, et, le fusil sur l'épaule, la carnassière au côté, il se remet en route. « Bonne chasse, monsieur, » dit Lafleur en riant. Saint-Ange est déjà dans les champs, et bientôt à l'endroit où il espère rencontrer Georgette.

Il n'y fut pas longtemps sans apercevoir la jeune fille qui se rendait, en chantant à Bondy. Georgette regarde de côté si elle n'apercevra pas ce jeune homme si aimable, si galant, qui lui a dit de si jolies choses, qui lui a baisé la main avec tant d'ardeur!... à qui elle a tourné la tête enfin!... et qui peut-être lui a troublé la raison. Ce jeune homme était là, tout près d'elle; il s'était glissé le long d'une haie, et s'était approché sans qu'elle le vît. Elle se sent pressée dans les bras de quelqu'un; elle se retourne... un petit cri lui échappe...

« Ah! c'est vous, monsieur! — Oui, belle » Georgette. — Déjà en train de chasser... » c'est donc une passion que vous avez pour » cet exercice? — Ah! Georgette, vous savez » bien que c'est pour vous seule que je suis ici! » Pourquoi feindre d'ignorer les sentiments que » je vous ai fait connaître? Croyez-vous que » l'impression que vous avez faite sur mon » cœur puisse être effacée?... Ah! Georgette,

» votre image est toujours au fond de mon
» âme!... »

Georgette rougissait et se troublait; Saint-Ange était pressant. Notre amoureux voulut profiter du trouble de la jeune fille pour obtenir un aveu; mais Georgette était coquette; elle voulait jouir des craintes, des soupirs du marquis, peut-être même ne voulait-elle que s'en amuser!... elle ne voyait aucun mal à écouter ses discours flatteurs : elle ignorait que les plaisirs de la coquetterie coûtent toujours quelque chose à l'innocence.

Tout ce que Saint-Ange put obtenir à cette première entrevue fut que Georgette serait exacte à passer tous les jours par le même chemin, et qu'elle ne dira rien à la ferme de sa nouvelle connaissance. Elle le promit et continua sa route. Saint-Ange la quitta le cœur rempli d'espérance et peut-être d'amour, car on aime vraiment tant qu'on ne possède pas : pourquoi faut-il qu'après cela aille en diminuant!... Mais je m'explique, mesdames; ceci

n'est que pour les hommes blasés comme le marquis.

Le temps que Charles avait fixé pour son retour était écoulé; le jeune homme ne revenait pas. Les villageois s'affligeaient de ne pas le voir; mais Georgette, qui peut-être éprouvait quelques remords de son inconstance, n'était point fâché que Charles, par son oubli, justifiât sa légèreté.

Tous les jours, Georgette voyait Saint-Ange. Le marquis faisait de rapides progrès dans l'esprit de la jeune fille : en séducteur adroit, il ne brusquait point une intrigue dont il espérait recueillir de si doux fruits; il voulait que Georgette, dont la tête était exaltée par la peinture qu'il lui faisait des plaisirs de Paris, du bonheur qu'y goûtaient deux jeunes amants, de la vie délicieuse qu'on y menait; il voulait qu'elle s'abandonnât entièrement à lui. Depuis longtemps le séjour de la ferme n'inspirait à Georgette que de l'ennui; vingt fois elle avait pensé céder aux sollicitations de Saint-Ange.

qui la conjurait de le suivre dans la capitale ; elle brûlait au fond du cœur de quitter son champêtre asile ; mais la vue de Jean, les bontés de Thérèse, le souvenir des bienfaits dont ces bons villageois l'avaient comblée, arrêtaient encore notre héroïne et livraient son âme aux plus violents combats.

Lafleur s'étonnait de voir son maître ne pas aller plus vite en besogne. « Eh quoi ! mon-
» sieur, vous n'en finissez pas avec cette petite
» fille !... depuis que vous l'honorez de vos hom-
» mages, elle ne s'est pas rendue à vos dé-
» sirs !... Je ne vous reconnais plus !... vous
» qui avez trompé tant de belles, dupé des tu-
» teurs, abusé des novices, des innocentes, des
» coquettes mêmes !... vous, qui promettiez de
» devenir un modèle à suivre !... vous filez le
» parfait amour dans les champs !... vous pous-
» sez des soupirs près d'une campagnarde !..
» Allons, monsieur le marquis, revenez à vous ;
» cette conduite est indigne d'un galant hom-
me... et d'un jeune homme que j'ai formé ! »

Saint-Ange ne répond pas à Lafleur; mais excité par les conseils de ce coquin subalterne, il vole au lieu du rendez-vous. Depuis longtemps le marquis avait tellement captivé Georgette, que celle-ci, au lieu de se rendre à Bondy, comme elle le disait à la ferme, passait la journée auprès de son amant. Ce jour-là, cependant, elle vint plus tard que de coutume, et la tristesse se peignait dans ses traits. « Qu'a-» vez-vous, ma chère Georgette? d'où peut naî-» tre la mélancolie que je remarque en vous? » qui peut vous causer du chagrin! — Ah! mon-» sieur le marquis!... — Vous m'avez promis » de ne m'appeler que Saint-Ange... — Eh » bien, Saint-Ange, j'ai fait des réflexions... le » tableau que vous me faites des plaisirs de » Paris séduit, je l'avoue, mon imagination; » mais comme j'ai pensé que je ne pouvais » quitter la ferme sans motif... je crois que je » ferai bien de cesser de vous voir!... »

Saint-Ange, atterré par ce discours, jure tout bas de la faire changer de résolution. Pre-

nant le bras de la jeune fille, il l'entraîne au fond d'un épais bocage; ils s'asseyent tous deux sur le gazon, et Saint-Ange s'empresse de combattre la résistance de Georgette en lui parlant de son amour qui doit durer toute sa vie! Jamais il n'avait été si pressant, si éloquent dans ses discours; la crainte de perdre Georgette le rend entreprenant... elle tremble, elle se trouble.... L'amour, la pudeur combattent encore; Saint-Ange ose tout!... et César ne vient pas arrêter son entreprise.

« Ah! Saint-Ange, qu'avez-vous fait?..... —
» Chère Georgette pardonne à ton amant... sè-
» che tes larmes...... l'amour seul m'a rendu
» coupable.... — Hélas! je n'avais pour tout
» bien que mon innocence! Que me reste-t-il,
» maintenant... — Éloigne de toi ces tristes
» pensées, livre-toi au doux plaisir d'aimer...
» Tu ne peux rester en ces lieux, cette ferme
» n'est plus faite pour toi; cette triste campa-
» gne ne nous offre plus qu'un séjour mono-
» tone, où nous ne pourrions nous livrer sans

» réserve au bonheur d'être ensemble.... Con-
» sens donc à me suivre à Paris. — Ah! je suis
» à toi, tu peux maintenant disposer de mon
» sort!... »

Saint-Ange, au comble de ses vœux, emmène Georgette loin du bocage, elle jette un dernier regard sur le gazon... son sein se gonfle, elle verse des larmes... c'est le dernier adieu à l'innocence.

Le marquis ne veut pas laisser à Georgette le temps de la réflexion : il lui fait promettre de se rendre à minuit à l'entrée d'une petite avenue qui n'est qu'à une portée de fusil de la ferme; c'est là qu'il doit l'attendre avec une chaise de poste préparée pour le départ. Georgette, ne sachant plus ce qu'elle fait, promet tout, et Saint-Ange la quitte pour ordonner les apprêts de l'enlèvement.

Georgette, le cœur serré, l'œil morne, regagne la ferme; ses pas sont incertains, sa démarche est chancelante, elle entre sans avoir levé les yeux sur cet asile hospitalier où l'on a

pris soin de sa jeunesse. Les paroles du marquis se retracent à sa mémoire : *Cette ferme n'est plus faite pour toi!...* « Oh! non, dit-elle,
» elle n'est plus faite pour moi!... je ne suis
» plus digne d'habiter avec mes respectables
» bienfaiteurs!... »

La voix de Jean la fait sortir de ses rêveries.
« Pourquoi reviens-tu si tard, mon enfant? tu
» sais que nous t'attendons toujours pour sou-
» per, ma femme et moi, car, lorsque tu n'es
» pas là, je n'avons pas autant d'appétit. Dam!
» c'est ben naturel; nous commençons à deve-
» nir vieux, nous autres, nous sommes accou-
» tumés à t'avoir près de nous... nous t'aimons
» tant! et à notre âge, on tient à ses habitu-
» des!... »

Georgette s'excuse comme elle peut.... mais les villageois n'étaient que trop confiants! on se met à table; Georgette souffre en recevant les caresses de Thérèse, les amitiés de Jean; elle s'efforce de surmonter son agitation. Le repas finit. jamais elle ne l'avait trouvé si long!

elle se lève, prend la lumière, et va embrasser la fermière et son mari... quelques larmes mouillent ses paupières.... mais les villageois n'ont pas le temps de s'en apercevoir, elle court s'enfermer dans sa chambre pour leur dérober cette première marque de son repentir.

Seule, elle donne un libre cours à ses larmes : l'idée que c'est la dernière nuit qu'elle passe à la ferme, le sentiment de son ingratitude envers Jean et Thérèse accablent Georgette; elle se fait les plus vifs reproches. Abandonner ses bienfaiteurs lorsqu'ils touchent à la vieillesse, les livrer au chagrin lorsqu'ils comptent sur elle pour embellir leurs derniers jours! ah! c'est bien mal, notre héroïne le sent, elle ne se cache point ses torts ; mais le souvenir de son amour, de sa faiblesse, l'emporte, elle ne se croit plus digne d'habiter la ferme... le premier pas était fait.... et celui-là entraîne bien vite les autres.

Saint-Ange, enchanté de son triomphe, le cœur rempli de l'image de Georgette, dont alors

il était peut-être véritablement amoureux, arrive à sa maison de campagne. Lafleur, en voyant son maître si joyeux, devine ce qui s'est passé. « Eh bien! monsieur, vous avez suivi
» mes conseils, vous avez réussi. — Oui, La-
» fleur, je suis le plus heureux des hommes!...
» Georgette est à moi!... elle partage mon
» amour, mes transports! ah! jamais femme
» ne m'a fait connaître d'aussi doux plaisir!....
» nne ivresse plus pure. — Monsieur, vous di-
» siez toujours cela avec votre dernière maî-
» tresse!... — Ah! quelle différence! — Soit!
» d'ailleurs, il est aussi difficile de persuader à
» un amant qu'il n'aimera plus, que de prouver
» à une coquette qu'elle a vieilli. Mais à quoi
» vous décidez-vous, monsieur? — Je pars,
» j'emmène Georgette à Paris. — A Paris.....
» prenez garde... — Que veux-tu dire? — Vous
» feriez peut-être mieux de garder votre jeune
» conquête dans cette maison de plaisance. —
» Pourquoi cela? — Parbleu! monsieur, ne le
» devinez-vous pas? vous avez eu une peine dia-

» bolique avec cette petite fille ; et lorsque vous
» pourriez goûter en paix le fruit de votre
» triomphe, vous voulez l'emmener à Paris, où
» l'innocence va un train!... Ah! on se l'arra-
» che enfin! — Laisse-là tes balivernes ; Geor-
» gette est faite pour briller à Paris, pour éclip-
» ser ce que l'on a vu jusqu'ici de plus aimable,
» de plus enchanteur, et tu voudrais que je la
» laissasse végéter au fond de cette retraite!....
» moi, cacher un pareil trésor, priver le monde
» de son plus bel ornement!... — Oh! je vois
» que monsieur a dessein de la produire. — Tu
» verras, Georgette me fera honneur!.. je veux
» qu'elle devienne la femme à la mode!..... —
» Soyez tranquille, monsieur, quand les fem-
» mes veulent s'en donner la peine. nous ne
» sommes, en fait de folies, que des enfants
» au près d'elles! — Nous partons ce soir; pré-
» pare, pour minuit, une chaise avec de bons
» chevaux ; le trajet n'est pas long; demain, au
» lever de l'aurore, nous serons installés dans
» mon hôtel de la rue du Mont-Blanc, et après-

» demain, je défie que l'on reconnaisse dans
» Georgette la simple villageoise de Bondy! —
» Où faudra-t-il vous attendre avec la voiture ?
» — Devant la petite avenue qui est à gauche
» de la ferme. — Pourvu que le fermier ne lâ-
» che point ses chiens après nous... Vous auriez
» aussi bien pu l'emmener ce matin, pendant
» que vous la teniez !... — Eh! imbécile, des
» paysans pouvaient nous rencontrer, voir Geor-
» gette partir avec moi!... En vérité, Lafleur,
» pour un drôle qui est aussi habitué à ces
» sortes d'aventures, on dirait que tu as peur!
» — Moi, peur! non, monsieur, mais je vous
» avoue que je préfère enlever six demoiselles
» de qualité à une seule villageoise; ces paysans
» sont d'une brutalité!.... et je me connais en
» coups de bâton, mais, au reste, cela ne m'ef-
» fraye nullement.

Tout est prêt à l'heure convenue. Lafleur, qui sert de postillon, se rend dans l'avenue; Saint-Ange est au rendez-vous et attend impatiemment l'arrivée de Georgette.

Le temps était sombre et menaçait d'un violent orage. « En vérité, » dit Lafleur en faisant » le guet dans l'avenue, cette campagne nous » est fatale! je crois qu'il fera cette nuit un » orage semblable à celui qui nous a conduits » pour la première fois dans cette ferme. Vous » en souvenez-vous, monsieur?... nous étions » dans un triste état!... »

Saint-Ange ne peut se défendre d'éprouver un sentiment pénible en se rappelant l'hospitalité du fermier; il s'éloigne de Lafleur sans lui répondre, et s'approche de la ferme, espérant voir paraître Georgette, dont la lenteur commence à l'inquiéter.

Notre héroïne était encore dans sa chambre : absorbée dans ses réflexions, elle ne s'apercevait pas que le temps s'écoulait. Cependant douze heures sonnent à la vieille horloge de la ferme. Elle se lève, éteint sa lumière, et descend légèrement les marches de l'escalier.

Georgette connaissait parfaitement les détours de la maison, elle savait qu'elle ne trou-

verait pas d'obstacles à sa sortie de la ferme. Les paysans, bien loin de se douter de son projet, ne pensaient point à prendre des précautions qu'ils jugeaient inutiles, et de l'intérieur de la maison on pouvait ouvrir toutes les portes qui donnaient dans la campagne.

Georgette est obligé de passer devant la chambre où couchent ses bienfaiteurs ; son cœur est oppressé, elle s'arrête devant leur porte... « Adieu donc, vous qui m'avez servi de parents, » adieu pour jamais!... » s'écrie-t-elle en sanglotant. Elle descend l'escalier en tremblant, elle est dans la cour, et bientôt à la porte de la ferme, qu'elle ouvre sans difficulté; elle s'arrête encore... ses forces l'abandonnent... Elle jette un dernier regard autour d'elle, et reconnaît la place où Charles, en lui disant adieu, a ramassé et posé sur son cœur le mouchoir qu'elle lui a jeté... elle s'appuie contre le mur et se sent incapable d'aller plus loin.

« Georgette! Georgette!... » dit une voix que la jeune fille reconnaît aussitôt, « qui peut vous

« retenir ?... Je tremblais qu'il ne fût arrivé quelque chose. »

La voix de Saint-Ange, sa présence, raniment le courage de Georgette ; le marquis lui prend le bras et l'entraîne loin de la ferme ; le tonnerre grondait déjà avec force, le bruit de la foudre redouble l'émotion de la jeune fille. Saint-Ange est obligé de la porter dans la voiture ; il se place près d'elle, Lafleur fouette les chevaux, et les voilà sur la route de Paris.

CHAPITRE XII.

LA RÉCOMPENSE D'UN BIENFAIT.

—

Avant de suivre Georgette à Paris, restons encore un moment à la ferme : ces pauvres villageois méritent bien que nous nous occupions d'eux! et c'est peut-être la dernière fois que nous le pourrons, car je prévois que Georgette nous donnera de l'occupation.

Les premiers rayons du jour avaient vu fuir l'orage, le temps était calme, l'air pur et rafraîchi. Jean se rendit comme à son ordinaire

à ses travaux; le fermier n'avait pas l'habitude de rencontrer Georgette de si bon matin, il ne put donc remarquer son absence, mais en revenant, à l'heure du repas, il la chercha des yeux et s'aperçut de l'inquiétude de Thérèse.

« Où donc est Georgette? — Je n'en sais rien,
» mon ami, nous ne l'avons pas vue de toute la
» journée! Je ne concevons pas ce qu'elle peut
» être devenue...—Elle sera restée à Bondy plus
» tard que de coutume!... — Ce qui m'étonne,
» c'est qu'Ursule assure avoir trouvé ce matin
» la porte de la ferme ouverte... — Eh! par-
» dienne!... pour sortir, fallait ben qu'elle l'ou-
» vrît... — Hom!... » murmure Ursule, « je vous
» dis, moi, qu'il faut qu'elle soit sortie c'te nuit;
» sans ça, je l'aurions vue passer comme à l'or-
» dinaire, quand elle va soi-disant à l'école...
» — Comment! soi-disant?... que veux-tu dire
» toi-même?... — Dam', not' maître, j'n'ons
» pas osé vous le rapporter plus tôt... et puis
» vous m'auriez traitée de folle... comme c'est
» votre usage quand je vous parle de mamzelle

» Georgette... Ce qu'il y a de sûr, c'est que ben
» souvent, au lieu d'aller au village, elle passe
» sa journée à se promener avec ce jeune mir-
» liflor que vous avez logé le jour de ce fameux
» orage. Oh! je les ont vus moi-même une fois
» sans qu'ils s'en doutassent. »

Le front du fermier se rembrunit ; malgré le désir qu'il a de ne point trouver Georgette coupable, il sent qu'elle n'aurait pas dû lui cacher ses rencontres et ses promenades avec M. le marquis. Thérèse, qui aimait la jeune fille comme une mère, attendait avec impatience qu'elle vînt se justifier, et dissiper les soupçons que l'on craignait même de former. Mais les bonnes gens attendaient en vain!... Georgette ne venait pas.

De moment en moment l'inquiétude prenait une nouvelle force. Il faisait nuit depuis longtemps!... Thérèse pleurait sa fille; Jean se promenait de long en large dans la cour; il allait vers la porte, cherchait à distinguer dans la campagne... frappait du pied avec impatience

et formait les plus tristes conjectures. La vieille Ursule ne disait mot; la douleur de ses maîtres l'affectait trop vivement pour qu'elle se permît de faire encore des réflexions; elle désirait que Georgette ne fût pas aussi coupable qu'elle le pensait.

Minuit a sonné. Jean prend son chapeau, son bâton. « Que vas-tu faire? » dit Thérèse. — « Je n'y tiens plus!... Je vais à Bondy; il faut » absolument que nous sachions ce qui en est. » — Y pensez-vous, not' maître, à c'te heure... » dans ces campagnes!... Ne savez-vous pas » que la forêt voisine n'est pas sûre?... Vous » pourriez faire de mauvaises rencontres... — » Je ne crains rien! avec ce bâton je défions qui » que ce soit!... — Mon cher Jean, ne t'expose » point... demain il sera assez temps... — De- » main!... et tu veux que nous passions la nuit » en cet état!... non, il faut savoir ce qu'elle » est devenue. — Hélas!... elle nous a aban- » donnés!... — Non! cela est impossible!... » peut-être est-elle malade... et a-t-elle besoin

» de nos secours... je vais à Bondy. — Au moins,
» not' maître, emmenez César ; c'est qu'à lui
» seul il vaut ben deux hommes ! — Soit ! je
» l'emmène, quoique je n'ajoute pas foi à tes
» récits de voleurs... »

Le fermier embrasse sa femme, lui promettant de lui rapporter de bonnes nouvelles. Thérèse sent son cœur se serrer en pressant son mari dans ses bras ; Jean détache son chien fidèle, et sort avec lui de la ferme au milieu de la nuit.

Le bon fermier marchait à grands pas, tout occupé de Georgette, et cherchant toujours à éloigner les soupçons qui s'élevaient contre elle. La nuit était tellement noire que l'on voyait à peine devant soi ; César suivait silencieusement son maître, et semblait, en tournant autour de lui, vouloir demander l'explition d'un voyage commencé aussi tard.

Livré à ses pensées, Jean ne s'aperçoit pas qu'au lieu de prendre le chemin qui mène à Bondy, il a suivi celui qui conduit à la forêt ;

ce n'est qu'après avoir marché longtemps que, voulant s'assurer s'il approche du village, il s'arrête, examine l'endroit où il est, autant que l'obscurité peut le lui permettre, et s'aperçoit qu'il s'est trompé et côtoie la lisière de la forêt.

Désespéré de ce contre-temps, le fermier s'apprête à retourner sur ses pas ; lorsqu'en se retournant pour voir si son chien est toujours près de lui, il croit apercevoir quelqu'un se glisser derrière les arbres. Malgré son courage, Jean éprouve un sentiment pénible... il écoute... on a remué le feuillage... il va se remettre en marche... César aboie avec fureur... les jappements du chien ne laissent plus douter que quelqu'un ne soit caché dans cet endroit... Jean double le pas pour s'éloigner de la forêt... mais il est trop tard ; quatre hommes sortent d'un taillis, et se jettent sur lui avant qu'il ait le temps de se reconnaître.

Jean veut se défendre ; César saute sur les voleurs, tandis que son maître, qui a dégagé

une de ses mains, frappe de son bâton noueux les misérables qui l'entourent, mais malgré les efforts du chien, malgré le courage du fermier, il faut céder au nombre!... Les voleurs, furieux de sa résistance, le percent de mille coups, le dépouillent de tout ce qu'il possède, et s'éloignent du lieu témoin de leur forfait, laissant l'infortuné Jean baigné dans son sang, et n'ayant pour tout secours que César, qui, blessé lui-même, oublie ses souffrances pour lécher les plaies de son maître.

L'aurore a succédé à cette nuit fatale. La pauvre Thérèse attend sa fille et son époux. La tristesse, l'inquiétude, les larmes règnent dans cet asile jadis séjour de la paix et du bonheur. Des hurlments lugubres se font entendre dans la campagne... « C'est César! » s'écrie Thérèse. — « C'est César! » répètent les gens de la ferme, qui, tous attachés à leur maître, attendaient impatiemment son retour. On court, on vole à la porte de la ferme..... Le pauvre chien s'avance lentement... mais dans

quel état!... couvert de sang, de blessures, et jetant par intervalle de ces plaintifs gémissements qui semblent présager quelque malheur.

« Grand Dieu!.. mon mari est assassiné!..» s'écrie Thérèse. La fermière perd connaissance; pendant qu'Ursule cherche à la rappeler à la vie, le chien s'approche de chaque garçon de ferme, se retourne vers la porte, et semble les inviter à le suivre. « Allez, » dit Ursule, « allez, et puissiez-vous arriver assez à temps!..»

Les villageois suivent leur fidèle conducteur, qui, malgré ses blessures, se traîne jusqu'à l'endroit où gît son infortuné maître. On acquiert la conviction du crime... et l'on ne peut rappeler à la lumière le malheureux Jean.

Les paysans reprennent le chemin de la ferme, chargés du triste fardeau. Le désespoir de Thérèse ne peut se décrire; elle perd à la fois tout ce qu'elle aimait: il ne lui reste aucune consolation. La ferme devient pour jamais l'asile des larmes et de la douleur.

Le temps n'apporta que peu de soulagement aux peines de Thérèse ; il est des chagrins qui lui résistent : il les engourdit, mais ne les guérit pas.

CHAPITRE XIII.

L'AMANT COMME IL Y EN A PEU.

—

Jean était mort depuis un mois, lorsqu'un matin Ursule aperçut deux hommes à cheval entrer dans la cour de la ferme. « Eh! ma chère » maîtresse, je ne me trompe pas... c'est lui... » oh! mon Dieu, que j'en sommes aise!.... il » vous consolera, celui-là!.... — Qui donc? » demande la triste Thérèse. « — Pardi! ce jeune » homme si doux, si aimable, ce jeune Charles » enfin, le v'là qui met pied à terre avec son

» domestique... il ne pouvait arriver plus à
» propos. — Hélas! quel changement il va trou-
» ver ici! »

Il y a longtemps que nous avons quitté Charles; sachons d'abord pour quel motif il n'est pas revenu plus tôt à la ferme, malgré la promesse qu'il avait faite à Georgette de n'être qu'un mois absent.

En quittant les villageois, le jeune homme se rendit sur-le-champ au château de ses parents; il y trouva tout le monde dans la plus grande inquiétude sur son sort. M. de Merville était malade, et l'absence de son fils ajoutait à ses souffrances. L'arrivée de Charles calma les tendres parents, on lui fit mille questions; pour se tirer d'embarras, il prétexta une chute de cheval, un pied foulé, etc., événements qui sont d'une grande ressource pour les fils de famille que l'on envoie faire leur tour du monde, tandis qu'ils se bornent souvent à faire dans Paris leur cours de géographie.

La maladie de M. de Merville prit une tour-

nure moins grave qu'on ne l'avait craint d'abord; mais la convalescence fut longue, et le cher fils ne pouvait s'éloigner de son père. Déjà le terme qu'il avait fixé pour son retour à la ferme était passé; notre amoureux soupirait en songeant à sa chère Georgette. « Que va-t-
» elle penser de moi? elle croira que je l'ai ou-
» bliée !... » Telles étaient les réflexions du pauvre Charles, qui, pour calmer sa douleur, allait le matin, pendant que son père sommeillait, promener ses rêveries dans le parc du château; là, sous un bosquet bien sombre, il sortait de son sein le mouchoir de Georgette, et couvrait de baisers ce gage de la fidélité de sa belle.

Les mamans sont clairvoyantes : madame de Merville s'aperçut de la mélancolie de son fils; elle essaya de le faire parler, mais le jeune homme n'osait avouer qu'il aimait une villageoise; à la vérité, cette villageoise n'est point une femme ordinaire, c'est une jeune fille charmante, douée de toutes les qualités du

cœur et de l'esprit, un modèle de sagesse, de vertus, de constance, enfin un être accompli; mais ces diables de parents ont une manière d'envisager les choses qui fait beaucoup de tort aux portraits des objets aimés; ils ne voient point avec le prisme de l'amour! bien au contraire, ils découvrent toujours quelques défauts, quelques taches qui font ombre au tableau, et un amant n'aime pas à entendre dire du mal de sa belle.

Enfin M. de Merville se rétablit et reprit ses habitudes, qui étaient de passer une partie de son temps avec un ami, dont le château, situé près de Rambervillers, était voisin du sien. La promenade, la chasse et la pêche remplissaient les moments de ces messieurs. M. de Merville offrit à son fils de partager ses plaisirs, mais celui-ci s'y refusa. Madame de Merville fit alors remarquer à son mari la tristesse de Charles. « Corbleu, madame, » dit notre gentilhomme, « ce garçon-là tient de moi; il a déjà beau- » coup voyagé, vu le monde, et il n'a pas trouvé

» de femme qui pût sympathiser avec lui !....
» voilà ce qui l'attriste ! — Moi, monsieur, je
» crois que c'est le contraire..... je soupçonne
» qu'il regrette quelque maîtresse. — Vous
» croyez cela, madame ; vous vous imaginez
» que votre fils a rencontré tout de suite ce que
» j'ai vainement cherché toute ma vie !... cela
» n'est pas possible !... Au reste, si cela était, il
» serait bien sot de ne pas s'être assuré de sa
» belle !... »

Madame de Merville ne pensait pas comme son époux, elle craignait que Charles n'eût mal placé ses sentiments ; mais décidée à suivre le projet qu'elle avait conçu, elle se rendit près de son fils, qu'elle trouva, selon sa coutume, assis dans l'endroit le plus solitaire du parc.

« Tu aimes bien la solitude, Charles ? — Il
» est vrai, ma mère, je réfléchissais. — A quel-
» que chose qui t'occupe beaucoup, à ce qu'il
» paraît. Tiens, Charles, avoue franchement
» que tu as grande envie de quitter ces lieux ?

» — Si cela était, il faudrait que le motif fût
» bien puissant pour que je voulusse m'éloigner
» de vous ! — C'est aussi ce que nous pensons,
» M. de Merville et moi. — Comment?..—Mon
» ami, puisque tu ne veux pas confier à tes pa-
» rents les secrets de ton cœur, nous agirons
» plus franchement que toi. Tu as quelque
» chose qui t'appelle loin de nous, ce serait pour
» bien des parents un motif pour te retenir près
» d'eux : nous ne pensons pas ainsi, la con-
» trainte ne sert qu'à aigrir les cœurs ; elle forti-
» fie les passions au lieu de les calmer. Pars,
» mon cher Charles, va revoir celle que tu ai-
» mes, va surtout t'assurer de sa constance!
» mais prends bien garde de te laisser abuser
» par les apparences!.... Nous t'aimons trop,
» ton père et moi, pour nous opposer à ton
» bonheur, et tu dois nous aimer assez pour ne
» pas placer tes affections dans un objet qui en
» serait indigne. »

Charles, enchanté de la bonté de sa mère, se jette dans ses bras en lui promettant de se

rendre digne de sa confiance. Au comble de ses vœux, il part dès le lendemain, emmenant son fidèle Baptiste, mais ne se doutant pas que le vieux Dumont le suit de très-près, car ses parents, en lui laissant sa liberté, s'étaient réservé celle de surveiller ses actions.

Charles a hâté sa course pour revoir plus tôt celle qu'il adore. Enfin cette ferme si désirée est aperçue... on presse les flancs du coursier, on arrive, on met pied à terre. Baptiste regarde avec étonnement autour de lui. « Quel silence » règne en ces lieux! » dit-il, « on croirait que » cette ferme a changé de maître... »

Charles, le cœur serré, entre précipitamment dans la maison... Personne dans la grande salle... il monte, ouvre une porte, et se trouve en face de Thérèse et d'Ursule..... mais quel changement dans leurs traits! La fermière pâle, abattue, essuie les larmes qui coulent de ses yeux. Ursule sourit en voyant le jeune homme, mais ce sourire même exprime la dou-

leur. Toutes les deux semblent craindre de parler.

« Qu'est-il donc arrivé? » s'écrie Charles; « pourquoi cette tristesse?... Bonne Thérèse, » où est donc votre mari? — Il n'est plus! » dit la fermière en fondant en larmes. Charles, anéanti, n'ose plus interroger, il craint d'apprendre un autre malheur. Cependant le nom de Georgette s'échappe de ses lèvres... « Elle » est partie, » dit Thérèse; « elle m'a abandonnée. »

Cette nouvelle achève d'accabler le pauvre Charles, il est pendant quelques moments immobile..... La douleur a glacé ses sens, mais bientôt la jalousie, le désespoir brillent dans ses yeux. « Elle est partie? » dit-il; « quand! » comment? avec qui?... »

Ursule lui raconte ce qui s'est passé pendant son absence; les promenades de Georgette avec le jeune seigneur sont détaillées et commentées par la vieille. Chaque mot est un coup de poignard pour Charles: Georgette infidèle!...

Georgette dans les bras d'un autre !... quel supplice pour le cœur d'un amant! Thérèse, qui voit son désespoir, essaie de le calmer, en faisant entendre que peut-être la jeune fille n'est pas aussi coupable qu'on le pense, et qu'il est possible que ce soit contre son gré qu'on l'ait enlevée de la ferme.

Charles accueille cette espérance..... mais comment savoir la vérité?... « Je crois, » dit Ursule, « que c'est à Paris que vous rencontre» rez mamzelle Georgette.... car elle avait une » furieuse démangeaison de voir c'te ville-là. — » C'est assez, » dit Charles ; « je pars à l'instant » pour Paris. Point de repos pour moi que je » n'aie retrouvé Georgette. Si elle est innocente, » je dois me hâter de l'arracher au piége qu'on » veut lui tendre. Si elle est coupable, je n'au» rai plus qu'à la mépriser. — Ah! » dit Thérèse, « si elle se repend, ramenez-la près de » moi... que je puisse lui pardonner... sa pré» sence me consolera de la perte de ce pauvre » Jean !.... mais, surtout, ne lui dites pas que

» c'est pour elle qu'il a perdu la vie !... cela l'af-
» fligerait trop. »

Charles presse la main de Thérèse contre son cœur. Il remonte à cheval, et, suivi de Baptiste, s'éloigne de la ferme...

Pour chercher en tous lieux cette ingrate maîtresse,
Dont les charmes piquants commandaient la tendresse.
Il pourra la trouver... mais, efforts superflus !
Le trésor qu'elle avait ne se trouvera plus.

CHAPITRE XIV.

SÉJOUR A PARIS.

—

La chaise de poste qui renfermait Georgette et le marquis s'arrêta, au point du jour, devant un hôtel magnifique de la Chaussée-d'Antin.

Lafleur fait un tapage d'enfer à la porte; en un moment tous les habitants de l'hôtel sont éveillés, et donnent au diable M. le marquis. Les laquais, surpris, ne se sont jamais levés de si bonne heure; l'intendant descend en robe

de chambre, le portier passe un caleçon; on ouvre la porte à M. le marquis, la voiture entre. Lafleur, comme confident du maître, est l'objet des salutations générales. Enfin monsieur descend de la chaise, et donne la main à Georgette, qui, intimidée à la vue des personnes qui l'entourent, n'ose ni lever les yeux ni faire un pas. Tous les valets s'inclinent sans laisser paraître le moindre étonnement à l'aspect de la jeune paysanne. Les gens de bonne maison sont habitués à ces sortes d'aventures. Saint-Ange prend Georgette par la main, la conduit dans un appartement superbe, et la laisse se livrer au repos.

Le lendemain, ou, pour mieux dire, le jour même, à son réveil, Georgette, qui n'a pas encore eu le temps de réfléchir depuis qu'elle a quitté la ferme, jette autour d'elle des regards surpris : le luxe, l'éclat qui l'environnent, charment sa vanité et chassent les souvenirs de la vie des champs. Deux femmes s'avancent vers elles lorsqu'elles s'aperçoivent qu'elle ne

dort plus. « Que me voulez-vous? » demande Georgette. — « Quand madame voudra se le-» ver, nous sommes à ses ordres. »

Madame!... ce mot résonne agréablement à l'oreille de notre héroïne, et le ton de respect avec lequel il a été prononcé la flatte au moins autant. Georgette voudrait bien se lever, mais une chose la retient : ces deux dames qui lui offrent leurs services ont une mise tellement au-dessus de la sienne que son amour-propre souffre de paraître à leurs yeux dans son costume de la veille; elle est bientôt délivrée de cette crainte; une de ses femmes de chambre étale sur son lit plusieurs robes en lui demandant laquelle elle désire mettre pour se lever.

Georgette examine avec ivresse les parures charmantes, qui surpassent tout ce que son imagination s'était créé de plus beau. Elle choisit, se laisse habiller par ses femmes, et se fait servir avec un plaisir... Il lui semble déjà qu'elle a été marquise toute sa vie.

Saint-Ange est enchanté en voyant Georgette entrer dans le salon où il l'attendait pour déjeuner ; son maintien, ses grâces, l'aisance avec laquelle elle porte son nouveau costume, rendent Saint-Ange encore plus amoureux ; il la conduit devant une psyché ; Georgette veut baisser les yeux, mais elle ne peut résister au désir de se voir si belle, un coup-d'œil est lancé sur la glace et l'on est enchanté de ce qu'on n'est plus reconnaissable.

Nos amants déjeunent, puis le marquis amène Georgette au bois de Boulogne dans un char élégant qui va si vite que la tête tourne à la nouvelle beauté qu'il entraîne ; mais on s'y fait, Georgette fera comme les autres !

Un essaim de jeunes élégants entoure le visky de Georgette. « Eh mais !..... c'est Saint-
» Ange ! — C'est ce cher ami !..... que diable
» étais-tu donc devenu ?... — Depuis un siècle
» on te cherche inutilement dans le monde. »

Tout en parlant au marquis, ces messieurs lançaient des œillades à Georgette et chucho-

taient entre eux : « Comment donc !... mais » elle est fort bien !... délicieuse..... charmant » sourire... un œil très-fin !... dents blanches !... » le maintien un peu raide..... mais cela se » fera... En vérité, ce Saint-Ange a un bonheur » désespérant pour découvrir des nouveautés... » elle me plaît beaucoup..... — Moi je la re- » tiens ; Saint-Ange est mon ami, il me la cè- » dera. »

Pendant que Saint-Ange répond à ses chers amis, Georgette minaude déjà fort agréablement avec ces messieurs. La demoiselle avait toujours eu un grand fonds de coquetterie ; c'est un art qui s'apprend au village comme à la ville ; il ne faut que trouver le moment d'en faire usage, et telle femme semble simple et modeste, à laquelle il ne manque qu'une occasion de montrer son savoir-faire.

On quitte le bois de Boulogne, on revient à la ville ; le soir, Georgette va au spectacle, et, par l'éclat de sa parure, attire sur elle tous les regards. Pendant un mois entier, ce ne sont

que fêtes, bals, promenades, courses à cheval, plaisirs de toute espèce. Georgette a des bijoux, des diamânts, des laquais à ses ordres!... Dans le torrent de jouissances qui l'entraîne, elle ne peut garder un moment pour réfléchir; quelquefois, cependant, lorsque par hasard elle trouve l'instant de penser, elle se rappelle la ferme où elle fut élevée; le souvenir de Jean et de Thérèse se retrace confusément à sa mémoire; Charles lui-même n'est pas entièrement oublié; mais ces idées passagères, semblables à un rève, n'occupent bientôt plus son esprit que pour faire bientôt place à la réalité.

La possession de Georgette n'avait pas encore diminué l'amour du marquis. Lafleur n'en revenait pas. « Quoi! monsieur, depuis un mois » la même maîtresse!... — J'en suis étonné » moi-même; mais cette femme-là réunit tant » de charmes! ses graces villageoises, sa gaîté » piquante, son esprit, enfin je ne sais!... mais » je trouve en elle tout ce qui séduit!... et, ma » foi, je ne suis pas fâché d'être un peu cons-

» tant, ne fût-ce que pour la rareté du fait. »

Lafleur n'est pas fort satisfait de voir son maître devenir sage, cela diminuerait ses profits; mais il faut bien se résoudre et attendre les événements : le hasard en ménageait un à Georgette.

Après une partie de campagne délicieuse, faite avec les chers amis, on s'était rendu à l'Opéra. Le spectacle était commencé, mais tous les regards se portent vers la loge d'où part un bruit infernal; car il est du bon ton, en y entrant, de pousser la porte avec violence, de laisser tomber les banquettes avec fracas, enfin de faire sensation. Ce tapage donne bien un peu d'humeur à quelques bonnes gens du parterre qui demandent qu'on fasse silence.. mais les gens comme il faut en rient : ce n'est pas pour entendre la pièce qu'ils vont au spectacle, et ce n'est que pendant le ballet qu'il est d'usage de se taire, de crainte de perdre le bruit d'une pirouette ou d'un entrechat.

Georgette, en regardant de côté et d'autre

pour recueillir les œillades des hommes et les regards envieux des femmes, aperçoit, dans uneloge en face de la sienne, une personne qui ne lui semble pas inconnue ; c'est un jeune homme qui, les yeux fixés sur elle, ne cesse pas un moment de la regarder. Georgette éprouve une violente agitation, son cœur se serre ; elle rougit, n'ose plus lever les yeux, de crainte de rencontrer ceux de Charles... car c'est bien Charles, elle l'a reconnu, et elle voudrait ne pas être à l'Opéra.

Charles était à Paris depuis huit jours : il n'avait rien appris sur le sort de sa jeune fugitive, et en se rendant au spectacle pour se distraire un moment, il ne croyait pas y rencontrer l'objet de son voyage.

Le pauvre garçon n'ose en croire ses yeux ; il regarde... examine avec attention... Plus de doute !... c'est bien elle !... c'est Georgette !... il l'a retrouvée, mais quelle différence !...

La colère, le dépit, la jalousie agitent ses ens. Charles, la tête exaltée, quitte sa place.

et se fait ouvrir la loge qui touche à celle de Georgette. Au lieu de regarder le spectacle, il s'est tourné du côté de notre héroïne; et, la tête appuyée sur une de ses mains, il ne voit que l'ingrate qu'il adore encore, et ne songe pas à la singularité de sa contenance, qui fait le sujet de la conversation des oisifs de la salle.

Saint-Ange a remarqué le trouble de Georgette et l'affectation de son voisin à la regarder. Le marquis est vif, emporté; il va demander raison de cette étrange conduite, lorsque Charles, s'approchant davantage de Georgette, lui parle bas à l'oreille. Saint-Ange, outré, perd patience; il s'approche de Charles, et lui demande avec colère de quel droit il parle bas à une dame qui est avec lui. Charles, enchanté d'avoir fait naître cette querelle, répond avec ironie qu'il connaît cette dame depuis longtemps, et n'a pas besoin de permission pour lui parler. La fureur de Saint-Ange est à son comble; il s'emporte; Charles cherche à l'irriter davantage... on s'insulte, on se provoque, on

se donne rendez-vous pour se battre le lendemain à cinq heures au bois de Boulogne, et, calmé par l'espoir d'une vengeance prochaine, ces messieurs se remettent à leur place, plus tranquilles qu'auparavant.

Pendant la querelle, la situation de Georgette était pénible ; elle ne savait quelle contenance garder, car tous les voisins qui avaient entendu l'altercation survenue dans sa loge ne cessaient de la regarder, et augmentaient son embarras par les propos qu'ils tenaient entre eux : « Avez-vous entendu la dispute ? — Non ; » qu'est-ce que c'est ?... — De quoi s'agit-il ?... » — Ce sont deux jeunes gens qui veulent avoir » chacun cette dame que vous voyez... c'est » une querelle de jalousie...—Bah! vous croyez? » — Messieurs, vous vous trompez, » dit un petit homme à lorgnon, « c'est tout simplement » parce que ce monsieur pâle s'avançait trop, » et empêchait cette dame de voir, qu'ils se sont » querellés. — Mais permettez, j'ai bien enten- » du ce qu'ils disaient, ainsi j'en suis sûr... —

» De rien du tout! car, moi, j'ai fort bien vu,
» et je dis...—Vous ne savez ce que vous dites;
» vous etes un entêté! — Insolent!... je vous
» apprendrai à qui vous parlez! »

Les voisins s'échauffent, le parterre demande du silence, les jeunes gens rient, et le spectacle finit au milieu de ce tapage, fort désagréable pour le bon habitant du Marais, qui ne va à l'Opéra qu'une fois chaque année, et qui rentre chez lui très-mécontent de n'avoir entendu que du bruit pour ses trois francs.

Le marquis a donné la main à Georgette pour quitter la salle. On arrive à l'hôtel; il la conduit à son appartement, et la quitte sans lui avoir adressé une parole.

Le jour paraît à peine, et déjà Saint-Ange a sonné Lafleur. « Monsieur est éveillé de bon
» matin!... — Habille-moi vite, Lafleur, et pré-
» pare-toi à me suivre. — Comment, monsieur
» va sortir? il ne fait pas encore jour. — Pré-
» pare aussi mes pistolets. —Ah! je vois ce que
» c'est maintenant!...

» La perfide!... » dit Saint-Ange en s'habillant. — « Quoi, monsieur, est-ce que made-
» moiselle Georgette est cause de cette affaire?
» — Oui, Lafleur; le jeune homme avec qui je
» dois me battre paraît la connaître depuis long-
» temps. — Voyez donc! à qui se fier mainte-
» nant?... On se donnera la peine d'aller cher-
» cher une innocente au milieu des champs, et
» elle ne vaudra pas mieux qu'une autre!...
» c'est terrible, en vérité... mais êtes-vous bien
» sûr?... — Je ne sais trop, au fait, que penser
» de ce que j'ai vu hier... si ce jeune homme
» eût été jadis l'amant de Georgette, je m'en
» serais aperçu?... — Eh! monsieur est trop
» connaisseur pour se tromper!... Tenez?...
» c'est, je gage, un amant évincé, un homme
» qu'elle vous aura sacrifié... D'ailleurs, que
» vous a-t-elle dit, monsieur? — Je ne lui ai
» fait aucune question. Tu sais bien, Lafleur,
» que je n'ajoute pas foi aux serments des fem-
» mes touchant leur fidélité!... — Oui, mon-
» sieur; cela vient de ce que vous leur faites

» toujours de faux serments et ne leur êtes ja-
» mais fidèle. — Lafleur, je n'ai qu'une crainte,
» c'est que Georgette ne retombe entre les mains
» de mon rival, si je viens à mourir. Promets-
» moi, si je suis vaincu, de ne point perdre
» Georgette de vue, et surtout ne la laisse pas
» au pouvoir de l'insolent qui ose me la dispu-
» ter. — Soyez tranquille, monsieur ; si par mal-
» heur vous succombez, ce qui n'arrivera pas,
» je prends mademoiselle Georgette sous ma
» protection, je la pousse dans le monde, et...
» elle ira loin, car je lui crois de grandes dis-
» positions. »

Saint-Ange achève bien vite sa toilette, et sort de l'hôtel, à pied, suivi de Lafleur. (Ils étaient convenus avec Charles de n'avoir d'autres témoins que leur domestique.) Le marquis arrive au lieu du rendez-vous. Charles y était déjà. Animé par la jalousie et le désir de la vengeance, il attendait avec impatience son adversaire. Derrière lui était le petit Baptiste ; le pauvre garçon ne s'était jamais trouvé à pa-

reille fête, et il avait grande envie de pleurer en voyant son maître se promener dans le bois avec des pistolets à la main.

Les deux champions sont en présence. Charles engage Saint-Ange à tirer ; il le fait et le manque. Charles tire à son tour, et Saint-Ange tombe frappé d'un coup mortel.

Pendant que Lafleur court à son maître, Charles s'éloigne avec précipitation. « Suis-moi,
» Baptiste... suis-mois, » dit-il; « rendons-nous
» à l'endroit où je t'ai ordonné de faire venir
» une chaise de poste. »

Baptiste suit son maître en pleurant : la vue d'un homme mourant le suffoque ; il ne conçoit pas qu'on puisse se tuer ailleurs qu'à la guerre. Charles, sombre, agité, ne prononce pas un mot ; il pense à son crime, à Georgette et à sa mère.

Arrivé à l'entrée d'une avenue où une chaise de poste était préparée, il ordonne à Baptiste de l'attendre près de la voiture, et continue sa marche, en se dirigeant vers les Champs-Élysées.

CHAPITRE XV.

L'ENTREVUE.

—

On doit se rappeler qu'à l'Opéra Charles avait parlé bas à Georgette; il ne lui avait dit que deux mots, lui donnant rendez-vous pour le lendemain aux Champs-Élysées. Georgette, émue, troublée, avait promis de s'y rendre; peut-être aussi n'était-elle pas fâchée de savoir si son premier amant l'aimait encore.

Charles marchait depuis longtemps sans apercevoir celle qu'il cherchait; déjà il pensait

s'être trop flatté en espérant que Georgette serait fidèle à sa promesse. Les plus tristes réflexions vinrent alors l'accabler : son cœur était encore sensible pour une femme qu'il sentait bien ne devoir plus aimer !... mais rarement on commande aux passions, et l'amour est toujours vainqueur d'une tête de vingt ans.

Ce qui désolait le plus Charles, c'était d'avoir tué un homme qui n'avait d'autre tort que d'être aimé de Georgette. Il se repentait de cette action... mais le repentir vient trop tard, puisqu'il n'est que la conséquence de la faute ! C'est pour cela, sans doute, que tant de gens ne se repenent point ou se consolent si vite.

Le bruit des pas de quelqu'un fait sortir Charles de ses réflexions. Il lève les yeux..... c'est une femme... elle approche... c'est Georgette.

Elle est vêtue d'une simple robe blanche, un grand chapeau cache une partie de ses traits ; cependant Charles s'aperçoit qu'elle est pâle, défaite ; ses beaux yeux ont versé des larmes... elle ne marche qu'en tremblant : cet état la

rend encore plus intéressante. Charles est troublé... ses réflexions sont oubliées, son cœur bat avec force... au lieu de faire des reproches à Georgette, il est prêt à tomber à ses genoux. Oh ! la maudite passion !...

Cependant Charles se contient ; il conduit Georgette sur un banc, s'assied près d'elle, et soupire avant de parler. C'est Georgette qui rompt le silence : « Vous avez désiré me parler, » monsieur? — Oui, mademoiselle. — Je me » suis rendue à vos désirs : que voulez-vous me » dire? — Vous me le demandez, Georgette... » ah ! pardon, mademoiselle, ce nom n'est sans » doute plus le vôtre ; lorsqu'on change de con» duite et de sentiments, le nom que l'on a » porté au village ne peut que rappeler des sou» venirs désagréables, et l'on doit se hâter de le » quitter. — Non, monsieur, je n'ai pas chan» gé de nom. — Je ne croyais pas, lorsque je » vous ai laissée à la ferme de vos bienfaiteurs, » vous retrouver à Paris si différente de ce que » vous étiez alors... Ah ! Georgette, il est donc

» vrai que vous avez oublié... je ne dirai pas
» notre amour... jamais je n'ai eu le bonheur
» de vous en inspirer, mais ceux qui ont élevé
» votre enfance ; ces bons villageois que la re-
» connaissance vous faisait un devoir de ne
» point abandonner. Ah! Georgette, si vous
» connaissiez les suites funestes de votre fuite!
» — Que voulez-vous dire? serait-il arrivé quel-
» que malheur à Jean, à sa femme?... — Jean
» n'est plus, il a été assassiné en voulant cou-
» rir sur vos traces, la nuit même de votre ar-
» vée à Paris. — Oh! mon Dieu! et c'est moi
» qui suis cause de sa mort! »

Georgette répand des larmes en abondance ; son cœur n'était pas insensible ; d'ailleurs, depuis trop peu de temps elle habitait la ville, elle ne pouvait avoir déjà perdu le souvenir de ses bienfaiteurs. Charles, ému lui-même par les larmes qu'il fait verser, cherche à ramener entièrement au repentir celle qu'il voudrait trouver encore digne de son amour. Il lui fait le tableau de la douleur de Thérèse privée de

son mari, et abandonnée par celle qui aurait dû la consoler dans son malheur ; il lui rappelle ses serments, son amour... cet amour dont il s'était promis de ne plus parler, et qui, malgré lui, se déclare de nouveau et le rend plus éloquent, plus tendre, plus persuasif..... Georgette était redevenue la jeune villageoise ; son cœur, ému au récit des chagrins de Thérèse, et touché de la constance de Charles, était prête à se rendre... Notre héroïne avait le cœur tendre, nous nous en sommes déjà aperçus, et la suite nous en convaincra sans doute entièrement.

Charles s'aperçoit de sa victoire, et, comme il a déjà acquis quelque expérience, il ne veut pas laisser à Georgette le temps de la réflexion; il la presse de fuir un séjour dangereux, où l'attendent la honte, la misère et le déshonneur. « Mais où irai-je? » dit Georgette ; « Thé» rèse voudra-t-elle encore me recevoir lorsque » je l'ai abandonnée ?... — Vous connaissez la » bonté de son cœur; elle n'a pu vous croire

» coupable ; elle vous pardonnera... — Ah!
» Charles, mais vous-même... » Charles ne peut
répondre, mais il presse sur son cœur la main
de Georgette, et ses yeux disent assez ce qu'il
sent.

« Je suis prête à vous suivre, » dit la jeune
fille en soupirant ; « mais si l'on venait à m'ar-
» racher à... — Ne craignez rien, le marquis
» ne s'occupera plus de vous. »

Charles n'en dit pas davantage ; il ne voulait
pas faire connaître son duel avec Saint-Ange ;
prenant le bras de Georgette, il la conduit à
l'endroit où attendait la voiture, se place près
d'elle, et la chaise s'éloigne de Paris.

Voilà donc Georgette redevenue sage... Est-
ce l'effet d'un véritable repentir ou la suite d'un
moment d'attendrissement ? c'est ce que nous
verrons par la suite de cette histoire ; mais en
vain Charles prêchera la jeune fille ! si ses pas-
sions l'entraînent vers les plaisirs, elle ne
pourra longtemps résister : la femme trompée
par son amant se promet de renoncer à l'amour;

le libertin malade de ses excès fait serment d'être sage ; le joueur qui vient de perdre son or jure qu'il n'ira plus au jeu ; l'auteur qu'on a sifflé ne veut plus écrire ; l'ivrogne meurtri d'une chute promet de ne plus boire ; mais ces gens-là sont-ils sincères ?...

Chassez le naturel, il revient au galop.

CHAPITRE XVI.

RETOUR A LA FERME.

—

Après une route assez triste, Georgette poussant continuellement des soupirs causés par le repentir ou peut-être les regrets, Charles poursuivi par l'image du marquis et incertain sur la conduite qu'il devait tenir, on arriva devant la ferme.

La vue de ce séjour paisible tira nos voyageurs de leurs rêveries : Georgette fut émue en remarquant le changement survenu dans ces

lieux depuis le peu de temps qu'elle s'en était éloignée. Charles pensait au plaisir qu'il allait causer à Thérèse.

On descend de voiture. Georgette, tremblante, conjure Charles d'entrer le premier dans la maison, et de prévenir la fermière de son retour; Charles y consent. Georgette, restée seule, jette les yeux sur ces champs qui lui rappellent mille souvenirs! A quelques pas d'elle, Georgette aperçoit le chien fidèle qu'elle aimait tant. Le pauvre César semble partager les chagrins de ses maîtres, il évite la compagnie; Georgette veut le caresser, il s'éloigne avec effroi... elle le suit... César marche longtemps, il s'arrête enfin dans un endroit sombre, près d'un tertre ombragé de cyprès. L'aspect de ce lieu solitaire frappe le cœur de Georgette d'un secret effroi. Troublée sans en savoir la cause, elle jette autour d'elle des regards craintifs. Le chien s'est arrêté devant une pierre sur laquelle il se couche... Georgette se baisse pour regarder... c'est le tombeau de

Jean! ses genoux fléchissent, elle se prosterne involontairement devant ce simple monument élevé par l'amour conjugal.

Charles a pénétré dans l'intérieur de la ferme; il trouve Thérèse et Ursule, il leur apprend le retour de Georgette... il plaide sa cause avec chaleur... mais il n'était pas besoin qu'il implorât la bonté de Thérèse, la fermière ne demandait qu'à pardonner. « Où est-elle, » cette chère enfant?... que peut-elle craindre? » qu'elle vienne, que je l'embrasse encore!... »

Charles, enchanté, court chercher Georgette. Thérèse se livre à la joie, et Ursule marmotte entre ses dents : « Hum! nous verrons si » ce repentir est ben sincère!... nous verrons!

Charles, étonné de ne pas trouver son amie où il l'a laissée, parcourt les environs de la ferme avec inquiétude; enfin le hasard le conduit près du tombeau de Jean, il aperçoit Georgette prosternée devant la pierre tumulaire.... il s'arrête pour la contempler. « Ah! » s'écrie Charles, « Georgette ne fut qu'égarée! cet hom-

» mage, qu'elle s'est empressée de rendre aux
» mânes de son bienfaiteur, prouve que l'ingra-
» titude n'a pas flétri son âme. »

Charles ignorait que c'était César qui avait conduit Georgette au tombeau de son maître.

Le jeune homme prend la main de notre héroïne et la ramène vers la ferme. Thérèse ouvre ses bras à Georgette, lui prodigue les plus tendres caresses; celle-ci, émue déjà par la scène du tombeau, verse des larmes dans le sein de sa bienfaitrice. Charles éprouve une douce émotion en voyant ce tableau; Usule ne dit rien : elle examine Georgette.

La jeune fille repentante est donc de nouveau installée dans la ferme. Elle reprend ses anciennes habitudes, et Charles l'accompagne dans ses promenades champêtres. Ces plaisirs ne sont pas aussi piquants que ceux de Paris, mais ils ont du moins le charme de la nouveauté ; d'ailleurs, Charles est aimable, il est amoureux, et le cœur de Georgette n'est pas muet près de lui.

Notre amoureux n'était pas tranquille : inquiet, irrésolu, il ne savait à quel parti s'arrêter... Georgette a été coupable.... il ne peut plus la présenter à ses parents ; cependant elle se repent, elle a changé de conduite..... Pourquoi ne pas lui pardonner? Les hommes auront-ils seuls le droit de commettre des fautes sans redouter le blâme ? Lorsqu'un sexe faible et sensible s'égare une fois, faudra-t-il traiter avec mépris et rejeter de la société celle dont les remords ont effacé la faute?

Dieu fit du repentir la vertu des mortels!

D'après cela, Georgette est très-vertueuse.... et le préjugé n'a pas le sens commun.

Un jour que Charles faisait ces réflexions, et il y en avait déjà quinze qu'on était revenu à la ferme, Baptiste accourut vers son maître d'un air tout effaré. « Ah! monsieur, j'ai quelque chose de fâcheux à vous apprendre! — « Qu'est-ce donc? — Il faut vous hâter de quit- » ter ces lieux, si vous ne voulez pas être arrêté.

» — Arrêté! pourquoi? — Parbleu! monsieur,
» pour avoir tué le marquis de Saint-Ange; sa
» famille a fait des démarches; depuis longtemps
» on vous cherche; enfin on a découvert votre
» retraite, et demain, ce soir peut-être, on vien-
» dra vous arrêter. — Mais qui t'a appris tout
» cela? — Un paysan de Bondy; que je quitte à
» l'instant. Tenez, ma-t-il dit, je suis un bon
» diable, j'aime à rendre service; vous êtes le
» valet de ce jeune monsieur qui habite la ferme;
» avertissez votre maître qu'il n'a que le temps
» de se sauver; les gendarmes sont venus dans
notre chaumière, il nous ont questionnés sur
» ce jeune homme, j'avons bonnement dit ce
» que j'savions; mais quand nous avons vu que
» c'était pour l'arrêter, j'nous sommes ben pro-
» mis, ma femme et moi, d'faire ce que je
» pourrions pour le sauver. Ils sont allés
» montrer leur ordre chez M. le maire et
» chercher du renfort; pendant ce temps,
» j'sommes accourus vous prévenir, maintenant
» avertissez votre maître; adieu. Voilà, mon-

» sieur, ce qu'on m'a dit : vous voyez que nous
» n'avons pas de temps à perdre. »

Charles se décide à profiter de l'avis du bon paysan. « Partons, » dit-il, « quittons Geor-
» gette, puisqu'il le faut. Une absence de quel-
» ques mois suffira pour apaiser les recherches ;
» on ne sait ni mon nom ni le lieu de ma nais-
» sance ; on abandonnera des poursuites inu-
» tiles, alors je pourrai revenir en ces lieux, et
» je jugerai si le repentir de Georgette est sin-
» sère. Allons, Baptiste, prépare nos chevaux. »

Le fidèle serviteur ne se fait pas répéter cet ordre, car il tremble de voir arriver les gens qui poursuivent son cher maître. Pendant qu'il se hâte. Charles se rend dans la salle où travaillent Thérèse et Georgette. « Je viens vous
» faire mes adieux, » leur dit-ilen entrant. La fermière le regarde avec surprise, Georgette lève sur lui des yeux bien expressifs. « Quoi !
» vous me... vous nous quittez encore ? — Il le
» faut ; mais j'espère qu'à mon retour rien ne
» pourra plus nous séparer. — Pour quel motif

» ce départ précipité?.... — Les moments sont
» précieux ; je ne puis vous apprendre ce qui
» me force à m'éloigner, mais vous le saurez
» bientôt après mon départ.... ne me jugez pas
» alors plus coupable que je ne le suis. — Que
» voulez-vous dire ?.... — Adieu, chère Geor-
» gette ; adieu, bonne Thérèse.... vous approu-
» verez, j'en suis certain, le parti que j'ai
» pris. »

Georgette, interdite parce prompt départ, ne sait plus que penser ; Charles l'embrasse ; d'un regard il la recommande à la fermière ; puis faisant un effort sur lui-même il s'éloigne, se hâte de monter à cheval, et, suivi de Baptiste, fuit cette ferme, où il laisse toujours son bonheur.

CHAPITRE XVII.

LE DIABLE S'EN MÊLE !

—

Georgette et Thérèse ne savaient que penser d'un aussi brusque départ. « Il nous a dit que » nous en saurions bientôt la cause. » répétait Ursule ; « attendons et nous verrons.

Mais envain elles attendirent ; huit jours se passèrent sans qu'elles en apprissent davantage. On ne vint pas, ainsi que l'avait cru Charles, faire des recherches à la ferme, parce qu'on ne songeait pas à l'arrêter.

Georgette finit par se persuader que Charles ne l'aimait plus, et que c'était là le véritable motif de son départ. Notre héroïne soupirait, les jours s'écoulaient tristement : la présence de Charles avait fait supporter à Georgette la monotonie de la ferme, mais son départ avait tout changé. La saison des beaux jours tirait à sa fin : déjà le triste octobre approchait, la verdure perdait ses couleurs ; la teinte jaunâtre de l'automne remplaçait dans les bocages celle de l'espérance, et bientôt l'habitant des campagnes devait fouler sous ses pieds ce dernier ombrage de l'arrière-saison.

Georgette voyait avec effroi s'approcher le moment où, renfermé dans son modeste asile, il faudrait vivre sans aucune distraction. Pour celui qui chérit la ville, qu'elles sont tristes, les veillées villageoises!.... Chaque journée se ressemble : celle de demain sera comme aujourd'hui!.... C'est ainsi que pensait Georgette ; le souvenir des plaisirs qu'elle avait goûtés tourmentait son esprit, l'image de Saint-Ange se

mêlait à ses pensées ; cependant elle était piquée de la facilité avec laquelle il l'avait laissée s'éloigner, et de ce qu'il n'avait fait aucune tentative pour l'arracher à son rival. Peut-être, en retournant à la ferme, Georgette espérait-elle que le marquis ne l'y laisserait pas longtemps.

» Que les hommes sont perfides, » répétait notre jeune fille en regardant tristement à sa fenêtre ; « ce Saint-Ange me fait mille serments » de m'aimer toute la vie, il me jure que je fais » son bonheur... et il ne fait aucune démarche » pour me revoir. Ce Charles, qui a l'air de m'a- » dorer et d'être au désespoir d'une petite infi- » délité que je lui ai faite bien innocemment ! à » peine m'a-t-il ramenée en ces lieux, où je lui » donne par mon retour la plns grande preuve » d'amour, eh bien, il s'en va, il me quitte » sans donner même une seule raison !.. Fiez- » vous donc au serment des hommes !.. Non, » oh ! je n'y croirai jamais... Ils nous donnent » l'exemple de l'inconstance, mais je le leur

» rendrai bien quand j'en trouverai l'occa-
» sion! »

Un mois après le départ de Charles, Georgette devint encore plus chagrine, plus rêveuse... le temps ne faisait qu'augmenter sa tristesse en lui laissant pressentir un cruel événement!...

Notre héroïne acquit la certitude qu'elle serait bientôt mère; c'était jouer de malheur! Georgette, en proie à la plus vive inquiétude, fuyait les habitants de la ferme; elle tremblait que l'on ne s'aperçût de sa situation. Au lieu d'avouer son état à Thérèse, elle évitait ses regards et s'enfermait dans sa chambre pour se livrer à ses réflexions. Elle craignait maintenant le retour de Charles, et n'aurait pu se résoudre à le rendre témoin de sa honte; persuadée d'ailleurs qu'il ne l'aimait plus, elle ne doutait pas que son déshonneur n'élevât une barrière insurmontable entre elle et lui.

La fermière, qui s'aperçoit de la tristesse de Georgette, l'attribuait à l'absence de Charles.

Ursule seule hochait la tête ; elle pensait que la jeune fille méditait quelque nouvelle escapade.

Un soir que tout le monde était rassemblé devant la ferme pour goûter les plaisirs d'une belle soirée d'automne, deux hommes passèrent plusieurs fois devant l'habitation, mais assez loin pour qu'on ne pût distinguer leurs traits. « Vraiment, » dit Ursule, « je ne sais pas » ce que ces hommes manigancent entre eux ; » mais ce qu'il y a de sûr, c'est que, depuis » plusieurs jours, je les aperçois qui rôdent au- » tour de la ferme ; ils regardent, ils examinent, » ensuite ils se sauvent dès qu'ils voient du » monde !... — Serait-ce des voleurs ? » dit la » fermière effrayée. — « Je ne le croyons pas... » malgré leur adresse à se déguiser, il y en a » un que je crois ben connaître ! je me doute » de ce qu'ils cherchent ? — Qu'est-ce donc, » Ursule ? — Suffit !... je me trompe peut-être, » mais nous verrons. »

Ursule ne voulut point en dire plus. Geor-

gette n'avait pas fait beaucoup attention à son discours; mais le lendemain, au point du jour, en se mettant à sa fenêtre, elle aperçut deux hommes se diriger du côté de la ferme, le souvenir des inconnus, dont Ursule parlait la veille, se retrace à sa mémoire, curieuse de savoir quels peuvent être ces hommes, elle reste à sa fenêtre et attend qu'ils approchent pour tâcher de distinguer leurs traits.

Les étrangers avancent en regardant autour d'eux si personne ne les voit; l'un d'eux fait des signes à Georgette... oui, c'est bien à elle qu'il s'adresse... il s'approche de la fenêtre, et, sous son habit de paysan, Georgette reconnaît Lafleur.

« Eh quoi! c'est vous, Lafleur? — Oui, ma-
» demoiselle; parbleu, il y a longtemps que je
» rôde autour de cette ferme pour tâcher de
» vous parler, mais je vais mettre à profit ce
» moment, et, pour nous mettre à l'abri de sur-
» prise, mon camarade va faire le guet. »

Lafleur retourne à son camarade, le place en sentinelle, et revient à Georgette, qui attend avec impatience que Lafleur lui fasse connaître le motif qui l'amène près d'elle.

« Ce n'est pas sans peine, mademoiselle,
» que je parviens à vous parler... il y a ici une
» vieille servante maudite qui se trouve toujours
» devant moi. Enfin, hâtons-nous; je viens
» vous chercher pour vous conduire à Paris. —
» A Paris, Lafleur? vous ne pouviez me faire un
» plus grand plaisir dans ce moment-ci. —
» Vraiment, mademoiselle, je suis enchanté de
» vous voir si bien disposée. — Et Saint-Ange,
» Lafleur? — M. Saint-Ange, mademoiselle!...
» j'ai bien des choses à vous dire de sa part. —
» Pourquoi n'est-il pas venu avec vous? — Ah!...
» pour une raison que je vous apprendrai en
» chemin... mais nous n'avons pas le temps de
» parler de cela; il faut songer d'abord... »

(Ici le compagnon de Lafleur toussa pour avertir que quelqu'un venait.)

« Au diable les importuns! je parie que c'est
» encore la vieille. Tenez, mademoiselle, lisez
» ce billet, dont je m'étais pourvu d'avance;
» demain, à la même heure, je viendrai cher-
» cher la réponse. »

Lafleur jette dans la chambre de Georgette un billet enveloppé autour d'une pierre, puis se sauve avec son camarade. Il était temps : déjà Ursule était sur la porte de la ferme.

CHAPITRE XVIII.

PORTRAIT D'UN HOMME DU JOUR.

—

Mais nous avions laissé le valet près du marquis, lorsque celui-ci tomba frappé d'un coup mortel; avant d'aller plus loin, voyons ce que fit alors mons Lafleur.

Notre valet avait toujours dans sa poche un flacon renfermant un cordial très-bon en pareille circonstance. Il fait avaler à Saint-Ange quelques gouttes de la liqueur ; le marquis ouvre les yeux, mais ses regards sont mourants ;

sa voix est tellement affaiblie qu'il peut à peine prononcer ces mots : « Je sens, Lafleur, que je » n'ai plus que peu d'instants à vivre ; mais pro» mets-moi... avant que je n'expire...

— « Oui, monsieur, » s'écrie Lafleur, qui croit avoir compris ce que son maître veut dire : « je vous renouvelle la promesse que je vous ai » faite ce matin de ne point laisser mademoi» selle Georgette au pouvoir de votre rival. »

Saint-Ange remue la tête ; sa voix éteinte prononce quelques paroles que Lafleur ne peut distinguer ; il expire sans s'être fait comprendre, car le valet s'était trompé : l'approche de la mort avait changé la manière de penser du marquis. Ce jeune homme, qui au fond n'était pas méchant et n'avait que les travers communs à ses pareils, éprouvait alors des regrets de sa conduite avec la jeune villageoise, et c'était pour engager Lafleur à la reconduire à la ferme qu'il avait essayé, mais en vain, de se faire entendre de lui. Lafleur ayant été chercher du monde, on porta le corps du marquis

à son hôtel. Saint-Ange était orphelin, personne ne pleura sa mort et ne songea à le venger. « C'est dommage, » dirent quelques femmes qui avaient été ses maîtresses, « ce jeune homme-» là promettait beaucoup!... — Vraiment, oui, » dirent les fidèles amis qui l'aidaient à se rui-» ner, c'était un fort bon enfant, qui vivait très-» bien. »

Ces messieurs firent une pirouette, ces dames allèrent à leur miroir, et Saint-Ange fut oublié, parce que ces messieurs et ces dames étaient d'une complexion tellement délicate que cela leur eût donné des vapeurs de parler plus longtemps d'un mort.

Lafleur, en rentrant à l'hôtel, y apprit que madame, c'est ainsi qu'on nommait Georgette, était sortie depuis le matin sans que l'on sût où elle était allée. « Parbleu! je le saurai bien, » moi, » dit en lui-même notre fripon. Ensuite, s'étant muni d'une grosse somme d'argent, fruit de ses honnêtes épargnes, il laissa l'intendant et les autres domestiques se disputer avec la

justice le reste de la fortune de Saint-Ange, et quitta l'hôtel pour se loger provisoirement dans une chambre garnie, jusqu'à ce qu'il eût trouvé une condition digne de ses talents.

Lafleur réfléchissait, depuis deux jours, à la manière dont il pourrait s'y prendre pour remplir la promesse qu'il avait faite à son maître. Quoique mauvais sujet, mons Lafleur tenait à ses engagements ; et celui-ci avait quelque chose de piquant qui flattait son amour-propre et son goût pour l'intrigue ; ravir une femme à son amant, tâcher de lui faire commettre sottise sur sottise, et cela pour complaire à son maître mort : c'était un trait nouveau et digne de lui.

Lafleur avait cherché Georgette dans tout Paris. Le second jour de ses perquisitions, comme il rentrait à sa demeure, bien persuadé que Georgette n'étant pas dans la ville ne pouvait être qu'à la ferme, son portier l'avertit qu'un monsieur était venu le demander, et qu'il le priait de passer chez lui le lendemain dans la matinée.

Lafleur regarde l'adresse que l'on a remise au portier : « M. de Lacaille, rue de Vendôme, » au Marais... Oh! oh! que peut me vouloir cet » original?... N'importe, je ne manquerai pas » au rendez-vous. »

Ce M. de Lacaille était un jeune homme de cinquante-cinq à soixante ans, encore garçon, parce qu'il se trouvait trop étourdi pour se marier, et que d'ailleurs son caractère volage s'accordait mal avec les lois de l'hymen.

M. de Lacaille, qui avait toujours été un petit-maître, voulait encore le paraître, quoiqu'il commençât à devenir un peu lourd; mais quarante mille livres de rente le faisaient supporter et trouver charmant dans les sociétés où ses ridicules l'auraient rendu fatigant, si leurs excès n'eussent été vraiment comiques. Il était d'une taille au-dessus de la moyenne, mais, en revanche, d'une grosseur qui le désolait; car, malgré son corset élastique, ses peaux de lapins pour comprimer son ventre, et ses bretelles qui faisaient monter sa culotte jusqu'aux

aisselles, il ne pouvait parvenir à se faire une taille élancée, et sa manière de s'habiller lui gênait continuellement la respiration.

La nature lui avait donné de fortes couleurs, ce qui ne s'accordait pas avec le désir qu'il avait de paraître intéressant ; mais il se frottait le visage avec une pommade qui le rendait blême, ce qui formait un contraste avec son gros ventre. Joignez à cela une perruque blonde bouclée à l'enfant, la mine d'un Adonis, un front ridé, une voix mignarde, et vous aurez le portrait de M. de Lacaille.

Depuis qu'il avait passé la quarantaine, Lacaille ne se plaisait que dans la société des jeunes gens ; il s'y croyait rajeuni. Au milieu des étourdis de la Chaussée-d'Antin, il avait fait la connaissance de Saint-Ange, avec lequel, pendant quelques mois, il fut inséparable.

Les jeunes gens se moquaient de Lacaille, qui ne s'en doutait pas, et aurait continué le même train de vie, s'il ne se fût aperçu qu'à force de prêter de l'argent, de monter à cheval

et de souper avec les danseuses du théâtre, ses rentes diminuaient considérablement.

Lacaille tenait à ses rentes, il résolut de faire une réforme; et, sans renoncer au désir d'être un homme à la mode, il quitta la Chaussée-d'Antin, et choisit le Marais pour théâtre de ses nouveaux triomphes, qui devaient être moins dispendieux.

Là, il prit simplement une demi-fortune, monta sa maison, mit un suisse à sa porte, et fit peindre en marbre sa porte cochère. Au bout de quelques semaines de séjour au Marais, on ne parlait, depuis la rue Chapon jusqu'à celle de l'Oseille, que du vieux jeune homme de la rue de Vendôme.

On est charmant au Marais avec une demi-fortune. Bientôt Lacaille devint le dieu de toutes les réunions, l'âme de toutes les soirées amusantes : on ne pouvait se passer de lui. Seul il donnait de la gaîté aux petits jeux innocents; il savait trouver un mot propre à faire une charade en action; il jouait les proverbes à ravir,

et, de plus, soufflait dans un flageolet assez bien pour faire danser la jeunesse.

Un homme qui possède d'aussi rares talents est un être précieux dans la société; aussi, dès qu'il paraissait, les demoiselles souriaient, les mamans lui tendaient la main, les hommes l'entouraient, et attendaient avec impatience qu'il ouvrît la bouche, pour recueillir une de ces aimables saillies qui abondent dans la conversation d'une homme qui a quarante mille livres de rentes.

Les choses en étaient là, lorsqu'un soir, au spectacle, où Lacaille se rendait quelquefois, afin de juger, en dernier ressort, la pièce ou les acteurs, notre vieux petit-maître aperçut Saint-Ange qui était alors avec Georgette. Lacaille s'empresse d'aller parler au marquis; il entre dans sa loge, et la vue de Georgette lui tourne la tête; tout en causant avec Saint-Ange, il n'est occupé que de la femme charmante qui est devant lui. Georgette rit de la figure et de la tournure de son admirateur; mais Lacaille ne

s'aperçoit pas de l'effet qu'il produit, son cœur est pris, et il sort de la loge aussi amoureux qu'on puisse l'être à soixante ans.

Depuis ce moment, plus de plaisirs, de soirées, de petits jeux! Triste et mélancolique, il se renferme dans son hôtel, il se consume en soupirs, et meurt d'amour!... Si du moins cette fatale passion pouvait diminuer son embonpoint et faire disparaître son ventre... Mais non!.... il n'a pas même cette dernière consolation...

Un matin, une grande nouvelle parvient de la Chaussée-d'Antin à la rue de Vendôme. Le jeune marquis de Saint-Ange vient d'être tué en duel. Lacaille est sorti de son apathie. il réfléchit que la femme adorable est peut-être sans engagement, et il faut à quelque prix que ce soit qu'il satisfasse son amour.

Lacaille connaît Lafleur, dont la réputation brillante a percé tous les quartiers de la capitale : c'est l'homme qu'il lui faut. Lafleur est un garçon unique dans son genre ; et un séducteur qui ne peut plus séduire par lui-même est

fort aise d'avoir un valet de chambre qui invente pour lui ; car d'ordinaire les maîtres sont fort peu inventifs, du moins c'est ce que nous voyons par nos comédies, où les valets mènent toute l'intrigue, sans que les amoureux aient même cherché à se rendre utiles, ce qui ferait croire que l'amour rend fort bête, car ce sont toujours ceux qui n'en ont point qui conduisent les autres.

M. de Lacaille fait mettre le cheval à sa voiture, il se rend à l'hôtel de Saint-Ange, apprend la demeure de Lafleur, se fait conduire, et donne sa carte au portier avec l'instruction dont celui-ci nous a déjà fait part.

Midi sonne, Lafleur prend le chemin de la rue de Vendôme. Il sait que la matinée d'un homme du bon genre ne commence pas avant.

Il arrive, il entre dans la cour de l'hôtel, un suisse lui barre le passage. « Je demande M. de » Lacaille. — Monsur, il être bas visiple, — » Qu'est-ce que vous dites? — Monsur il être » bas visible! encore une fois!..... — Que le

» diable m'emporte si je comprends ton bara-
» gouin ! Je te dis que je veux entrer ! — C'est
» chistement ce qui faut bas. — J'entrerai ; il
» faut que je parle à M. de Lacaille. — On
» basse bas !... — Et va-t'en au diable !... »

Lafleur repousse le suisse et veut pénétrer dans l'intérieur de l'hôtel, mais le concierge court, sa hallebarde en main, et lui barre le passage ; Lafleur qui est un garçon vigoureux fait faire une pirouette à son antagoniste ; celui-ci, entêté comme les enfants de l'Helvétie, revient sur le valet, et fait mine de vouloir lui passer sa hallebarde au travers du corps. Lafleur ne perd pas la tête, il aperçoit dans le coin de la cour un balai ; il s'en saisit, et s'en sert pour parer les coups qu'on veut lui porter. Les deux champions s'escriment avec ardeur, les domestiques accourent au bruit, on ouvre une fenêtre au premier étage... C'est Lacaille lui-même, à moitié habillé, et qui, du fond de son boudoir, a entendu le bruit des armes.

« Eh ! mon Dieu !... que vois-je !... un com-

» bat à la lance dans ma cour !.... séparez-les !
» Mais je ne me trompe pas... c'est Lafleur !....
» — Eh oui! monsieur, c'est moi-même qui
» demande à vous parler depuis deux heures,
» et que cet imbécile veut empêcher d'entrer.
» — Ce nigaud de Luderliche n'en fait jamais
» d'autres ! Je lui avais cependant bien dit que
» l'on viendrait ce matin... mais ces suisses al-
» lemands ne comprennent rien...... Je veux
» avoir un suisse français. — Mais mousur, je
» sais que vous aime bas qu'on voie vous le
» matin, quand vous êtes bas lacé.... serré....
» coiffé. — Taisez-vous, Luderliche, vous êtes
» un butor. Monte, mon cher Lafleur. »

Lafleur jette un regard fier sur le pauvre concierge confondu de sa mésaventure, et monte d'un pas rapide à l'appartement de monsieur.

Avant d'arriver à M. Lacaille, il faut traverser une longue suite de pièces artistement décorées : dans la première, un beau chien danois est couché sur une ottomane; dans la se-

conde, un singe, dont les gentillesses sont admirables, s'amuse à déranger les meubles et les draperies; dans la troisième est un perroquet, animal favori de monsieur, et qui parle presqu'aussi bien que son maître; dans la quatrième, enfin, on trouve le maître du logis.

M. de Lacaille est dans un aimable désordre: sa toilette n'est qu'ébauchée; il n'a qu'une joue de pâle, le corset est d'un côté, la perruque de l'autre, mais, comme les valets de chambre sont toujours initiés aux mystères de la toilette, Lacaille fait sur-le-champ entrer Lafleur; il interrompt son rajeunissement, et ordonne qu'on ne trouble point l'entretien qu'il veut avoir avec le rusé valet.

« Oh! mon cher Lafleur, » s'écrie Lacaille en se jetant dans une bergère, « tu vois un » jeune homme au désespoir! — Se pourrait-il, » monsieur? — Oui, mon ami, je suis dans une » situation excessivement pénible; je souffre.... » je brûle... je me consume... — En vérité, » monsieur, vous m'effrayez!... qui peut vous

» mettre dans cet état!.. vous, jeune, aimable,
» riche, fait pour plaire... — Je sais tout cela
» — Personne ne doit vous résister.,. — Oui,
» je suis chéri, fêté, caressé; dans toutes les so-
» ciétés on veut m'avoir, me posséder...... les
» femmes surtout, c'est au point que je ne puis
» y suffire. — Je le crois, monsieur. — Eh
» bien! mon ami, tout cela glisse sur mon âme!
» Un seul objet m'attache à la vie, et c'est de
» toi que j'attends mon bonheur. — De moi,
» monsieur? — Oui, Lafleur, de toi seul; écoute-
» moi : j'ai appris que ce pauvre Saint-Ange est
» mort! — Hélas! oui, monsieur. — J'en suis
» affecté, c'était un charmant garçon. Mais te
» voilà sans place, maintenant? — C'est vrai,
» monsieur. — Tu es un valet adroit, rusé, un
» peu fripon même... — Vous me flattez, mon-
» sieur. — Tu me conviens sous tous les rap-
» ports. Je te prends à mon service et te donne
» ma confiance entière; cela te plaît-il? — As-
» surément, monsieur, et beaucoup.! — Je te
» réponds, qu'outre tes gages, tu ne manqueras

» pas de profits ; tu sais que, nous autres étour-
» dis, nous ne nous mêlons pas de divers détails
» domestiques, et je te donne plein pouvoir
» dans la maison. Ainsi voilà qui est terminé :
» dès ce moment tu es mon confident, le mes-
» sager fidèle de mes bonnes fortunes. . . et je
» veux que, dès ce soir, tu sois installé chez
» moi ; mais je t'avoue que je mets un prix à
» cela. — Parlez, monsieur, il n'est rien dont
» je ne sois capable pour vous prouver mon
» zèle. — Voici l'instant de t'apprendre ma fai-
» blesse, Lafleur, et la cause de ma sombre
» mélancolie... Je suis amoureux fou... — Pas
» possible ! monsieur. — Si, mon ami, et c'est
» d'une femme adorable que j'ai vue avec feu
» ton maître. — En vérité ? — Oui, c'est cette
» brune piquante, cette beauté enchanteresse...
» Tu dois savoir qui je veux dire ? — Certaine-
» ment, monsieur, et je ne m'étonne plus, elle
» est assez jolie pour faire tourner les têtes ! —
» Il n'est donc pas étonnant que j'en raffolle !
» Quel est son nom, Lafleur ? — Georgette,

» monsieur. — Georgette, ce nom est un peu
» bourgeois... N'importe, nous lui en donne-
» rons un autre. Il faut, Lafleur, que tu me
» rendes l'heureux amant de cette femme-là.
» — Monsieur, je vous la promets. — Quoi,
» vraiment?... — Oui, monsieur... mais je vous
» préviens que l'entreprise est difficile..... que
» cela demande du temps... de l'adresse et...—
» N'épargne rien, voilà ma bourse, je te laisse
» maître de tout. — En ce cas, je garantis le
» succès. — Mais où donc est-elle? — Je crois,
» monsieur, qu'elle n'est plus à Paris; elle sera
» retournée dans une ferme qu'elle habitait ja-
» dis, et d'où M. Saint-Ange l'avait enlevée il
» n'y a pas longtemps; car c'est une femme
» toute neuve, monsieur, vous serez le second,
» c'est presque comme si vous étiez le premier —
» Ah! ce n'est pas la même chose, mais j'aime
» autant être le second, cependant si elle est dans
» cette ferme—Eh bien, monsieur, nous l'enlève-
» rons de nouveau! —C'est cela, un enlèvement!
» c'est délicieux! cela fera du bruit. Mais cepen-

» Lafleur, j'ai une réputation à conserver dans
» ce quartier; je ne puis ouvertement recevoir
» Georgette chez moi. Les habitants du Marais
» sont un peu ridicules : cela me priverait de
» dant, la faculté de la conduire dans le monde.
» — Eh! mais, n'est-ce que cela? louez un hôtel
» près de vous, meublez-le élégamment; met-
» tez-y des domestiques, une remise, des bi-
» joux, de l'argent... car je vous préviens que
» la jeune personne quoique fille de la nature
» aime beaucoup les jouissances du monde! —
» Cela n'est pas étonnant, Lafleur, les jouis-
» sances sont dans la nature, mais avec moi
» rien ne lui manquera. — Vous mettez made-
» moiselle Georgette dans l'hôtel, vous lui
» donnerez un nom distingué, vous la ferez passer
» pour votre parente, et de cette manière vous
» pourrez la présenter partout. — Bravo! La-
» fleur, tu lèves tous les obstacles; je te charge
» d'exécuter ce charmant projet. »

Tout étant terminé, notre rusé valet quitta son nouveau maître pour aller chercher ses

hommage. Luderliche ouvre les deux battants de la porte cochère, et, la hallebarde en main, attend en silence et avec respect que Lafleur prononce sur son sort : celui-ci ne peut s'em-un sot facile à mener, et pensa qu'en flattant ses manies il serait bientôt aussi maître que lui. D'ailleurs, Lacaille était riche, la condition ne pouvait être mauvaise. Quant à Georgette, dont il avait promis la possession un peu légèrement, il aimait à penser qu'il remplirait par là les derniers désirs du marquis. Une fois à Paris, que Georgette n'aime pas Lacaille, cela ne fait rien. Qu'elle le ruine, voilà l'essentiel, surtout si, comme il l'espère, une partie de l'argent du vieux fou devient le prix des folies que veut lui faire faire son très-humble valet.

Notre fripon, ayant arrêté son plan, revient s'installer chez Lacaille. Les domestiques sont déjà prévenus qu'ils doivent regarder Lafleur comme ayant la haute main dans l'hôtel ; aussi tous s'inclinent et s'empressent de lui rendre

effets. et revenir tout de suite s'installer chez M. Lacaille.

En chemin, Lafleur réfléchit sur la conduite qu'il devait tenir. Il connaissait Lacaille pour pêcher de sourire de la mine allongée du concierge; mais s'approchant de lui, il lui frappe amicalement sur l'épaule, et lui tend la main que le pauvre suisse presse avec force, tant il est touché de la conduite noble de son ennemi.

Lafleur se tourne ensuite vers les autres domestiques, et leur donne ses ordres : le maître-d'hôtel est chargé d'augmenter le menu journalier, le sommelier de lui donner les doubles clés de la cave, le cocher de faire repeindre la voiture; enfin, chacun reçoit l'ordre de prendre une livrée plus riche, plus élégante, et de faire honneur à son maître en étalant un faste nouveau. Le pauvre Lacaille, qui avait voulu réformer sa dépense en quittant la Chussée-d'Antin, venait de faire une belle équipée en prenant Lafleur à son service; mais l'amour,

qui mène tous les humains, mène ordinairement fort mal les vieillards qui veulent encore se ranger sous sa bannière.

Deux jours après son installation dans l'hôtel, Lafleur ne pouvant résister aux sollicitations de son maître, partit pour Bondy, accompagné d'un coquin subalterne, capable de lui prêter main-forte en cas urgent, et promit de ne revenir à Paris qu'avec Georgette.

Pour n'inspirer aucun soupçon, nos deux fripons prirent des costumes villageois. Lafleur sut bientôt que Georgette était à la ferme avec Charles, et que le fermier n'existait plus ; mais il n'en était pas plus avancé. En rôdant autour de la ferme, il aperçut Georgette se promener dans la campagne... mais toujours avec Charles; ce diable de Charles était sans cesse là, cela gênait beaucoup : il fut convenu qu'il fallait l'éloigner.

Lafleur charge son compagnon d'aller trouver Baptiste : le costume de paysan devait le

servir; il lui fit sa leçon que celui-ci retint si bien, que Baptiste, dupe de cette ruse, pressa son maître de se sauver pour éviter les poursuites des gendarmes, et le pauvre Charles donna dans le piége comme son petit jockey.

Lafleur, enchanté de ce premier succès, se rapprocha de la ferme, mais Georgette ne sortait plus; il ne l'apercevait que rarement, et toujours accompagnée de Thérèse et d'Ursule. Les villageois concevaient des soupçons sur lui et son compagnon; la vieille Ursule le guettait, l'épiait sans cesse; le chien de la ferme aboyait après lui: tout semblait annoncer qu'on se doutait de quelque dessein hostile. Lafleur commençait à perdre patience, lorsqu'un matin, en se rendant comme de coutume avec son camarade auprès de la ferme, il aperçut Georgette à sa croisée; l'espoir renaît dans son âme, il accourt, profite de l'occasion, et, comme nous l'avons vu, parvient sans peine à mettre Georgette de moitié dans ses projets.

CHAPITRE XIV.

LAFLEUR FAIT DES SIENNES.

—

La vieille Ursule, qui depuis plusieurs jours était aux aguets pour découvrir les projets des deux hommes qui rôdaient autour de la ferme, ouvrit la porte qui donnait sur la campagne assez à temps pour apercevoir Lafleur et son compagnon se sauvant à toutes jambes, et Georgette refermant la fenêtre de sa chambre.

« Hum!... qu'est-ce que tout cela signifie, » dit la vieille en elle-même, « c'te petite Geor-

» gette veut encore faire des siennes, je le pa-
» rierais !... mais j'y mettrai bon ordre !... il ne
» sera pas dit que ce pauvre Charles trouvera
» toujours les oiseaux dénichés à son retour.
» Ces deux maraudeurs m'ont tout l'air de s'en-
» tendre avec elle... Mais il vaut mieux dire à
» not' maîtresse que ce sont des voleux, et que
» mamzelle Georgette n'est pas en sûreté dans
» c'te chambre. Si je lui disais que sa protégée
» veut encore courir les champs, elle ne me croi-
» rait pas... et cependant j'voyons bien que la
» jeune fille a plus envie de pécher que de faire
» pénitence !... »

Pendant qu'Ursule se rend près de la fermière, Georgette ouvre avec précipitation le billet de Lafleur, et lit ces mots :

« Madame,

» Vous n'avez que dix-huit ans : vous êtes
» charmante ; je ne vous crois pas d'humeur à
» passer votre vie au milieu des poulets, des
» oies et des canards. Je suis chargé, de la part

» de mon maître, de vous offrir un hôtel su-
» perbe, une voiture, des domestiques, des dia-
» mants et des cachemires. Vous avez trop d'es-
» prit pour rejeter une semblable proposition.
» Vous n'ensevelirez pas au fond d'une campa-
» gne des appas qui doivent faire l'ornement
» de la ville. Venez : Paris vous appelle, les
» plaisirs vous attendent, les jeunes gens vous
« désirent, les vieux vous adorent, les femmes
» vous craignent : est-il un avenir plus doux,
» l'amour, la volupté, l'inconstance, la coquet-
» terie embelliront vos jours; dites un mot, et
» je vous enlève, en dépit des garçons de ferme
» et des chiens de basse-cour. »

Georgette est étonnée de ne pas trouver dans cette lettre le nom de Saint-Ange; cependant c'est Lafleur qui écrit, il parle de son maître, ce maître c'est le marquis, tout cela est clair. Mais pourquoi Saint-Ange n'est-il pas venu lui-même?... Sans doute Lafleur en fera connaître la raison. D'ailleurs, dans l'état où elle se trouve, Georgette ne peut balancer; il faut de

toute manière qu'elle quitte la ferme avant de devenir mère, et, puisqu'on lui offre un hôtel, elle saura du moins où aller. Mais Charles..... mais Thérèse... ah! c'est bien malgré elle qu'elle leur fait du chagrin... dans l'état où elle est, le parti qu'elle prend est le seul qui puisse la dérober à la honte, aux reproches, au mépris... et elle ne se sent pas la force de supporter tout cela.

C'est ainsi que raisonne Georgette, semblable à ces gens qui trouvent le moyen de se mettre en paix avec leur conscience, pour n'écouter que leurs passions... ces maudites passions, elles sont bien fortes, bien captieuses, elles entraînent toujours la tête et souvent le cœur; on les combat, elles reviennent sans cesse à la charge : honneur à celui qui triomphe d'elles, heureux celui qui ne les connaît pas!

Georgette écrit à Lafleur cette réponse laconique : « Je consens à vous suivre; mais tâchez » de n'être point reconnu, et d'éviter les regards » de la vieille Ursule. »

Georgette tourne ce billet autour de la pierre qui vient de servir à Lafleur; elle attend le lendemain pour le faire parvenir à son adresse, mais les choses devaient se passer autrement.

Thérèse entre dans la chambre de Georgette; elle est suivie d'Ursule. La fermière vient signifier à notre héroïne qu'il faut qu'elle quitte bien vite cette chambre qui n'est pas sûre, pour venir habiter celle qui est de l'autre côté de la maison, au fond de la cour. « Pourquoi » cela? » demande Georgette. — « Parce que des » coquins veulent s'introduire dans la ferme; » deux de mes garcons vont coucher ici, et de » cette manière, nous n'aurons rien à craindre. » — Mais ce sont des contes qu'on vous a faits... » — Non, ma chère Georgette, Ursule sait..... » — Ursule ne sait ce qu'elle dit!.... — Je ne » sais ce que je dis, mamzelle, oh! que si » fait... j'en savons plus long que vous ne » croyez!.... »

L'air d'Ursule, en prononçant ces paroles,

fait rougir Georgette ; elle se tait et n'ose résister davantage, craignant que la vieille n'ait reconnu Lafleur. Il faut donc se loger dans la chambre qu'on lui a désignée, où il n'y a plus moyen de correspondre avec personne. Georgette s'y rend, le dépit dans le cœur, et plus résolue que jamais à fuir de la ferme. Nous savons que chez les femmes une chose défendue n'en est que plus désirée ; bien différentes en cela des hommes, qui ne convoitent jamais la femme de leur voisin !... qui ne touchent jamais au dépôt qu'on leur confie !... qui ne subornent jamais l'innocence !... qui ne trompent jamais leurs amis : vraiment nous sommes dans un siècle où les hommes sont bien vertueux !

Le lendemain, au point du jour, Lafleur est sous la fenêtre de Georgette, et son camarade est chargé de veiller aux environs. Le temps se passe... la croisée reste fermée, Lafleur s'impatiente; il se promène, regarde, chante, tousse à plusieurs reprises... rien n'y fait, personne

ne paraît; il perd courage, il va s'éloigner.., on entr'ouvre doucement la fenêtre... c'est Georgette, il n'y a point de doute. Lafleur accourt sous la croisée, il lève la tête... mais, au lieu de recevoir le billet qu'il attend en réponse au sien, il est arrosé par le contenu d'un vase que l'on vide sur sa tête, et l'odeur qui se répand lui fait deviner ce dont on s'est servi pour l'arroser. Furieux, il lève les yeux et aperçoit Ursule à la fenêtre, tenant d'une main le vase que je n'ai pas besoin de nommer, et dont la vue redouble la colère du valet.

« Ah! ah! monsieur le galant, ce n'est pas » ça que vous cherchiez, n'est-ce pas? ça vous » apprendra à tousser sous ma croisée. — Maudite vieille, tu verras à qui tu as affaire..... tu » paieras cher le plaisir que tu viens de prendre, » je veux même sur-le-champ t'en faire repen» tir... »

Lafleur ramasse plusieurs pierres et se prépare à les lancer dans la chambre de la vieille, lorsqu'en cherchant des yeux son camarade, il

l'aperçoit fuyant dans la campagne, et voit venir à lui trois garçons de ferme armés d'énormes gourdins. Lafleur ne songe plus à casser les vitres; il faut qu'il évite par une prompte fuite la rencontre des trois villageois, dont les gestes ne lui annoncent rien de bon. Cependant un des paysans est sur le point de l'atteindre, le rusé valet ne perd pas la tête; il tient encore dans ses mains les pierres qu'il voulait lancer à Ursule, il les jette toutes à la fois à la tête de son adversaire. Le villageois s'arrête, étourdi par cette mitraille qui lui frappe les yeux, le nez et les oreilles. Pendant ce temps Lafleur gagne du terrain; il est bientôt; ainsi que son compagnon, fort éloigné de la ferme, et des villageois.

« Morbleu, » dit Lafleur, comme les drôles » nous poursuivaient! — Et comme ils y allaient, répond son camarade en se frottant les épaules. « Il me paraît que tu es aussi heureux que » moi et que tu as reçu quelque chose? — Oui, » mais ce que vous avez reçu ne vous a pas fait

» grand mal, tandis que moi je m'en ressens
» encore... — Imbécille... je m'en *ressens* bien
» plus que toi, et pour un homme comme moi,
» cet affront est le dernier de tous. J'aurais pré-
» féré endurer le roulement de ces redoutables
» gourdins, à la honte de recevoir ce maudit...
» — Chacun son goût, moi j'aimerais mieux
» cela que des coups de bâton!—Tu n'as pasde
» cœur? mais ils se repentiront de ce trait... —
» Comment, vous voulez encore que nous nous
» frottions à ces maudits paysans? — Plus il y a
» d'obstacles, plus il y a de gloire! et mon gé-
» nie n'est pas fâché de trouver à s'exercer. »

Georgette, toujours occupée de son projet de fuite, tremblait que Lafleur, rebuté par les obstacles, ne renonçât à son entreprise. On ne lui parla pas de l'aventure du matin; mais il lui sembla entendre des villageois rire et chuchoter entre eux, et l'air triomphant d'Ursule la convainquit qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire.

Voulant sortir de cet état pénible, Georgette

saisit, dans la journée, le moment où elle croit tout le monde occupé, pour sortir doucement de sa chambre. Elle tient dans sa main un nouveau billet qu'elle a écrit à Lafleur, et dans lequel elle lui apprend son changement de domicile.

Georgette traverse légèrement la cour et sort comme pour aller se promener dans la campagne. Déjà elle a franchi le seuil de la porte et se félicite de s'être échappée sans qu'Ursule l'ait vue, lorsqu'en tournant la tête elle aperçoit la vieille servante qui marche derrière elle.

« Que voulez-vous, Ursule ? — Vous suivre,
» mamzelle, parce que maintenant les prome-
» nades ne sont pas sûres. — C'est inutile, je
» ne crains rien. — C'est égal, mamzelle j'crai-
» gnons pour vous. »

Il n'y a pas moyen de se débarrasser de la vieille surveillante. Georgette voit qu'elle est gardée à vue, et, de colère, se met à courir dans la campagne, si bien qu'Ursule peut à

peine la suivre ; c'est ce que notre héroïne voulait ; au détour d'un sentier elle aperçoit Lafleur ; Ursule est éloignée, mais pas assez pour ne point voir ; aussitôt Georgette fait une boule de son billet, elle le jette du côté de Lafleur et revient bien vite sur ses pas, en disant qu'elle veut rentrer à la ferme. La vieille, essoufflée par la promenade, ne demande pas mieux ; mais Lafleur a ramassé le billet, il voit que Georgette n'était pas du complot formé contre lui par les paysans, et il se propose de l'enlever de la ferme dans la nuit.

L'audacieux valet retourne vers son camarade, lui enjoint de tenir une chaise de poste prête à partir et de la conduire près de la ferme ; puis, sans vouloir d'autre aide que lui-même, il attend avec impatience la nuit, pour mettre sa vengeance à exécution.

CHAPITRE XX.

LE FEU D'ARTIFICE.

—

Il était minuit ; à cette heure, dans les campagnes, il n'y a que les amants, les voleurs et les chiens de garde qui soient éveillés. Lafleur ne redoutait aucun amant, il ne craignait pas les voleurs, et, quant aux chiens, il s'était muni de boulettes contre lesquelles devait échouer leur surveillance.

Lafleur avance avec assurance vers la ferme. Arrivé contre le mur de la cour, il s'arrête et

regarde attentivement toutes les parties de l'habitation. Il n'aperçoit aucune lumière et n'entend pas le plus léger bruit.

Persuadé que tout le monde dort, hors Georgette, il pose à terre une lanterne sourde et un petit paquet. Nous saurons bientôt pour quel usage ce paquet figurait dans cette affaire. La clôture de la cour était basse et dégradée. Lafleur jette une échelle de soie à laquelle sont adaptés deux crochets de fer, puis, reprenant lanterne et paquet, il monte à l'assaut, et le voilà dans la cour.

« Morbleu! » dit tout bas Lafleur, « made-
» moiselle Georgette, vous m'exposez à mille
» dangers... Si je suis aperçu, ces rustres me
» pendront!... et c'est pour vos beaux yeux que
» je me serai sacrifié .. mais j'ai promis de vous
» ramener à Paris, et un honnête garçon n'a
» qu'une parole... en avant! »

Il fait quelques pas.., un chien s'avance furieux et aboyant près de lui; le valet, préparé à cette attaque, jette des boulettes et se retran-

che derrière de vieilles futailles, prêt à combattre son ennemi; mais le pauvre César ne sait pas résister à la tentation, il se jette sur les friandises dont on le régale, et passe de l'ivresse au trépas.

Lafleur sort de sa cachette; après s'être assuré de la mort du chien, il se dispose à chercher la chambre de Georgette : il craint que les jappements de César n'aient donné l'alarme, mais alors il fera usage du paquet, c'est la dernière ressource; il ne doit l'employer qu'à l'extrémité.

Mais que renfermait donc ce mystérieux paquet? rien que de très-innocent, lecteur, comme vous l'allez voir : une forte liasse de pétards et de fusées, dont l'explosion, sans être dangereuse, devait jeter le désordre dans la ferme, et, à la faveur du bruit, du tumulte et de la fumée, Lafleur comptait enlever Georgette, dans le cas où il ne pourrait y parvenir par des moyens plus doux.

Déjà Lafleur a fait plusieurs fois le tour de

la cour en regardant attentivement chaque croisée. Dans le fond sont sans doute celles de Georgette ; mais il y en a plusieurs. Dux escaliers conduisent aux chambres du premier... lequel prendre ?... il serait dangereux de frapper à une porte... Lafleur balance... enfin on ouvre une fenêtre... c'est Georgette sans doute qui l'aura entendu ; cependant, de peur de se tromper encore, et se rappelant l'aventure du matin, Lafleur s'éloigne de la fenêtre, se place en face, et attend qu'on se fasse connaître pour se montrer aussi.

C'est effectivement une femme qui paraît à la fenêtre ; Lafleur écoute : « César !... César !... » Eh bon Dieu ! qu'est-il donc arrivé à ce pau- » vre chien ! Je l'ons pourtant entendu jap- » per !... César !... Oh ! oh ! ceci n'est pas clair ! » Faut que je m'assurions par moi-même de ce » qui en est... »

On referme la croisée. « Maudite vieille ! » s'écrie Lafleur, qui a reconnu Ursule, « faudra- » t-il donc que je te trouve partout, et que tu

» sois toujours là pour contrecarrer mes pro-
» jets !... Mais je ne renonce pas à l'entreprise...
» Allons vite, une idée lumineuse... La vieille
» va descendre... elle trouvera le chien mort..
» elle jettera l'alarme dans la ferme !... Pour
» empêcher cela, il faut l'effrayer et la forcer à
» servir mon projet. »

Le valet se retranche dans un coin de la cour ; d'une main il tient sa lanterne et son artifice, et de l'autre un gros gourdin qu'il vient de ramasser. La vieille descend par un des escaliers du fond, et s'avance de son côté. Ursule tient une lumière ; elle est dans un grand négligé : une simple camisole enveloppe, sans les cacher entièrement, ses chastes appas ; un petit jupon de laine dessine des formes qui ne sont plus séduisantes, et les objets que l'on aperçoit ne sont pas capables de détourner Lafleur de son projet de vengeance.

Ursule marche vers la niche du chien, elle la visite... Mais point de César ! Elle cherche autour d'elle, et voit le pauvre animal étendu sur

la terre. Elle pousse un cri : « Oh ! mon Dieu !
» le pauvre César est mort... il a été empoi-
» sonné... Il y a des voleurs dans la maison...
» courons... — Silence, maudite vieille, ou je
» t'assomme. »

Ursule lève les yeux... Lafleur est près d'elle et la menace du terrible gourdin... elle tombe à genoux et se jette le nez contre terre.

« Allons, morbleu ! pas tant de frayeur, je
» ne suis pas un voleur. — Non, vous verrez
» que c'est un honnête homme... — Je n'en
» veux pas à votre argent. — Et il a tué not'
» pauvre César. — Il faut m'obéir, ou je vous
» assomme, pour vous punir de m'avoir vidé un
» pot de chambre sur la tête. »

Ici, Ursule lève les yeux ; en reconnaissant Lafleur, elle paraît moins effrayée. « Comment,
» c'est vous... sur qui ce matin... — Oui, c'est
» moi ; vous avez cru que cela se passerait
» comme ça... — Quoi ! vous vous fâchez pour
» si peu de chose ? — Peu de chose... m'arro-
» ser de la tête aux pieds... — Ah ! je vous as-

» sure que ce n'était que... — Taisez-vous!...
» et conduisez-moi tout de suite à la chambre
» qu'habite Georgette. — Et pourquoi faire? —
» Cela ne vous regarde pas. — Mais... — Point
» de mais, ou je frappe... Marchez. »

Ursule, n'osant résister, paraît se résigner; elle engage Lafleur à la suivre; elle traverse la cour, monte un escalier, puis un autre, traverse un corridor, puis redescend... Lafleur s'impatiente.

« Quel diable de chemin me faites-vous pren-
» dre? — Ah! c'est que, voyez-vous, nous l'a-
» vions logée dans un endroit bien retiré, c'te
» p'tite. — C'est ce qu'il me paraît. — C'était
» pour qu'on ne vînt pas la dénicher. — Vous
» avez pris une peine inutile. — Dam, vous êtes
» trop futé pour nous!... Mais, t'nez, nous y
» v'là. »

Ils étaient alors devant une porte qui terminait un long corridor. Ursule frappe très-fort. En vain Lafleur l'engage à ne pas faire tant de bruit; la vieille continue, et appelle en se nom-

mant. « Parbleu! » dit Lafleur, « elle ne se lèvera » pas pour vous!... » Et il se met à appeler de son côté en se collant contre la serrure.

On entend enfin du bruit dans la chambre. Ursule alors veut s'éloigner, en disant à Lafleur qu'il n'a plus besoin de ses services, mais celui-ci la retient par le bras, l'avertissant qu'il faudra qu'elle ait la complaisance de passer le reste de la nuit dans la chambre de Georgette, où il l'enfermera, de crainte qu'il ne lui prenne envie de s'opposer à leur fuite.

Ursule paraît contrariée, elle ne reste qu'en tremblant; mais Lafleur ne la lâche pas... Enfin on ouvre la porte, et, au lieu de Georgette, ce sont trois garçons de ferme qui paraissent devant Lafleur.

« Tombez-moi sur ce coquin-là, mes enfants, » s'écrie Ursule, en cherchant à se débarrasser de son ennemi; mais celui-ci, outré de fureur et honteux de s'être laissé attraper, saisit la vieille par le milieu du corps, l'enlève et la jette sur les assaillants..... Ce fardeau arrête les

paysans, deux culbutent sous la vieille, le désordre se met dans leurs rangs.

Cependant les villageois et la vieille se relèvent ; on court après Lafleur ; celui-ci n'a que le temps de descendre l'escalier quatre à quatre... Arrivé dans la cour, il veut escalader la muraille... mais la frayeur lui ôte les jambes, il ne retrouve plus son échelle ; il entend les villageois qui approchent, il va être pris... Une porte ouverte s'offre à lui... c'est celle d'un petit bûcher... Il n'a pas le choix des moyens, il entre, et s'enferme le mieux qu'il lui est possible.

A peine est-il dans le bûcher que les garçons de ferme sont dans la cour. On cherche de tous côtés, dans tous les coins. « Il faut qu'il » soit caché dans le bûcher, » dit une voix que Lafleur reconnaît pour celle d'Ursule.

Les villageois frappent contre la porte, ils l'auront bientôt enfoncée... le danger devient imminent... Lafleur n'a plus qu'une ressource... va en faire usage : sans réfléchir aux dangers

de faire son explosion dans un lieu rempli de vieux bois, il place son paquet dans un coin du bûcher, et s'en éloigne le plus possible en formant une longue mèche avec de la laine dont il s'est pourvu. Avec sa lanterne, qu'il a heureusement conservée, il met le feu à la mèche, et, comme le feu ne gagne que lentement, il a le temps d'ouvrir la porte du bûcher et de sortir avant que la flamme n'ait atteint l'artifice.

Les paysans qui voient sortir Lafleur croient qu'il se rend volontairement prisonnier : ils le saisissent au collet et se préparent à lui faire payer ses gentillesses... lorsqu'une détonation terrible se fait entendre ; la ferme en est ébranlée, la porte du bûcher saute avec fracas et se brise en éclats ; les villageois se roulent par terre en poussant des cris épouvantables. Pendant qu'ils crient, se heurtent et se sauvent, Lafleur regarde à chaque croisée... Il aperçoit Georgette... « Eh ! vite, » lui dit-il, « descendez, » il faut profiter du tumulte pour vous sauver.

» — Mais, Lafleur, je suis en chemise... — Eh!
» qu'importe! prenez vos vêtements sous votre
» bras, vous vous habillerez en chemin. »

Georgette fait ce qu'il lui prescrit. Pendant qu'elle descend, Lafleur aperçoit avec étonnement une fumée épaisse sortir du bûcher, et des flammes gagner les autres bâtiments.

Le valet est étonné de l'effet que produisent ses pétards... il prévoit des suites fâcheuses; mais le mal est fait : il ne s'agit plus que de profiter de ses effets. Georgette arrive, elle a passé une robe, elle est presque suffoquée par la fumée qui augmente à chaque instant. « Oh! mon
» Dieu, Lafleur, qu'est-ce que c'est que cela?
» — Ce n'est rien, mademoiselle, qu'une espiè-
» glerie de ma façon. — Mais ce feu ?... — Ne
» craignez rien!... Ce n'est qu'un feu d'artifice;
» dans cinq minutes il n'y paraîtra plus. — Pro-
» fitons du désordre pour nous esquiver. — J'ai
» la clé du jardin. — Tant mieux; sortons par
» là, nous ne serons pas aperçus. »

Les fuyards gagnent précipitamment le jar-

din : bientôt ils sont hors de son enceinte. Lafleur fait courir Georgette jusqu'à l'endroit où est la voiture : la jeune fille monte. Lafleur avant d'y prendre place, tourne ses regards vers la ferme : il voit des tourbillons de flammes embraser le bâtiment. L'obscurité de la nuit rend ce spectacle plus effrayant.

« Diable, » dit Lafleur en lui-même, « mon ar-
» tifice a été plus loin que je ne voulais! Ah!
» mademoiselle Georgette, votre possession
» coûte cher à bien du monde. »

Craignant que la lueur extraordinaire causée par l'incendie ne découvrît à Georgette ce qui était arrivé. Lafleur ordonna à son camarade de les mener au grand galop, et bientôt il perdit de vue le théâtre de ses exploits.

CHAPITRE XXI.

CAUSONS UN PEU.

—

« Ah çà, mademoiselle, maintenant que nous
» voici passablement éloignés de la ferme, et
» que je suis plus tranquille, je vais vous ins-
» truire de tout ce qu'il est bon que vous sa-
» chiez. — Je t'écoute, Lafleur. — D'abord,
» mademoiselle, je ne vous conduis pas dans les
» bras du marquis de Saint-Ange, par une rai-
» son fort simple, c'est qu'il est mort. — Il est

» mort, Saint-Ange est mort!... — Oui, made-
» moiselle; cela vous fait de la peine? je le crois;
» cela m'en a bien fait, à moi, qui ne me pique
» pas de sensibilité!... — Ah! Lafleur, pour-
» quoi ne pas m'avoir dit cela plus tôt!... Si
» j'avais été instruite de la mort de Saint-Ange, je
» n'aurais jamais consent à..—A me suivre, peut-
» être? c'est justement pour cette raison que je
» ne vous l'ai pas dit. Je veux vous empêcher de
» faire une folie. Tenez, mademoiselle, M. de
» Saint-Ange est mort, c'est un malheur; vous
» le regrettez, c'est fort bien. Mais il ne faut pas
» croire qu'il n'y ait dans le monde que lui d'ai-
» mable; les jeunes gens faits pour plaire sont
» très-communs dans ce siècle-ci; ceux qui
» n'ont que leur or pour séduire, qui sont sots
» et ridicules, ne sont point rares non plus. Les
» vieillards, que la folie égare, que la raison
» fuit, qui singent les petits-maîtres, et qui
» croient qu'on ne voit pas leurs rides parce
» qu'ils mettent de faux mollets, sont aussi très-
» communs dans la société. Eh bien! mademoi-

» selle, une femme jeune, jolie et un peu rusée,
» fait de ces trois classes de personnages tout
» ce qu'elle veut. Les premiers occupent le
» cœur ; c'est pour eux seuls que l'on trouve,
» au milieu du tourbillon de la vie, le moment
» d'éprouver un sentiment, qui ne dure pas,
» mais qui a été véritable. Les seconds servent
» de jouets : leur fatuité, leur sottise récréent ;
» on leur rit au nez sans qu'ils s'en aperçoivent ;
» on leur dit ce qu'on veut ; leur vanité les em-
» pêche de croire qu'on puisse se moquer d'eux.
» Les troisièmes enfin, dont on a pitié, méritent
» cependant d'être corrigés de leurs folies : aussi
» ce sont eux qui paient celles des autres ; et,
» s'ils ne meurent point dans la misère, c'est que
» leurs excès les empêchent de prolonger long-
» temps leur folle carrière.

» Vous êtes une de ces femmes capables de
» mener à la lisière tous les personnages que je
» viens de passer en revue. Je vous ai jugée au
» premier coup-d'œil ; je n'ai pas de raison pour
» vous flatter, ni pour me tromper : je ne suis

» pas amoureux de vous ; je vous dis la vérité,
» et je vous engage à suivre mes conseils. Parce
» que M. le marquis n'est plus, vous ne deviez
» pas rester confinée dans une ferme. Vous êtes
» née pour briller, vous brillerez. Séchez vos
» larmes, il est permis de regretter les morts,
» mais non pas de leur sacrifier le bonheur de
» son existence.

» — En vérité, Lafleur, tu prêches fort bien.
» Où donc as-tu appris tout cela ? — Eh ! ma-
» demoiselle, avec des dispositions heureuses,
» on se forme à l'antichambre comme au salon.
» Je suis né avec le don de l'éloquence ; je se-
» rais peut-être aujourd'hui un fameux avocat...
» si mon père, c'est-à-dire le mari de ma mère,
» n'eût découvert un jour que sa moitié le fai-
» sait cocu avec son maître de dessin. Le cher
» homme irrité fit enfermer sa femme. (Cela se
» faisait alors pour ces peccadilles ; aujourd'hui,
» quand un mari se plaint de sa femme et veut
» plaider en adultère, on le regarde comme un
» sot digne des Petites-Maisons). Ma mère mou-

» rut de douleur de ne plus apprendre le des-
» sin ; mon père se ruina avec des filles pour
» oublier l'injure faite à son front. Les courti-
» sanes lui donnèrent des galanteries qui l'en-
» voyèrent *ad patres.* Je restai seul sans secours
» et fus fort heureux d'entrer en service, lorsque
» j'aurais dû être servi moi-même, et tout cela
» parce que ma mère voulait dessiner sur des
» éventails... ô instabilité des choses humai-
» nes !... mais revenons à vous, vous êtes main-
» tenant consolée de m'avoir suivi ? — Il le faut
» bien. Mais tu m'as promis... — Un train ma-
» gnifique ! vous aurez tout cela. — Et ton maî-
» tre ? — Ah ! vous le prendrez par-dessus le
» marché. — Comment ? — Il est de la troi-
» sième classe des individus dont je vous parlais
» tout-à-l'heure. — Quoi ! ton maître... — Est
» vieux, laid, sot et ridicule. — Je te remercie
» du cadeau. — C'en est un, en effet, ne vous
» en plaignez pas ! c'est un trésor pour une
» jeune femme, qu'un homme comme cela.
» Songez qu'il est riche, et que vous en ferez

» tout ce que vous voudrez, car il faut que vous
» sachiez qu'il est amoureux de vous, mais
» amoureux!... à en perdre la raison. — Mais
» Lafleur, jamais je ne l'aimerai. — Eh! qui
» vous parle de l'aimer? Ah! je vois que j'aurai
» encore bien des choses à vous apprendre : qui
» diable a pu vous faire croire qu'il fût néces-
» saire d'aimer les gens avec qui on a des rela-
» tions d'intérêt? dans le monde, les deux choses
» les plus rares sont l'amour fidèle et l'amitié
» désintéressée. Le jeune homme qui épouse
» une riche douairière, le libertin qui séduit
» une innocente, les héritiers qui pleurent un
» vieux parent, les écoliers qui font un compli-
» ment à celui qui leur applique la férule, la
» jeune épouse qui caresse son vieux mari; tous
» ces gens-là affectent de l'amour et de l'amitié
» qu'ils n'éprouvent pas! le monde est un com-
» posé de grimaces, que l'on nomme politesses,
» et de sujétions, qu'on appellent bienséances.
» C'est en faisant un échange continuel de com-
» pliments et de protestations, dont on ne pense

» pas un mot, que la société se soutient. Le
» sage apprécie tout à sa juste valeur; il com-
» pare les gens du monde à ces acteurs qui,
» après avoir joué une scène d'amour, se don-
» nent des soufflets dans la coulisse!... En ef-
» fet, nous jouons tous la comédie : la diffé-
» rence qu'il y a, c'est que nous ne prévoyons
» jamais le dénoûment, qui arrive quelquefois
» au moment où nous l'attendons le moins.

» Ainsi, Lafleur, il ne faut jamais croire rien
» de ce qu'on nous dit? — Ah! mademoiselle,
» il y a pourtant des exceptions. Si votre mar-
» chande de modes vous dit que vous êtes mal
» coiffée, votre couturière que votre robe est
» mal faite, votre femme de chambre que vous
» avez le teint plombé, votre médecin qu'il ne
» connaît rien à votre maladie, votre amant qu'il
» vous est infidèle, alors vous pourrez les croire,
» parce qu'ils n'auront aucun intérêt à vous trom-
» per. L'intérêt, mademoiselle, voilà le grand
» mobile des actions des hommes; d'autres l'ont
» dit avant moi, et je me plais à le répéter.

» L'intérêt, qui exercé son influence au salon
» comme à l'antichambre, au palais comme dans
» la chaumière, et qui, s'il n'était tempéré par
» l'amour-propre, passion presque aussi puis-
» sante, mais beaucoup moins dangereuse, nous
» ferait faire bien plus de sottises.... quoique
» nous en fassions assez. Mais je me laisse em-
» porter par mon penchant au bavardage; reve-
» nons : vous allez être l'objet constant des soins
» et des prévenances de M. de Lacaille. — La-
» caille!... quoi! cet original... Je me rappelle
» l'avoir vu... je ne pouvais le regarder sans rire.
» — Tant mieux; riez lorsqu'il vous parlera, il
» croira que ce sont ses plaisanteries qui en sont
» cause. Vous changerez de nom; celui de
» Georgette ne peut plus s'accorder avec le train
» que vous allez avoir!... Vous vous nommez...
» madame de Rosambeau. — Madame! et pour-
» quoi pas mademoiselle? tu sais bien, Lafleur,
» que je ne suis pas mariée... — Eh! les conve-
» nances donc... En vérité, M. de Saint-Ange ne
» vous a pas appris grand'chose!... Que diable

» vous a-t-il montré? — A faire l'amour. — C'est
» un très-joli talent, sans doute, mais tout le
» monde sait cela. A quinze ans, aujourd'hui,
» une jeune fille fait l'amour aussi bien qu'une
» femme de trente, et ce talent est devenu trop
» commun pour qu'on puisse maintenant en ti-
» rer parti. D'ailleurs, je ne crois pas que vous
ayez envie de faire l'amour avec M. de Lacaille?
» — Oh! non. — Vous le lui laisserez faire tout
» seul. Vous vous nommerez donc madame de
» Rosambeau, nom très-joli, et qui ne manque-
» ra pas son effet dans le Marais. Vous êtes
» veuve et parente de M. de Lacaille. — Mais à
» quoi bon tout cela? — M. de Lacaille veut
» vous mener dans le monde avec lui, non com-
» me sa maîtresse, cela ne serait pas décent,
» mais comme sa parente; on saura bien qu'en
» penser : n'importe! les bienséances seront res-
» pectées, voilà tout ce qu'il faut. Songez, d'ail-
» leurs, que le vulgaire appelle femme entrete-
» nue la beauté qui, comme vous, doit ses ri-
» chesses à ses appas; au lieu de cela, avec le

» titre de parente de M. de Lacaille, je fais de
» vous une femme honnête.

» En serai-je moins Georgette? — Non... pour
» vous, mais le décorum! — Et ce vieux fou de
» Lacaille sait bien aussi qui je suis. — Oui,
» mais que sait-on?.. s'il lui prenait fantaisie de
» vous épouser. — M'épouser... ah! grand Dieu!
» j'en serais bien fâchée!... — Fâchée!... vous
» ne connaissez pas encore le monde! combien
» de femmes, à votre place, s'estimeraient heu-
» reuses de trouver un vieux mari qui leur don-
» nât, avec une fortune à dissiper, ce titre d'é-
» pouse, sous lequel elles cacheraient leurs fo-
» lies passées, présentes et avenir. Mais non!...
» ce sont les femmes qui ont abusé de tous les
» plaisirs, qui ont fait retentir la capitale du
» bruit de leurs extravagances, ce sont celles-
» là qui trouvent des hommes sensibles, qui se
» croient trop heureux de posséder une beauté
» dont vingt autres ont eu les faveurs, et des
» appas qui fondent sous la main qui cherche
» à les palper. Tandis que des filles honnêtes

» attendent, en soupirant, qu'il se présente un
» mari, tel qu'il soit!... et voient s'écouler leur
» printemps et souvent leur été sans cesser d'être
» demoiselles.. Pauvres petites! à quoi donc
» sert la pudeur et la sagesse, puisque celles
» qui n'en n'ont pas trouvent des maris avant
» vous! Mais enfin, mademoiselle Georgette, il
» n'est pas dit que mon maître veuille vous
» épouser : vous ne l'épouserez point si cela ne
» vous convient pas; je vous ai mise au fait de
» ce que vous deviez savoir, vous ferez mainte-
» nant tout comme il vous plaira. — Oui, mon
» cher Lafleur; mais, puisque tu as fini de m'ap-
» prendre ce que je dois faire, il faut que je
» t'apprenne à mon tour une circonstance fort
» intéressante, et sur laquelle je veux te deman-
» der tes conseils. — Parlez, mademoiselle, je
» vous écoute. — Je crains que ce que je vais te
» dire ne dérange un peu tes projets... — Pas
» possible! — En vérité, je n'ose m'expliquer...
» — Ne craignez donc rien. — C'est que je ne
» sais comment t'avouer... — Allons, ne faites

» donc pas l'enfant!... — Au contraire, Lafleur.
» — Comment au contraire? — C'est qu'il est
» fait. — Quoi? — L'enfant... — Diable! vous
» seriez enceinte?... — Ah! mon Dieu, oui! —
» Et c'est cela que vous n'osiez m'apprendre!
» mais c'est une bagatelle!... ce sont de ces
» choses qui arrivent tous les jours; cela ne doit
» pas vous chagriner!... — Ah! Lafleur, tu me
» rassures. — J'avoue cependant que cela pourra
» exiger quelques précautions dans notre con-
» duite future. D'abord, il ne faut pas que M. de
» Lacaille sache cela. Les libertins comptent
» doublement les années d'une femme d'après
» les enfants qu'elle a faits; et, quand ils ne
» peuvent s'attribuer la paternité, cela refroidit
» leur amour. Si votre enfant avait quelques mois
» de moins, nous le mettrions sur le compte de
» M. de Lacaille, qui le recevrait avec gloire et
» reconnaissance; mais il n'y a pas moyen de
» penser à cela, il vaut mieux lui cacher l'aven-
» ture. — Comment ferons-nous? — Rien de si
» facile! M. de Lacaille se laisse tromper si bê-

» tement qu'il n'y a pas de plaisir à lui en faire
» accroire. Vous irez passer quelque temps à la
» campagne... puis vous serez malade.. la pre-
» mière chose venue. — Mais l'enfant, qu'en
» ferai-je? — Ah! ma foi, ce que vous voudrez;
» j'ai beaucoup fait faire d'enfants dans ma vie,
» j'en ai fait quelques-uns moi-même, mais ja-
» mais je ne me suis occupé de ce qu'ils sont
» devenus. Au reste, soyez tranquille, Paris est
» une ville fort commode; comme les demoi-
» selles y font beaucoup d'enfants, on a établi
» des hospices destinés à recevoir les fruits de
» l'égarement des cœurs sensibles, et les fem-
» mes sont très-sensibles à Paris... c'est ce qui
» fait que l'on voit tant d'enfants trouvés.

» Mais nous voici dans l'hôtel qui vous est
» destinée; songez que vous n'êtes plus Geor-
» gette, et que vous vous nommez madame de
» Rosambeau. »

CHAPITRE XXII.

PAUVRE CHARLES!

—

Pendant que Georgette, abandonnée aux bons conseils de M. Lafleur, fuit de nouveau la ferme de sa bienfaitrice pour se livrer sans réserve à son goût pour les plaisirs, sachons ce que fait ce pauvre Charles, amant comme on n'en voit guère, d'une femme comme on en voit trop.

Croyant avoir des gendarmes à sa poursuite, il voyagea plusieurs jours, et s'arrêta enfin

dans un village, où il se logea dans la maison d'un paysan. La situation pittoresque de la maison lui plut, et il se décida à rester dans cet asile jusqu'à ce qu'il pût sans danger rejoindre sa pauvre Georgette.

Charles ne s'ennuyait pas dans la solitude : un amant n'est jamais seul ! l'image de l'objet aimé le poursuit partout. Il n'a jamais trop de temps pour se livrer à ses pensées, pour se laisser entraîner aux rêves amoureux qui le charment ; il cherche les bois les plus sombres, les promenades les moins fréquentées; il lui semble qu'en s'éloignant des êtres indifférents, il se rapproche de son amie. Quelquefois cependant on aime à épancher son cœur dans le sein d'un confident discret : Baptiste était le confident de son maître. A la vérité, le petit jockey, qui n'était pas amoureux, se serait bien passé d'entendre tous les jours parler de mademoiselle Georgette; mais il faut de la patience avec les amants, les auteurs, les invalides et les vieilles coquettes.

Charles était un fou de s'abandonner à une passion qui ne lui avait encore causé que du chagrin, pour une femme qui ne paraissait pas digne de son amour. Mais Charles n'avait que vingt ans ! il était dénué d'expérience. Georgette était son premier amour, et un cœur brûlant, une imagination exaltée, conduisent bien facilement une jeune tête.

Un personnage inattendu vint tirer Charles de ses rêveries amoureuses. Un jour, en se promenant dans le bois, il voit venir un homme à cheval; cet homme approche, c'est Dumont, le domestique de confiance de ses parents.

« Quoi! c'est toi, Dumont? — Oui, monsieur.
» — Par quel hasard, comment savais-tu que
» j'étais ici? — Ma foi, monsieur, c'est madame
» votre mère qui m'a indiqué ce village. — Ma
» mère, comment savait-elle elle-même.... —
» Je l'ignore, mais je suis chargé de vous re-
» mettre cette lettre de madame la marquise. —
» Une lettre, donne vite, Dumont. »

Charles prend la lettre avec précipitation.

Dumont se félicite tout bas de la manière adroite dont il a répondu aux questions de son jeune maître. On sait que Dumont avait suivi Charles; mais comme son âge l'empêchait d'aller aussi vite en besogne que celui qu'il épiait, il n'avait pu prévenir le duel, n'en ayant été instruit que le lendemain de la mort de Saint-Ange; du reste, il avait rendu à madame de Merville un compte fidèle des actions de Charles, et ce compte-là n'était pas favorable à Georgette.

Charles fut vivement étonné du contenu de la lettre de sa mère; il vit qu'elle connaissait toute la conduite de Georgette. Madame de Merville ne faisait cependant à son fils d'autre reproche que celui d'avoir exposé ses jours et le bonheur de ses parents pour une femme indigne de son amour. Elle pensait que, corrigé de sa folle passion, il allait revenir au sein de sa famille, qui lui gardait une épouse sage, jolie, douce, bonne, point coquette, et dont les aimables qualités devaient facilement effacer de son

âme l'image de celle qui l'avait séduit d'abord.

Charles s'adresse brusquement à Dumont, après avoir terminé la lecture de la lettre : «Sa-
» vez-vous, Dumont qui a pu instruire ma mère
» des détails que contient cette lettre? » Dumont rougit, se trouble, la figure de son jeune maître exprime la colère et le dépit; il sent qu'il est prudent de se taire, il balbutie un : « Non,
» monsieur. — Il suffit, vous pouvez partir. —
» Est-ce que monsieur n'a pas une réponse à
» me donner pour mes bons maîtres? — Non.
» — Que leur dirai-je donc, monsieur? — Ce
» que vous voudrez. — Mais, monsieur...... —
» Laissez-moi. »

Dumont s'éloigne tristement, et, encore fatigué de sa route, va remonter à cheval, lorsque Charles, se repentant de la brusquerie avec laquelle il a traité ce vieux et fidèle serviteur, court à lui et l'arrête.

« Dumont, tu es fatigué, pourquoi repartir
» si vite? repose-toi quelques jours dans ce vil-

» lage. — Monsieur est bien bon, mais madame
» de Merville est trop impatiente de recevoir le
» résultat de ma démarche, elle espérait que je
» ne reviendrais pas seul. — Tu lui diras que je
» te suis de près, et que sous peu de jours je se-
» rai au château. — Quoi, vraiment, monsieur,
» cette bonne nouvelle me fait oublier mes fa-
» tigues, et je vais l'apprendre à madame. —
» Bon Dumont! — Ah! c'est que madame vous
» aime tant! elle sera si aise de vous revoir !....
» Elle me parlait toujours de vous, monsieur..
» Pourvu, me disait-elle, qu'il oublie cette... —
» Va-t'en, Dumont. — Oui, monsieur, je
» pars. »

Dumont remonte en selle et s'éloigne. Charles reste seul, indécis sur ce qu'il doit faire. Il tient la lettre à la main... il la relit. Il trouve que sa mère exagère les torts de Georgette; on aura trompé madame de Merville, on a calomnié Georgette; sans doute elle a commis des fautes; mais elle se repent, elle est rentrée

dans le sentier de la vertu, et certes elle ne s'en écartera plus.

Ce qui empêche surtout Charles de retourner au château, c'est cette phrase de la lettre dans laquelle on dit qu'on lui garde une épouse charmante. Le jeune homme toujours épris de Georgette, trouve très-mauvais que l'on songe à disposer de lui. D'après cela, il se décide à retourner à la ferme. Sans doute, on ne pense plus à l'arrêter! il va revoir Georgette, il va juger si elle est bien corrigée, et alors... oh! ma ma foi! alors il arrivera ce qu'il pourra, un amoureux ne calcule pas si loin.

Baptiste, prévenu, ne demande pas mieux que de quitter un endroit où il s'ennuie, parce qu'il n'est pas amoureux. Charles paie généreusement les villageois qui lui ont donné un asile, et, suivi de son petit jokey, il prend le chemin de la ferme.

Les voyageurs, après avoir fait galoper leurs chevaux le plus vite qu'ils ont pu, arrivent à la nuit tombante à Bondy. De là à la ferme il n'y

a pas bien loin. On était à la fin de l'automne, le temps était sombre, et une pluie abondante avait transpercé les deux jeunes gens. Le pauvre Baptiste tremblait de froid sur son cheval, ses vêtements étaient imbibés d'eau; mais Charles n'avait voulu s'arrêter nulle part, tant il avait hâte d'arriver. Il cherche à ranimer le courage de Baptiste : « Allons, encore un mo-
» ment, et tu te réchaufferas à la ferme. — Ma
» foi, monsieur, vous n'êtes guère en meilleur
» état que moi, cette maudite pluie qui gèle en
» tombant, doit vous faire trembler aussi.... —
» Moi, Baptiste, je n'y pense pas. — Vous êtes
» bien heureux, monsieur. Ah ! j'oubliais que
» vous êtes amoureux et que cela garantit du
» froid! — Monsieur Baptiste plaisante! — Non,
» monsieur, oh ! je ne suis pas en train de rire,
» je vous assure. »

Tout en causant, les voyageurs sont arrivés dans la plaine où est située la ferme; mais la nuit est obscure et la pluie continue à tomber.

« Baptiste, vois-tu de la lumière quelque

» part? — Ah! mon Dieu! non, monsieur, je ne
» vois rien du tout. — C'est singulier!... nous
» devons cependant être tout proche de la
» ferme. — Nous nous sommes peut-être per-
» dus, monsieur?... — Oh! que non! Il ne
» nous manquerait plus que cela pour nous
» achever. — Malgré l'obscurité, je reconnais ce
» site... ce tronc d'arbre!... la ferme doit être
» en face de nous... Avançons. »

Ils avançaient toujours, ne voyaient rien, et n'apercevaient aucune lumière. « C'est singu-
» lier, » disait Charles... — « C'est désagréa-
» ble, » disait Baptiste.

A force de tâtonner, Charles se trouve arrêté par un vieux pan de mur. « Baptiste, sens-tu
» quelque chose? — Monsieur, je ne sens que
» la pluie qui me perce les os. — Nous sommes
» devant les débris d'une maison. Vous croyez,
» monsieur?... — Tiens, suis-moi. »

Charles suit le mur qui le guide; bientôt ils sont au milieu de décombres : les chevaux, arrêtés par des amas de pierres, ne peuvent

aller plus avant, tout annonce qu'on est sur les débris d'une habitation· Charles est frappé d'une idée terrible : il examine avec effroi les ruines qui l'entourent. « C'est ici, » s'écrie-t-il, » c'est ici que s'élevait la ferme de Jean ; c'est » ici que j'ai laissé Georgette... ô mon Dieu! » a-t-elle péri victime de cet affreux désastre?

« Quoi! monsieur, vous croyez que nous » sommes à la ferme? — Oui, Baptiste, c'est » sur ses ruines que nous marchons. — Ah! » mon Dieu! monsieur, qu'est-il donc arrivé » pendant notre absence! — Je l'ignore! je ne » sais quelle conjecture tirer de cet événe» ment!... Je n'ose me fixer à aucune idée!... » toutes sont affreuses! Ah! Georgette! et vous, » bonne Thérèse, qu'êtes-vous devenues!... Je » suis anéanti, Baptiste... — Et moi, monsieur, » je suis pétrifié! »

Tout entier à ses sombres pensées, craignant et désirant d'apprendre ce qui est arrivé, Charles demeure immobile au milieu des ruines; le froid, la fatigue, la pluie qui tombe par

torrents, rien ne peut le tirer de ses sombres réflexions. Baptiste soupire, n'ose parler et regarde son maître dont l'état l'afflige. Cependant le petit bonhomme trouve fort désagréable de passer la nuit en pleine campagne par un temps affreux. Les débris de murailles qui les entourent ne les garantissent pas de l'averse ; leur situation devient trop pénible, Baptiste se décide à prendre un parti.

« Monsieur est-ce que votre intention est de » rester là? — Où veux-tu que nous allions » maintenant, mon pauvre Baptiste? — Ma foi, » monsieur, n'importe en quel endroit, nous y » serons toujours mieux qu'ici. Nous ne pou- » vons passer la nuit au milieu de ces décom- » bres; d'ailleurs, mon cher maître; qu'y ga- » gnerez-vous? Ce n'est pas en restant là que » vous saurez ce que mademoiselle Georgette » est devenue. Pourquoi vous abandonner à la » douleur? rien ne prouve qu'elle ait été en- » veloppée dans ce désastre, et peut-être nous » donnera-t-on des renseignements sur elle dans

» le premier endroit où nous arrêterons. — Tu
» as raison, mon ami, tu me rends à l'espé-
» rance. Quittons ces lieux, jadis témoins de
» mon bonheur, et qui n'offrent plus que l'i-
» mage de la destruction ! »

Baptiste ne se fait pas prier pour quitter les ruines; il pousse son cheval, il trotte devant son maître et le guide dans la campagne. Mais, au milieu de la nuit, comment trouver un asile!... Le ciel a pitié d'eux, il les dirige vers une lumière. Baptiste tressaille de plaisir en l'apercevant; il fait part à Charles de cette heureuse découverte. On presse les chevaux, qui n'ont plus que la force d'aller jusqu'à une petite chaumière d'où partait la lumière, guide des voyageurs.

On frappe à la porte de la chaumière. « Qui
» est là! » demande une voix grêle et tremblante. — « Ouvrez par grâce, » répond Charles, « vous rendrez la vie à deux voyageurs qui
» sauront vous prouver leur reconnaissance. »

A peine a-t-il achevé de parler, qu'on ouvre

une fenêtre ; une femme paraît et s'écrie : « Il
» m'a semblé reconnaître cette voix... — Grand
» Dieu! » dit Charles, c'est Ursule! — Eh! c'est
» M. Charles... attendez... attendez... je vas
» vous ouvrir. »

Ursule descend, Baptiste se félicite d'avoir trouvé un asile, Charles est vivement agité, il va savoir ce qu'est devenue Georgette, il va la voir peut-être... Ursule paraît enfin ; elle embrasse Charles, et, pendant que Baptiste attache les chevaux sous un hangar, la vieille fait entrer le jeune homme dans la chaumière. « Venez, » lui dit-elle, « venez voir ma pauvre
» maîtresse!... hélas! je n'avais plus d'espoir
» qu'en vous!... mais j'étais ben sûre, moi, que
» vous reviendriez. »

Les paroles d'Ursule font pressentir à Charles une partie de son malheur : il suit la vieille en tremblant, ils entrent dans une petite chambre où, assise auprès d'un âtre à peine échauffé, Thérèse est occupée à filer. Elle se lève, court embrasser Charles en pleurant. Le jeune

homme jette autour de lui des regards inquiets, mais en vain il cherche Georgette!... « Hélas, » dit la fermière qui devine sa pensée, « elle » m'a encore abandonnée. »

Charles est accablée, il n'a pas la force d'en demander davantage. « Tenez, monsieur, » dit » Ursule, « c'te demoiselle-là ne vaut pas que » l'on se chagrine pour elle comme vous le fai-» tes. Si vous l'aviez toujours aussi ben jugée » que moi, vous n'y auriez pas été pris deux » fois. C'qui est le plus désolant dans tout ça ; » c'est l'incendie de la ferme, et c'est encore à » mamzelle Georgette que nous devons ça; car » il semble qu'elle soit née pour faire le malheur » de tout ce qui l'entoure!... »

Ursule fait à Charles le récit de tout ce qui s'est passé depuis son départ. Nous savons qu'en montant en voiture avec notre héroïne, Lafleur avait remarqué les progrès du feu et s'était hâté de s'éloigner en voyant les suites de on imprudence.

Son artifice avait, en effet, causé tout le mal;

la mèche, qui devait faire partir les fusées, avait, sur son chemin, mis le feu au bois sec qui remplissait le bûcher; bientôt tout devint la proie des flammes. Les garçons de ferme, que le bruit de la détonation avait frappés de terreur, s'enfuyaient, croyant avoir le diable à leurs trousses, et sans remarquer l'incendie qui se communiquait à toutes les parties du bâtiment. En vain Ursule voulut les arrêter, en leur criant de venir au secours de leur pauvre maîtresse; les villageois étaient trop effrayés par l'explosion, qu'ils croyaient surnaturelle, pour écouter les cris d'Ursule. La pauvre servante retourne seule vers sa maîtresse, elle l'aide à se sauver de la chambre que le feu commençait à atteindre. Les deux femmes appellent, courent dans la campagne; mais à minuit, dans un endroit éloigné de toute habitation, où trouver des secours?... Leurs cris sont inutiles; déjà il n'y a plus moyen d'arrêter les progrès du feu.

Voyant que c'est en vain qu'elle implore la

providence, la malheureuse Thérèse s'assied au pied d'un arbre, en face de la ferme, et de là elle contemple les ravages de l'incendie, et voit disparaître en peu de temps, et sans pouvoir s'y opposer, l'asile où elle a passé une partie de son existence, où elle espérait trouver le repos dans sa vieillesse, et dont la perte va la réduire à la mendicité.

Le temps des moissons était passé : tous les greniers de la ferme étaient remplis de grains, et tout devint la proie des flammes. Il ne resta à la pauvre Thérèse que le souvenir du bien qu'elle avait fait; triste ressource dans l'indigence! car il ne faut jamais compter sur la reconnaissance de ceux qu'on a obligés.

Cependant, les habitants de Bondy étaient humains : en apprenant le malheur arrivé à la fermière, ils s'empressèrent de se cotiser pour lui procurer un asile et de quoi subsister. Les villageois trouvèrent au point du jour Thérèse assise près d'Ursule et contemplant d'un œil morne les débris de son habitation. La fermière

reçut sans rougir les dons des paysans : leur conduite ne l'étonna pas ; à leur place elle en eût fait autant.

Ursule ne voulut pas quitter sa pauvre maîtresse, et travailla sans relâche afin de l'aider. Pour Ursule, la reconnaissance était un plaisir.

Charles écoute, sans l'interrompre, le récit de la bonne vieille ; il est accablé, il perd de nouveau toutes les illusions qui ont trompé son cœur. Mais bientôt il sort de cet état de stupeur ; la jalousie, le dépit, la fureur s'empare de ses sens. Il jure de se venger de l'infidèle ; il veut la poursuivre partout, lui reprocher son inconduite, ses désordres, et l'abandonner ensuite pour jamais ; mais il veut qu'elle sache qu'il la hait, qu'il la méprise autant qu'il l'avait aimée.

Le pauvre jeune homme n'était pas en état de supporter tant de secousses réitérées : la fatigue qu'il avait endurée, la nuit qu'il avait passée, entièrement exposé à l'orage, avaient enflammé son sang. Le jour même de son arri-

vée dans la chaumière de Thérèse, Charles, atteint d'une fièvre ardente, fut forcé de se mettre au lit, où une maladie grave, causée par la réqunion des douleurs physiques et morales, ne tarda pas à mettre ses jours en danger.

Le délire le plus violent se manisfesta. Thérèse et Ursule prodiguèrent au malade les plus tendres soins. Baptiste courut au village chercher un médecin.

Mais, par malheur, le petit jockey, ne sachant où s'adresser et impatient de procurer des secours à son maître, fut chez le barbier pour savoir la demeure d'un esculape. Ce barbier était aussi médecin, à ce qu'il croyait du moins, et il en savait assez dans le village pour penser une blessure, pratiquer une saignée, ordonner une tisane, arracher une dent, composer des pilules, et enterrer son malade tout comme un autre.

Le barbier, persuadé de son mérite, se garde bien d'enseigner au jockey où loge le médecin de l'endroit ; il fait croire au petit bonhomme

que c'est lui seul qui soigne dans l'arrondissement, et s'emparant aussitôt de ses lancettes, rasoirs, grattoirs et pilules (qui guérissent toutes les maladies), il suit Baptiste, en l'assurant que bientôt la situation de son maître changera.

On arrive à la chaumière. Le barbier examine Charles, et déclare qu'il a trop de sang, que la violence de la fièvre est causée par l'oppression des organes, que les fibres qui correspondent au cerveau sont tellement tendues, que la tête du malade est en danger de sauter, qu'il y aurait frénésie, folie, hémorrhagie, si l'on y mettait ordre, et que, pour remédier à cela, il faut appliquer au malade soixante sangsues entre les cuisses et les reins.

Il faut dire que, pour le malheur de Charles, le barbier, dans son dernier voyage à Paris, avait fait une grande provision de sangsues, qu'il croyait placer avec bénéfice dans son endroit. Mais, malgré ses ordonnances, ses discours et sa rhétorique, les villageois avaient

une telle aversion pour les petites bêtes, qu'il ne put réussir à en vendre une seule. Il faut attribuer à cette cause l'empressement du barbier à placer sa marchandise sur le postérieur du premier étranger malade que la Providence lui envoyait.

Grâce à cet ingénieux remède, Charles n'eut bientôt plus la force de bouger ; à la vérité, le délire l'avait quitté, et notre médecin faisait parade de son savoir. « Mais, » dit Ursule au barbier, « ce jeune homme n'a plus que le sou-
» fle. — Eh ! qu'est-ce que cela fait, si ce sou-
» fle est bon, et s'il ne lui reste rien d'impur?
» — Mais, monsieur le docteur, il a perdu tou-
» tes ses forces! — Tant mieux; c'est que la
» fièvre l'a quitté. — A peine s'il peut parler!...
» — Bon ; preuve que ses organes n'ont plus
» d'irritation. — Mais ses yeux sont éteints! —
» Bravo; c'est que la folie ne les anime plus. —
» Avec tout ça, il me semble qu'il n'est pas bien!
» — Il est comme il doit être. — Il paraît n'a-
» voir pas deux jours à vivre. — Je ne vous as-

» sure pas qu'il en revienne, mais il mourra en-
» tièrement guéri. — V'là une belle consolation!
» autant vaudrait qu'il vécût malade!... — Qu'il
» vécût malade!... bonne femme! que dites-
» vous là?... que deviendrait ma réputation?...
» mais rassurez-vous, ce jeune homme n'est pas
» encore mort, et nous lui appliquerons ce soir
» trois douzaines de sangsues au bas-ventre; si
» cela ne réussit pas, nous ferons usage des
» ventouses; c'est un remède nouveau fort à la
» mode. Je ne sais pas de quel pays cela nous
» vient, mais il faut convenir que cela est bien
» joli!... quarante pointes de lancettes qui vous
» entrent au même moment dans la chair et
» vous dessinent le corps de mille manières dif-
» férentes! vous êtes tatoué comme un prince
» caraïbe! — Ah! mon Dieu!... quarante bles-
» sures à la fois!... — Cela ne fait pas de mal.
» Je viens, d'ailleurs, de composer moi-même
» l'instrument nécessaire avec tous les morceaux
» de rasoirs que j'ai pu réunir, et je ne serais
» pas fâché d'en faire l'essai sur mon malade. »

Pendant que Charles gisait mourant au fond d'une chaumière, sa famille se livrait à la joie. Dumont, en revenant au château, avait assuré à madame de Merville que, sous peu de jours, elle reverrait son fils, et que sa lettre avait produit tout l'effet qu'elle en attendait.

« Que je vais être heureuse ! » dit madame de Merville ; « mon fils ne me quittera plus. Ma » chère Alexandrine, tu vas revoir mon Charles ; » tu jugeras qu'il est bien digne d'être aimé. »

Mademoiselle Alexandrine souriait, parce qu'on lui avait dit que M. Charles était fort joli garçon, et qu'à seize ans on tient à ces bagatelles-là.

Cette jeune personne était la future épouse dont madame de Merville avait parlé à son fils dans sa lettre. Alexandrine était la fille du voisin avec lequel M. de Merville passait une partie de son temps.

M. de Saint-Ursain était un bon homme ; il avait ce que beaucoup de gens n'ont pas, la complaisance d'écouter patiemment des choses

qu'on lui avait déjà racontées, et qui ne l'intéressaient pas. M. de Merville, avec sa manière de voir, faisait souvent de long discours sur la difficulté de trouver un second soi-même; le voisin écoutait tranquillement le bavardage du marquis, et celui-ci ne pouvait plus se passer de M. de Saint-Ursain.

Mais mademoiselle Alexandrine, que n'amusaient pas les discours de M. de Merville, s'ennuyait dans le grand château de son père. A seize ans, être seule une grande partie du jour, cela est bien triste : heureusement pour la jeune personne, madame de Merville, découvrant les aimables qualités d'Alexandrine, pria son père de la lui confier pour quelque temps. Bientôt l'amitié la plus sincère réunit deux cœurs faits pour s'entendre.

Alexandrine avait tout ce qu'il faut pour charmer, et joignait aux dons de la nature les qualités du cœur. Charles ne devait pas demeurer insensible près de tant d'attraits : des yeux charmants dont l'éclat était tempéré par des

cils d'ébène, une bouche gracieuse, des cheveux d'un blond-cendré qui bouclaient naturellement sur un font majestueux, une taille agréable, des formes ravissantes, voilà quelle était Alexandrine, que madame de Merville brûlait du désir de nommer sa fille.

Mais notre jeune amoureux ne songeait guère alors à se marier; pâle et sans mouvement, il n'était plus que le fantôme de lui-même. Le fidèle Baptiste, assis à côté du lit de son maître remarquait en silence le changement effrayant qui, depuis quelques jours, s'était opéré dans tous les traits de Charles. « Oh! maudit médecin de barbe!.... » s'écriait par moment le petit jockey; « c'est toi qui, avec tes maudites » sangsues, as mis mon maître dans cet état!... » Mais, prends garde!... si M. Charles meurt, » je t'assomme. »

Dans ce moment, le barbier entre dans la chambre de son malade: il s'approche du lit: « Comment va votre maître! — Mal. — » Voyons, effectivement, le pouls a de l'irritation,

» le teint enflammé... il y a pléthore... le sang
» fait hématose... nous allons appliquer les ven-
» touses, et cela sera fini. »

Baptiste, en entendant parler de ventouses, croit qu'il ne s'agit que de donner de l'air au malade, et ne s'y oppose pas; mais quand il voit le barbier tirer de sa poche un long instrument enrichi de lames aiguës, et avec cette machine diabolique se disposer à larder le corps de son malade, le petit jockey entre en fureur, et s'élance entre son maître et le barbier.

« Je n'ai pas besoin de votre aide, jeune
» homme, » dit tranquillement le barbier, se méprenant sur l'intention de Baptiste. — « Mon
» aide!.... Bien loin de vous aider, je vous dé-
» fends de toucher mon pauvre maître avec
» votre machine infernale! — Vous me défen-
» dez, vous... Petit ignare!...— Oui, moi; vous
» voulez tuer mon maître! — Imbécile!..... je
» vais le guérir, et pour cela le ventouser. —
» Vous ne le ventouserez pas. — Je le ventou-
» serai! »

Le barbier s'entête ; Batiste ne quitte pas la place. Notre esculape, qui voit qu'il n'a qu'un adolescent à combattre, veut mettre le jockey à la porte ; mais Baptiste devient un lion ; il pousse le barbier si rudement qu'il l'envoie rouler contre un buffet ; la perruque du docteur s'accroche à un saladier plein d'œufs, le saladier tombe, les œufs roulent et se cassent sur le nez, les yeux et les joues du docteur ; il se relève furieux, la tête comme un enfant Jésus, et le visage comme une omelette.

Baptiste l'attendait de pied ferme, armé d'une cruche et d'un manche à balai. Le docteur se jette bravement sur son ennemi ; celui-ci le rosse, le pousse, le bourre ; et en le faisait reculer, le fait tomber dans le coffre où Ursule avait mis la provision de farine. Le barbier se débat, et bientôt pousse des cris de fureur : la farine s'était collée sur les œufs, et avait formé une pâte sur le visage et les yeux de notre homme, qui ne voyait plus clair.

Baptiste, en ennemi généreux, retire son ad-

versaire vaincu du coffre à la farine ; il lui met dans la poche le prix de ses visites et de ses sangsues; puis, le menant hors de la chaumière, il appelle un petit paysan, afin qu'il reconduise le barbier aveugle à sa demeure. Le pauvre barbier, honteux et confus, traverse le village avec sa crêpe sur la figure, escorté par tous les manants du pays, en jurant, mais un peu tard, qu'il ne ventousera plus personne.

Grâce à cet événement, le barbier ne parvint pas à la chaumière, et abandonna son malade. La nature triompha des sangsues, et, après une longue convalescence, Charles recouvra la santé.

Charles avait passé deux mois dans la chaumière; ce ne fut qu'au bout de ce temps que ses forces lui permirent de la quitter.

Charles avait conservé de sa maladie une secrète mélancolie qui annonçait que son cœur n'était pas aussi bien guéri que sa personne. Baptiste n'osait questionner son maître : cependant, en lui annonçant que tout était disposé

pour leur départ, il lui rappela qu'on les attendait au château depuis longtemps. Charles ne répondit rien; il fit ses adieux à celles qui avaient eu pour lui les plus tendres soins, et força Thérèse d'accepter une bourse, renfermant une somme assez forte pour la garanti de la misère pendant le reste de ses jours.

Lorsqu'ils furent en pleine campagne, Baptiste fit trotter son cheval derrière celui de son maître, attendant avec impatience qu'il prît la route de la Lorraine; mais il fut bien désappointé en voyant Charles tourner la bride et se diriger vers Paris.

« Allons, dit tout bas le petit jockey, il n'y » a plus despérance de le guérir, il est ensor- » celé. »

CHAPITRE XXIII.

MADAME ROSAMBEAU.

—

Lafleur change de manière avec Georgette lorsqu'ils entrent dans l'hôtel dont elle va prendre possession.

« Place, place à madame de Rosambeau! » s'écrie-t-il en faisant dans la cour un tapage d'enfer. Georgette, qui ne voit personne, ne sait pas pourquoi il crie que l'on fasse place : mais bientôt les domestiques, éveillés par les cris de Lafleur, accourent présenter leurs de-

voirs à leur maîtresse, qui arrive à demi-vêtue : mais qu'importe! il est présumable qu'elle vient du bal. Les subalternes ne s'inquiètent pas de ce qu'a fait madame avant d'avoir un hôtel, un carrosse et des laquais.

Georgette, qui n'a pas chaud (on se rappelle dans quel désordre elle a quitté la ferme), demande à voir son appartement. Lafleur conduit madame dans une enfilade de pièces, toutes fort élégantes ; on s'arrête dans un boudoir délicieux, où paraît une jeune fille de vingt ans, au minois chiffonné, au regard fripon : c'est la femme de chambre de madame.

«Je vous présente mademoiselle Rose,» dit Lafleur à Georgette; «c'est une fille d'un rare
» mérite : elle sait tout ce qu'on peut savoir à
» son âge; elle coiffe fort bien, conte très-jo-
» liment l'anecdocte du jour; elle est vive,
» alerte, discrète, elle sait tromper un jaloux,
» protéger un amant, calomnier une rivale, filer
» une intrigue, glisser un billet doux ; enfin elle

» est propre à tout. J'espère, madame, qu'elle
» vous conviendra parfaitement. »

Georgette sourit à mademoiselle Rose, qui lui fait une jolie petite révérence et se retire.

« Maintenant, madame, » continue Lafleur;
« car je ne dois plus vous nommer autrement,
» vous êtes chez vous. Je vais aller rejoindre
» mon maître, qui est, j'en suis certain, bien
» curieux de savoir le résultat de mon voyage.
» Le pauvre homme va être enchanté!... Atten-
» dez-vous à le voir ce soir. — Quoi! Lafleur,
» si vite que cela! — Mais, à son âge, on n'a
» pas de temps à perdre. — Eh! que lui dirai-
» je? — Ma foi, tout ce que vous voudrez; une
» femme est-elle jamais embarrassée dans un
» galant tête-à-tête!... Vous vous en amuserez.
» —Pour m'en amuser, passe; mais son amour!
» — Parbleu! un amant de soixante ans n'est-il
» pas bien redoutable!... Ces messieurs-là font
» les roués en société; ils affectent un langage
» libertin, des manières lestes, et veulent se
» faire passer pour d'aimables polissons... Mais

» dans le tête-à-tête ils ne sont pas reconnais-
» sables... Leur opposer de la résistance, avoir
» l'air de les craindre, voilà tout ce qu'il leur
» faut, et ce serait leur jouer un mauvais tour
» que de leur céder; mais les femmes ont trop
» de pénétration pour cela : il faudrait être bien
» méchante ou bien innocente pour les mettre
» à l'épreuve. — Allons, tu me rassures, La-
» fleur; mais cet enfant...—Nous n'en sommes
» pas là! d'ailleurs je vous ai entourée de gens
» sur lesquels vous pouvez compter. Soyez donc
» sans inquiétude; vous êtes jolie, je vous pro-
» tége; mon maître est un sot, votre femme de
» chambre est rusée, avec tout cela on doit bra-
» ver les événements. »

Georgette, restée seule, admire son hôtel, ses meubles, ses parures, forme mille projets charmants. Elle oublie le passé et ne s'occupe pas de l'avenir : c'est ordinairement le moyen d'être heureux.

Suivons Lafleur chez son maître. Luderliche s'empresse d'ouvrir à l'homme de confiance

qui, après avoir vu le chien, le singe et le perroquet, parvient enfin près de son maître.

Un clair-obscur règne dans cet asile du mystère. Lafleur, marchant sur la pointe du pied, approche d'un lit à estrade, orné de rideaux de taffetas rose, à franges d'argent. De petits amours, tenant des guirlandes de fleurs, sont placés au-dessus d'une glace qui termine et répète le tableau. Malheureusement M. de Lacaille ressemble plutôt à un marmiton qu'à un amour, et les zéphirs qui l'entourent forment un contraste grotesque avec lui.

Lafleur aperçoit son maître enterré sous des oreillers et des couvertures. Un ronflement non interrompu prouve à Lafleur que M. de Lacaille ne l'a pas entendu entrer; mais, sûr du plaisir qu'il va lui causer, il se décide à l'éveiller. Lacaille se vantait d'avoir le sommeil extrêmement léger; cependant les croquignoles que Lafleur lui administre sur le nez ne peuvent le tirer de son assoupissement : le zélé domestique se voit forcé de le bourrer de coups de

poing dans le dos; enfin Lacaille ouvre les yeux, étend les bras, et aperçoit Lafleur, ce qui le réveille tout-à-fait.

Enchanté de revoir son messager d'amour, Lacaille se lève sur son séant. Lafleur s'excuse d'avoir troublé le repos de son maître; mais la nouvelle qu'il apporte ne devait point éprouver de retard.

Ce début comble de joie notre vieil amoureux. Lafleur lui conte comment, après bien des peines, des événements et des obstacles insurmontables pour tout autre, il est parvenu à conduire à Paris la charmante Georgette, qui, sous le nom de madame de Rosambeau, áttend, dans l'hôtel qui lui est destiné, que son vainqueur, le séduisant Lacaille, vienne lui jurer amour et fidélité.

Lacaille est transporté de joie; son ivresse est à son comble; il se roule dans son lit; il ne peut plus rester en repos, et saute en chemise dans sa chambre, ce qui laisse à Lafleur la faculté de juger que Georgette ne courra pas de

grands dangers dans un tête à-tête, à moins que l'amour ne fasse des miracles.

M. de Lacaille veut s'habiller tout de suite; en vain Lafleur lui fait observer que madame de Rosambeau, ayant voyagé toute la nuit, doit avoir besoin de repos, et qu'il ne peut la voir si matin : le vieux fou n'écoute rien; mais sa toilette devant être portée à la perfection durera au moins toute la matinée, et cela rassure Lafleur.

Rien n'est oublié pour faire de Lacaille le petit-maître le plus soigné. Les valets ne savent où donner de la tête, tant leur maître devient pétulant. Les peaux de lapins, les corsets, le blanc, le noir, les boucles à l'enfant vont leur train. La culotte collante est passée, mais il faut la monter encore : Lafleur travaille avec deux Jockeys pour faire entrer dedans le ventre et le derrière de son maître; déjà Lacaille voit se dessiner des formes séduisantes, mais crac... en respirant il fait péter l'étoffe, les boucles

sautent, les bretelles cassent .. et l'illusion est détruite.

Lacaille s'emporte contre le tailleur, n'osant pas jurer contre la grosseur de son postérieur. « Ces coquins-là ne savent pas coudre un bou-
» ton!—C'est vrai, monsieur.—Lafleur, donne-
» moi mon pantalon de tricot téton de Vénus,
» je m'en contenterai puisqu'il le faut. — Ah!
» monsieur, il vous va comme un ange... il
» vous prend bien, vous avez l'air d'un joû-
» teur! — Trouves-tu?... allons, je le garde-
» rai. »

Enfin la toilette est terminée, et M. de Lacaille, pouvant à peine marcher, tant son pantalon est collant, et se tenant difficilement sur des bottes à la hussarde dont les talons ont trois pouces de haut, se dirige en faisant le joli-cœur vers la demeure de sa divinité.

Il était une heure de l'après-midi. Georgette était encore dans son lit, Rose accourt lui annoncer qu'un monsieur veut lui parler. « Quoi?
» déjà! — Ah! madame, si vous saviez quelle

» drôle de tournure !... — Je devine qui c'est.
» — Je vais dire que vous êtes encore au lit et
» que vous ne pouvez le recevoir. — Non, Rose,
» il faut que je le voie tôt ou tard ; j'aime au-
» tant m'en débarrasser tout de suite... Rose,
» tu te tiendras prête à paraître dès que je son-
» nerai. — Oui, madame. — Va dire à M. de
» Lacaille qu'il peut entrer. »

Rose va chercher le vieil amphytrion. Pendant ce temps, Georgette, étendue sur son lit, prend la position qui dessine le mieux ses formes séduisantes ; elle chiffonne avec grâce le bonnet qui serre une partie de ses cheveux. A quoi bon, dira-t-on, ces apprêts pour monsieur de Lacaille, et qu'importe qui ce puisse être, une femme veut toujours paraître jolie, toujours plaire, même à celui qu'elle ne veut pas aimer.

Lacaille est introduit, Rose se retire. La vue du lit où repose sa belle cause à notre amoureux une telle émotion, qu'il reste au milieu de la chambre sans oser avancer. Georgette

qui croit qu'il n'ose faire du bruit, soulève son rideau et l'aperçoit immobile, la bouche ouverte, une jambe en l'air, et l'œil presque enflammé. Elle ne peut alors retenir de longs éclats de rire. Lacaille recouvre la parole :

« Pardon, belle dame, si.... — Ah! ah! ah!
» — L'émotion que la vue de vos charmes dont
» ce demi-jour relève encore la... — Ah! ah!
» — Enfin, belle dame.... il n'est pas étonnant
» que je reste court en voyant tant d'appas. »

Le pauvre Lacaille était si troublé qu'il ne savait plus ce qu'il disait. Georgette eut pitié de son embarras, et modéra sa gaîté.

« Eh bien! monsieur, vous n'avancez pas....
» est-ce que je vous fais peur? — Ah! belle
» dame, de quoi aurait-on peur, avec vous! »

Lacaille, enchanté de cette pointe, retrouve sa présence d'esprit. Il s'approche en sautillant, et s'assied contre le lit de Georgette,

« Je crains, belle dame, d'avoir troublé vo-
» tre repos, et de m'être présenté trop matin.
» — On ne saurait, monsieur, avoir un réveil

» plus agréable. » Ici Lacaille se frotte le menton de plaisir, et ne voit pas qu'il enlève une partie du blanc qui couvre sa figure. Georgette se pince les lèvres pour ne pas éclater.

« Oserais-je vous demander, belle dame,
» comment vous avez trouvé cet hôtel? — Su-
» perbe, tout ce qu'il renferme est du dernier
» goût. — Je le crois bien, cela m'a coûté as-
» sez cher! mais j'ai toujours aimé à faire des fo-
» lies!... — La jeunesse n'a qu'un temps.... —
» C'est vrai, et je n'ai jamais su modérer mes
» passions! — On s'en aperçoit en vous voyant.
» — Trop bonne, en vérité. — Ce n'est pas à
» votre âge que l'on se corrige. — C'est ce qu'on
» m'a dit cent fois. — La raison est bien fai-
» ble, quand on a le cœur tendre. — J'ai tou-
» jours été tendre, je sens, belle dame que je le
» suis davantage près de vous. Vos yeux sont
» les étincelles du flambeau de l'amour. — Ah!
» monsieur, vous êtes trop galant.

Lacaille veut respirer pour achever de prouver sa tendresse; mais se rappelant l'aventure

de sa culotte, il se contient, et sa poitrine oppressée ne laisse échapper qu'un gémissement sourd qui effraie Georgette.

« Ah! monsieur, seriez-vous malade? — Je
» ne suis malade qu'auprès de vous, belle dame,
» et c'est un mal...... pour un bien. — Je vous
» avoue que je ne comprends pas ce que vous
» voulez dire. — Je le crois bien... vos regards
» bouleversent mes idées... — Si mes yeux
» vous font perdre la raison je vais les fermer.
» — N'en faites rien, de grâce!. . d'ailleurs il
» ne serait plus temps!... » (Nouveau gémissement) « — Mais en vérité, monsieur, vous étouf-
» fez, je crois? — Du tout!... ce sont des vents
» que j'ai dans l'estomac. — Vous êtes peut-
» être gêné dans vos habits? — Nullement,
» belle dame, nullement? »

Lacaille, pour faire voir qu'il n'est pas gêné, s'agite sur sa chaise comme un possédé; il se tourne et se retourne si souvent, que la sueur découle de son front. Georgette se retourne dans son lit. pour ne pas lui rire au nez. Cha-

que mouvement de la belle rieuse fait apercevoir à Lacaille des formes enchanteresses : cela achève de l'échauffer ; il s'empare d'une main fort blanche, et rapproche sa chaise du lit.

« Prenez garde, monsieur, vous allez glisser,
» ne vous penchez pas tant sur votre chaise....
» le parquet est tellement frotté !.... — Je ne
» pourrais que faire une chute heureuse, belle
» dame, vous avez, m'a-t-on dit, quitté sans
» regret la campagne que vous habitiez ? — Cela
» est vrai, monsieur; elle n'avait plus de char-
» pour moi. — Ce séjour en aurait-il davantage ?
» — Sans doute ! — Les plaisirs y naîtront
» sous vos pas; je veux les fixer près de vous. Je
» ne mets à cela que quelques petites condi-
» tions... — Des conditions. — Bien légères !
» Lafleur a dû vous en instruire. — Il est des
« choses que l'on exprime mieux soi-même
» que par l'intervention d'un autre. »

La méchante veut pousser à bout le pauvre Lacaille; celui-ci voit que c'est l'instant de faire sa déclaration ; il tousse, soupire, se gratte l'o-

reille, arrange ses boucles, tend le jarret, et regarde Georgette d'un air qu'il tâche de rendre plus que malin.

« Que pourrais-je vous dire, femme adora-
» ble, que vous n'ayez déjà deviné? Mon cœur
» n'est plus à moi, je vous adore, compatissez à
» mes tourments! »

Lacaille, qui se sent en verve, presse avec force la main de sa belle, qui ne répond que par un rire continuel. Femme qui rit est bientôt vaincue. Notre amoureux sait cela par souvenir; il voit que l'instant est venu de triompher de sa conquête. Un amant de vingt ans l'aurait déjà fait, mais à soixante on va moins vite en besogne. Lacaille conjure Georgette de mettre un terme à ses rigueurs; celle-ci n'avait pas l'air trop sévère : elle sourit avec malice à son timide amant..... Pour le coup il n'y a pas moyen de reculer : Lacaille baise avec transport la main dont il s'est emparé, mais Georgette veut la retirer, et, essayant de soustraire son bras aux baisers de son amant, elle laisse

apercevoir un sein de neige bien capable d'augmenter le délire de l'entreprenant Lacaille.

En effet, la vue de deux globes d'albâtre le met hors de lui. Il quitte sa chaise, s'élance sur la pointe du pied contre le lit qui recèle tant de charmes; dans l'ardeur qui le consume il veut baiser ce sein qui opère en lui des miracles. Georgette le repousse; mais il est devenu téméraire, il baise tout, même la chemise de sa belle... enfin il va toucher ce que ses yeux dévorent.... mais ô malheur! ainsi que le lui avait prédit Georgette, ses bottines glissent sur le parquet, il veut s'accrocher aux rideaux; il les arrache... il tombe lourdement au pied du lit, et sa tête disparaît dans un vase de nuit qui se trouvait là pour compléter son infortune.

Georgette rit comme une folle; cependant, voyant au bout de quelques minutes que monsieur de Lacaille reste sous son lit, et craignant qu'il ne lui soit arrivé quelque accident, elle sonne de toute sa force. Rose accourt. La vue de Lacaille étendu devant le lit, et cherchant à

retirer sa tête du vase nocturne, met en gaîté la jeune femme de chambre : elle n'a pas la force d'aider à Lacaille à se relever. Georgette qui s'aperçoit alors de la situation de son séducteur, mêle ses éclats de rire à ceux de Rose.

Enfin Lacaille parvient à dégager sa figure. Il se relève ; Georgette veut reprendre son sérieux ; mais le visage décomposé du pauvre homme n'était pas fait pour modérer sa gaîté. Lacaille, qui a besoin de se mettre dans un état plus décent, prend son chapeau, sa badine, et affectant de rire lui-même du petit accident qui lui est arrivé, va baiser la main de Georgette; lui annonce qu'il viendra la chercher le soir dans sa voiture, et s'éloigne en se félicitant de son premier succès.

En voyant revenir son maître, Lafleur craint que la première entrevue n'ait été orageuse ; mais il est bientôt rassuré par la gaîté de M. Lacaille.

« Mon cher Lafleur! je suis le plus heureux » des hommes... Donne-moi de l'eau de lavande.

» — Oui, monsieur... en voilà.... Il paraît que
» vos amours sont en bon chemin? — Oui, La-
» fleur ; j'ai vu, j'ai plu, j'ai vaincu! — Et vous
» êtes tombé, à ce qu'il paraît? — Ce n'est
» rien... Quelle femme, mon ami!... — Cela
» sent d'une force! — Que d'appas! — Vous
» ne vous êtes pas blessé, monsieur? — Non,
» mon ami; tout en est divin! ses yeux, sa
» bouche, son sein, ses... — Votre perruque en
» a aussi. — Comme je la pressais! — Faible-
» ment, cependant. — Comme elle se défen-
» dait avec mollesse!... — Votre nez est écor-
» ché! — Cette femme-là me fera tourner la
» tête. — Il faudra prendre du vulnéraire, mon-
» sieur. »

Pendant que Lafleur se donne au diable pour deviner comment son maître peut revenir aussi satisfait dans un pareil état, madame de Rosambeau s'entretient avec Rose du personnage qui les a tant fait rire.

« Il faut convenir, » dit Rose, « que ce mon-
» sieur prend assez bien les choses. — Ah!

» Rose, il a glissé bien à propos. — Madame,
» je vous plains, si vous n'avez à craindre que
» de semblables amoureux. — Il en est, Rose,
» qu'on est forcée d'écouter. — Oh! sans dou-
» te..... je comprends bien, madame; mais
» ceux-là n'empêchent pas d'en écouter d'au-
» tres. — Tu crois, Rose? — Certainement,
» madame; jeune et jolie comme vous l'êtes,
» vous ne manquerez pas d'adorateurs. — Vrai-
» ment, Rose, tu me trouves donc?... — Char-
» mante, madame, et mille fois trop belle pour
» ce vieux fou, qui mérite bien qu'on s'amuse
» à ses dépens. — Mais, Rose, la délicatesse....
» — A votre âge, madame, on ne doit écouter
» que son cœur, et je suis bien sûre que le vôtre
» ne vous parle pas en faveur du monsieur de
» tout-à-l'heure. — Oh! non. »

Georgette se leve, elle se mire devant une psyché, et Rose, en regardant la taille de sa maîtresse, croit s'apercevoir que le cœur de madame a déjà parlé en faveur de quelqu'un.

« Quelle heure est-il, Rose ? — Trois heu-
» res, madame ; c'est le moment de la prome-
» nade. Il fait une belle gelée, le temps est su-
» perbe. — Mais puis-je sortir seule ? — Eh !
» pourquoi donc vous gêner ? — Si ce M. La-
» caille s'en fâchait ?... — Tant pis pour lui.
» Que vous êtes bonne !... On mène ces mes-
» sieurs-là comme on veut ; il ne s'agit que de
» les accoutumer, dès le commencement, à
» faire toutes vos volontés, et avoir une attaque
» de nerfs quand ils veulent trouver à redire à
» vos actions. — Je suivrai tes conseils, Rose.
» — Vous vous en trouverez bien, madame, je
» suis une fille instruite ; Lafleur savait bien ce
» qu'il faisait en me plaçant près de madame.
» Dans le siècle où nous sommes, les hommes
» sont si trompeurs qu'il faut être fine pour les
» conduire !.. mais quand une femme veut s'en
» donner la peine, elle est toujours certaine du
» succès. Lafleur m'a dit que madame arrivait
» de la campagne ; d'après cela, il est certaines
» choses que madame peut ignorer, et dont il

» est de mon devoir de l'instruire. — Oui,
» Rose, je suis encore bien ignorante, mais j'ai
» bonne envie de ne plus l'être. Dis-moi ce que
» tu penses des hommes de Paris. — Eh ! ma-
» dame, ils sont de même partout : remplis d'a-
» mour-propre, d'égoïsme, d'inconstance; ils
» veulent être heureux, voilà leur première loi;
» ils le sont souvent aux dépens des femmes
» sensibles ou trop faibles, qui ont la bonhomie
» de croire à leurs serments. Jaloux par amour-
» propre, plutôt que par amour, les hommes
» craignent d'être trompés, parce que cela hu-
» milie leur vanité. Ils nous encensent tant que
» nous sommes jolies et que notre possession
» leur offre du plaisir; mais demain, si nous
» cessons d'être belles, ils cessent de s'occuper
» de nous. Ils ont six maîtresses à la fois, parce
» qu'ils ne connaissent que le plaisir des sens, et
» qu'ils sont trop faibles pour résister à la plus lé-
» gère agacerie; cependant ils veulent que nous
» n'ayons qu'un amant ! Mais nous connaissons
» leur faiblesse, et, avec un peu de coquetterie,

» nous menons à la baguette ceux qui se croient
» les maîtres du monde. »

Mademoiselle Rose avait étudié le cœur masculin ; Georgette, guidée par elle, et l'esprit imbu de ses préceptes, ne pouvait manquer d'aller loin.

Georgette se décide à sortir, mais elle emmène Rose; celle-ci lui a dit qu'il était du bon genre de sortir avec sa femme de chambre. Ainsi que l'avait prédit Rose, madame de Rosambeau est suivie, lorgnée, admirée, on fait foule autour d'elle. Notre jeune coquette est enchantée : jamais promenade ne l'a tant amusée.

On rentre à l'hôtel. Rose complimente sa maîtresse sur sa tournure et ses grâces, qui lui ont valu un triomphe complet, car un jeune militaire les a suivies jusqu'à l'hôtel, et un élégant à lorgnon a glissé un billet dans la main de Rose.

« Un billet ! » s'écrie Georgette, « sachons vite
» ce qu'il contient. »

On ouvre le billet, c'est à Rose qu'il est adressé.

« Ma chère amie, ta maîtresse est adorable, » j'en raffole ; fais-moi faire sa connaissance ou » je meurs. Je t'attends demain chez moi avec » vingt-cinq louis et du chocolat. Folleville, rue » d'Antin, n. 1. »

Le style est laconique, mais il promet. « Ce » jeune homme est fou, » dit Georgette ; « est-ce » que tu iras chez lui, Rose ? — Pourquoi pas, » madame, que risqué-je !.... Une femme de » chambre bien apprise ne refuse pas un dé- » jeuner offert avec tant de grâce. Je cours main- » tenant chez notre portier demander ce que le » jeune militaire lui a dit. — Mais, Rose, n'est- » ce pas une imprudence de questionner cet » homme ? — Oh ! ne craignez rien, madame, » tous les domestiques vous sont dévoués ; La- » fleur les a choisis exprès : oh ! vous êtes bien » entourée ! »

Rose descend, et remonte bientôt après apprendre à sa maîtresse que le jeune officier a

demandé au concierge comment se nommait madame, ce qu'elle faisait, si elle était mariée, etc. Le portier a répondu adroitement que madame était veuve et arrivait de la campagne. Le jeune homme s'est éloigné, mais sans doute l'amour lui inspirera quelque moyen pour s'introduire chez la jolie veuve.

On était très-occupé de ces aventures, lorsque Lacaille se présenta ; il était suivi de Lafleur, qui salua Georgette fort respectueusement.

« Je viens vous surprendre, belle dame, » dit en s'avançant le Lovelace du Marais, « je » viens vous demander à dîner, et ce soir je vous » mène dans un cercle brillant dont je ne doute » point que vous ne fassiez les délices. — On » ne peut, monsieur, me causer une surprise » plus agréable. »

Lacaille sourit à cette réponse qui le charme, et l'on se met à table. Le dîner est gai, quoique monsieur et madame soient tête-à-tête.... mais Georgette s'amusait de son convive, et

celui-ci se croyait encore plus aimable que de coutume. Le champagne achève de donner un libre essor à ses saillies. Échauffé par le vin, Lacaille se permet de baiser la main de sa maîtresse, mais il ne va pas plus loin : il n'était pas homme à tenter deux fois dans le même jour de grandes entreprises.

Huit heures sonnent, on se lève de table, Lacaille présente sa main à madame de Rosambeau, on monte en voiture, et l'on part pour se rendre rue des Francs-Bourgeois.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

Pages.

CHAP. I. — Un intérieur. — Les mauvaises langues. 1

II. — Le dimanche.—Dîner.—Évasion. 6

III. — Le fermier Jean. 16

IV. — La diligence. 22

V. — L'auberge. 32

VI. — La nuit aux aventures. . . . 42

VII. — Départ. — Arrivée. 61

VIII. — Tableaux champêtres. . . . 66

IX. — L'amour entre en scène. — L'innocence y restera-t-elle ?. . 77

X. — L'orage. — Nouveaux personnages 104

XI. — Le premier pas. 115

XII. — La récompense d'un bienfait. . 136

XIII. — L'amant comme il y en a peu. 145
XIV. — Séjour à Paris. 155
XV. — L'entrevue. 169
XVI. — Retour à la ferme. 176
XVII. — Le diable s'en mêle. 184
XVIII. — Portrait d'un homme du jour. . 192
XIX. — Lafleur fait des siennes. . . 213
XX. — Le feu d'artifice. 224
XXI. — Causons un peu. 236
XXII. — Pauvre Charles. 249
XXIII. — Madame de Rosambeau. . . . 277

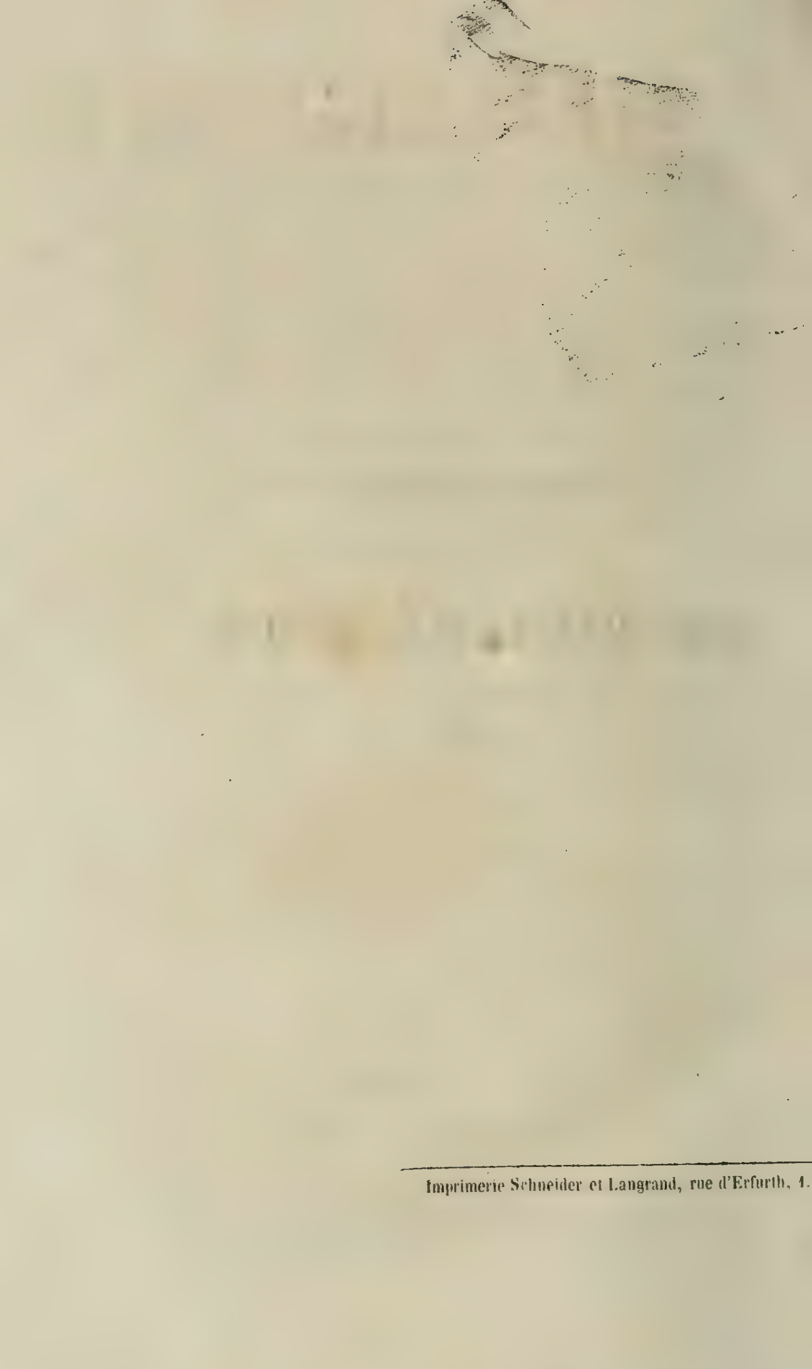
COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

XIV



Imprimerie Schneider et Langrand, rue d'Erfurth, 1.

GEORGETTE

PAR

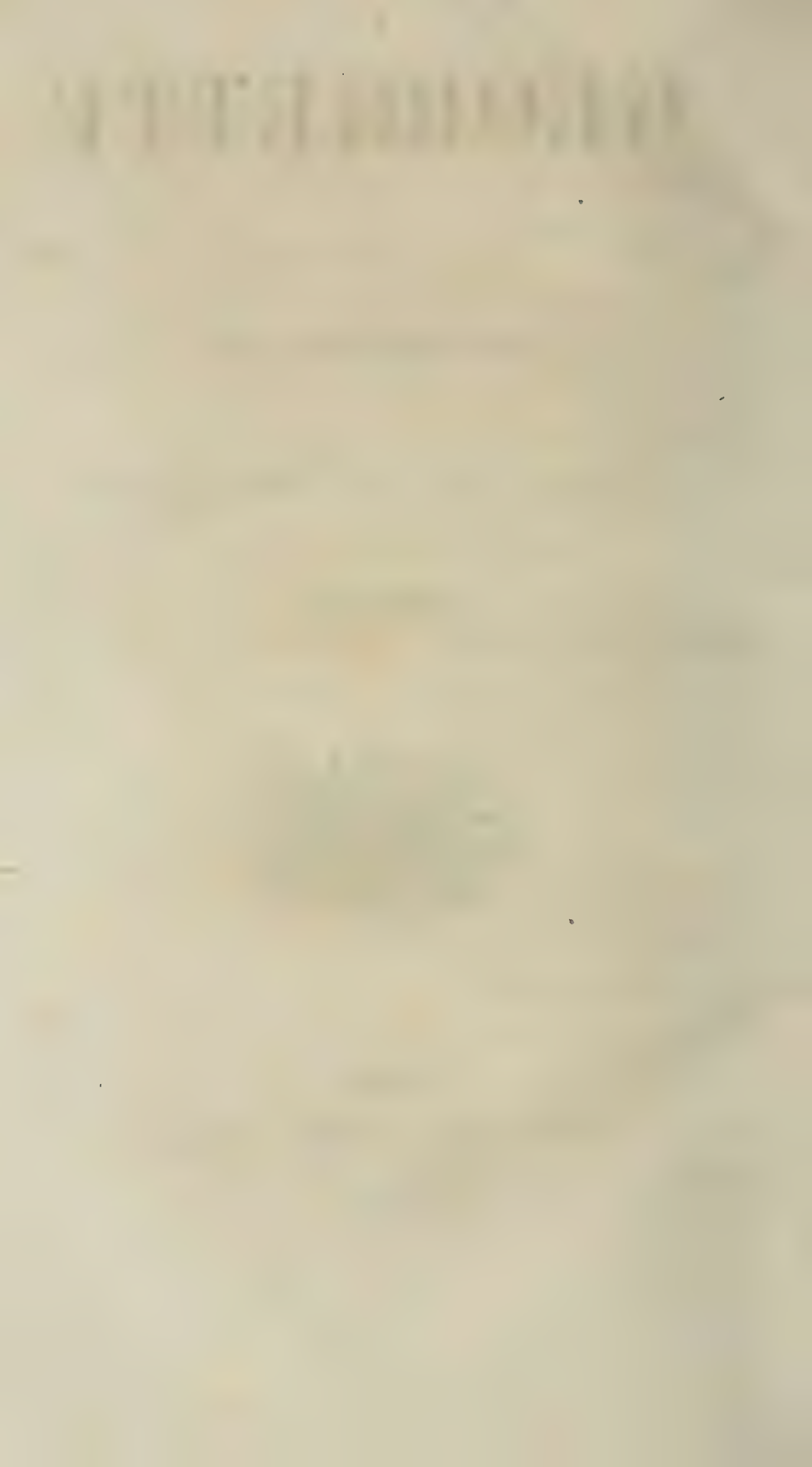
CH. PAUL DE KOCK.

> Si la volupté est dangereuse, des plaisanteries ne l'inspirent jamais.
>
> VOLTAIRE.

TOME SECOND.



PARIS,
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
34, RUE MAZARINE.
1845



GEORGETTE.

CHAPITRE XXIV.

SOIRÉE AU MARAIS.

—

Le long de la route, Lacaille a soin d'instruire sa belle qu'il la présente partout comme sa cousine, veuve d'un officier de mérite, et qu'il est important qu'elle ne contredise pas cela.

Georgette promet ce qu'on veut, car, tout en écoutant son compagnon, elle n'est occupée que de ses deux conquêtes du matin.

La voiture s'arrête devant un hôtel antique, dont le temps a noirci les murailles. Georgette entre dans une grande cour, d'où elle entend le son aigre d'un violon, sur lequel un amateur râcle des contredanses.

« Il y a donc bal ici, monsieur? demanda notre héroïne à son conducteur. « — Oui, » madame ; c'est-à-dire, ce n'est pas précisé- » ment un bal, parce que cela est sans préten- » tion ; nous nous réunissons ainsi tous les huit » jours : les papas et les mamans jouent la » bouillotte, le boston et le reversis, tandis que » nous autres jeunes gens nous sautons et jouons » à de petits jeux. Nous appelons cela une *soi-* » *rée agitée*. Vous verrez, je suis certain que » vous ne vous ennuierez pas. — Je suis fort » curieuse de connaître vos soirées agitées. »

Pendant ce dialogue, qui a lieu dans la cour, le portier crie à tue-tête pour appeler la domestique qui est chargée d'éclairer les arrivants : « Madame Godin! madame Godin!... où est-

» elle donc passée?... elle était là il n'y a qu'un
» moment!... — Papa, elle court après son
» chat qui est en chaleur, parce qu'elle a peur
» qu'il fasse des petits à la chatte de madame
» Mirodon, qui l'a bien priée d'avoir l'œil sur
» lui. Je crois que je l'ai vue descendre à la cave.
» — Eh bien! va donc la chercher, Suzon; dis-
» lui qu'on l'attend pour annoncer chez ma-
» dame de Vieux-bois. — J'y vais, papa. »

Pendant que madame Godin court après son chat, et Suzon après madame Godin, Georgette, qui a froid dans la cour, demande à Lacaille si l'on ne pourrait pas se passer de madame Godin pour entrer chez madame de Vieux-bois. — « Non, belle dame, cela est im-
» possible, c'est elle qui annonce, nous ne
» pouvons point entrer sans être annoncés, cela
» serait manquer à l'étiquette; et l'on y tient
» beaucoup ici. — Mais quand on va voir ses
» amis, pourquoi tant de cérémonies? — Belle
» dame, ce ne sont pas des amis que nous al-

» lons voir, et ici le *décorum* est de rigueur. —
» C'est différent ; mais serai-je bien reçu, moi,
» monsieur, que l'on a pas invitée, dans une
» maison où l'on est si sévère sur le cérémonial?
» — Oui, belle dame, vous avez des diamants,
» une mise de la dernière élégance, et, présen-
» tée par moi, vous pouvez compter sur un ac-
» cueil flatteur. — Ainsi quand même je ne
» dirais rien?... — Vous serez toujours fort ai-
» mable!... d'ailleurs, vous avez voiture, cela
» suffit. — C'est fort commode pour certaines
» gens. »

Suzon revient enfin avec madame Godin, qui tient son chat dans ses bras. « Ah! pardon,
» monsieur de Lacaille! c'est ce libertin de
» Mouton qui est cause de... Donnez-vous la
» peine de monter.... Mouton, Mouton.... Ah!
» polisson, vous alliez courir. Il y a bien long-
» temps qu'on n'a eu l'honneur de vous voir,
» monsieur... Voulez-vous vous tenir, Mouton.
» Je vous ferai couper. polisson! Madame crai-

» gnait que vous ne fussiez malade, monsieur.
» Non, libertin, vous ne vous en irez pas. »

On arrive devant l'appartement. Madame Godin ouvre la porte du salon sans lâcher son chat, et après avoir demandé le nom de Georgette, annonce M. de Lacaille et madame de Rosambeau.

L'aspect du cercle nombreux au milieu duquel elle se trouvait aurait pu embarrasser une jeune femme qui faisait son entrée dans le monde, surtout en remarquant le maintien raide des personnes de la société, qui se levèrent toutes avec un ordre parfait, saluèrent comme des marionnettes à ressorts, et reprirent leur place avec un flegme tragi-comique; mais Georgette n'était pas timide; voyant au premier coup-d'œil le plaisir qu'elle goûterait dans une semblable réunion, elle se promet d'observer assez dans une soirée pour n'avoir pas besoin d'y venir une seconde.

Les parties n'étaient pas encore commencées.

L'arrivée de Lacaille produit une rumeur de satisfaction ; il présente avec assurance sa jeune parente, madame de Rosambeau, qui est accueillie avec satisfaction et conduite à la place d'honneur, dans une immense bergère, à côté de la cheminée, ayant à ses pieds le petit chien de madame, qu'elle ne manque pas de caresser et de trouver charmant, quoiqu'il ne sût que mordre et aboyer ; mais Georgette avait déjà l'esprit de société.

Lacaille est bientôt entouré d'une foule de jeunes gens qui admirent la coupe de son habit, qui cache à peine ses fesses. Les jeunes demoiselles viennent lui demander s'il a pensé à chercher des proverbes nouveaux, et s'il a apporté sa petite flûte pour accompagner l'amateur de première force, qui joue la contredanse comme Tolbecque.

Pendant que Lacaille tenait tête à tout le monde, Georgette, ne connaissant personne, était forcée de s'en tenir au petit chien, et déjà

les deux côtés de sa mâchoire étaient fatigués des bâillements qu'elle cachait sous son mouchoir, lorsque la maîtresse de la maison, prenant la parole, proposa de varier les amusements.

« Allons, mesdemoiselles, allez vous mettre » en place. Est-ce que vous n'entendez pas » M. de Sonzaigre qui donne le signal? »

Effectivement, depuis un quart d'heure l'amateur régalait la société de petits airs variés fort divertissants. Les jeunes personnes vont se ranger dans l'antichambre qui fait la salle de bal, attendant qu'il se présente des cavaliers. D'autres demoiselles, dédaignant le plaisir de la danse, bon, disent-elles, pour des enfans, et qui, à cet égard, ne leur convient nullement, s'emparent de l'alcôve demadame de Vieux-Bois, qu'elles transforment en théâtre; à l'aide de paravents qui servent de coulisses, se disposent à représenter un petit proverbe impromptu qu'on répète depuis six semaines.

Ceux qui ne se soucient pas de deviner la pièce forment des bouillottes ou des bostons. Madame de Vieux-Bois propose à Georgette de faire quelque chose ; mais celle-ci, qui ne joue point, la remercie en l'assurant que le tableau de sa charmante société l'amuse suffisamment.

Un monsieur d'une cinquantaine d'années, d'une physionomie spirituelle, mais un peu goguenarde, ayant le regard fin et moqueur, et qui, depuis longtemps, lorgnait madame de Rosambeau, vient alors se placer auprès d'elle. C'était un célibataire, curieux et tatillon, comme tous les vieux garçons. Il désirait lier conversation avec la jolie dame, Georgette, de son côté, n'était pas fâchée de trouver à qui parler.

« C'est la première fois que l'on a le plaisir » de voir madame dans cette maison... — Oui, » monsieur. — C'est à M. de Lacaille que nous » devons ce bonheur ; je lui en ferai mes re-

» merciments particuliers. Madame est sa pa-
» rente? — Oui, monsieur. — Madame est
» veuve? — Oui, monsieur. — Veuve à votre
» âge, madame ! et avec votre figure, on ne sau-
» rait l'être longtemps ! — Vous êtes trop hon-
» nète, monsieur. — Vous habitez la campagne
» ou la ville, madame? — Je suis à Paris de-
» puis hier. — Ah! et comptez-vous vous y
» fixer? — Je le crois. — Je m'en félicite, ma
» dame, dans l'espoir que cela nous procurera
» quelquefois le plaisir de vous posséder dans
» nos petites réunions. — Mais vous voyez,
» monsieur, que je n'y suis pas d'une grande
» utilité... je ne joue ni proverbe ni boston. —
» Qu'importe ! vous vous amuserez à regarder,
» à écouter. Je vous mettrai, si vous le permet-
» tez, au fait des aventures de la société; je
» vous apprendrai l'histoire d'une partie des per-
» sonnes qui la composent. »

Et sans attendre la permission de madame de Rosambeau, M. Plinplan (c'est le nom de

l'officieux voisin) se mit en devoir d'instruire Georgette de ce qu'il appelait la chronique du Marais.

« Tenez, voyez-vous ce monsieur qui joue à
» la bouillotte, dont la mise est un peu négli-
» gée, la redingote sale et la coiffure en désor-
» dre? c'est un juge au tribunal de police cor-
» rectionnelle; le matin il inflige des peines à
» ceux qui se conduisent mal dans le monde;
» le soir il perd au jeu son bien et celui de ses
» enfants. Il fait son vatout à chaque coup.
» Lorsqu'on est longtemps sans le voir, on sait
» qu'il est sans argent.

» Ce gros monsieur, à face rubiconde, tient
» tête pour jouer à celui dont nous parlions tout-
» à-l'heure ; mais on peut juger, par sa figure,
» qu'il conserve de quoi bien dîner ; je l'en féli-
» cite : tant qu'il n'en perdra pas l'appétit, il y
» aura de la ressource.

» Voyez-vous cette dame qui fait la partie de
» ces messieurs? elle parle du nez tellement

» qu'on a de la peine à l'entendre ; ses yeux
» sont un peu éraillés ; ses dents un peu noires ;
» sa peau est couperosée, son nez bourgeonné.
» La conduite de cette dame a été jadis fort dé-
» rangée..... Et nous savons à quoi nous tenir
» sur l'histoire de feu son mari, banquier, ban-
» queroutier, si vous le voulez, qui est mort à
» la Conciergerie, pour avoir soi-disant gratté
» un pâté sur une lettre de change de cent mille
» francs, ce qui donna lieu à une affaire portée
» au criminel, dans laquelle on prétendit que le
» cher monsieur avait gratté un zéro au lieu
» d'un pâté... Mais il est mort, j'aime à le croire
» innocent. On reçoit la veuve parce qu'elle
» joue continuellement. Je conviens que, dans
» une société choisie, on ne devrait point ad-
» mettre cette femme-là, mais elle fait aller le
» flambeau, cela mérite considération.

« Qu'entendez-vous par le flambeau, mon-
» sieur ? je ne vous comprends pas. — Je le
» crois bien, madame ; c'est une rétribution que

» la maîtresse de la maison lève sur chaque
» joueur : vous connaîtrez cela plus tard... —
» Cela rapporte-t-il beaucoup ? — Mais il y a des
» maisons qui ne vivent que du produit du
» flambeau, et qui trouvent le moyen de donner
» de grands dîners les jours de soirée.

» Vous m'étonnez, monsieur, je n'aurais pas
» cru que dans une réunion d'amis... — Ah !
» madame, on voit bien que vous arrivez de la
» campagne !... Ce n'est pas dans une réunion
» aussi nombreuse qu'il faut chercher l'amitié ;
» vous n'y trouveriez que vanité, envie, jalou-
» sie et médisance. Chacun parle sur son voi-
» sin, chacun cherche à tourner en ridicule les
» défauts ou la mise des autres. On se dispute
» on se querelle même au jeu. Madame une
» telle est de mauvaise humeur parce qu'on
» s'occupe moins d'elle qu'à l'ordinaire ; celle-
» ci fait remarquer que l'épouse de ce vieux no-
» taire cause fort bas avec un jeune homme ;
» celle-là trouve fort mal le chapeau de sa voi-

» sine, justement parce qu'il la coiffe bien.
» Cette jeune personne, assise dans un coin,
» vomit feu et flammes contre les jeunes gens
» d'à présent, et tout cela vient de ce qu'on ne
» l'invite pas à danser. Malgré cela, on ne se
» parle que le sourire sur les lèvres, on s'em-
» brasse en se quittant ; on s'appelle mon cher,
» ma bonne petite... — Ah ! monsieur, quelle
» fausseté !... vous me feriez haïr la société. —
» Vous auriez tort, madame : quand on l'ap-
» précie, elle est amusante ; c'est un spectacle
» varié où l'on voit à chaque instant des scènes
» fort originales. Mais continuons notre revue.

» Ce petit monsieur en habit vert rapé, qui
» fait sa partie d'échecs, est un homme d'affai-
» res ; vous le voyez dans la même journée à la
» Bourse, au Palais-Royal, dans les différents
» ministères, et même devant les boutiques de
» caricatures. Causez avec lui, il va vous offrir
» de vous vendre une maison, une ferme, un
» château même ; il a six cent mille francs à

» placer, des rentes à liquider, des recouvre-
» ments à effectuer, pour vingt mille écus de
» billets à escompter. Mais, si l'on cause deux
» fois avec lui, on est certain que la seconde il
» a oublié sa bourse et qu'il vous emprunte une
» pièce de cent sous.

» Voyez-vous sur ce canapé, à côté de cette
» dame en gris... — Ce jeune homme maigre
» et jaune?... — Vous prenez cela pour un
» jeune homme? c'est une femme. — Une
» femme!... elle a toutes les manières d'un
» homme..... — On assure qu'elle en a les
» goûts : elle ne se plaît qu'auprès de sa voisine,
» qu'elle regarde comme un amant regarderait
» sa maitresse!... Méfiez-vous de ces femmes
» qui veulent changer l'ordre de la nature; ce
» déguisement n'annonce pas des intentions
» pures. Mais, comme dans le monde on s'ha-
» bitue à tout, comme on y tolère journellement
» les vices les plus révoltants, depuis longtemps
» on ne parle plus de cet hermaphrodite.

» Examinez cette grosse dame coiffée en che-
» veux avec des fleurs, des perles, des dia-
» mants, et qui, en jouant au boston, trouve
» moyen de faire à elle seule autant de bruit
» que le reste de la société; ses bras ont trois
» quarts de tour, elle fait gémir une large ber-
» gère qui peut à peine la supporter. Le mari de
» cette dame, bonhomme dans toute la force du
» terme, a cependant eu l'esprit de s'enrichir.
» Mais on voit, au ton de sa moitié, qu'elle n'a
» pas toujours vécu dans le grand monde;
» écoutez-la parler, elle appelle chacun mon
» cœur, mon chou, mon enfant, ou vilain chi-
» nois; elle vous tutoiera après un quart-d'heure
» de conversation.

» A la même table, vous voyez madame Du-
» pont, dont le mari dort dans un fauteuil Le
» cher homme n'aime que la bouillote, mais sa
» femme lui a défendu d'y jouer; il n'ose pas la
» contrarier, car lorsqu'il est indocile en so-
» ciété, elle l'enferme chez lui; on assure même

» qu'elle lui donne le fouet ; je ne l'affirme
» pas, parce que je n'entre point dans les que-
» relles de ménage, et que je n'aime pas à me
» mêler des affaires des autres ; mais ce qu'il y
» a de certain, c'est que madame Dupont porte
» la culotte.

» Voyez-vous à la bouillotte cette dame qui
» donne sa place à son mari ? dans cinq minutes
» vous verrez le mari donner sa place à sa
» femme, et *vice versa*, ils passent leur soirée à
» faire ce manége, et à force de petits *charlema-*
» *gnes*, ils se retireront avec un bénéfice hon-
» nête.

» Cette femme, jeune encore, qui se pro-
» mène dans le salon en étalant une gorge
» assez blanche, des épaules larges et un dos
» grassouillet, a la manie de vouloir faire des
» conquêtes : il n'est point d'homme ici qu'elle
» ne veuille subjuguer. Mais, malgré ses œilla-
» des, ses minauderies et ses grâces, elle com-
» mence à être délaissée. Nous savons par cœur

» son dos, sa gorge et ses reins, et cela ne fait
» plus que fort peu d'effet.

» Cette petite dame en chapeau rose, au mi-
» nois espiègle, au regard fin, n'était jadis
» qu'une petite jardinière ; mais ce vieux pro-
» cureur l'a épousée, et Dieu sait comme elle le
» mène!... cependant il faut convenir qu'elle a
» déjà le ton de la bonne compagnie... on jure-
» rait qu'elle a toujours vécu dans le monde!
» N'est-il pas vrai, madame? »

Georgette répondit oui en rougissant. Elle sentait qu'il y avait beaucoup d'analogie entre elle et la petite jardinière. M. Plinplan, sans remarquer son trouble, continue ses observations.

« Ce monsieur qui cause là-bas en se don-
» nant un air d'importance est soi-disant un
» bel esprit. Il tranche, décide, fait le seigneur,
» parce qu'il a une petite campagne à Montmar-
» tre et une loge chez Doyen. Il parle sans
» cesse de son ami le sous-préfet! mais on le

» recherche parce qu'il fait des vers pour les
» dames, des chansonnettes pour les fètes et
» des quatrains pour les petits chiens. Je suis
» certain que dans ce moment il explique le
» proverbe à la société. Tournons-nous vers
» cette scène impromptu, je vais vous en faire
» connaître quelques acteurs.

» Cette dame en rose, qui joue une mère
» sensible, et se trouve mal parce que son en-
» fant tombe sur le nez en jouant au colin-
» maillard, est mariée depuis dix ans ; mais,
» après trois mois d'hymen, son mari l'ayant
» surprise un matin, dans son boudoir, jouant
» je ne sais quelle scène avec ce petit monsieur
» brun que vous voyez là-bas, a jugé convena-
» ble de se séparer de sa trop sensible moitié.
» On a jeté feu et flamme contre le mari : c'est
» un libertin, un brutal, un jaloux, un coureur
» de filles !... un monstre à qui l'on a sacrifié
» une vierge de quinze ans !... Les dames ont
» pris parti pour l'épouse abandonnée, les hom-

» mes ont ri, les gens sages n'ont rien dit ; mais
» au bout de quelque temps, la conduite de la
» jeune dame a tout-à-fait justifié le pauvre
» époux.

» La personne qui entre en scène est une de-
» moiselle de trente-six ans, qui a déjà refusé
» plusieurs partis : elle veut un mari jeune, ai-
» mable, bien fait, spirituel, complaisant et qui
» l'adore ! Je crains qu'elle ne reste fille. En at-
» tendant, elle joue avec beaucoup de vérité,
» dans les proverbes, les tantes, les gouvernan-
» tes et ce que nous appelons les caractères.

» Cette grande dame qui joue une petite
» niaise est à son sixième enfant : pas un ne
» ressemble à son mari ; mais, en revanche, le
» dernier est tout le portrait du cousin de la
» dame, officier du hussards, très-joli garçon,
» et la terreur des maris de l'arrondissement.

» Passons dans la salle où l'on danse. Vous
» connaissez maintenant, aussi bien que moi,

» les personnes qui composent la société de ma-
» dame de Vieux-Bois. Celles dont je ne vous ai
» point parlé, c'est qu'il n'y a rien d'intéressant
» à en dire ; sans cela, je le saurais de la pre-
» mière main, car je suis à l'affût des nouvelles,
» non pas que je sois méchant ni que j'aime à
» dire du mal de quelqu'un !... bien au con-
» traire, mais je suis garçon, j'ai cinq mille
» livres de rentes et rien à faire ; il faut bien
» s'amuser à quelque chose. Je me suis logé
» exprès en face d'une jolie femme qui reçoit
» beaucoup de monde. De mes croisées je vois
» tout ce qui se passe chez elle ; et comme je
» ne veux pas qu'elle s'en doute ni avoir l'air
» d'un curieux, j'ai fait poser des jalousies à
» mes fenêtres ; je les tiens fermées, mais je
» vois fort bien derrière sans être vu, et je passe
» une partie de ma journée en observations
» avec une lunette d'approche. Ma voisine qui
» ne se doute de rien, laisse souvent ses rideaux
» ouverts, de sorte que je vois tout !... et quel-

» quefois je découvre des choses fort plai-
» santes!... »

Georgette ne peut s'empêcher de rire de la manière dont M. Plinplan passe son temps. Elle le suit dans la salle du bal, parce que ses remarques l'amusent.

L'amateur jouait du violon; Lacaille soufflait dans sa petite flûte. On dansait une seule contredanse à vingt, faute de place pour en former deux. On se brouillait dans les figures. M. Sonzaigre avait beau crier : « En avant
» deux!... la queue du chat!.. la gigue, la
» gigue donc!... ce n'est pas cela... les dames
» à droite! » Les dames vont à gauche, les cavaliers se mêlent; on s'embrouille, on ne se reconnaît plus, mais on va toujours.

« Quelle est, » dit Georgette, « cette dame
» blonde surchargée de fleurs, de clinquants?—
» Ce qu'elle est! je ne saurais trop vous le dire.
» Elle danse avec une ardeur extrême; elle a
» toujours avec elle cinq à six jeunes gens que

» sans doute elle veut former et lancer dans le
» monde. À la vérité, on ne lui voit pas trois
» fois le même cavalier, ce qui prouve qu'elle
» fait rapidement une éducation. — Et le mari?
» — Mari inconnu! on le dit à l'armée, cela
» est commode; mais depuis le temps qu'il se
» bat, il doit être mort ou général.

» Ce monsieur qui tend le jarret, arrondit les
» bras et se dessine tant qu'il peut, est le zé-
» phyr d'ici. Personne ne rivalise avec lui pour
» la danse. Quand il commence la gavotte,
» vous entendriez voler une mouche! on re-
» tient son haleine, tant on a peur de perdre le
» son d'un battement. C'est à qui l'aura pour
» danser la gavotte; il fait les délices de nos
» soirées. Il est de l'Athénée et de la société des
» *des Folâtres*. L'été, on va l'admirer au Rane-
» lagh ou à Saint-Mandé. Je ne serais pas
» étonné de le voir un jour, par complaisance,
» danser la gavotte sur le boulevard du Temple
» ou au café Turc.

»Ce monsieur qui se lance avec ardeur et
»jette les jambes de droite et de gauche, prend
»à lui seul, pour danser, plus de place que trois
»élégants du jour (qui, à la vérité, marchent
»au lieu de danser). Cet intrépide cavalier, de
»cinquante-cinq ans à peu près, ne manque
»pas une contredanse; il valse sans perdre ha-
»leine, et, dans la sauteuse, je l'ai vu deux fois
»perdre sa perruque, sans vouloir pour cela
»s'arrêter. Il est surnommé l'infatigable, mais
»sa femme assure qu'il ne mérite pas ce so-
»briquet.

»Cette demoiselle qui met tant d'action à
»danser et qui va toujours à contre-mesure, est
»la nièce de madame de la Muraille, vieille
»femme que vous voyez derrière le joueur de
»violon. La bonne tante se lamente en voyant
»que, malgré le maître de danse à vingt-qua-
»tre sous le cachet, sa nièce ne peut achever
»un pas sans marcher sur sa robe ou sans
»donner un coup de pied à son voisin.

« — Quel est ce jeune homme pâle, les che-
» veux en désordre, le front haut, l'air sérieux,
» et qui danse avec une gravité et un flegme
» tout-à-fait drôle? »

M. Plinplan allait répondre à Georgette,
lorsqu'il fut appelé par une dame qui lui dit
avoir quelque chose de plaisant à lui raconter.
M. Plinplan, toujours à l'affût des nouvelles,
quitta madame de Rosambeau, et notre hé-
roïne rentra dans le salon, et fut s'asseoir près
d'une table de jeu.

Georgette se trouvait près de la grosse dame :
celle-ci engage aussitôt la conversation en lui
montrant son jeu, auquel Georgette ne com-
prend rien.

« Tenez, mon cœur, comment trouvez-vous
» ce jeu-là... hein! est-ce bien joué? — Oui,
» madame..., — N'est-ce pas, mon chou?...
» Vous avez une robe charmante, mon amour!
» — Eh! madame, » dit un grand monsieur sec
qui faisait la partie de boston, « soyez donc à

» votre jeu!... — J'y suis, monsieur... Qu'est-
» ce qui vous habille, mon enfant?... — Ma-
» dame, vous parlerez chiffon une autre fois.—
» Qu'est-ce que cela vous fait, vilain chinois?
» cela ne m'empêche pas de faire attention au
» jeu. — Eh bien! jouez donc, madame. — Quel
» est l'atout? avec qui suis-je?.. à qui à pren-
» dre?... en quoi joue-t-on? — Que cela est in-
» soutenable de jouer avec des personnes qui ne
» font aucune attention!... — Tu n'es guère
» galant, va!... — Vous ferez gagner madame..
» Est-ce ma faute si elle a tout le jeu?... — Si
» vous aviez joué comme moi... — Laisse donc,
» tu joues comme une ganache.

« Le petit schlem est fait! » s'écrie madame Dupont d'une voix à casser les vitres. — « Le
» petit schlem, je ne le joue jamais; je ne le
» paierai point. — Madame, nous le jouons tou-
» jours ici. — J'en suis fâchée, il fallait me le
» dire avant de commencer... je ne le paierai
» point. — Madame, vous le paierez!... »

Georgette s'éloigne de ces dames, craignant que la dispute ne devienne trop vive. Elle s'approche d'un autre boston qui finissait, mais non plus tranquillement que le premier : un petit homme se disputait avec madame de Vieux-Bois. « Comment, madame, vous faites » payer ce soir douze sous pour les cartes ? — » Oui, monsieur, comme à l'ordinaire. — Il y » des jours qu'on ne les paie que dix sous. — » Toujours douze, monsieur ; d'ailleurs, com- » bien les paie-t-on chez vous ? — C'est diffé- » rent ; je donne au moins des cartes propres. » — Est-ce que celles-ci ne le sont pas, mon- » sieur ? — Elles ont déjà servi cinq ou six fois, » j'en réponds. — Monsieur, vous ne savez ce » que vous dites. Au surplus, ne les payez pas » du tout, cela sera plus tôt fait ! — Vous en » seriez trop fâchée, madame. »

Georgette, redoutant encore une querelle, s'approche d'une table de bouillotte ; mais c'était bien un autre tapage : on s'y disputait

avec acharnement ; l'un avait fait son argent, l'autre avait abattu trop vite, personne ne s'entendait.

Notre héroïne ne savait plus de quel côté aller pour éviter le bruit, lorsque M. de Lacaille vint la retrouver.

« Eh bien ! belle dame, comment trouvez-» vous nos petites soirées agitées ?... — Mais je » les trouve très-agitées, en effet. — Pourquoi » n'avez-vous pas dansé ? — J'étais trop fati-» guée. — Vous amusez-vous beaucoup ? — » Infiniment !... Allons-nous bientôt partir ? — » Pas encore ; je sais que madame de Vieux-» Blois nous ménage une petite surprise. Elle » va donner une légère collation, et elle serait » très-fâchée si nous ne restions pas. »

Georgette, voyant qu'il fallait que le sacrifice fût entier, se décide à le faire de bonne grâce, en se promettant de ne plus se trouver à une soirée agitée.

Les parties étaient terminées, la danse finie,

le proverbe achevé, les trois quarts de la société se retirèrent ; il ne resta que les intimes et les préférés, qui étaient prévenus de la surprise, et n'avaient garde de s'en aller. M. Plinplan, le juge, le procureur et sa femme, le bel-esprit, la dame à plumes, l'épouse sensible et le zéphyr de gavotte furent au nombre des élus. Les deux grosses dames du boston ne restèrent point ; M. Plinplan assura tout bas à madame de Rosambeau qu'on ne les invitait pas parce qu'elles mangeaient trop : d'où Georgette conclut que, pour faire plaisir à la maîtresse de la maison, il fallait manger fort peu; et, ne se souciant pas d'être invitée une seconde fois, elle se promit de se conduire de manière à faire repentir madame de Vieux-Bois de la préférence qu'elle lui avait accordée.

On dresse au milieu du salon une grande table, sur laquelle on étale avec art et symétrie une volaille soi-disant en daube, nageant dans

une sauce aux carottes, qui représente la gelée; deux salades et leurs huiliers entourent la pièce de résistance, quatre assiettes de pommes et d'échaudés sont flanquées au coin de la table, et deux pots de confitures, hermétiquement fermés et qui sont là pour le coup-d'œil, achèvent d'embellir la collection.

« Mais, » dit tout bas Georgette à Plinplan, « comment cette dame compte-t-elle donner à » souper à une vingtaine de personnes avec si » peu de chose? — Elle compte même qu'il en » restera. »

Georgette est encore plus étonnée d'entendre la dame à plumes reprocher à madame de Vieux-Blois de faire des cérémonies.

« Placez-vous, mesdames, » dit madame de Vieux-Blois, « ces messieurs se tiendront de» bout derrière vous, ils mangeront sur le pou» ce... Nous ne les oublierons pas..... Mais il » faut faire une petite place à M. Deschas-

» sés : il a si bien dansé, qu'il doit être fati-
» gué. »

M. Deschassés était le zéphir de la gavotte. On prit place, et il fut mis à côté des dames. Georgette crut s'apercevoir que l'ami du sous-préfet faisait la mine de ce qu'on ne lui avait pas donné la préférence pour être assis à table, et, de colère, il s'empara d'une assiette de pommes cuites, et les avala en un moment.

Madame de Vieux-Bois découpait la dinde, dont chacun élevait aux nues la mine et le fumet. En voyant l'exiguité des morceaux que l'on offrait, Georgette commença à croire qu'effectivement il en resterait. Se trouvant servie une des premières, et ne sachant pas comment on doit se conduire en société, notre héroïne finit son échantillon de volaille avant que la maîtresse de la maison n'eût fait faire au plat le tour de la table. En se retournant vers madame de Rosambeau, la vieille dame ne

put retenir un mouvement de surprise; mais se remettant bientôt : « Vous en offrirai-je encore, » madame! » dit-elle avec inquiétude. — « Vo- » lontiers, madame, » répond Georgette.

Madame de Vieux-Blois ne s'attendait pas à cette réponse; mais, prenant son parti, elle servit Georgette. Celle-ci s'aperçut que les dames la regardaient en souriant, et chuchotaient entre elles; mais, sans se déconcerter, et voulant les pousser à bout, Georgette demande de nouveau de la volaille pour voir la mine que fera toute la société.

Madame de Vieux-Buis ne peut contenir son mécontentement et son dépit. « Il me semble, » madame, » dit-elle à Georgette d'une voix aigre, « que je ferais mieux de vous passer le » plat, cela vous serait plus commode.—Comme » vous voudrez, madame. »

Néanmoins madame de Vieux-Bois se garda bien d'exécuter sa menace, et, après avoir servi Georgette, elle appela madame Godin, lui or-

donnant d'enlever le plat, ce qui ne fit nullement plaisir à ces messieurs de derrière, qu'on avait promis de ne point oublier, et auxquels on n'avait encore donné que des échaudés à manger sur le pouce. Georgette regarde Lacaille; il était sur les épines : la manière inconvenante dont elle mangeait l'avait mis au supplice. M. Plinplan riait, les dames se regardaient, les hommes demandaient à boire à toute force pour se dédommager de la dinde; mais madame Godin, stylée pour les collations, était toujours à la cave, et n'en remontait que rarement. Georgette n'était pas encore satisfaite, elle voulait désespérer madame de Vieux-Bois, et cela était facile : elle lorgnait depuis longtemps les deux pots de confitures dont on n'avait pas offert, puisque, suivant l'ordre établi dans la maison, on les enlevait toujours de table tels qu'on les y avait mis; M. Plinplan assurait même que depuis six ans les mêmes pots servaient pour les collations.

« Madame, » dit Georgette, en s'adressant à madame de Vieux-Bois, « ne serait-il pas possible » de goûter ces confitures ? — Mais madame, » répond celle-ci rouge de colère, « je crains, en » vérité, que vous ne vous fassiez mal. — Oh ! » madame, vous pouvez être tranquille. »

Sans attendre d'autre réponse, Georgette avance la main pour atteindre les pots : M. Deschassés, qui aime les friandises, s'empresse de passer les confitures. Georgette entame les deux pots sans miséricorde, et les repasse au voisin, qui ne résiste pas au désir d'en goûter. Tous ces messieurs, qui n'avaient fait que flairer la dinde, se jettent avec avidité sur les confitures ; en un moment il ne reste plus rien dans les pots, devenus respectables par leur antiquité. M. Plinplan fait remarquer à madame de Rosambeau deux larmes qui s'échappent des yeux de madame de Vieux-Bois à la vue du désastre commis sur sa collation.

Cependant la vieille dame se contient en se promettant que cela lui servira de leçon. Les messieurs calment leur appétit avec les confitures ; Georgette retient l'envie de rire que lui a causée cette scène, et ceux qui veulent à toute force s'amuser prient M. Lefin (c'était le nom du bel-esprit) de vouloir bien les régaler de quelques couplets de sa composition.

M. Lefin tousse, crache, éternue, se mouche, se frotte le front, se gratte l'oreille, fait moucher les chandelles, dit qu'il est enrhumé, mais que, pour satisfaire aux désirs de la société qui veut entendre ses vers, il va prier une de ces dames de chanter une chanson qu'il a faite dernièrement à la campagne de son ami le sous-préfet.

On accepte avec ravissement. La dame à plumages, qui a soi-disant une voix d'opéra, est chargée par M. Lefin de chanter la romance nouvelle. Elle ne se fait pas prier, connaissant la supériorité de son talent. Elle commence, et

ses cris percent le tympan de Georgette, qui dit tout bas à M. Plinplan qu'on ne devrait jamais chanter dans un salon lorsqu'on a une voix d'opéra.

Les couplets de M. Lefin roulaient sur la verdure, le zéphyr, la nature, les oiseaux et les ruisseaux, et le refrain disait que celui qui aime les champs doit se plaire à la campagne. La société applaudit avec transport; lorsque l'on eut bien claqué l'auteur et la chanteuse, on se leva, on fit compliment à madame de Vieux-Bois de sa soirée et de sa collation, puis chacun se retira après avoir fait les trois saluts d'usage.

Madame de Rosambeau reçut la froide révérence que méritait son appétit; le pauvre Lacaille lui-même s'en ressentit. Georgette fut reconduite chez elle par son timide amant, qui la laissa se livrer au sommeil profond que devait lui procurer le souvenir des plaisirs de la soirée.

CHAPITRE XXV.

CELA VA BIEN!

—

Il était midi lorsque Georgette s'éveilla et sonna Rose. « Eh bien! madame, » dit la femme de chambre en riant, « êtes-vous satisfaite de » votre soirée d'hier? — Ah! Rose, ne m'en » parle pas! je me suis ennuyée à la mort!.... » aussi je n'irai plus en société, parce que je veux » m'amuser, et que cela n'était point amusant

» du tout. — Vous ferez bien, madame ; à votre
» âge, on ne doit faire que ce qui plaît. Mais,
» pendant votre sommeil, j'ai bien employé mon
» temps : je n'avais pas oublié l'invitation de
» M. de Folleville. — Quoi ! Rose, tu es allée...
» — Prendre son chocolat ; oui, madame ; j'étais
» curieuse de savoir si les manières de ce jeune
» homme répondaient à la vivacité de son style,
» et je vous assure que j'en ai été satisfaite. Ce
» Folleville fait très-bien les choses !... Je lui ai
» donné beaucoup d'espérance, cela ne coûte
» rien, et je me suis chargée, pour vous le re-
» remettre, de ce billet dans lequel il sollicite un
» rendez-vous. — Rien que cela !... — En re-
» venant, j'ai rencontré ce jeune militaire... ce-
» lui-là est amoureux comme un hussard !... il
» m'a reconnue, m'a arrêtée, m'a même em-
» brassée avant de me parler... je n'avais pas le
» temps de me reconnaître !... il veut absolu-
» ment que je l'introduise cette nuit chez vous,
» ou il met l'hôtel sans dessus dessous. — Il va

» vite en amour, ce monsieur! — C'est un dé-
» mon, madame; enfin, je ne suis parvenue à
» le calmer qu'en prenant ce poulet brûlant
» qu'il vous adresse, et auquel je lui ai promis
» que vous daigneriez répondre. — Comment!.
» encore un billet, Rose! — Ce n'est pas tout,
» madame. J'allais rentrer à l'hôtel, lorsque je
» fus arrêtée par un fort joli garçon dont la mise
» est assez modeste, mais dont la figure est
» très-distinguée? — Que te voulait-il? — C'est
» encore un adorateur, madame. — Cela n'en
» finira pas!.. — Celui-ci est notre voisin, il de-
» meure en face l'hôtel : de ses croisées il
» plonge dans notre cour; cela n'est pas éton-
» nant, il demeure au cinquième au-dessus de
» l'entresol. C'est un poète, et ces messieurs,
» par goût, et souvent par nécessité, se placent
» toujours le plus près possible des Muses et du
» Parnasse. Ce jeune nourrisson du Pinde (c'est
» ainsi qu'on le nomme dans le quartier) vous
» a vue traverser la cour. — Il a une bonne vue!

» — Depuis ce moment, il ne pense, ne rêve
» plus qu'à vous!... vous êtes sa dixième muse,
» et je n'ai pu refuser le sonnet, en forme de
» billet doux, qu'il m'a priée de vous remettre,
» et pour lequel j'ai promis une petite réponse.
» — Quoi! Rose, tu monterais à son cinquième
» étage? — Eh! pourquoi pas, madame? ce jeune
» homme est si doux, si tendre, si expressif....
» il m'a touchée, en vérité! Croyez-vous donc
» qu'il ne mérite pas d'être aimé plutôt que ce
» vieux fou de Lacaille? — Oh! sans doute! —
» Eh bien! une femme sensible répare les torts
» de la fortune; elle se sert de l'or du vieux fou
» pour être utile au jeune amant. — Au fait!...
» c'est une œuvre méritoire.... mais voyons les
» billets de ces messieurs. »

On décachète les billets doux. Georgette est charmée du style de ses adorateurs. Folleville est vif, léger, sémillant; le militaire, ardent, passionné, impétueux; le jeune poète, modeste, timide, mais sensible et tendre. « Ils me sédui-

» sent tous les trois, » dit Georgette ; « mais au-
» quel répondre ? — A tous les trois, madame.
» — Ah ! Rose, trois amants à la fois... et M. de
» Lacaille... — Celui-là ne compte pas. — Mais,
» Rose... — Comment, madame, trois amoureux
» vous font peur !... mais c'est une bagatelle...
» on en trompe douze à la fois. D'ailleurs, si
» un d'eux ennuie, il est facile de s'en débar-
» rasser !... Croyez-moi, madame, ne renvoyez
» pas ceux-ci... ils sont tous trois fort aimables.
» — Mais que leur répondre ? — A votre place,
» je donnerais un rendez-vous à chacun d'eux.
» — Y penses-tu, Rose ?... la première fois que
» je leur écris. — Qu'est-ce que cela fait !... vous
» ne savez donc pas comment on fait l'amour à
» Paris !... Au reste, si voulez prolonger leur
» martyre, donnez-leur des espérances, je me
» chargerai d'adoucir leur chagrin. »

Il est probable que mademoiselle Rose n'é-
tait pas fâchée d'adoucir le chagrin de ces mes-
sieurs, et qu'elle avait pour cela un remède

particulier, car elle se chargea avec empressement des réponses de sa maîtresse. C'était un bien joli sujet que mademoiselle Rose, et bien précieux pour une jeune femme qui se lançait dans le monde.

A peine avait-elle quitté sa maîtresse, que Lafleur se présenta chez Georgette. « J'accours, » madame, de la part de mon maître, qui vien» dra vous chercher ce soir pour... — Ah! grand » Dieu! Lafleur, est-ce encore pour me conduire » au Marais? — Non, madame; je sais que ce » n'est point dans ces cercles étroits que vous » pourrez briller!... Je l'ai représenté à mon » maître, lorsqu'il est venu se plaindre à moi » que vous mangiez dans les collations d'amis. » Je lui ai fait sentir ses torts, il en est convenu, » et, pour les réparer, m'a chargé de vous re» mettre cet écrin... — Voyons... Mais cela est » magnifique!.. cela m'ira à ravir!... les beaux » diamants!... — Vous voyez que mon maître » sait se corriger... D'ailleurs, c'est moi qui di-

» rige maintenant sa conduite, et je réponds
» que dans six mois il ne sera plus reconnais-
» sable. »

Georgette prend l'écrin et promet à Lafleur d'attendre M. de Lacaille, qui doit la conduire au spectacle. Rose revient, et, en voyant les diamants, convient que le vieux fou fait bien les choses ; mais elle engage sa maîtresse à prendre pitié des trois jeunes gens, car ils sont avides de consolations !...

Pendant plusieurs jours Georgette suit M. de Lacaille aux spectacles, aux bals ; l'ennui qu'elle éprouvait dans la société de cet amant suranné était adouci par les présents continuels que Lafleur apportait de la part de son maître, qui, depuis sa glissade sous le lit, ne faisait l'amour qu'en soupirs.

Cependant madame de Rosambeau avançait dans sa grossesse, Rose était dans la confidence. Un homme plus fin que Lacaille s'en serait aper-

çu; mais il est des gens qui ne voient point ce qui saute aux yeux de ceux qui les entourent.

Les trois amants commençaient à se lasser des consolations de mademoiselle Rose. Celle-ci, par reconnaissance, plaidait leur cause avec chaleur. Georgette, accablée de billets doux, ennuyée plus que jamais de la société de M. de Lacaille, ne résistait plus que faiblement aux sollicitations de sa femme de chambre. Rose mit à profit les dispositions favorables de sa maîtresse, en intercédant de nouveau pour les trois amoureux, et Georgette avoua franchement qu'elle ne savait auquel des trois donner la préférence.

« Mais, madame, je vois un moyen bien » simple de tout arranger. Voyez-les tous les » trois, et choisissez alors celui qui vous con- » viendra le mieux. — Tu as raison, Rose ; mais » comment faire ? — Ce soir vous pouvez les re- » cevoir, non pas ensemble, ce serait agir con- » tre toutes les règles, mais l'un après l'autre.

» Dans une première entrevue, vous ne devez
» leur accorder qu'un instant; mais cet instant
» suffira pour les juger et fixer votre choix.
» Écrivez donc vite à chacun d'eux de se rendre
» ici, l'un à huit heures, l'autre à huit heures
» etdemie et le dernier à neuf heures. — Mais
» M. de Lacaille doit me mener ce soir à l'Opéra.
» — Je vais aller lui dire que vous avez la mi-
» graine, que vous ne pouvez sortir. — Mais
» Rose, si ces jeunes gens se rencontraient chez
» moi? — Nous saurons bien congédier l'un
» avant l'arrivée de l'autre. — Mais si...—Tou-
» jours des mais.... Soyez tranquille; je suis là
» pour vous tirer d'embarras, en cas d'accident.
» — Allons, je m'abandonne à toi. »

Les trois circulaires sont écrites; Rose se charge de les faire parvenir. M. de Lacaille est prévenu que madame de Rosambeau est trop indisposée pour sortir le soir, et la soubrette revient dire à sa maîtresse qu'elle peut se préparer à recevoir les trois jeunes gens.

Le jour finit, et le moment approche où notre héroïne va jouir de tous les triomphes qu'une coquette ambitionne. Georgette, devenue petite-maîtresse, sait donner un nouvel éclat à ses charmes. Un négligé galant la rend encore plus séduisante; ses cheveux, arrangés avec art, retombent en boucles sur un front qui, s'il n'est pas le siége de la pudeur, est encore celui des grâces. Georgette, sûre de son triomphe, est mollement couchée sur une ottomane, dans un boudoir délicieux, qu'éclairent faiblement des globes gazés, inventés par la volupté pour rendre l'amant plus hardi et la beauté moins sévère.

Huit heures sonnent, on vient : un amant ne se fait jamais attendre à un premier rendez-vous. C'est au jeune poète que l'on a donné l'avantage sur ses rivaux : c'est lui qui vient le premier; une femme aime les vers à sa louange : l'encens que l'on brûle pour les belles n'est jamais perdu.

Le nourrisson des muses est introduit devant Georgette. En se trouvant près de celle qu'il n'avait encore contemplée que de son cinquième étage, il se trouble et demeure interdit : tant de charmes éblouissent sa vue ! Le jeune poète est timide, n'ayant encore eu de commerce qu'avec les muses, que l'on dit fort honnêtes, ce que j'ai peine à croire, car elles se prostituent souvent. Georgette s'aperçoit de l'embarras du jeune homme, qui reste contre la porte sans oser s'approcher d'elle. Après avoir joui quelques moments de l'effet de ses charmes, elle fait signe au pauvre garçon de s'asseoir, et lui parle avec affabilité. Le jeune homme retrouve son esprit; l'amour l'enflamme ; il redevient aimable, tendre, flatteur, empressé, charmant enfin !... Georgette l'écoute avec un plaisir infini : il ne lui parle que d'elle, il lit des vers qu'il a faits pour elle : Georgette s'attendrit et oublie, en écoutant, qu'elle n'a qu'une demi-heure à passer avec lui... et Rose, en en-

trant dans le boudoir, s'étonne d'y trouver encore le jeune poète qu'elle croyait parti.

« Eh quoi ! madame, monsieur est encore là?... et M. Lacaille qui me suit.... » (Elle fait signe à sa maîtresse que c'est M. Folleville; en effet, il était huit heures et demie.) — « Ah! mon » Dieu ! Rose, tu as raison, » s'écrie Georgette toute troublée, « j'avais oublié que M. de La- » caille devait venir ce soir !... comment faire?... » — Mais, » dit timidement le jeune homme, « ce monsieur » est donc.... — De ces gens » qu'on ne peut renvoyer, » répond Rose ; « vous entendez ? Madame serait perdu s'il » vous voyait.... vous ne pouvez plus sortir d'ici » maintenant..... il est trop tard..... il faut » vous cacher.... — Je ferai ce que madame » voudra. »

Georgette propose le cabinet voisin : il n'y a pas à balancer. Le jeune homme fait ce que l'on exige; on le pousse dans le cabinet, en lui enjoignant de ne faire aucun bruit, et en lui promet-

tant de le délivrer bientôt. Rose gronde ensuite sa maîtresse d'avoir oublié l'heure, et l'engage à congédier Folleville, afin de pouvoir délivrer le premier venu. Georgette promet d'être plus attentive, et Folleville est introduit.

Ce second amant est l'opposé du premier; il entre en chantant, en pirouettant et arrangeant le nœud de sa cravate. Il se place lestement près de Georgette, lui baise tendrement la main, l'étourdit de compliments, de serments d'amour, d'assurances de fidélité, et trouve moyen de mêler à tout cela des bons mots, des calembourgs et des refrains de vaudeville. Georgette n'a pas le temps de placer un mot; mais Folleville l'amuse : sa conversation vive, sémillante, sa légèreté, ses manières badines, tout cela rend à notre héroïne sa gaîté que les discours du jeune poète avaient changée en une douce mélancolie. Cependant, ne voulant pas s'oublier encore, elle regarde la pendule... Bon! il n'y a que vingt minutes que Folleville est là.... mais

quel bruit se fait entendre? c'est Rose qui accourt brusquement.

« Madame, voilà M. Lacaille qui entre dans » l'hôtel..... il me suit. — Quoi! encore M. de » Lacaille! » dit Georgette avec surprise; mais Rose apprend tout bas à sa maîtresse que le jeune officier, plus ardent que les autres, a devancé l'heure; il est arrivé, il fait le diable, il veut absolument entrer... et s'il se rencontrait avec Folleville, cela ferait un mauvais effet.

« Eh bien! qu'est-ce donc, mesdames? » demande le petit maître en se mirant. « — C'est » le mari de madame qui arrive, » répond Rose. « — Comment, le mari..... tu m'as dit » que ta maîtresse n'en avait point!.... d'où » sort-il donc celui-là? — Enfin, c'est bien pis » qu'un mari.... c'est.... — Ah! j'entends!.... » j'entends!.... c'est délicieux! parole d'hon- » neur!... — Il faut vous cacher, car il est ex- » trêmement jaloux, et il vous ferait un mauvais

» parti!..... — Ah! mon Dieu! cachez-moi
» vite!...

Folleville devient pâle et tremblant; il ne chante plus dans les moments dangereux, et fait le téméraire qu'avec les femmes. il court, fait le tour de la chambre, et en cherchant un endroit pour être en sûreté. Rose ne peut s'empêcher de rire de la frayeur de Folleville : on entend un grand bruit tout près de l'appartement.

« Je suis perdu, » dit Folleville; « le voilà qui
» approche... — Où le cacher? » dit Georgette en souriant. « — Tenez, madame, cette armoire
» où l'on pend vos robes..... mais je ne sais s'il
» pourra... — Oui... oui.... j'y tiendrai.... il le
» faut bien!... »

M. Folleville se serait mis dans une souricière pour se soustraire au péril qu'il redoutait : en un moment il est blotti au fond de l'armoire, auprès de la porte du cabinet; à peine est-il dedans que l'officier entre dans le boudoir. Rose

s'éloigne en engageant sa maîtresse à se débarrasser bien vite de ce troisième amant. L'officier est un jeune homme bien fait, d'une tournure séduisante ; les épaulettes lui vont très-bien, et son air martial prévient Georgette en sa faveur. Il mène l'amour militairement, et ne paraît pas disposé à filer le sentiment.

Georgette, encore troublée par les deux entretiens qu'elle n'a pu terminer, veut gronder le jeune officier pour le bruit qu'il a fait dans l'hôtel ; mais le voyant si aimable, si amoureux, si galant, elle n'a plus la force de se fâcher. Cependant ce dernier amant, plus entreprenant que ses devanciers, veut brusquer sa conquête, il l'attaque vivement ; mais Georgette se rappelle qu'elle a des témoins dont la position doit être désagréable, et, s'éloignant de l'amant qui la presse, elle tâche pour lui parler de prendre un maintien sévère.

« En vérité, monsieur, c'est pousser trop » loin la liberté !..... à peine arrivé chez moi,

» vous vous permettez des choses.... — Depuis
» un mois, madame, je soupire pour vous, et
» lorsque jespère obtenir le prix de ma cons-
» tance, vous me traitez avec une sévérité... —
« Je veux que vous soyez raisonnable, et si dans
» quelque temps vous m'aimez encore.... —
» Dans quelque temps, grand Dieu!... »

Notre jeune homme tire son épée avec violence et la dirige contre sa poitrine. « Ah!
» ciel! que faites vous? » s'écrie Georgette. —
« Je me tue si vous restez insensible! — Vous
» vous tuez... Ah! ah! ah! je voudrais voir
» cela! cela serait charmant!... »

Georgette rit aux éclats, et notre officier reste fort sot, car il n'avait nullement envie de se tuer. Combien d'amants se trouveraient aussi embarrassés, si, lorsqu'ils jouent la tragédie près de leurs belles, celles-ci se contentaient de leur rire au nez! Celui-ci, forcé de rengaîner, prit le parti le plus sage en riant avec Georgette de son beau mouvement de fu-

reur. La gaîté chassant toute cérémonie, l'entretien devient plus animé ; et Georgette va oublier les habitants de l'armoire et du cabinet, lorsque Rose entre dans le boudoir.

« Qu'y a-t-il donc encore ? » demande Georgette avec un peu d'humeur. — « Ce qu'il y a, » madame, » répond Rose tout essoufflée, « c'est » le diable qui s'en mêle, je crois.... M. de La- » caille vient d'arriver, il veut absolument vous » voir ; il est inquiet de votre santé. Il me suit ; » je ne suis parvenue à le faire attendre un ins- » tant qu'en lui disant que j'allais m'assurer si » vous ne dormiez pas... — Vraiment, Rose, » c'est M. Lacaille ? — Oh ! cette fois, madame, » c'est tout de bon, il n'y a pas à plaisanter. — » Quel est donc cet homme ? » demande le jeune officier ; « ne pouvez-vous le renvoyer ? » — Impossible !.... c'est notre caissier.... il se » fâcherait... — Voulez-vous que j'aille le ros- » ser ? — Non pas, nous devons le ménager, au » contraire ! Que faire, Rose ? — Ma foi, ma-

«dame, il faut cacher monsieur. — Quoi, Rose,
» encore celui-là ? — Il le faut bien, madame. »

Ces dames ont beaucoup de peine à faire consentir le jeune homme à se cacher. Il voudrait attendre M. de Lacaille pour se battre avec lui. Enfin, vaincu par les prières de Georgette, et par la promesse d'une douce récompense, il consent à se modérer, il court au cabinet. — » Pas là ! pas là ! » s'écrie Georgette. Il vole vers l'armoire... « Pas là! pas là! » lui crie Rose.

« Pas là! pas là !... eh mon Dieu! mesdames,
» où voulez-vous donc que je me mette? — Te-
» nez, sous ce canapé..... — Quoi! à terre? —
» Allons, vous voilà bien malade.... vous serez
» fort bien. — Puisque vous l'exigez... — Eh
» vite! eh vite!.... »

Le troisième amant se fourre sous le canapé, s'étend à terre tout de son long, et prie ces dames de ne pas le laisser longtemps dans une position qui ne lui plait point. Georgette s'assied sur le meuble complaisant qui dérobe le

jeune homme aux regards indiscrets, et Rose reçoit l'ordre de faire entrer M. Lacaille, qu'on se promet bien de renvoyer le plus promptement possible.

M. de Lacaille entre en marchant sur la pointe des pieds, tendant le cou en avant, et craignant de faire du bruit, il aperçoit Georgette qu'il croyait couchée.

« Vous voilà, chère et bonne amie, eh bien!
» vous êtes indisposée, à ce que m'a dit Rose?
» — Oui, monsieur, ah! je n'en puis plus. —
» Et vous avez cru que je vous laisserais seule,
» que je vous abandonnerais à vos douleurs,
» pour aller chercher loin de vous des plaisirs,
» tandis que je n'en goûte qu'auprès de vos
» beaux yeux. »

Lacaille prend la place sur le canapé à côté de Georgette. « Je n'aurais pu passer une soirée
» entière dans la mortelle inquiétude où Rose
» m'avait jeté. Je veux vous tenir compagnie.
» — Vous êtes trop bon, mais quand on souffre

» on n'est pas aimable. — Vous l'êtes toujours,
» belle amie. »

Georgette ne sachant quel moyen employer pour se débarrasser de l'ennuyeux personnage, s'étend sur le sopha, pousse des gémissements et se donne bien vite une attaque de nerfs.

« Ah! mon Dieu! » s'écrie Lacaille effrayé,
« mais le mal augmente... il faut envoyer cher-
» cher du monde; je vais m'établir près de vous
» pour toute la nuit. »

Ces paroles rendent Georgette à la santé, elle se trouve infiniment mieux, voyant qu'il faut changer de batteries pour éloigner l'importun Lacaille.

« Je crois que cette crise sera la dernière, » dit notre héroïne en reprenant ses sens. « —
» Vous me calmez : je craignais au contraire...
» — Non, ma migraine se dissipe, mes nerfs se
» détendent... je suis beaucoup mieux... et je
» n'aurai pas besoin de vos soins.. dont je suis
» bien reconnaissante! — La soirée que je pas-

» serai près de vous n'en sera que plus déli-
» cieuse. — Je ne veux pas vous priver des plai-
» sirs qui vous attendent. — Ceci est trop déli-
» cat, mais... Ah! mon Dieu! »

Lacaille fait involontairement un saut sur le canapé. Qu'avez-vous donc? » demande Georgette troublée? « — Il m'a semblé sur ce meu-
» ble éprouver une secousse... — Quelle folie,
» mais que me disiez-vous donc? — Je jurais de
» n'être heureux que près de vous. »

En disant cela, Lacaille passe amoureusement son bras autour de la taille de sa belle, et la regarde à peu près de la même manière que le jour de sa glissade devant le lit. Georgette est sur les épines : Lacaille, qui est rarement aussi pressant, se trouve justement disposé à la tendresse; il est plus ardent, plus amoureux que jamais. Se sentant dans une situation qui l'étonne lui-même, il ne veut pas laisser échapper une occasion aussi favorable et qui pourrait ne plus renaître pour lui. Il devient témé-

raire; Georgette s'éloigne de lui, il la poursuit, la presse, la serre, Georgette se débat, mais Lacaille est un démon; il tâte, pince, fourrage partout... peut-être va-t-il triompher, lorsque le sopha théâtre de ses entreprises, se soulevant brusquement, fait rouler sur le tapis l'amoureux et sa maîtresse; dans le même moment, la porte du boudoir, celle du cabinet et de l'armoire s'ouvrent : quatre hommes paraissent, les lumières sont éteintes, les quinquets jetés à terre. Les jeunes gens qui désirent profiter de l'obscurité pour s'enfuir, courent, sans prendre garde, au milieu de la chambre, et tombent sur Lacaille et Georgette qui sont encore sur le tapis. Tous roulent les uns sur les autres; Lacaille qui est dessous pousse des cris terribles, et veut en vain se dégager; Georgette qui est sur lui, est tâtée, pincée et pressée de nouveau; ces messieurs, tout en se roulant, ont senti sous leurs mains des appas qui leur donnent du goût pour ce genre d'exercice, ils

ne cherchent point à terminer le combat.

Cependant ce petit divertissement ne peut durer, Lacaille qui étouffe fait des cris épouvantables. Georgette elle-même ne se sent pas la force d'être roulée plus longtemps. Elle s'accroche à une grande toilette... mais, retenue par quelqu'un, elle retombe et entraîne le meuble avec elle; les cuvettes, les carafes, les flacons, les tasses, les pots de rouge, de noir, de blanc, les glaces, tout se brise sur les jeunes gens; chacun alors cherche à se dégager, mais dans l'obscurité on renverse d'autres meubles, et le désordre augmente au lieu de diminuer; fauteuils, consoles, bergères, psyché, tout tombe, tout se casse, on crie, on se lamente, on se croit blessé, le tumulte est à son comble. Tout-à-coup la clarté renaît... c'est Rose qui arrive une lumière à la main... Elle s'arrête.... le spectacle qu'elle a sous les yeux, est si extraordinaire, qu'elle doute un moment de ce qui se passe devant elle. mais bientôt l'envie

de rire succède à la surprise. Ce n'était pourtant pas le moment de plaisanter. Rose a reconnu les trois jeunes gens : à un signe qu'elle leur a fait, ils se lèvent, enfilent la porte et disparaissent. Laissons-les courir comme des fous et sortir de l'hôtel en riant d'une aventure dont ils ne comprennent pas très-bien le dénoûment, et revenons au boudoir de Georgette.

Le quatrième rouleur était M. Lafleur. Le drôle, s'étant rendu à l'hôtel peu de temps après son maître, trouve Rose vivement agitée : la soubrette lui apprend ce qui est arrivé et l'embarras dans lequel se trouve sa maîtresse. Lafleur ne perd pas de temps : il pense que le plus pressé est de faire sortir M. Lacaille de l'hôtel. Il se rend au boudoir, ayant déjà inventé une histoire pour attirer son maître dehors; mais, au moment où il ouvre la porte, les jeunes gens impatientés, sortaient de leurs cachettes, et le jeune officier avait renversé le

sopha et ceux qui étaient dessus, ne voulant point rester témoin oisif de ce qui allait se passer sur le meuble complaisant. Lafleur voit d'un coup-d'œil le danger de la position de Georgette : pour la sauver, il donne un coup de poing sur le globe qui éclaire la chambre, et pense que l'obscurité favorisera la fuite des jeunes gens.

Dès que les trois étourdis ont abandonné le champ de bataille, Lafleur se relève et se met à crier : au voleur !

Rose, qui conçoit son dessein, en fait autant. Le cri : au voleur ! au voleur ! se fait entendre dans l'hôtel ; les domestiques effrayés crient de leur côté sans savoir pourquoi ; d'autres vont se réfugier dans les greniers. Aucun d'eux, craignant le danger, ne se rend à l'appartement de sa maîtresse ; mais quelques-uns courent chercher la garde, en répendant, par leurs cris, l'alarme dans le quartier.

Une patrouille est rencontrée et conduite à

l'hôtel. Les soldats montent jusqu'au boudoir de madame de Rosambeau avant que Lacaille, qui tremble de frayeur et ne sait ce que tout cela veut dire, soit sorti de dessous les meubles qui sont renversés sur le parquet.

« Où sont les voleurs ? » demande, d'une voix grêle et d'un ton peu assuré, un petit sergent maigre et borgne, qui se tient par prudence entre ses quatre fusiliers.

« Où ils sont ? » répond Lafleur ; « parbleu ! » la question est bonne !... si nous le savions, » nous les aurions arrêtés. — Combien sont-ils » à peu près ? — Au moins une douzaine. » dit Lacaille en sortant sa tête de dessous son guéridon. « — Une douzaine !. —Pour le moins,» répond à son tour Georgette, qui s'était jetée dans une bergère, et regardait, en riant sous cape, la figure du sergent, qui devient pâle et morne en apprenant le nombre des voleurs.

« Soldats, il faut aller chercher du renfort ;

» nous ne sommes que cinq, et la partie ne se-
» rait pas égale. »

En achevant cet héroïque discours, le sergent sort du boudoir ; il laisse deux sentinelles contre la porte, et deux autres devant la loge du portier.

Pendant ce temps Lafleur relève son maître, dont le corps est meurtri. Le pauvre Lacaille avait beaucoup souffert de l'exercice violent qui avait eu lieu sur son corps. Il demande ce que signifie tout ce tapage; et Lafleur lui apprend que des voleurs s'étaient cachés dans le boudoir de madame, qu'ils avaient éteints les lumières pour accomplir leurs affreux projets, et que, sans Rose et lui, qui étaient accourus avec des flambeaux, les brigands auraient dévalisé toute la maison.

Lacaille est tellement abasourdi qu'il écoute Lafleur sans beaucoup le comprendre. Le valet poursuivait son histoire, lorsqu'un détachement de gendarmerie à cheval et une compa-

gnie de grenadiers entrèrent dans l'hôtel, conduits par le sergent qui était allé chercher main-forte.

Georgette et Rose se placent aux fenêtres donnant sur la cour, afin de jouir du coup-d'œil, et pour voir entrer la troupe, qui semble vouloir former le siége de l'hôtel. Ces dames rient comme des petites folles, tandis que Lafleur bassine le derrière de son maître avec de l'eau-de-vie camphrée.

Les soldats se rangent dans la cour en ordre de bataille; les flambeaux qui éclairent l'hôtel, les voisins qui sont aux fenêtres, les passants qui encombrent la rue, les imbéciles et les poltrons qui crient sans savoir pourquoi, tout donne à cette scène un appareil extraordinaire. Le quartier est en rumeur. On a vu entrer de la troupe dans l'hôtel, chacun fait des conjectures; les esprits inquiets croient qu'on veut faire sauter la maison; les vieilles femmes, dans leur terreur, prennent les voitures de por-

teurs d'eau pour des pièces de canon, elles font leur paquet à la hâte, pour ne point rester près du lieu du combat. Les enfants pleurent, les papas se demandent ce qu'il faut faire, les jeunes filles se mettent dans la foule, et les jeunes gens se serrent contre elles.

Le sergent se bourre le nez de tabac, et adresse le discours suivant aux soldats qui l'accompagnent :

« Camarades, tout annonce que l'affaire sera » chaude ; une bande de voleurs s'est réfugiée » dans cet hôtel. A la vérité nous sommes en » force ; mais vous savez, ou vous ne savez pas, » que les voleurs se défendent comme des lions » et se battent comme des tigres, plutôt que de » se laisser prendre ; c'est pour cela que nous » ne serons pas trop de six contre un. Agissons » avec prudence, mais ayons soin de laisser des » issues pour que les blessés soient enlevés avec » facilité. »

Le commandant de gendarmerie, sans écou

le discours éloquent du sergent, commence par faire fermer la porte cochère, laissant quelques hommes pour empêcher les fuyards de s'échapper. Le sergent fait battre la charge aux tambours; le commandant leur ordonne de se taire, afin de ne pas donner l'éveil à ceux que l'on veut surprendre, et l'on marche, la baïonnette en avant, vers la salle à manger.

On visite chaque pièce, puis les appartements du premier, puis le second, toujours sans rien découvrir. Le commandant se tourne alors vers le sergent, et lui demande si c'est pour se moquer de lui et de ses soldats qu'il les a fait venir.

« Patience, répond le sergent, les voleurs » sont bien cachés à ce qu'il paraît ; mais vous » verrez bientôt que c'est un piége qu'ils vous » tendent. »

On continue la visite de l'hôtel, on arrive aux mansardes et devant une porte qui ferme

l'entrée des greniers ; le sergent essaie de l'ouvrir, mais elle est fermée en dedans.

« Silence, dit-il, je présume que c'est là » qu'ils se sont cachés !... — C'est bien heu» reux, » dit le commandant.

Le sergent place son oreille contre la porte et s'écrie : « Nous les tenons !... ils sont là !... » Le commandant écoute et distingue effectivement les pas de plusieurs personnes qui courent dans le grenier.

« Vous voyez que j'avais raison, » dit le sergent ; et il passe aussitôt derrière les autres, pour ne pas gêner les opérations.

« Rendez-vous ! » crie le commandant d'une voix forte. On attend un moment... mais le plus profond silence règne dans le grenier. « Rendez-vous ! » répète le commandant, tandis que le sergent lui crie d'employer la douceur.

Le commandant ordonne à son monde d'enfoncer la porte : elle tient solidement,

mais enfin les coups de crosse la font tomber avec fracas, et le vent qui sort du grenier éteint au même instant les flambeaux de la troupe.

On avance avec précaution, car la plus profonde obscurité règne dans le grenier. Le sergent conseille au commandant de mettre tout de suite les voleurs à la raison ; celui-ci fait ranger ses soldats sur une ligne, et, pour la dernière fois, crie aux voleurs de se rendre. Il ne reçoit pas de réponse, mais il entend un bruit confus de voix étouffées qui semble partir des greniers.

« Soldats, en joue, » dit le commandant, » feu!... » (Mais il a soin d'ordonner tout bas à ses soldats de ne tirer qu'en l'air).

La détonation a lieu. Aussitôt des cris aigus partent du fond des greniers ; mais ces cris semblent plutôt causés par l'effroi que par la douleur, et l'on distingue des voix qui ne peuvent être celles des voleurs.

« Que diable est-ce que cela? » dit le commandant. « Parbleu ! il y a là des femmes..... » écoutez, sergent. »

Mais le sergent n'était plus à portée d'entendre, car, dès le commencement de l'action, il avait jugé à propos de descendre les escaliers pour aller chercher de la lumière.

Le commandant, persuadé par le bruit qu'il entend qu'il y a quelque méprise dans cette affaire, ordonne à ses soldats de le suivre et de marcher du côté des plaignants.

On avance toujours à tâtons; bientôt les pieds s'embarrassent dans des bottes de paille; les uns roulent, les autres, plus adroits, écartent ce qui arrête leur marche. Bientôt, en croyant relever des voleurs, c'est une jambe, une cuisse, une gorge que l'on trouve sous sa main. Les soldats, voyant à qui ils ont affaire, abandonnent leurs fusils pour tâtonner plus commodément; les victimes supportent fort patiemment le joug des vainqueurs. Il était

écrit que ce soir-là, dans l'hôtel de madame de Rosambeau, on se roulerait les uns sur les autres. Le fourragement continuait avec ardeur d'une part, on s'y prêtait avec docilité de l'autre, quand le sergent entra dans le grenier avec de la lumière.

Il était temps d'éclairer la scène, qui prenait une tournure très-originale. « Que vois-je! » s'écrie le sergent, « des femmes!... — Oui, des » femmes, » répond le commandant en rajustant une partie de son vêtement qui s'était défait dans le feu de l'action; « ce sont là » les voleurs qui vous ont tant effrayé! »

Les dames, à la vue de la lumière, s'étaient, par pudeur, refourrées sous la paille.... On en vint à une explication indispensable. D'abord on pria tout le monde de se montrer sans crainte, et les soldats virent avec surprise qu'il n'y avait que des femmes sous la paille: à la vérité, elles tenaient l'avant-garde; c'est pourquoi elles avaient supporté tout le feu de l'en-

nemi. Les hommes, plus poltrons, étaient au fond, derrière la paille. Les vaincus parurent enfin, et l'on reconnut le portier de l'hôtel, le cocher, les laquais, le maître-d'hôtel, les marmitons, la femme de charge, les femmes de chambre, les couturières, les balayeuses, etc., etc.

On doit se rappeler qu'au premier cri de Lafleur tous les gens de la maison s'étaient sauvés au grenier, dont ils avaient fermé la porte. Ignorant ensuite ce qui se passait dans l'hôtel, ils avaient pris les soldats pour les voleurs, et la voix du commandant, qui les sommait de se rendre, pour celle du chef des brigands.

Heureusement ce quiproquo n'eut pas de suites fâcheuse : le commandant fut le premier à rire ; le sergent seul était consterné de s'être trompé aussi grossièrement. Il lui fallut endurer les plaisanteries de tout le monde, et surtout du commandant, qui était en train de

rire. Les femmes n'épargnèrent pas non plus le sergent, car elles lui en voulaient de ce qu'il était venu si vite éclairer le théâtre du combat.

« Mais enfin, commandant, » dit le pauvre sergent en prenant du tabac pour appeler ses idées, « il y a pourtant eu des voleurs!.... —
» Peut-être un ou deux qui se seront sauvés dès
» votre arrivée! — En effet, » dit le portier en s'avançant, son bonnet de coton à la main; « je me rappelle avoir vu sortir trois jeunes
» gens avant même que l'on ait crié au voleur...
» — Sans doute, » reprit le commandant, « quel-
» ques étourdis qui se seront moqués de vous!..
» et l'on a répandu l'alarme pour rien, et mis
» le quartier sans dessus dessous!... Une autre
» fois, sergent, avant d'aller chercher main-
» forte, tâchez de savoir à qui vous avez af-
» faire! »

Le sergent ne répondit rien; il était confondu. Le commandant descendit à la tête de

sa troupe, les gens de la maison retournèrent dans leurs chambres, les soldats quittèrent l'hôtel. M. de Lacaille fut reconduit chez lui par Lafleur, que l'on ne soupçonnait guère d'être l'auteur de tout ce désordre, et Georgette se coucha en riant avec Rose des aventures de la soirée.

CHAPITRE XXVI.

ACCIDENT. — RENCONTRE IMPRÉVUE.

—

On pense bien que les trois amants ne s'en tinrent pas à cette première visite : tous trois continuèrent à venir voir madame de Rosambeau, et, par ce moyen, on ne pouvait savoir auquel elle donnait la préférence. Les mauvaises langues de l'hôtel disaient que madame ne voulait désespérer personne, et que guidée par

mademoiselle Rose, elle savait mener trois intrigues de front ; ce qu'il y a de certain, c'est que Georgette n'eut plus la maladresse de donner des rendez-vous à une demi-heure de distance l'un de l'autre.

Mais au milieu des plaisirs, le temps s'écoulait ; le fruit de la première faute de Georgette arrive à ce terme où les entrailles d'une mère ne sont plus suffisantes pour le contenir : l'enfant de l'amour voulait prendre sa place dans ce vaste univers, où les enfants naturels sont assez nombreux.

L'époque est venue ; il faut, pour quelque temps, quitter Paris, abandonner des plaisirs enchanteurs, pour s'ensevelir dans une triste campagne. Georgette est de fort mauvaise humeur : elle n'a jamais désiré être mère ; mais dans ce moment ce titre ne lui paraît qu'une sujétion insupportable ; elle se promet de ne point remplir les devoirs qu'il impose à celles qui savent en goûter les douceurs.

Il faut partir : aucun obstacle ne s'oppose à ce départ. M. Lacaille est persuadé que madame de Rosambeau est sujette à des douleurs néphrétiques, et qu'il faut qu'elle prenne les eaux ; il désire l'accompagner, mais on trouve des prétextes pour l'en dissuader, et Lafleur persuade à son maître qu'il ne faut pas contrarier une femme malade, si l'on veut qu'elle guérisse promptement.

Georgette quitte un beau matin la capitale ; mais au lieu de se rendre à Plombières, on prend le chemin de Montmorency. C'est auprès de ce village (devenu célèbre par le séjour qu'y fit ce philosophe qui écrivait des traités d'éducation et mettait ses enfants à la Pitié) que Lafleur avait loué pour Georgette une petite maison isolée, qui devait lui servir de retraite pendant son absence de Paris.

Rose accompagne sa maîtresse ; sans elle madame mourrait d'ennui à la campagne !... Ces dames ont pris place dans un léger ca-

briolet, auquel on a attelé des chevaux, sur l'un desquels leur conducteur est monté en postillon. Ce char semble plutôt destiné à une promenade que propre à faire un voyage ; mais cinq lieues sont peu de chose, et Georgette a ordonné au postillon d'aller comme le vent.

Assise près de Rose, entourée de cartons et de chiffons de toute espèce (car, même dans la solitude, une jolie femme doit songer à sa toilette), Georgette s'entretient avec sa suivante des plaisirs qu'elle goûtera à son retour, du bonheur de jouer mille tours à Lacaille, et de tromper ses trois amants, qui commencent à n'avoir plus le mérite de la nouveauté.

Cette conversation importante occupe tellement les voyageuses, qu'elles voient avec surprise que bientôt elles seront arrivées à leur destination. Déjà le modeste clocher de Montmorency se dessine au fond du paysage Le char élégant va comme le vent. Mademoiselle Rose, qui est pourtant une fille courageuse, a

peur que les chevaux n'aient pris le mors aux dents : Georgette rit de sa frayeur ; Georgette, que sa situation devrait rendre plus craintive, semble au contraire braver tous les dangers, et crie au postillon d'aller au grand galop.

Crac !... en passant sur quelques pavés destinés à réparer la route, l'essieu se brise, une roue se détache ; le char verse sur les pierres, les dames roulent sur le chemin, et les cris de la douleur succèdent aux éclats de la folie.

Le postillon, tout occupé de lui, de la voiture et des chevaux, ne s'inquiète pas de ses voyageuses.

Rose remplit l'air de ses cris, causés plutôt par l'effroi que par la douleur, car elle n'a aucune blessure. Georgette, blessée à la tête, a perdu l'usage de ses sens.

Un jeune homme à cheval accourt du côté d'où partent les cris : aidé de son domestique, il relève les voyageuses, et les transporte sur un tertre de verdure. Le postillon, revenu de

sa frayeur, court chercher des secours dans une chaumière que l'on aperçoit à peu de distance. Pendant ce temps, le jeune homme étanche, avec son mouchoir le sang qui coule de la blessure que Georgette s'est faite à la tête. Dans le premier moment, il n'a pu distinguer les traits de celle qu'il secourait; mais maintenant, à genoux près d'elle, il soulève la tête de l'intéressante blessée... Celle-ci ouvre les yeux et revient à elle... « Georgette! » s'écrie le jeune homme. — « Charles! » dit notre héroïne, et elle baisse les yeux en rougissant; ce qui ne lui était pas arrivé depuis bien longtemps.

Charles, que nous avons quitté à l'instant où il prenait la route de Paris, avait eu, dans cette ville, une rechute qui l'avait contraint à garder la chambre tout le temps que Georgette employait en fête et en plaisirs. Le retour du printemps avait rendu la santé au trop sensible Charles; les médecins lui avaient ordonné

l'exercice du cheval, et, dans une de ses promenades *extrà muros*, le hasard venait de lui faire rencontrer celle qu'il cherchait inutilement dans Paris.

« J'ai envoyé votre conducteur chercher du secours, » dit Charles après un moment de silence ; « dans l'état où vous êtes madame, on » ne saurait prendre trop de précautions. »

Charles appuya sur ces derniers mots : la grossesse de Georgette était trop avancée pour échapper à ses regards. Georgette rougit encore et voulut se lever. « Pourquoi vous re» mettre en chemin? » dit Charles d'un ton plus doux ; « attendez que l'on trouve quelque » voiture pour vous transporter à votre destina» tion. — Cela est inutile, monsieur, ma bles» sure n'est rien... et je suis en état de mar» cher. »

En achevant ces mots, Georgette se leva et fit quelques pas, mais sa faiblesse la force de s'arrêter. Le postillon revient avec un

paysan qui offre aux dames une carriole ou un brancard pour les transporter où elles voudraient.

« Je ne veux ni de l'un ni de l'autre, » dit Georgette ; « votre carriole me casserait la tête » à force de me secouer, et je n'ai pas envie de » me mettre sur un brancard pour que tous les » paysans me suivent comme une curiosité, j'irai » à pied. »

En disant cela elle donne quelque argent au villageois, et ordonne au postillon de s'occuper du cabriolet et de venir la rejoindre lorsqu'il l'aura fait remettre en état.

Charles écoutait Georgette : il trouvait un tel changement dans son ton et dans ses manières qu'il ne pouvait se persuader avoir devant les yeux la personne qu'il avait laissée à la ferme six mois auparavant.

Après avoir donné ses ordres, Georgette se tourne vers Rose, qui était encore couchée sur le gazon, recevant avec reconnaissance les

soins de Baptiste, dont les petites manières innocentes et niaises lui plaisaient beaucoup.

« Donnez-moi le bras, Rose ; vous m'aiderez à marcher en me soutenant un peu. — » Que je vous soutienne, madame! eh! mon » Dieu, j'ai bien besoin d'être soutenue moi- » même..... Je n'ai pas tant de courage que » vous.... je ne sais, en vérité, si je pourrais » marcher... »

Le fait est que mademoiselle Rose voulait que Baptiste l'aidât à faire le chemin. Georgette était embarrassée; le paysan et le postillon venaient de partir; elle avait affecté un courage au-dessus de ses forces. Charles était à deux pas, mais rêveur, silencieux, et ne paraissant pas dans une disposition favorable. Cependant elle s'arme de courage, et s'approde lui d'un air riant.

« Monsieur sera-t-il assez galant pour me

» donner le bras jusqu'à ma demeure? nous n'a-
» vons pas pour une demi-heure de chemin. »

Charles parut sortir d'un état léthargique. Se tournant vers Baptiste, il lui ordonna de donner le bras à la suivante, et s'avançant vers Georgette, lui dit qu'il était prêt à la conduire. Georgette passa son bras sous celui de Charles, mademoiselle Rose se serra contre celui de Baptiste, et l'on se mit en marche.

La route se fit silencieusement, malgré les efforts de Rose pour l'égayer. Charles était pensif; Georgette souffrait non-seulement de sa blessure qui était légère, mais d'être forcée de donner le bras à un homme dont la vue lui rappelait ce que depuis longtemps elle avait oublié. Lorsque la douleur ou la fatigue la forçait à s'appuyer sur le bras de son conducteur, son sein se gonflait, son cœur battait avec violence; un sentiment pénible parce qu'il n'était pas exempt de remords, s'emparait de son âme; elle levait les yeux sur Charles, et cher-

chait à lire dans les siens ce qui se passait au fond de son cœur ; mais Charles évitait ses regards ; il souffrait aussi d'être près de celle qu'il avait adorée, de celle qui avait fait le tourment de sa vie, et de n'être pour elle qu'un étranger. Il sentait cependant qu'il ne pouvait plus être rien pour Georgette ; mais lorsqu'elle s'appuyait sur lui, lorsqu'elle serrait son bras, ou qu'un soupir s'échappait de sa poitrine, Charles ému retrouvait son cœur, et regrettait les illusions qui ne pouvaient plus renaître.

On arrive enfin devant la maison que Georgette avait fait louer par Lafleur. « C'est ici que »je vais, monsieur, » dit notre héroïne en s'arrêtant. Charles regarde l'habitation ; il est surpris de son extérieur modeste et de sa situation isolée : un sentiment de plaisir anime son visage.

Rose a frappé : une vieille femme vient ouvrir. « Voudriez-vous vous reposer un moment? » dit Georgette à Charles en lui quittant le bras.

« — Je vous remercie, madame; je n'en ai pas
» le temps. — Je ne vous engage point à venir
» me voir... la société d'une femme seule pour-
» rait ne pas vous être agréable. »

Charles allait répondre à cette épigramme; mais il se contient, craignant de se laisser emporter par le sentiment qui l'agite. « Suivez-» moi, » dit-il à Baptiste d'une voix sombre, et il s'éloigne à grands pas de la demeure de Georgette.

Arrivé à l'endroit où attendaient les chevaux, Charles s'arrête pour regarder la place où il a retrouvé celle qu'il vient de quitter si brusquement. Elle était là.... blessée.... souffrante... Mais d'où vient qu'elle habite maintenant une retraite isolée!..... voudrait-elle cacher sa faute à tous les yeux..... se retirer du monde?

Pauvre Charles! son cœur cherche toujours à excuser celle qu'il ne peut encore effacer entièrement de son souvenir.

« Quel est cet original, madame? » demande Rose à sa maîtresse, lorsque Charles est éloigné; « il vous a quittée d'une manière tout-à- » fait drôle!..... j'ai cru un moment qu'il allait » pleurer!... Son domestique est gentil; ce n'est » encore qu'un enfant, mais on pourrait en » faire quelque chose. »

Georgette ne répond rien. On entre dans la maison; cette demeure aurait paru charmante à quelqu'un qui eût aimé la campagne; Georgette la trouva insupportable, et se promit bien d'y rester le moins de temps possible. Sa chute n'avait pas dérangé sa santé; une mère tendre en eût été charmée; Georgette ne le fut que par l'espoir d'être bientôt en état de retourner à Paris. La vue de Charles avait réveillé dans son âme des souvenirs sur lesquels elle sentait le besoin de s'étourdir.

Ce moment tant souhaité par la plupart des mères arriva enfin : après des douleurs assez vives, Georgette mit au monde un fils. La

vue de son enfant lui causa une légère sensation; mais Rose le remit bien vite entre les mains d'une nourrice que l'on s'était procurée, et à qui on paya une année d'avance, en lui ordonnant de ne jamais venir à Paris avec l'enfant.

Le petit Paul, c'est le nom que l'on donna au fils de Georgette, passa ainsi dans les mains d'une étrangère, sans emporter ni les regrets ni l'amour de sa mère.

Georgette, après être restée à la campagne le temps nécessaire à son rétablissement, écrivit à Lafleur pour qu'il prévînt son maître de son retour. Tout fut exécuté comme la prudence l'exigeait, et bientôt madame de Rosambeau fut réinstallée dans son hôtel, sans que l'on se doutât de rien... ou sans qu'on eût l'air de savoir ce que madame avait été faire.

Jeunes gens qui cherchez une épouse innocente et sage, défiez-vous de ces demoiselles qui ont fait des voyages!

CHAPITRE XXVII.

LA ROUE COMMENCE A TOURNER.

—

M. de Lacaille accourut à l'hôtel dès qu'on lui eut appris le retour de madame de Rosambeau. A son grand étonnement, il la trouva maigrie et très-changée : en effet, Georgette avait beaucoup perdu de son éclat et de sa fraîcheur. Elle se plaignit de ce que les eaux lui avaient été contraires ; et, voulant réparer par

la toilette ce qu'elle avait perdu en beauté, elle se livra aux plus folles dépenses, au luxe le plus effréné, et devint pour Lacaille d'un entretien ruineux.

Le pauvre homme songeait quelquefois, avec effroi, aux suites que sa conduite devait amener; mais Lafleur était son confident; et de plus son intendant; il n'y avait plus moyen qu'il vît clair dans ses affaires, ni qu'il réparât ses sottises.

Madame de Rosambeau dépensait non-seulement pour elle, mais elle fournissait à ses trois amants tout ce qu'ils paraissaient désirer; ne pouvant se dissimuler qu'elle avait perdu beaucoup de ses charmes, elle craignait d'être abandonnée, et employait, pour retenir ses esclaves dans ces chaînes, des moyens ruineux pour M. de Lacaille.

Madame de Rosambeau faisait imprimer les ouvrages du jeune poète, et celui-ci, qui devait à sa belle le plaisir de voir ses œuvres paraître

au jour, enfantait production sur production, en ayant soin de les dédier à celle qui en faisait les frais.

M. Folleville ne faisait point de vers, mais il avait une passion pour les chevaux. Madame de Rosambeau, qui allait souvent promener avec lui au bois de Boulogne, se chargeait de veiller à ce que leur équipage fût remarquable par la beauté de leurs coursiers.

Le jeune officier se contentait de monter le même cheval lorsqu'il faisait quelque promenade, mais il avait la fureur du jeu, il était rarement heureux, et madame de Rosambeau, qu'il avait la bonté d'associer à ses bénifices, était chaque jour obligée de réparer le déficit qui se trouvait dans la caisse de l'association.

Les quarante mille livres de rente de M. de Lacaille ne pouvaient aller loin : Lafleur, intendant-général des finances, prévoyait depuis longtemps ce qui devait arriver ; en fripon

adroit, il se gardait bien d'avertir son maître du résultat qu'auraient ses folies; il lui cachait, au contraire, l'abîme entr'ouvert sous ses pas, et le poussait doucement vers le précipice. On engageait les propriétés, on empruntait à des usuriers, Lacaille signait tout; le malheureux avait perdu la tête, il n'osait plus examiner ses comptes, et son valet lui assurait qu'il aurait des ressources pour le reste de ses jours. Vieillesse folle qui vous laissez maîtriser par les passions, vous êtes plus méprisable que vous n'êtes à plaindre!... vous aviez, pour vous sauver des piéges que l'on tend à vos sens et à votre amour-propre, l'expérience et votre miroir!

Un matin, pendant que Lacaille était encore livré au repos, ayant passé la nuit à un bal, où la tournure et la mise de madame de Rosambeau avaient fait la plus grande sensation, un bruit confus de voix se fit entendre dans la cour de l'hôtel. Lacaille ouvre les yeux, il sonne

pour connaître la cause de ce tumulte, son petit jockey arrive.

« Qu'est-ce que j'entends, Jasmin? — Mon-
» sieur, ce sont des huissiers, des usuriers, des
» recors... enfin tous les diables de l'enfer, qui
» viennent saisir l'hôtel. — Comment !.....
» qu'est-ce que tu dis?... Ces gens se trompent
» sans doute!... — Dam! ils demandent cepen-
» dant M. de Lacaille, vieux rentier... — Vieux
» rentier ! ce n'est pas moi..... — Oh ! que si,
» monsieur, ils vous ont bien désigné..... — Et
» que veulent-ils?.... — De l'argent ou en pri-
» son, monsieur. — En prison! tu es fou !.....
» Ce n'est que de l'argent qu'il leur faut, n'est ce
» pas? — Oui, monsieur. — Parbleu, c'est
» bien facile : ce n'était pas la peine de me ré-
» veiller pour cela!... Envoie-les à Lafleur, mon
» intendant. — Monsieur, c'est que votre inten-
» dant est parti ce matin avant le jour. —
» Qu'est-ce que tu dis? — La vérité, monsieur.
» — Quoi?... Lafleur... — A quitté l'hôtel, em-

» portant tout ce qui pouvait lui convenir. —
» Ah! le coquin! le scélérat!..... Je suis volé,
» trompé... trahi! »

Lacaille retombe sur son lit; il est anéanti; il s'aperçoit qu'il a été dupe d'un fripon. Le tumulte augmente, les huissiers crient, les valets se sauvent avec ce qu'ils peuvent emporter. Bientôt les recors entourent le lit du vieil enfant prodigue; on lui montre des billets qu'il a signés, des engagements qu'il a contractés : le résultat est que l'intendant a trompé jusqu'aux usuriers, car son maître doit trois fois plus qu'il ne peut payer, en laissant saisir tout ce qu'il possède. Cette découverte ne calme pas la colère des créanciers, et M. de Lacaille est sommé de se rendre provisoirement en prison. Le vieux fou se lève; on ne lui laisse pas le temps de mettre ni rouge, ni corset, ni boucles à l'enfant, on l'entraîne... Mais, au moment où il va quitter sa chambre, mademoiselle Rose arrive avec un billet de sa maîtresse; Lacaille le prend

et le lit, pendant que Rose, effrayée, regarde les personnages à figures patibulaires qui remplissent l'appartement.

Le billet contient une invitation de madame de Rosambeau, pour remettre à sa femme de chambre trois cents louis dont elle a un urgent besoin.

« Ma chère, » répond M. de Lacaille, « dis à » ta maîtresse que je vais en prison pour elle, et » que c'est la dernière preuve d'amour que je » puis lui donner.

« — Dites-lui aussi, mademoiselle, » ajoute un grand homme sec, noir, livide, dont le regard avide et la figure hétéroclite font deviner un huissier, « dites à votre maîtresse que je ne » lui donne que vingt-quatre heures pour quit- » ter l'hôtel qu'elle habite ; je sais ce que c'est » que madame de Rosambeau ; la maison qu'elle » occupe a été meublée par monsieur, et cela » doit par conséquent nous revenir. »

Rose s'enfuit sans en entendre davantage.

M. de Lacaille fut conduit en prison ; le malheureux y mourut au bout de quelque temps, sans être plaint de personne, sans avoir trouvé dans ses nombreuses connaissances le moindre secours, la plus légère consolation.

CHAPITRE XXVIII.

SCÈNE UTILE A L'UN ET INUTILE A L'AUTRE.

—

Georgette attendait avec impatience le retour de sa femme de chambre. Avant de suivre mademoiselle Rose, revenons à Charles, que nous avons laissé aux environs de Montmorency.

Charles, en voyant la retraite que Georgette avait choisie, s'était flatté qu'un sentiment de repentir avait guidé celle qui, après maintes

folies pouvait encore (il l'espérait du moins) revenir à la vertu.

Tourmenté par le désir de la revoir, fâché de l'avoir quittée si brusquement, Charles balança longtemps pour se rendre chez Georgette, l'amour l'emporta encore, et il prit avec Baptiste le chemin de la maison isolée.

Arrivé à cette demeure paisible, Charles frappe : une paysanne se présente; il s'informe de la jeune dame qui habite la maison, et la villageoise lui apprend que depuis deux mois cette dame est partie, et qu'elle ne doit point revenir.

« Allons, » dit Charles, « je me suis encore » abusé!... retournons à Paris, Baptiste. — Si » monsieur désire y voir mademoiselle Geor- » gette, cela sera bien facile. — Comment cela » Baptiste? — Je sais son adresse, monsieur.— » Et qui te l'a donnée? — Sa femme de cham- » bre, à qui j'ai donné le bras... vous savez, » monsieur, mademoiselle Rose m'avait engagé

» à aller la voir, mais je ne m'en suis pas sou-
» cié.

» — Aller voir Georgette à Paris, » se dit tout bas Charles, « non; ce serait une faiblesse, » et il passa encore plusieurs jours dans l'irrésolution, jusqu'au moment où l'amour le poussa malgré lui chez Georgette.

Rose venait de rentrer, sa maîtresse la grondait de sa lenteur. « Tu sais, Rose, que j'at-
» tends après cet argent... Folleville a besoin
» d'un cheval. — Il pourra bien aller à pied,
» madame, s'il ne monte plus que ceux que
» vous lui achèterez avec l'argent de M. Lacaille.
» — Que veux-tu dire, Rose ? »

La femme de chambre raconte la scène dont elle a été témoin; Georgette est surprise, sans être affectée, du malheur de son vieil entreteneur. « Le vieux fou, » s'écrie-t-elle, « il devait
» bien s'atttendre à cela ! Je suis bien aise d'ê-
» tre débarrassée de lui. » Ruinez-vous donc pour une coquette.

« L'événement est pourtant désagréable, » dit Georgette au bout d'un moment, « je comp-
» tais sur cet argent, et Lafleur, l'as-tu vu,
» Rose? — Lafleur est bien loin, à ce que j'ai
» appris en sortant de l'hôtel. Un garçon intel-
» ligent n'attend pas pour quitter son maître,
» le moment où la justice entre dans la mai-
» son. — Demain, Rose, nous quitterons cet
» hôtel. J'ai des bijoux, des diamants. — Oh!
» vous avez des ressources, madame; à votre
» âge, on n'est jamais embarrassé. — Va, Rose,
» faire les paquets de tout ce que nous pouvons
» emporter. »

Georgette, restée seule, se livre à ses réflexions; il y avait fort longtemps qu'il ne lui était arrivé de penser à sa situation; en songeant à l'avenir, on revient quelquefois sur le passé, que tant de personnes cherchent à oublier, et Georgette était de ce nombre.

Notre héroïne se trouvait dans cette situation d'esprit où, mécontent de soi-même, on

voudrait pouvoir changer quelques scènes de sa vie, lorsque la porte de son appartement s'ouvrit : c'était Charles qui, cédant au désir de revoir Georgette, venait, en hésitant, chez madame de Rosambeau.

« C'est à madame de Rosambeau que j'ai » l'avantage de parler, « dit Charles en entrant. » — Quoi.... c'est vous, monsieur, et qui vous » a donc appris mon nom?.... — Oh! je me » doutais bien, madame, que celui que vous » portiez à la ferme ne vous conviendrait » plus à Paris. — Si c'est pour me faire de la » morale que vous êtes venu chez moi, je vous » préviens, monsieur, que vous perdrez votre » temps; je ne suis nullement disposée à enten- » dre vos réprimandes.

Charles examinait l'appartement : le luxe, la profusion qui semblaient régner chez madame de Rosambeau, avaient déjà chassé l'espérance de son cœur.

« Je ne viens pas vous faire des reproches. »

dit-il enfin; « je vois d'ailleurs qu'il serait trop
» tard., — Quel est donc le sujet de votre vi-
» site? »

Charles, embarrassé, ne savait trop que répondre, il n'osait avouer dans quelle espérance il était venu la voir; il tira un mouchoir de sa poche et le présenta à Georgette : « Je voulais
» vous remettre ce gage de fidélité que vous me
» donnâtes jadis..... et que j'aurais dû vous
» rendre plus tôt.

« Ah! ah! » dit Georgette en éclatant de rire,
« comment, monsieur, c'est pour cela que vous
» êtes vanu?.... Ah! je vous reconnais bien là!
» toujours romanesque, toujours sentimental!
» — Et vous toujours ingrate et parjure. — En
» vérité, monsieur, vous n'êtes pas galant!.....
» Je croyais que les voyages vous auraient
» formé, mais je vois qu'on ne fera jamais rien
» de vous, — Fort bien, madame, continuez,
» joignez l'ironie à l'outrage!... vous ne sauriez
» me rendre un plus grand service; je vous vois

» enfin tel que vous êtes, et je vous remercie
» de détacher le bandeau qui me couvrait les
» yeux.

« — Comment, Charles, vous m'aimiez en-
» core!... voilà une constance digne de nos an-
» ciens chevaliers!... mais entre nous, je ne le
» méritais guère. — J'aime à voir que vous
» vous rendez justice. — Pourquoi dissimule-
» rai-je avec vous?... Tenez, je vais être fran-
» che : vous m'avez plu lorsque je vous vis pour
» la première fois; ce penchant augmenta quand
» vous vîntes à la ferme ... peut-être vous se-
» rais-je restée fidèle!... mais vous me laissez
» là, vous me quittez sans vous inquiéter de ce
» qui en arrivera... une jeune fille de dix-sept
» ans aime à parler d'amour!. . Un autre amant
» se présenta; il m'en dit plus en huit jours
» que vous en deux mois, et j'aimais à m'en-
» tendre dire que j'étais jolie!... Je vous ai ou-
» blié, je l'avoue; mais est-ce bien ma faute?...
» Depuis ce temps, j'ai fait bien des folies, que

» voulez-vous! mon cœur est léger, ma tête
» n'est point mûre pour la raison!... Cepen-
» dant, chaque fois que je vous vois, j'éprouve
» un sentiment... qui m'étonne moi-même.
» Tenez, Charles, je n'ai pas vingt ans, je suis
» encore jolie!... quittez cet air boudeur, ce
» ton sentimental, et, au lieu de me moraliser,
» parlez-moi d'amour... je sens que je vous
» écouterai avec plaisir. »

En achevant ce discours, qu'elle avait accompagné de regards très-expressifs, Georgette passait son bras autour du cou de Charles, et, la tête appuyée sur l'épaule du jeune homme, le sein palpitant, les yeux attachés sur les siens, elle s'attendait à voir son esclave tomber encore à ses genoux..... Mais Charles se dégage froidement des bras qui l'entourent, et, s'éloignant de quelques pas: « Je vous ai écoutée at-
» tentivement, » dit-il à Georgette, « je vois com-
» bien je m'étais abusé!... Je ne dois vous faire
» aucun reproche, vous avez cédé aux pen-

» chants que la nature vous a donnés. Poursui-
» vez le cours de vos folies, augmentez chaque
» jour le nombre de vos amants, soyez heu-
» reuse, je le désire ; mais le bonheur s'use
» bien vite pour ceux qui se blasent sur tous les
» plaisirs : peut-être, en n'abandonnant pas vos
» bienfaiteurs, auriez-vous réussi à le fixer près
» de vous. Adieu, Georgette, nous ne nous re-
» verrons plus. »

En achevant ces mots, Charles jette un dernier regard sur Georgette, et quitte l'hôtel en remerciant le ciel de lui avoir enfin désillé les yeux.

CHAPITRE XXIV.

CHANGEMENT D'ÉTAT.

—

Les dernières paroles de Charles avaient jeté le trouble dans l'âme de Georgette ; son brusque départ, au moment où elle croyait l'enchaîner plus fortement que jamais, humiliait son amour-propre et trompait sa folle vanité. Rose vint tirer sa maîtresse de ses réflexions en lui annonçant que tout était disposé pour leur

changement de domicile. Rose avait espéré pouvoir faire enlever une partie des meubles de l'hôtel, mais les huissiers y avaient mis empêchement. Il fallut se contenter des cartons renfermant les parures, les schalls et les bijoux ; un fiacre reçut tout cela et transporta ces dames dans un hôtel garni.

Georgette avait fait connaître à ses trois amants sa nouvelle demeure, mais aucun d'eux ne s'y présenta ; notre héroïne ne concevait point le motif de cet abandon, Rose le lui fit comprendre. En effet, madame de Rosambeau ne pouvait plus faire imprimer les ouvrages du poète, acheter des chevaux à Folleville et tenir la caisse du jeune officier. Ces messieurs portèrent leurs hommages ailleurs, hommages bien flatteurs pour celles qui en furent l'objet.

Rose consola sa maîtresse que l'ingratitude de ces messieurs avait un peu chagrinée, et Georgette se promit d'être plus sage à l'avenir.

Cependant, depuis qu'elle habitait l'hôtel

garni, Georgette était délaissée et n'avait plus de société! La promptitude avec laquelle madame de Rosambeau avait ruiné M. de Lacaille, dont la fortune paraissait assurée, avait effrayé les nombreux admirateurs de sa beauté. Personne ne se présentait pour remplacer le pauvre Lacaille, qui venait de mourir dans sa prison ; le temps s'écoulait, les bijoux se vendaient (parce qu'à Paris il fait cher vivre en hôtel garni), et les ressources diminuaient.

« Où est Lafleur? » disait Georgette en soupirant ; « il m'aurait déjà trouvé un hôtel et une » voiture !... » Rose ne répondait rien, mais elle se creusait la tête pour imaginer un moyen de sortir d'embarras.

Un matin, la soubrette fut trouver sa maîtresse encore au lit ; son air satisfait annonçait qu'elle avait quelque projet en tête.

« Que veux-tu donc, Rose? » dit Georgette à peine éveillée. — « Madame... madame..... il » m'est venue une idée délicieuse... vous allez

» refaire fortune!... — Comment cela, Rose? »
et Georgette se frotte les yeux et s'éveille entièrement. — « Vous dansez fort bien, vous êtes
» un peu musicienne, il faut entrer à l'Opéra.
» — A l'Opéra! moi, y penses-tu?... — C'est
» parce que j'y ai longtemps réfléchi que je vous
» propose ce parti, comme le plus agréable et
» le plus prompt pour faire une fortune bril-
» lante. — Et que ferai-je à l'Opéra? — Vous
» danserez... une chanteuse est quelquefois peu
» remarquée, mais une danseuse, c'est bien
» différent : la danse vous offre les moyens de
» faire valoir vos charmes, de déployer vos
» grâces! Le piquant du costume, des formes
» charmantes et une jolie figure qui, aux quin-
» quets : sera éblouissante, en voilà plus qu'il
» n'en faut pour faire courir tout Paris.

» Vraiment, Rose, tu me donnes presque
» envie de danser. Mais comment pourrai-je
» parvenir à être reçue? — Oh! c'est bien fa-
» cile : j'ai servi autrefois une dame dont l'a-

» mant avait un frère qui était l'amoureux d'une
» demoiselle dont l'oncle était attaché à l'admi-
» nistration de l'Opéra. Par l'entremise de ces
» gens-là, j'ai fait connaissance avec le premier
» valet de chambre de M. l'administrateur; il
» m'a dit que son maître était un homme fort
» aimable, aimant beaucoup les femmes et fai-
» sant volontiers quelque chose pour elles......
» Nous allons nous rendre chez lui. Faites une
» grande toilette, car il n'y a que les gens com-
» me il faut qui débutent à l'Opéra ; présentez-
» vous sans crainte, voyez M. l'administrateur,
» et je réponds que vous aurez un ordre de dé-
» but... »

Georgette s'abandonne aux conseils de Rose. La toilette se fait sur-le-champ, car les dames sont lestes en affaires; on prend un fiacre et l'on arrive dans l'antichambre de M. le préposé de l'Opéra.

Cette antichambre, comme celle de tous les gens en place, était remplie par une foule de

réclamants, aspirants, prétendants, demandeurs, fournisseurs, entremetteurs, etc., etc. Georgette prit place au milieu de cette cohue, et Rose fut trouver le valet de chambre de monsieur, pour tâcher, en renouant connaissance, d'obtenir la faveur de faire passer sa maîtresse avant son tour dans le cabinet de l'administrateur.

Pendant que Rose entame les négociations, Georgette est étourdie du brouhaha continuel qui se fait autour d'elle : chacun parle haut et se donne le plaisir de raconter à son voisin le sujet de sa juste réclamation : un danseur se plaint de son camarade qui lui a soufflé un pas de deux dans le dernier ballet ; une chanteuse accuse tout l'orchestre d'avoir joué en adagio un morceau guerrier, afin de lui faire manquer la mesure ; un figurant demande justice, parce que, dans un ouvrage où il y a des bêtes, il n'a fait que l'ours, tandis qu'un de ses inférieurs a fait le lion ; chacun crie ; tout le monde parle

en même temps, personne ne s'entend, mais celui qui fait le plus de bruit est persuadé qu'il a raison. Georgette, qui n'est pas encore habituée aux réunions d'artistes et aux disputes de coulisses, voit revenir Rose avec plaisir.

La soubrette perce la foule et parvient enfin à sa maîtresse; elle lui apprend qu'elle a réussi, non sans beaucoup de peine (elle paraissait en effet très-échauffée), et que tout ira pour le mieux.

Le valet de chambre suit de près mademoiselle Rose, et madame de Rosambeau est introduite dans le cabinet de M. l'administrateur.

Quel fut l'entretien de Georgette avec l'homme en place? quel genre de pas exécuta-t-elle devant lui? comment se rendit-elle son juge favorable? ce sont des mystères de cabinet que nous ne pouvons pénétrer : ce qu'il y a de certain c'est que Georgette sortit de chez l'administrateur avec la certitude de déployer bientôt ses grâces à l'Opéra.

« Eh bien, madame, » dit Rose à sa maîtresse lorsqu'elles furent remontées en voiture, » je » vous avais bien dit que vous réussiriez.... — » C'est vrai, Rose ; j'ai bien eu quelque peine » d'abord, mais j'ai tant pressé!... tant pressé! » — Ah! il faut cela, madame ; moi aussi, j'ai » eu beaucoup de peine à me faire reconnaître » du valet de chambre, mais à la fin, oh ! il » s'est bien aperçu que ce n'était pas la première » fois qu'il me voyait, et j'ai tant fait qu'il a » montré beaucoup de bonne volonté. » En disant cela, Rose arrangeait son fichu un peu chiffonné, et Georgette réparait le désordre de sa coiffure.

CHAPITRE XXX.

ZULMÉ.

—

Peu de temps après la visite de Georgette à M. l'administrateur, elle reçut l'ordre qu'elle sollicitait pour débuter parmi les nymphes de Terpsychore.

C'est alors que les soins de Lafleur eussent été utiles à Zulmé (c'est le nom de théâtre que Georgette avait pris) ; il fallut que Rose

redoublât de zèle pour faire réussir sa maîtresse, et triompher des intrigues que fomentaient les nombreuses rivales de la débutante.

Georgette s'étonnait des cabales, des menées, des disputes dont elle était l'objet : étrangère jusqu'alors à la carrière du théâtre, elle ignorait qu'une armée de cent mille hommes est plus facile à conduire qu'une troupe de quinze ou vingt comédiens; elle ne connaissait pas encore les jalousies, les préférences, les prétentions ridicules, les droits d'ancienneté qui éloignent les talents, les passedroits qui dégoûtent les auteurs, les claqueurs qui soutiennent la médiocrité, et les sifflets du public qui, tôt ou tard, font justice de ce qui est mauvais.

Georgette débuta et fut bien accueillie, non qu'elle eût beaucoup de talent, mais Rose avait acheté les trois quarts du parterre, et les gens comme il faut ne sifflent point: d'ailleurs la débutante était fort jolie; ses charmes, relevés par

tout ce que l'art inventa pour séduire les yeux, étaient, à la scène, d'une fraîcheur à tromper les habitués de l'orchestre, ce qui est beaucoup dire.

Bientôt la belle Zulmé fut plus en vogue que ne l'avait été madame de Rosambeau ; les offres les plus brillantes, les cadeaux, les billets doux se succédaient chez la jolie danseuse. Rose, malgré son érudition en galenteries, ne savait auquel entendre ; sa maîtresse était la divinité du jour, la femme à la mode, et à Paris la mode donne la fortune.

L'hôtel de Zulmé était devenu le rendez-vous des merveilleux de la capitale : chaque matin, entourée d'un essaim d'adorateurs de tous les âges et de toutes les conditions, mais tous à équipage (on n'était pas reçu sans cela), notre héroïne payait d'un sourire, d'un regard, d'un mot flatteur les hommages d'hommes qui se croyaient trop heureux en se ruinant pour elle.

Georgette aurait pu, avec un peu de prévoyance et moins de folies, amasser une fortune; mais jouir du présent sans songer à l'avenir, telle était sa devise : elle n'avait jamais écouté que sa tête, et ce n'était point au milieu du tourbillon des plaisirs qu'elle pouvait devenir raisonnable.

Tous les soirs on donnait chez Zulmé de ces petits soupers qui durent toute la nuit. On jouait gros jeu; les perdants se consolaient en faisant sauter le champagne, les gagnants célébraient leurs triomphes près des belles; une joie bruyante, des chansons licencieuses, des scènes scandaleuses terminaient ces nuits de débauches : les rayons du jour trouvaient encore dans l'hôtel les convives, qu'il fallait pour la plupart reporter chez eux.

Laissons Georgette se livrer sans frein, sans retenue, à toutes ses passions, et voyons si Charles est encore ensorcelé.

Charles avait quitté l'hôtel de madame de

Rosambeau, le cœur soulagé du poids qui l'oppressait depuis si longtemps. En voyant Georgette ce qu'elle était, le cœur flétri par l'insensibilité, l'esprit imbu des sophismes du vice, les yeux brillants de licence et de hardiesse; en voyant ses traits, jadis charmants, déjà fanés par l'abus des jouissances, Charles avait senti s'éteindre dans son cœur cette passion qui avait fait le tourment de sa vie. Il avait pardonné à Georgette de ne le point aimer : il ne pouvait l'excuser de se rendre indigne de son amour. La froideur, la coquetterie, l'inconstance même ne peuvent quelquefois éteindre l'amour : l'avilissement, la débauche éloignent pour jamais un cœur délicat.

Baptiste se douta qu'il était arrivé quelque changement heureux, lorsqu'il vit son maître revenir et lui ordonner gaîment de préparer leur départ. Charles voulait tout de suite quitter Paris, où rien désormais ne le retenait. Il songeait aussi au chagrin que son absence cau-

sait à ses parents, et une voix secrète lui disait qu'il trouverait au château de Merville un objet plus digne de ses affections que celui qui si longtemps s'en était rendu maître.

Nous avons laissé madame de Merville livrée à l'espoir de revoir bientôt son fils, et se félicitant, avec l'aimable Alexandrine, de son retour au château, que Dumont avait annoncé ; mais cette douce espérance fit bientôt place à l'inquiétude : le temps s'écoulait, et Charles ne revenait pas.

« Je me suis flattée trop tôt, » se disait madame de Merville ; « mon fils est sans doute » plus épris que jamais de cette Georgette!..... » une femme méprisable fera le malheur de sa » vie... lorsqu'une compagne vertueuse aurait » pu l'embellir!... Jeunes étourdis, vous cher- » chez le bonheur, et vous le fuyez s'il s'offre à » vous sous l'égide de la sagesse! »

La jeune Alexandrine soupirait aussi après celui qu'on lui avait peint sous des couleurs

si flatteuses, et que son imagination avait encore embelli. Une jeune fille est ingénieuse à se créer des chimères, et sa tête travaille davantage lorsqu'il s'agit d'un joli garçon.

Ces dames, sans savoir leurs secrètes pensées, se consolaient entre elles en parlant de celui qu'on attendait toujours. Un matin (on était alors dans le cœur de l'hiver), Alexandrine proposa à madame de Merville de profiter d'une belle gelée pour faire une promenade aux environs du château. La proposition est acceptée ; les dames se couvrent, s'enveloppent avec soin, et bravant la rigueur du froid, dirigent leurs pas vers Rambervillers.

Tout en causant de celui auquel on pensait toujours, ces dames avaient fait beaucoup de chemin, et madame de Merville désirait se reposer, lorsque Alexandrine aperçut, à peu de distance d'elles, un vieillard assis sur un banc de pierre, et paraissant contempler le spectacle

triste mais imposant qu'offre la nature dans une belle journée d'hiver.

« Quel est ce vieillard? » dit Alexandrine à madame de Merville; « le connaissez-vous, ma-
» dame?... il vous salue... — C'est l'ancien ta-
» bellion de Rambervillers. — Il paraît bien
» âgé? — Il ne l'est pas autant qu'on le croi-
» rait; mais il a éprouvé des chagrins, et le
» malheur vieillit bien vite!... Je le connais peu.
» M. Rudemar vit très-retiré et ne voit aucune
» société; il semble occupé de quelques souve-
» nirs dont rien ne peut le distraire. On pré-
» tend que jadis sa conduite ne fut pas irrépro-
» chable!... mais comme je n'ajoute pas foi aux
» discours de la médisance, je ne sais rien de
» plus sur ce sujet. J'ai engagé quelquefois
» M. Rudemar à venir au château, il s'en est
» toujours excusé. »

Ces dames étaient arrivées près du banc. Le vieillard se leva pour saluer madame de Merville, et celle-ci étant fatiguée se reposa près de

M. Rudemar, tandis qu'Alexandrine, qui préférait courir sur la neige à une conversation trop sérieuse pour son âge, se promenait non loin de là.

Il y a longtemps que nous avons quitté M. Rudemar, et nous le trouvons bien différent de ce qu'il était alors; nous l'avons laissé avec Gertrude, qui en faisait tout ce qu'elle voulait. M. le tabellion avait toujours eu des faiblesses pour ses gouvernantes. Dame Gertrude abusa de l'ascendant qu'elle avait sur l'esprit de son maître pour perdre cette pauvre petite Georgette, qui, sans elle, serait peut-être restée tranquille chez son oncle, et n'aurait pas fait toutes les folies imaginables!.... ce qui serait bien malheureux pour le lecteur.

La fuite de Georgette avait affecté M. Rudemar; il espérait cependant qu'elle reviendrait implorer son pardon; mais les années s'écoulèrent, et la petite nièce ne revint pas. M. le tabellion, qui, en vieillissant, devenait sage, ce

qui est encore méritoire, puisque nous voyons tant de vieux libertins, s'accusa de la fuite de Georgette, qu'il se représentait errante, malheureuse, livrée à toutes les horreurs de la misère, loin de celui qui devait, à juste titre, lui tenir lieu de père. Gertrude fut renvoyée; M. Rudemar prit une gouvernante sexagénaire, et se retira peu à peu du monde, espérant encore, pour prix de son repentir, que Georgette viendrait lui fermer les yeux.

M. Rudemar ignorait que madame de Merville pût lui donner des nouvelles de sa nièce, et la mère de Charles était loin de se douter que cette femme qui tournait la tête à son fils était la nièce de M. le tabellion.

Alexandrine avait à peine quitté madame de Merville, qu'elle aperçut un jeune cavalier suivi de son domestique. Le voyageur, passant près d'elle, la salue avec grâce; au même moment, son cheval s'abat, se casse une jambe; le jeune homme tombe, et le domestique jette des cris

perçants. Alexandrine se sent défaillir; mais surmontant sa faiblesse, elle court au voyageur qu'elle craint de trouver blessé.

Le jeune homme était debout avant qu'Alexandrine ne fût près de lui. « Ah! que je suis » contente! » dit-elle, « je craignais que vous ne » fussiez blessé. — Vous êtes trop bonne, ma» demoiselle; mon pauvre cheval est seul victi» me de cet accident. — Comment donc allez-vous » faire? — Heureusement je ne vais pas loin, je » reviendrai avec du monde voir si on peut le » secourir. — Ah! vous allez près d'ici? » Et Alexandrine examinait le voyageur avec intérêt. « Vous allez à Rambervillers, peut-être? — » Non, mais au château de Merville, qui n'en » est pas éloigné. — Quoi! vous allez au châ» teau de Merville!... »

Alexandrine s'arrête, rougissant de la joie qu'elle a manifestée; elle baisse les yeux, car le jeune homme la regarde à son tour. « Ose» rais-je, » lui dit-il, « vous demander, mademoi-

» selle, d'où naît votre surprise ? — Monsieur...
» c'est que je vais aussi au château. — Permettez-
» moi alors de vous offrir mon bras pour vous y
» conduire. »

On ne pouvait refuser une offre aussi naturelle ; Alexandrine prit, en rougissant encore, le bras du voyageur. Son cœur battait, elle désirait et craignait d'arriver. « Venez par ici, » dit-elle à son compagnon en lui faisant quitter le chemin. — « Mais, mademoiselle, le château
» n'est pas par-là. — Non, mais madame de
» Merville y est.... Tenez, c'est elle que vous
» voyez là-bas... sur ce banc... »

Le jeune homme quitte aussitôt le bras d'Alexandrine ; il court vers le banc ; madame de Merville se lève en l'apercevant, et Charles est déjà dans les bras de sa mère.

Alexandrine est enchantée ; son cœur ne l'a point trompée, c'est Charles qui est de retour. M. Rudemar est touché de la scène de bonheur qu'il a devant les yeux. Mais il fallait retourner

au château, il fallait que tout le monde fût instruit du retour de Charles. Madame de Merville engage M. Rudemar à venir partager leur joie, et, cette fois, le vieillard accepte l'invitation : la vue d'une heureuse famille a ranimé ses esprits et fait trève à ses chagrins.

Malgré son originalité, M. de Merville ne put cacher sa joie en revoyant son fils : le plaisir devint général. M. Rudemar, engagé à dîner au château, n'eut point le courage de refuser une aussi aimable invitation. Le repas fut charmant, la famille de Merville était heureuse, Alexandrine espérait le devenir davantage ; M. Rudemar lui-même oubliait ses chagrins.

Charles, placé à côté d'Alexandrine, admirait sa beauté, ses grâces, sa douceur ; il faisait en lui-même des comparaisons qui étaient toujours à l'avantage de son aimable voisine. Alexandrine, dont le cœur était tout neuf, ne savait point cacher ses sensations, et se livrait

avec abandon au sentiment nouveau que lui inspirait Charles.

Au dessert, il prit fantaisie à M. de Merville de demander à son fils ce qu'il avait fait à Paris. Charles, embarrassé, regardait sa mère : celle-ci dit à son époux que leur fils avait sans doute fait quelques folies, mais que son âge devait les faire excuser. « Parbleu! madame,
» me croyez-vous assez sot pour me fâcher de
» ce que mon fils ne s'est pas conduit comme
» un Caton! Je me fâcherais, au contraire, s'il
» n'avait pas fait des siennes!... Je n'aime pas
» ces jeunes gens qui n'ont aucun des défauts
» de leur âge, et qui, froids spectateurs des fo-
» lies de leurs camarades, restent calmes dans
» l'âge des passions et ne cèdent jamais aux
» plaisirs. Un jeune sage devient ordinairement
» un vieux fou. Les erreurs donnent de l'expé-
» rience et apprennent à connaître le monde!
» et puisqu'il faut que la nature parle tôt ou

» tard, il vaut mieux que ce soit à vingt ans qu'à
» cinquante. »

M. Rudemar appuya l'opinion de M. de Merville, il avait quelques raisons pour cela. Charles embrassa son père, et l'on quitta la table. La soirée se passa agréablement, les jeunes gens firent plus ample connaissance, et le lendemain ils se comprenaient déjà fort bien.

Laissons-les se livrer au bonheur d'une passion réciproque : satisfaits du présent, heureux en avenir, ils voient avec joie renaître la saison des amours ; c'est l'époque que l'on a fixée pour leur union. Retournons à Georgette, qui peut-être n'est déjà plus Zulmé.

CHAPITRE XXXI.

CATASTROPHE.

—

Nous avons laissé Georgette au milieu d'une foule d'adorateurs se disputant l'honneur de se ruiner pour la belle Zulmé ; ce qui n'était nullement difficile, grâce au luxe insolent qui régnait dans l'hôtel de cette moderne Laïs.

Mais à Paris, où tout est vogue et engouement, la mode aime à changer de favoris, et

Rose s'aperçut bientôt qu'une nouvelle débutante allait éclipser sa maîtresse : en soubrette fidèle, elle courut apprendre à Georgette un événement auquel il fallait tâcher de parer.

« Madame, » lui dit-elle un matin, « ne vous » étonnez plus si on vous délaisse, si vous ruinez moins de monde depuis quelque temps ; » sachez qu'une nouvelle beauté attire tous les » regards. C'est une jeune fille de seize ans fort » jolie, et ce qu'il y a de pis, une Agnès, une » innocente!... — Ah! Rose, comment nous » opposer à ses succès? — Eh! madame, il faut » cabaler!... la faire siffler le jour de son début, » payer des gens pour faire du tapage : on criera, » on se disputera, on se battra, on fera aboyer » des chiens au parterre, on jettera des chats » du paradis : cela fera un charivari superbe!... » On criera au feu, s'il le faut; les spectateurs » se troubleront, les femmes se sauveront, personne ne s'entendra, on s'en ira de mauvaise » humeur, et la débutante sera trouvée détes-

» table. — Ton plan est délicieux, et je l'ap-
» prouve... Cependant je crains, si la débutante
» est jolie, que nous n'en soyons pour nos frais
» de conspiration !.... — Eh ! qu'importe, ma-
» dame, conspirons toujours !.... nous verrons
» après !... nous en serons quittes pour nous je-
» ter dans la réforme, si cela est nécessaire ;
» mais, en attendant, cabalons ! »

Le plan de cabale étant arrêté, Rose fit agir tous les ressorts de l'intrigue. Georgette, moins versée que sa suivante dans ces sortes d'affaires, ne la secondait qu'en fournissant l'argent nécessaire pour payer les affiliés de mademoiselle Rose ; Georgette prodiguait l'or avec autant de facilité qu'elle le gagnait !... Et ce métal si urgent dans les états policés, avili par l'usage qu'en fait le vieillard libertin, prodigué par les coquettes et acheté si cher par le laboureur, qui passe souvent dix années de sa vie à conquérir ce qu'un banquier de la capitale perd en une heure à l'écarté, cet or, enfin, type des

biens, des maux, source, but de tant de crimes, cet or sur lequel je pourrais vous dire de fort belles choses, si je ne craignais de vous ennuyer, devint entre les mains de mademoiselle Rose le nerf de la conspiration qui devait culbuter la débutante.

Mais vous le savez, lecteur, les projets d'une faible créature sont tracés sur le sable, où, pour parler plus bourgeoisement, la femme propose et Dieu dispose. Or donc, trois jours avant celui qui devait décider du sort de la rivale de Georgette, notre héroïne éprouva un malaise qui la força de se mettre au lit : le lendemain elle était plus mal, une fièvre brûlante l'agitait. Un docteur arriva et déclara que, d'après les symptômes qu'il remarquait, on devait craindre la petite vérole.

A cette affreuse nouvelle, Georgette jeta les hauts cris, Rose pâlit d'effroi, et tous les amants, les amies, les flatteurs et les courti-

tisans de Georgette s'enfuirent de l'hôtel comme si le diable s'en était emparé.

Adieu la cabale, les intrigues de coulisses; la débutante même fut oubliée. Un soin plus important occupait Zulmé : il fallait tâcher de conserver cette beauté sur laquelle reposaient toutes les espérances de fortune et de plaisirs. On maudissait l'oncle qui avait négligé sa nièce, et Jean qui, au fond de sa ferme, n'avait pas songé à la vaccine.

Rose ne quitte pas l'hôtel, mais elle attend le résultat de la cruelle maladie dans un appartement bien éloigné de celui de sa maîtresse, qu'elle ne va pas voir, craignant la contagion. Georgette souffre seule, elle n'a pas un ami qui vienne la consoler et adoucir ses ennuis !.. C'était bien le cas de faire de sérieuses réflexions et de devenir sage!... La suite nous apprendra si Georgette mit ce temps à profit.

Georgette, après avoir été fort mal, fut enfin

certaine de conserver l'existence : la crise était passée. Mais était-elle toujours la séduisante Zulmée?... Notre héroïne n'avait pas encore osé consulter son miroir. Enfin, elle fait appeler Rose. Celle-ci, après s'être informée si l'on peut sans danger approcher de madame, entre dans l'appartement où sa maîtresse était couchée. La voix de Georgette lui ordonne d'approcher. Rose avance tout doucement!... elle écarte les rideaux... elle regarde... jette un cri et se sauve à l'autre extrémité de la chambre.

Georgette devine son malheur. « Ah! Rose,» s'écrie-t-elle, « je suis perdue!.... Tu ne peux » pas me dire combien je suis changée!.... — » Madame... — Approche... je le veux. Je suis » donc bien affreuse, Rose? — Oh! non, ma» dame..... mais..... malgré cela... vous n'êtes » pas... tout-à-fait ce que vous étiez... — Ap» porte-moi ce miroir, je veux m'assurer de la » vérité. »

Rose donne en tremblant le miroir à Georgette, et, sans attendre l'effet qu'il produira sur sa maîtresse, elle s'éloigne pour exécuter le projet qu'elle á déjà conçu.

Georgette tient ce miroir fatal, jadis consulté si souvent, et sur lequel maintenant elle n'ose jeter les yeux. Il faut pourtant savoir comment on est... Oh! ciel! des marques sur le visage!.. les yeux moins ouverts, le teint rouge, les sourcils et les cils en partie rongés!... Allons, on n'est plus la femme charmante qui fit tant de conquêtes!... Mais enfin cette rougeur se passera, les yeux se dégonfleront; on sera toujours belle femme!... et on peut plaire encore!... A vingt ans on n'en perd pas l'espoir.

Bien décidée à ne plus reparaître sur le théâtre qui l'a vue si brillante, et où il faudrait entendre les railleries amères de ses camarades, Georgette prend aussitôt son parti. Après être restée encore quelques jours au lit, elle se lève et fait demander Rose, qu'elle n'a pas aper-

que depuis l'instant où celle-ci lui a donné le miroir.

Mais Rose n'était plus dans l'hôtel, ne servant jamais que les femmes à la mode, parce que ce n'est qu'auprès de celles-là que l'on fait son chemin : la fidèle soubrette, en voyant le triste effet de la cruelle maladie, s'était décidée à quitter Georgette ; et comme Lafleur avait toujours été son modèle, elle n'oublia pas ce qu'il avait fait en quittant M. Lacaille : les bijoux, les diamants disparurent avec mademoiselle Rose.

« Ah ! » dit Georgette en apprenant l'espièglerie de sa chère Rose, « on a bien raison de » dire : Un malheur ne vient jamais sans un » autre ! »

Cependant, en vendant le mobilier, on parvint à se faire une petite somme, à se meubler un joli logement. On pouvait encore vivre honnêtement, mais on n'était plus Zulmé ni madame de Rosambeau !

CHAPITRE XXXII.

RENCONTRE NOCTURNE.

Georgette habitait depuis quelque temps un appartement rue des Moulins, passant la journée à se rappeler ses grandeurs passées, à gémir sur la perte d'une partie de ses charmes, allant le soir au spectacle pour chasser son ennui; mais, blasée sur ce genre de plaisir, elle n'y trouvait plus la distraction qu'elle cher-

chait. L'oisiveté, ce fardeau plus pénible à supporter que la peine et la fatigue, engourdissait son esprit et abattait son caractère. A dix-neuf ans Georgette était déjà lasse de la vie. Quelquefois elle se rappelait qu'elle était mère ; mais, ignorant les douceurs de cet état, elle avait payé encore six mois d'avance pour son fils, dont elle ne songeait point à se rapprocher.

Un soir, en revenant du spectacle, Georgette, surprise en chemin par un violent orage, fut forcée de chercher un abri ; elle entre dans la première porte ouverte qu'elle aperçoit, et attend que le temps lui permette de continuer sa route.

Un quart-d'heure se passe et la pluie ne cesse pas de tomber. Un homme entre en jurant dans l'allée qui sert de refuge à Georgette. « Oh ! oh ! la belle, que faites-vous là ? — Mon- » sieur, j'attends que l'orage cesse pour re- » tourner chez moi. — Si vous voulez monter

» dans ma chambre, vous y serez mieux
» qu'ici. »

La proposition était un peu brusque : Georgette, habituée à plus de galanterie, ne savait que répondre ; le monsieur s'en aperçut. « Ah!
» vous êtes effarouchée de ma proposition!...
» rassurez-vous : quoique je vous trouve seule,
» la nuit, dans une allée... ce qui n'est pas une
» situation très-décente, comme vous pouvez
» être une femme honnête, je vous promets que
» je ne vous retiendrai pas de force, car je
» n'aime que les femmes de bonne volonté. Al-
» lons, croyez-moi, venez... vous êtes déjà
» mouillée..... vous êtes au vent..... vous êtes
» fort mal enfin, et vous serez mieux chez
» moi. »

En disant cela, le galant prend la main de Georgette et celle-ci se laisse conduire sans trop savoir ce qu'elle veut faire. On monte un escalier tortueux, on va jusqu'au cinquième étage, et plus on montait. plus Georgette sou-

pirait et se repentait d'avoir suivi son conducteur.

Enfin, le *monsieur* s'arrête, ouvre une porte, et introduit sa dame dans une pièce dont l'obscurité ne permet pas de distinguer l'étendue.

« Restez tranquille pendant que je vais bat» tre le briquet » dit le conducteur de Georgette en lui offrant une chaise. Notre héroïne s'assied, réfléchissant au parti qu'elle doit prendre ; son hôte allume la chandelle, elle distingue enfin les objets, et l'examen commence par le maître du logis.

Elle voit un homme de quarante ans, grand, robuste, assez bien de figure, dont la mise est décente, mais dont les manières n'annoncent pas une condition distinguée.

Après avoir examiné son obligeant conducteur, Georgette jette un regard sur la chambre où elle se trouve. Cette pièce faisait à la fois chambre à coucher, salon, cabinet de toilette

et cuisine. Des murailles presque nues, des croisées sans rideaux, un fourneau sur un poèle, un lit défait, des chaises cassées, et, au milieu de tout cela, des manteaux, des casques, des épées, des cuirasses et des rouleaux de papiers, voilà quel tableau s'offrit aux regards de Georgette, qui soupire encore et se promet bien de ne pas rester longtemps chez son galant inconnu.

Celui-ci, tout en parcourant la chambre pour tâcher d'y mettre un peu d'ordre, jetait des regards sur Georgette; et sans doute l'examen n'était pas défavorable à notre héroïne, car plus il la regardait, plus il se donnait de peine pour arranger son appartement.

Enfin il termina, et d'un air doucereux s'avança vers Georgette. « Ah çà! belle dame » (ce compliment flatta Georgette, qui n'y était plus accoutumée) « j'espère que vous me ferez » le plaisir de souper avec moi sans façon; je » vous le répète, cela ne vous engagera à rien.

» mais à table nous ferons connaissance. Te-
» nez, je suis un bon diable qui ne connaît pas
» les cérémonies. Quand vous m'aurez vu une
» heure, vous me connaîtrez comme si vous
» étiez ma femme !... »

Cette plaisanterie fit sourire Georgette. La pluie tombait toujours; d'ailleurs, puisqu'elle était venue là, quelques moments de plus ne changeaient rien à sa situation. « Allons, » dit-elle, « je vais attendre un peu, puisque vous le
» permettez. — C'est cela ; et moi je vais met-
» tre le couvert. »

Notre homme apporte une table au milieu de la chambre, et ouvrant une armoire, il en tire les restes d'un pâté, une langue, du jambon et plusieurs bouteilles de vin.

« Venez, belle dame, mettons-nous à table,
» et vive la gaîté! » Georgette se laisse conduire dans une large bergère, qui formait contraste avec les tabourets garnissant la chambre. On s'asseoit, on mange, on boit; la conversation

s'anime, on devient gai. Notre héroïne commence à trouver son hôte assez aimable ; elle lui témoigne sans façon le désir de savoir ce qu'il fait, et celui-ci répond en ces termes :

« Vous êtes curieuse de savoir ce que je » suis ; en deux mots je vais vous mettre au fait : » je me nomme Duchenu, je suis acteur au » premier théâtre... des boulevards. Je fais les » tyrans, les pères barbares et les oppresseurs » de la vertu. Je me flatte d'avoir du talent ; je » *dissimule* facilement, aussi suis-je très-aimé » du public. Mes camarades sont jaloux de moi, » mais cela m'est égal, le directeur sait m'ap- » précier. Je suis bien payé ; je mange ce que » je gagne, parce que je suis tout seul, ce qui » ne m'empêche pas d'être heureux et content. » Voilà mon histoire ; voyons la vôtre. »

Georgette ne fut pas fâchée d'apprendre que M. Duchenu était attaché à un théâtre ; déjà elle formait mille projets ; mais, pour répon-

dre aux désirs de son nouvel admirateur, elle composa une histoire malheureuse qu'elle lui débita avec grâce, et qu'il crut ou ne crut point, c'est ce que je ne vous dirai pas. Peu importait, d'ailleurs, à M. Duchenu ce que Georgette avait été ; les artistes sont philosophes : le principal, c'est qu'elle lui plaisait.

Il fit sa déclaration en buvant sa seconde bouteille, car il buvait sec, pour un tyran. Il offrit à Georgette de partager sa fortune, de lui donner sa réplique quand il étudierait un rôle, et d'avoir soin de ses meubles, qui commençaient à se déjeter. Mille beautés avaient brigué cet honneur; mais l'une prenait du tabac, l'autre fumait comme un grenadier, et toutes se grisaient régulièrement lorsqu'on jouait la pantomime (ce qui alors arrivait souvent). Il fallait donc à M. Duchenu une femme sage, douce, vertueuse. « Vous me convenez, » dit-il à Georgette ; « notre rencontre dans l'allée est » un coup du sort ; votre âge, votre taille, vo-

» tre figure, votre conversation, tout me char-
» me. D'autres vous trouveraient peut-être un
» peu grêlée, mais je n'y vois que plus de pi-
» uuant dans votre physionomie : à la vérité
» vous n'avez pas l'air d'une vierge, mais je ne
» tiens pas à ces bagatelles-là!.. enfin, vous me
» plaisez. Dites-moi, en deux mots, si ma pro-
» position vous convient. »

Georgette n'était pas fort éloignée de répondre aux désirs de M. Duchenu, surtout d'après le plan qu'elle avait déjà formé ; mais il était naturel de se faire désirer et de ne pas se jeter à la tête du premier venu ; c'est pourquoi elle demanda à son hôte quelques jours pour réfléchir à sa proposition.

Duchenu, qui ne réfléchissait jamais, aurait voulu conclure tout de suite le marché, et comme le vin lui avait fait oublier les promesses de sagesse qu'il avait faites à sa belle, il rapprochait insensiblement sa chaise et cherchait à prendre des arrhes sur le traité; mais

Georgette, qui n'était pas une innocente, comme l'avait dit un peu crûment M. Duchenu, devinant les intentions de son hôte, le repoussa vivement lorsqu'il croyait gagner du terrain. Notre amoureux perdit l'équilibre, et roula avec sa chaise sous la table, d'où il se releva en jurant à Georgette qu'elle avait fort bien fait de le remettre à la raison, et qu'il était enchanté d'avoir rencontré une Lucrèce.

L'orage ayant cessé, Georgette se disposa à prendre congé de son hôte; en vain celui-ci essaya de la retenir en lui offrant son lit et en lui promettant de coucher sur une chaise, Georgette fut inébranlable; il fallut la laisser partir. Mais Duchenu, trop galant pour laisser sortir une femme seule au milieu de la nuit, offrit son bras à Georgette, qui l'accepta avec reconnaissance.

Arrivé devant la porte de la rue des Moulins, Duchenu renouvelle ses offres, ses assurances de tendresse, et demande un prompte réponse,

car il n'aimait pas à languir, et filait peu le parfait amour. Georgette promet de faire savoir sa résolution dans les huit jours, terme qui paraît long pour notre amoureux.

Georgette, rentrée chez elle, réfléchit aux propositions de sa nouvelle connaissance. M. Duchenu était bien au-dessous de tous ceux qu'elle avait connus jusque-là. Après avoir vécu avec Saint-Ange, ruiné M. de Lacaille, et brillé à l'Opéra, il était cruel d'être réduite à accepter les offres d'un homme qui n'avait rien à dissiper; mais l'ennui accablait Georgette, et Dnchenu était attaché à un spectacle. Par son entremise, notre héroïne espérait s'y faire recevoir; elle avait abandonné la danse, mais elle se sentait des dispositions pour le genre tragique, où le talent tient lieu de charmes. L'envie de reparaître au premier rang fait croire à Georgette qu'elle a vocation décidée pour la scène; déjà elle se voit sur le premier théâtre de la capitale, remplissant l'emploi le

plus difficile. Bercée par ces chimères, Georgette s'endort en formant des châteaux en Espagne, et rêve qu'on s'empresse de lui adresser des vers et de lui jeter des couronnes! Laissons-la rêver.

CHAPITRE XXXIII.

EFFETS DE L'INCONDUITE.

—

Notre héroïne, en s'éveillant, fut très-étonnée de se retrouver dans le simple appartement de la rue des Moulins, et de n'être toujours que Georgette, rien que Georgette!

Ses esprits se calment; elle se rappelle son aventure de la veille, et s'étonne d'avoir consenti à souper dans le galetas où demeure

M. Duchenu; sa coquetterie se révolte à l'idée de loger avec un homme dont les manières sont si peu délicates, et elle prend la résolution de ne pas revoir Duchenu.

Mais le temps s'écoulait; il fallait, pour subsister, diminuer le mobilier ou toucher aux parures, nécessité cruelle qui jetait Georgette dans de sombres pensées ou lui rappelait son penchant pour le théâtre.

Un soir, on frappe à sa porte; Georgette ouvre, et reconnaît avec étonnement M. Duchenu. Il ne pouvait arriver dans un moment plus favorable; Georgette pensait aux moyens de débuter.

« Me voilà, ma chère amie; n'ayant pas de » vos nouvelles, je viens en chercher. Je ne » joue pas ce soir, ce qui est très-rare; aussi je » gage qu'ils n'auront personne. J'ai profité de » l'occasion pour venir voir ma belle aux ré» flexions; depuis quinze jours vous avez eu le » temps d'en faire. Eh! bien, qu'avez-vous dé-

» cidé? — Savez-vous, monsieur Duchenu, que
» vous êtes bien pressant?... — Ah! ma belle,
» dans notre état nous sommes si las de jouer
» les scènes d'amour qu'à la ville nous allons
» vite au fait. Les stratagèmes, les ruses, les
» aveux, les soupirs... nous savons tout cela
» par cœur!... cela ne nous amuse plus du tout.
» — Je vois qu'avec vous il est inutile de fein-
» dre les grands sentiments... Je vous dirai
» donc, sans cérémonie que j'accepte vos pro-
» positions... mais à une condition! — Parlez,
» morbleu! tout ce qu'il vous plaira. — Je veux
» débuter à votre théâtre, pour lequel je me
» sens une vocation décidée. — Tant mieux!...
» je vous pousserai vigoureusement!... Un bai-
» ser pour sceller le marché... »

Duchenu en prit un, en prit deux, en prit en différents endroits, et finit par prendre tout ce qu'il voulut, Georgette ne jugeant pas nécessaire d'opposer de résistance à un homme

qui paraissait disposé à la pousser, en effet très-vigoureusement.

Lorsque M. Duchenu eut assez pris de choses, il se jeta dans un fauteuil et regarda l'appartement de Georgette. « Sais-tu, ma chère
» amie, que tu es logée comme une princesse!..
» c'est vraiment trop beau, ici!... — Mais chez
» toi c'est trop laid. — A quoi te servent ces
» consoles, ces vases? — C'est le bon genre. —
» C'est du luxe, du superflu! mais je t'aurai
» bientôt débarrassée de tout cela. — Com-
» ment? — Sois tranquille!... D'abord ton par-
» quet est trop glissant, je ne pourrais faire
» deux pas sans tomber!... — Tu t'y accoutu-
» meras. — Non; de par tous les diables... tu
» auras soin de ne plus le faire frotter; c'est du
» luxe! — Mais... — A propos, comment te
» nommes-tu? — Je m'appelle... — Eh bien! tu
» l'as oublié?... le nom que tu voudras, cela
» m'est égal!... — Georgette. — Georgette,
» soit. Je gage que tu n'as pas toujours eu ce

» nom-là? — C'est vrai. — J'en étais sûr!... Je
» connais les femmes, moi; elles ne m'en fe-
» ront jamais accroire!... — Tu es bien heu-
» reux! — Je suis comme ça. J'ai aussi le talent
» de leur faire faire tout ce que je veux. —
» Bath!... cela me parait difficile!... — Oh!
» j'ai un moyen pour cela. — Quel est-il! —
» Tu le sauras quand nous nous connaîtrons
» mieux. — Est-ce celui que tu viens d'employer
» tout-à-l'heure? — Fi donc!... celui-là est
» trop commun!... j'en ai un plus noble! plus
» énergique! plus digne d'un artiste!... — Je
» doute qu'il vaille l'autre. — Tu verras; mais
» il est tard; je retourne chez moi faire un pa-
» quet de mes rôles, mettre tout en ordre, et.
» demain, je viens m'établir ici. Adieu, ma
» belle Georgette. »

Duchenu l'embrasse et s'éloigne. Georgette trouve que son nouvel amant a le ton bien décidé et qu'il ne paraît pas aimer les contradictions, mais les choses en sont à un point si

avancé, qu'elle ne peut pas reculer ; d'ailleurs Duchenu lui a promis de la faire recevoir à son théâtre, et toutes les idées dramatiques de Georgette se présentant en foule à son imagination, elle ne s'occupe plus que de la nouvelle carrière qu'elle va parcourir.

Le lendemain, dès six heures du matin, Duchenu fait un vacarme épouvantable à la porte de Georgette, qui avait l'habitude de dormir jusqu'à dix heures. Elle s'éveille en sursaut et court ouvrir.

« Comment, c'est déjà toi ! — Voilà deux » heures que je cogne à ta porte. — Pourquoi » viens-tu sitôt ? — Pourquoi te lèves-tu si » tard ? — C'est mon habitude. — Elle est fort » mauvaise, et je te la ferai perdre. »

Georgette, pour commencer à en perdre l'habitude, était allée se remettre au lit ; mais Duchenu, que la vue de sa belle demi-nue avait mis en bonne humeur, ne songe point à la

gronder et obtient son pardon pour s'être présenté si matin.

Voilà donc Duchenu installé chez Georgette. Les premiers jours il est charmant et tourt se passe fort bien. Mais comme il n'apporte j'amais d'argent et mange comme quatre, Georgette est obligée de diminuer encore son mobillier, ce dont Duchenu la console en lui assurant que moins une chambre est garnie, plus elle est commode pour déclamer et répéter.

Georgette était soutenue par l'espoir de débuter. Duchenu se chargeait de la négociation, et, en attendant, donnait des leçons de déclamation à sa maîtresse, persuadé que, formée par lui, elle devait obtenir de grands succès.

Devenue l'élève de Duchenu, Georgette avait pris l'habitude de lui obéir, et cette femme, que les bienfaits n'avaient pu attacher, devenait l'esclave d'un homme brusque, bourru, qui achevait de la ruiner, et se permettait de la

frapper lorsque les leçons n'allaient pas à son gré.

Quelquefois Georgette pleurait ou voulait résister à Duchenu; mais alors les regards de celui-ci devenaient si terribles, il agitait avec tant de fureur son énorme rotin, que Georgette effrayée, obéissait, tandis que Duchenu se félicitait sur son moyen de faire faire aux femmes tout ce qu'il voulait.

Qu'on ne soit pas étonné de voir Georgette, qui jusqu'ici a montré du caractère pour faire des sottises, se laisser maltraiter par un histrion : l'abus de la vie, l'ennui, la misère, affaiblissent les organes, et tel fut un héros dans sa prospérité, qui, si la fortune change, montre la faiblesse d'un enfant.

Duchenu, qui trouvait que le mobilier de Georgette ne se mangeait pas assez vite, amenait chaque jour quelques-uns de ses camarades pour dîner ou souper. Le dîner se passait assez sagement, parce que ces messieurs, jouant

le soir, étaient forcés d'être sobres ; mais au souper, ne craignant plus les sifflets, on ne gardait aucune retenue : souvent les jeunes-premiers aimaient leurs maîtresses, Georgette était chargée de faire les honneurs à la société, et, si elle témoignait de l'humeur ou de l'ennui, un soufflet, ou une autre gentillesse de M. Duchenu la rappelait à son devoir. Pauvre Georgette! elle pouvait dire comme Georges Dandin :

« Tu l'as voulu !... »

CHAPITRE XXXIV.

CHUTE.

—

Le moment approchait où Georgette devait débuter. Duchenu avait obtenu de son directeur qu'elle parût dans une pantomime dialoguée, où lui-même remplissait un grand rôle, espérant, par sa présence, donner de l'émulation et du courage à son élève.

Georgette soupirait après ce jour! car, mal-

gré l'espèce d'apathie dans laquelle son esprit était tombé, elle éprouvait quelquefois des mouvements de colère contre elle-même, son âme se révoltait de sa situation, et elle se promettait de quitter Duchenu dès que ses succès lui auraient assuré un sort.

La veille du jour qui doit éclairer le triomphe de notre héroïne, M. Duchenu invite à souper presque tous ses camarades. Georgette doit répéter son rôle devant la société, et un festin complet terminera la soirée.

Le reste du mobilier de Georgette est vendu par Duchenu, pour payer le repas du soir. Son écolière n'oppose aucune résistance, espérant, par ses succès futurs, réparer les pertes du moment.

Après le spectacle, tout le monde arrive rayonnant de joie chez le cher camarade, que l'on traite de premier talent et de professeur distingué, avec une emphase et un enthousiasme qui laissent deviner l'appétit des con-

vives et le plaisir qu'ils éprouvent à venir souper chez lui. Georgette est fêtée, embrassée, caressée. Elle a les yeux rouges, parce que le matin Duchenu n'a pas été content de sa diction, cequi a amenéune scène un peu vive; mais on attribue cela à la fatigue qu'elle s'est donnée pour bien recevoir la société.

Les dames demandent si l'on commencera par souper, mais on leur fait sentir qu'il faut mieux que Georgette déclame avant, parce qu'il serait possible qu'on ne fût pas en état de la juger après; l'avis étant trouvé sage, on se place dans la grande pièce : il n'y a pas assez de chaises pour tout le monde, mais les messieurs proposent de tenir les dames sur leurs genoux; celles-ci se révoltent d'abord, mais finissent par accepter la proposition, à condition que ces messieurs ne remueront pas, parce que cela leur causerait des distractions ; on le promet, chaque dame choisit le siége qui lui convient, et on se dispose à écouter.

Duchenu, qui doit donner les répliques à son élève, sort d'un cabinet, le corps enveloppé dans un rideau de taffetas jaune, pour imiter le costume d'un paysan suisse ; il est bientôt suivi deGeorgette, qui a mis les mouchettes a son côté, en guise de poignard, et qui laisse flotter ses cheveux épars, pour mieux peindre le danger de sa situation. Un cri de satisfaction retentit dans la chambre à l'entrée de Georgette. « Quelle démarche! la belle » tenue ! quel maintien noble !... » Voilà ce que répètent ces dames, en s'agitant sur les genoux de ces messieurs.

Notre héroïne, flattée de ce murmure approbateur, s'avance d'un pas fier jusqu'au milieu de la chambre, puis débite, sans s'arrêter et presque sans reprendre haleine, sa grande tirade, dont l'effet doit être remarquable. Duchenu, enchanté de la volubilité et de la mémoire de son élève, regarde ses camarades

d'un air qui semble dire : « Faites-vous des » sujets comme ça ? »

Les dames félicitent Duchenu de l'œil et du geste. Quant aux hommes, on ne pouvait voir leurs visages cachés par les beautés qu'ils tenaient devant eux, ni savoir à quoi ils étaient occupés pendant la tirade de Georgette ; mais dès que notre héroïne eut fini, les dames demandèrent *bis* avec une ardeur étonnante, et on eut beaucoup de peine à les faire se lever, tant elles prenaient goût à la déclamation.

Enfin Georgette, félicitée, fêtée, claquée, est conduite en triomphe dans la salle à manger, où la vue d'un souper splendide achève de monter les têtes en faveur de la débutante.

Afin de placer chaque convive, Duchenu démonte deux portes, qui, posées sur des chaises servent de banquettes. On ne songe plus qu'à bien se divertir, et on se livre à la gaîté la plus vive. Les mets sont trouvés succulents, les vins délicieux ; les dames sont d'une ama-

bilité charmante ; les hommes, échauffés par la scène de déclamation, font sauter les bouchons et entonnent les couplets grivois. On rit, on choque, on fait chorus, l'ivresse est générale !... Les chandelles sont renversées, les banquettes faites avec les portes manquent sous les convives... Chacun cherche, dans ce désordre, à retrouver sa chacune... Et alors, ma foi, comme on n'y voyait plus, j'ignore ce qui arriva.

Aux éclats de rire, aux soupirs, aux cris étouffés, succéda le silence du sommeil : et le soleil avait déjà parcouru une grande partie de sa carrière, lorsque la réunion d'artistes commença à ouvrir les yeux.

Georgette est la première éveillée : l'attente d'un grand événement trouble toujours le repos. Le bizarre tableau qui s'offre à ses yeux la fait douter un instant de son réveil : mais elle rappelle ses idées, et les suites du festin de la veille se retracent à sa mémoire. Sans s'a-

muser à contempler les groupes qui l'entourent, Georgette, qui pense qu'il est tard, va secouer le bras à Duchenu. Duchenu secoue son voisin, et ainsi de suite, tout le monde est bientôt sur pied; les fumées du vin étaient évaporées, on s'aperçoit qu'on n'a que le temps de courir à la répétition; on se presse, on se hâte de sortir, on quitte le théâtre de ses plaisirs, pour celui qui doit être témoin de la gloire de Georgette.

Cette soirée si désirée est arrivée. La salle du spectacle était pleine, car, dans ce temps-là, notez bien, lecteur, que je parle au passé, les pantomimes, les mélodrames et les ballets sur la corde avaient le pas sur Molière et Racine, ce qui ne veut pas dire cependant que nous n'ayons plus le sens commun, mais ce qui prouve que le Français se lasse du beau et du bon parce qu'il faut qu'il se lasse de tout.

Sic transit omnis gloria!

La pièce commence, le public est calme; on attend en silence l'arrivée de la débutante. Georgette est dans la coulisse, où, d'après les conseils de son maître Duchenu, elle avale plusieurs petits verres d'eau-de-vie, pour se donner du nerf, de la chaleur, et se prémunir contre la peur.

Il faut paraître enfin. Georgette s'avance hardiment, se disant tout bas que, lorsqu'on a dansé à l'Opéra, on doit être une merveille aux boulevards. Un murmure se fait entendre; on croit s'apercevoir que la débutante chancelle, mais on attribue cela à la crainte d'un premier pas. Cependant Georgette, troublée par la chaleur, les petits verres et le souvenir du grand théâtre où elle a brillé, oublie tout-à-fait son rôle, et, en descendant la scène devant l'amant qui lui adresse une déclaration, se persuadant qu'elle est encore à l'Opéra, elle fait un entrechat et une pirouette au lieu d'entamer sa grande tirade. Le jeune-premier reste

ébahi; le public rit, et Duchenu, qui est dans la coulisse, se tue de crier à son élève : « Ce » n'est pas cela ! sacrebleu !... la tirade, f..... » la tirade !... »

Georgette, à ce discours énergiqne, retrouve sa mémoire et s'avance noblement près du souffleur pour débiter son rôle. Le public, qui voit que l'actrice va parler, fait silence pour l'entendre, et le jeune-premier se rapproche, ne craignant plus les coups de pied.

Georgette commence assez bien, elle met de la chaleur dans sa diction ; et le public, qui pardonne aisément ce qui le fait rire, oublie les entrechats de la princesse, et paraît disposé à l'accueillir favorablement. Mais un diable d'hémistiche, oublié par notre héroïne, change de nouveau la scène. Georgette, impatientée, ne sait plus ce qu'elle dit ; le public commence à se lasser de l'écouter, et des sifflets partent du parterre et du paradis. Le chef

d'orchestre, homme prudent, veut jouer l'entrée du ballet, afin de faire diversion, et le souffleur crie tant qu'il peut le rôle à la débutante; mais celle-ci, exaspérée par les sifflets, perd tout-à-fait la tête, la colère la suffoque; elle veut, bon gré mal gré, achever sa tirade, et, ne pouvant se faire entendre, donne un coup de pied dans le nez du souffleur, et crache sur le violon du chef d'orchestre.

Le tumulte est alors à son comble ; la salle retentit des cris, des claques, des sifflets, des huées des spectateurs. Les jeunes gens accablent la débutante de propos ironiques; mais les habitués du paradis qui vont au spectacle pour pleurer et non pour rire, sont de fort mauvaise humeur et n'entendent pas raison; les pommes, les coquilles de noix, les morceaux de galette sont lancés sur la débutante, qui se promène noblement sur le théâtre, sans paraître s'occuper du bruit qui se fait dans la salle.

Duchenu avait quitté le théâtre, honteux de son élève ; prévoyant les suites fâcheuses du début, il ne se souciait pas de rester témoin de ce qui allait arriver. A peine est-il parti, que le souffleur, plus hardi, sort de son trou pour venger son coup de pied, tandis que le chef d'orchestre monte sur le théâtre pour laver l'insulte faite à son instrument. Georgette se trouve entre ses deux antagonistes, et la bataille va s'engager... lorsque le lieutenant de police paraît sur le théâtre, suivi de quelques vétérans. A son aspect la scène change, le tumulte s'apaise, les combattants s'arrêtent. M. le lieutenant de police n'entendait pas la plaisanterie, il prend un peu brusquement Georgette sous le bras ; celle-ci, effrayée par la scène qui venait d'avoir lieu, ne songeait plus à faire résistance. On lui fait quitter le théâtre. Arrivée dans la rue, elle aperçoit une voiture dans laquelle on la fait monter avec un des soldats qui l'accompagnaient, et elle se laisse

conduire, sans être encore revenue de l'étourdissement que les événements de la soirée lui avaient causé.

CHAPITRE XXXV.

LA MAISON DE CORRECTION.

—

La voiture roulait depuis assez longtemps, lorsque Georgette, à qui le grand air avait fait du bien, commença à recouvrer ses esprits ; et, rappelant à sa mémoire une partie des événements de la soirée, ce qui l'étonna le plus fut de se trouver en voiture avec un vétéran, sans savoir où on la conduisait.

« Où donc allons-nous ?» dit-elle enfin à son
» silencieux voisin. — Parbleu! vous pouvez
» bien vous en douter... — Non, en vérité!...
» — On vous conduit à Saint-Lazare.—Qu'est-
» ce que c'est que Saint-Lazare? — Une mai-
» son de correction où l'on enferme les demoi-
» selles qui font des bamboches...—Comment?
» on va m'enfermer!... — Certainement... —
» Est ce que j'ai fait des bamboches?... — Belle
» demande. »

Georgette se récrie contre l'injustice des hommes, ne pouvant concevoir que l'on enfermât une jeune femme parce qu'elle avait oublié sa tirade. Mais ses lamentations étaient inutiles, son voisin n'y faisait aucune attention. La voiture s'arrête, on ouvre la portière, on fait descendre Georgette; la vue des murs noircis par le temps, des grilles, des guichets, des verrous et des sentinelles, cause à notre héroïne une sensation fort désagréable.

Le guichetier paraît : c'était un homme de

six pieds, au teint jaune, aux yeux caves et fauves, dont les sourcils épais et rouges se rapprochaient sur le nez, et dont la bouche énorme s'étendait d'une oreille à l'autre. A son aspect, Georgette tressaillit. Le vétéran ayant dit quelques mots à l'oreille du guichetier, celui-ci ordonna à notre héroïne de le suivre. Il fallut traverser de longs corridors, des escaliers sombres et étroits; enfin le guichetier ouvrit une porte, et poussant Georgette : «Voilà votre » chambre,» dit-il d'une voix rauque, puis il referma la porte sur elle, la laissant se livrer tout à son aise à ses réflexions.

En entrant dans son nouveau domicile, Georgette se jette sur la seule chaise qui s'y trouvait; au bruit des verrous qui se fermaient sur elle, son cœur se serre, elle pleure amèrement et longtemps, mais sans éprouver aucun soulagement.

Lasse de pleurer, elle essaie de rappeler son courage, et pour se distraire examine sa pri-

son; c'était une petite chambre étroite, recevant à peine du jour par une fenêtre grillée. Un lit, une table et une chaise composaient tout l'ameublement. « Ah! » dit Georgette en se jetant sur la triste couchette, «si Duchenu était » ici, il ne pourrait pas y trouver du luxe!...»

Georgette fut réveillée à six heures du matin par le bruit que faisait le geôlier en entrant dans sa chambre. Il jeta sur la table un pain noir, et posa une cruche à côté.

« Tenez, voilà votre déjeûner, votre dîner et » votre souper. Avez-vous bientôt assez dormi? » — Qu'est-ce que cela vous fait? — Est-ce que » vous croyez que l'on vous nourrira ici à rien » faire? — Jolie nourriture! d'ailleurs, je n'ai » pas demandé à être en pension chez vous. — » Vous plaisantez, je crois... — Je n'en ai nulle » envie. — Quand les femmes renfermées ici ne » font pas leur devoirs, c'est moi qui suis chargé » de les corriger; et je m'en acquitte bien. »

Georgette frissonne aux gestes du terrible

geôlier, et regrette presque les leçons de déclamation de Duchenu. « Que faut-il donc faire ? » demande-t-elle d'un ton plus doux. « — Travailler, morbleu !... travailler depuis le matin » jusqu'au soir. — Ah ! ciel ! mais je ne sais » rien faire... — On saura vous apprendre. Suivez-moi, on va vous donner votre tâche. »

Georgette suit en silence son conducteur. L'idée de travailler depuis le matin jusqu'au soir la faisait trembler.... Après avoir passé son enfance à jouer, son adolescence à se promener, et sa jeunesse à faire des sottises, il lui semblait bien dur d'être réduite à travailler dans une prison.

On la mène dans une grande salle, où elle est fort étonnée de voir un grand nombre de femmes presque toutes jeunes et jolies, et portànt le même uniforme, qui était une large robe grise. Georgette ne pouvait se lasser de considérer ces femmes, qui paraissaient appartenir à toutes les classes de la société, et qui.

assises l'une contre l'autre, travaillaient assidûment et dans le plus profond silence.

Notre héroïne allait essayer d'entamer la conversation avec l'une des tristes pensionnaires de Saint-Lazare, lorsqu'elle fut appelée par une femme assise au fond de la salle, et qu'à son maintien sévère elle jugea devoir être la surveillante de ce lieu redoutable.

Georgette s'approcha, et reçut des mains de la supérieure une robe de bure pareille à toutes celles que portaient les recluses. « Que faut-il » que je fasse de cela ? » dit notre héroïne à la vieille. « — Allez vous en revêtir, vous reviendrez » drez ensuite dans cette salle, où vous trouve- » rez la tâche qu'il me plaira de vous imposer. » — Moi, que je mette cette vilaine robe?... Fi » donc!... je serais laide à faire peur avec cela! » — Obéissez et ne répliquez pas. — Vous au- » rez beau dire, je ne la mettrai pas. »

En disant cela, Georgette, à qui la vue de ses malheureuses compagnes livrées à un tra-

vail assidu a monté la tête, et qui d'ailleurs n'entend pas raison sur le chapitre de la toilette, s'armant d'un courage digne de ses premières folies, jette la robe grise au nez de la supérieure.

Celle-ci, qui était accoutumée à ne voir que des visages soumis et craintifs, à n'entendre que des paroles de respect et d'obéissance, et dont enfin les moindres ordres étaient toujours strictement exécutés, est tellement surprise de l'action de Georgette, que, suffoquée par la colère, elle reste trois minutes sans pouvoir parler, le visage rouge comme une écrevisse, au point que les recluses espèrent un moment qu'elle étouffera.

Cependant la voix lui revient, et son discours semblable à un torrent qui, brisant l'obstacle qui l'arrêtait, entraîne tout sur son passage, est mêlé de cris, de menaces, de grimaces et de gestes expressifs.

Enfin, ne trouvant pas d'expressions assez

énergiques, la bonne dame veut en venir aux effets : elle renverse avec ses pieds les tabourets qui se trouvent sur son passage ; elle marche vers Georgette, tenant à la main un petit bâton au bout duquel pendent plusieurs courroies de peau : c'est avec ce redoutable martinet qu'elle fait marcher son troupeau. Déjà de l'œil et du geste elle menace Georgette, et avant de l'atteindre elle commence par frapper à tort et à travers sur tout ce qu'elle rencontre.

Pour esquiver son ennemie, Georgette se cache derrière les cénobites ; celles-ci, que la scène amuse, profitent du désordre qui règne dans la salle pour abandonner leur ouvrage, sans égard pour la supérieure, qui leur crie de ne pas bouger ! Mais déjà elles n'écoutent plus sa voix, tant l'exemple est dangereux. Celui de Georgette a produit tout l'effet qu'elle attendait : en un instant la confusion règne partout, l'insubordination est générale.

La vieille, épuisée de fatigues, courant en

vain après les prisonnières, tombe suffoquée aux pieds d'un banc de la salle. C'est ce qu'attendait la bande dévergondée : toutes les femmes s'arrêtent, et Georgette, comme ayant donné l'exemple du courage, prend la parole et commence le discours suivant, que chacune écoute avec attention :

« Mesdames... ou mesdemoiselles! je ne suis » ici que d'hier au soir, et j'en ai déjà assez. » Vous qui me paraissez y être depuis long- » temps, vous devez être dégoûtée de travailler ! » D'ailleurs on ne s'habitue pas à être battue, à » moins que ce ne soit par son amant, et on » ne porte pas avec plaisir une robe de bure, » lorsqu'on est encore dans l'âge de faire des » conquêtes. Je pense donc que vous approu- » verez le projet que j'ai formé de me sauver de » cette prison, et que vous en ferez autant que » moi?

» — Oui, oui, » s'écrient toutes les prison-

nières, « nous ne demandons pas mieux !...
» mais comment faire ?

» — Écoutez-moi, » reprend Georgette, « il
» faut commencer par empêcher cette mégère
» de crier, car le guichetier pourrait monter, et
» cela dérangerait nos projets. »

L'avis de Georgette étant trouvé sage, on
s'empare de la vieille, qui menace en vain ;
on rit de sa fureur, on brave sa colère, et après
lui avoir mis un mouchoir sur la bouche, on
l'attache à l'un des piliers de la salle.

Cette opération terminée, d'après les conseils de Georgette, on observe le plus profond
silence, afin de ne pas attirer l'attention des
gardiens, puis on attend ce que va dire le général des insurgées de Saint-Lazare.

« Commençons, » dit Georgette, « par nous
» venger de cette vieille ; moi, pour les coups
» qu'elle voulait me donner, vous pour ceux
» que vous avez reçus. »

Aussitôt Georgette saisit le martinet, et

troussant la supérieure, expose son vénérable postérieur aux regards de l'assemblée, et laisse sur les fesses de la gardienne les marques de sa vengeance ; ensuite le martinet passe de main en main, car chaque prisonnière a une vengeance à exercer. Quand la vieille fut bien fouettée, Georgette jeta en l'air le terrible instrument, et dit qu'il fallait que chacune proposât un expédient pour se sauver, et que l'on choisirait le meilleur.

Jusqu'ici Georgette avait bien conduit la conspiration; mais à peine eut-elle demandé les avis de ces dames, que, toutes parlant à-la-fois, il devint impossible de s'entendre. En vain Georgette qui voit le danger qu'elles courent, essaie de les rappeler à l'ordre, sa voix se perd dans le brouhaha général!... et le terrible guichetier entre dans la salle, suivi de trois porte-clés.

« Oh! oh! que veut dire ceci, » s'écrie notre homme d'une voix de Stentor : toutes les

conjurées se retournent et restent muettes d'épouvante : la vue du guichetier fait sur elles l'effet de la tête de Méduse. Le gardien aperçoit la vieille attachée dans un coin de la salle, ayant encore à l'air la partie fustigée. « On a » fait de belles choses, à ce qu'il me paraît, » dit-il en rabaissant les jupons de la vieille; « mais vous allez la danser à votre tour.

» — Morbleu ! » s'écrie Georgette, qui prévoit qu'elle sera la plus maltraitée, comme étant cause de la révolte, « nous laisserons-» nous fouetter par ces gredins-là ?..... Allons, » mesdames, nous sommes trente-deux, ils ne » sont que quatre ; du courage, et imitez-» moi !... »

En disant cela. Georgette courut vers la porte; toute la bande, que ses paroles ont électrisée, la suit en jurant de la seconder. Le guichetier et ses compagnons veulent retenir les prisonnières; mais ces femmes, à qui l'excès de la frayeur a donné du courage, tombent à grands

coups de poing sur leurs gardiens, et comme elles sont en nombre bien supérieur, elles les tapent, les rossent, les bourrent, les roulent, et demeurent maîtresses du champ de bataille.

« Nous pouvons descendre dans les cours, » dit Georgette, « mais ce n'est pas tout, il faut » sortir de cette maison, et je crois qu'il y a en- » core à la porte beaucoup de monde à rosser. » — Environ quinze vétérans, » dit l'une des demoiselles, « et qui ont des fusils et des sa- » bres. »

» — Quinze hommes armés!..... » dit Georgette en poussant un cri d'effroi!... — « Quinze » hommes armés! » répètent toutes les recluses, et déjà la terreur se peint sur tous ces visages si magnanimes un instant auparavant!... Mais ces guerriers étaient des femmes, pardonnons-leur ces mouvements de faiblesse!...

Georgette, qui dans cette journée semblait

retrouver son caractère primitif, ranime la va leur de ses compagnes.

« Écoutez, mesdames, quinze hommes, c'est » trop pour nous!... . Il ne s'agit donc plus de » se battre, c'est par la ruse qu'il faut nous éva- » der.

» — Bravo!..... rusons, » s'écrient toutes les conjurées, « c'est là notre fort. »

» — Commençons, » dit Georgette, « par at- » tacher ces quatre coquins, pendant que nous » le pouvons. »

Les porte-clés et le guichetier sont liés aux piliers de la salle; la toile à laquelle travaillaient ces dames sert de lien pour les attacher. Une des prisonnières propose de leur donner le fouet ; mais Georgette fait observer que cela les mènerait trop loin, et la proposition est rejetée. malgré le plaisir que l'on aurait eu à l'exécuter.

Georgette, comme général, s'est emparée des clés ; mais on ne peut sortir en masse, on se-

rait arrêté par la garnison qui est en bas : notre héroïne propose un expédient qui peut seul les tirer d'embarras. « Il faut, » dit-elle, « nous
» déguiser en porte-clés ; nous prendrons les
» habits de ces messieurs, ils sont larges et nous
» iront à ravir ; il ne faut pas songer au guiche-
» tier, il est trop grand et trop reconnaissable
» pour qu'on puisse s'y méprendre ; d'ailleurs
» il ne sort jamais de la maison, tandis que les
» autres vont et viennent sans que l'on y fasse
» attention. — C'est fort bien, » dit une de ces dames, « mais ils ne sont que trois et nous
» sommes trente-deux, il en restera donc vingt-
» neuf en prison ?... — Croyez-vous que je n'aie
» pas songé à cela ?... Éoutez : une fois qu'il y
» en aura trois dehors, elles entrent dans une
» allée sombre, ôtent leurs vêtement d'hommes
» et les donnent à la troisième, qui les cache
» sous sa grande veste, et rentre dans la prison :
» alors deux autres s'habillent, ressortent avec
» celle qui est revenue, et ainsi de suite jusqu'à

» ce qu'il n'y ait plus personne ici. — Oui, mais
» si l'on s'aperçoit qu'il ne rentre qu'un geôlier
» et qu'il en sort toujours trois ?... — Bath ! on
» ne fait pas attention à ces gens-là ! .... Et si
» vous avez peur, vous ne sortirez jamais de pri-
» son. »

Ces dernières paroles, et la confiance que l'on a dans notre héroïne, lèvent tous les obstacles ; son plan est adopté à la majorité.

Il s'agit d'abord de déculotter les trois gardiens ; c'est la moindre des choses pour ces dames, qui s'y prennent à merveille ; en un instant ils sont comme était notre premier père lorsqu'on le chassa avec sa compagne, du jardin d'Éden, à l'exception des feuilles de figuier qui manquent aux porte-clés.

Georgette, comme auteur de l'expédient, a le droit de sortir une des premières, les autres tirent au doigt mouillé à qui se déguisera ; celles que le sort a désignées endossent la veste et met-

tent le bonnet sur leurs yeux; leurs robes les gênent un peu, mais les pantalons sont larges, et tout s'arrange pour le mieux. La toilette achevée, Georgette prend les clés, et suivie des deux autres, descend l'escalier en recommandant aux prisonnières de ne pas s'impatienter.

Georgette et ses deux compagnes tremblaient en traversant les cours qui conduisaient à la porte de la rue; cependant rien n'arrête leur marche, les soldats qui les rencontrent passent sans les regarder. Elle sont enfin près de la porte principale; leur émotion augmente en voyant une sentinelle se promener devant. Georgette ne sait quelle clé choisir parmi toutes celles qu'elle tient; si elle en essaie plusieurs, cela semblera suspect : nos trois fugitives sont indécises et sur le point de retourner sur leurs pas... quand Georgette, prenant la plus grosse clé, va hardiment vers la porte : le hasard l'a servie, la porte massive roule pesamment sur

ses gonds, Georgette et ses compagnes sont dehors.

« Ouf! » dit Georgette en courant à toutes jambes, « nous sommes enfin dehors de cette » maudite prison!..... je jure bien de ne pas y » remettre les pieds. — Et qui délivrera nos ca- » marades? » dit une de celles qui couraient avec Georgette. — « Qui? ma foi! je m'en » moque, mais à coup sûr ce ne sera pas moi... » je n'irai pas risquer de nouveau ma liberté » pour les beaux yeux de ces dames!..... — Ni » moi! — Ni moi!..... — Elles s'arrangeront » comme elles pourront. — Quant à nous, sé- » parons-nous; et courons chacune de notre » côté; c'est le meilleur moyen pour ne pas » éveiller les soupçons, si on envoyait sur nos » traces. »

Le conseil de Georgette est encore suivi, les trois fugitives prennent chacune un chemin différent, sans songer davantage aux pauvres recluses qu'elles laissent dans l'embarras, et

dont elles trahissent la confiance !.... La belle accasion, lecteur, pour faire des réflexions morales sur l'ingratitude des hommes !... Ce sera pour une autre fois.

Laissons courir les deux demoiselles qui ne nous intéressent plus, et courons avec celle dont la destinée bizarre nous prépare encore bien des événements.

CHAPITRE XXXVI.

LE MOULIN DU PÈRE SIMON.

—

Georgette courait, courait sans s'arrêter, sans regarder derrière elle, et sans savoir où elle allait. La crainte d'être reprise et enfermée de de nouveau lui donnait du courage ; cependant la fatigue l'emportant sur la peur, elle tombe au pied d'un arbre, épuisée, et ne pouvant aller plus loin.

Notre héroïne jette autour d'elle des regards inquiets : elle est au milieu des champs, et, dans la rapidité de sa couse, elle ne s'était pas aperçue qu'elle passait la barrière. L'aspect de la campagne dissipe ses alarmes. Plus tranquille sur son sort, et ne craignant pas d'être retrouvée si loin, Georgette s'étend sur l'herbe, à l'ombre du feuillage qui commençait à embellir de nouveau la nature. Une pierre lui sert d'oreiller ; elle le trouve cent fois plus doux que celui de sa prison ; car la liberté fait d'une couche grossière le lit le plus voluptueux.

Georgette goûte quelques heures de repos, mais bientôt la faim la réveille ; il fallait satisfaire son estomac, mais comment? les poches de l'habit du geôlier ne renfermaient rien.

Georgette se lève, se gratte l'oreille, soupire et regarde autour d'elle.... elle n'aperçoit que des champs ! l'idée de retourner chez Duchenu se présente à son esprit ; mais Duchenu est à

Paris, il serait imprudent d'y rentrer si tôt; d'ailleurs elle n'en aurait pas la force.

Dans cette situation, Georgette se résume : le plus pressé est de dîner, et comme elle ne peut rien espérer en restant sous un noyer dont le fruit n'est pas même en fleur, elle se remet en marche, bien résolue à entrer dans la première chaumière qu'elle apercevra.

Au bout d'un quart d'heure de marche, c'est un moulin qui s'offre aux regards de Georgette.

« Parbleu, » dit-elle, « on ne me refusera pas » à dîner sur ma bonne mine, » et elle marche avec assurance vers le moulin.

N'oublions pas que Georgette porte toujours le costume masculin, et qu'elle fait un assez joli garçon; son air mutin, ses yeux vifs et spirituels, son bonnet posé sur le côté, et cette grâce qu'il n'appartient qu'aux femmes de posséder, tout cela rend fort piquante la physionomie du petit geôlier.

Un gros papa tout blanc était occupé devant le moulin à charger des sacs de farine sur une charrette. Georgette l'aborde.

« Distes donc, gros père, mange-t-on, chez » vous? — Hé! hé! » dit le meunier en ouvrant la bouche d'un air hébété, et frappant de ses deux mains sur son gros ventre.... « il est drôle » le petit bonhomme!... hé! hé! hé!..— « Petit » bonhomme! » se dit Georgette, qui avait oublié son costume. Mais se remettant aussitôt, elle se garde bien de détromper le meunier, espérant profiter de la méprise. « Ah çà! je vous » demande si l'on dîne chez vous? — Mor- » guienne! il serait bon que nous, qui faisons » manger les autres, nous n'pussions pas man- » ger nous-mêmes!... hé! hé! hé!...—Voulez- » vous me donner à dîner?—A dîner... hi! hi! » hi!... Eh bien! il est sans gène le petit bon- » homme!... C'est égal, va!.. j'sommes de bon- » nes gens; entre, tu mangeras la soupe avec » nous. — Ah! voilà qui est parler!... »

Georgette frappe amicalement sur le ventre du père Simon (c'est le nom du meunier); celui-ci recommence ses hé! hé! hi! hi!.... et appelle Manon d'une voix enrouée. « Qu'est-ce » que c'est que Manon? — Tu vas voir comme » elle est grasse!.... — C'est votre femme, sans » doute? — Non, c'est ma jument. — Nous n'a- » vons pas besoin d'elle pour dîner... — Ouais! » il faut que ma Manon dîne aussi.... Eh! Ma- » non! — Votre jument n'est pas à jeun depuis » hier matin? — J'crois ben! alle mange six » fois par jour! Tu verras la belle bête.... Eh! » Manon! »

Heureusement pour Georgette, qui s'impatientait, que Manon parut; le meunier courut au-devant de sa jument; la belle bête, qui vit de loin venir son maître, se retourna au moment où il s'approchait, et lui donna une ruade dans le ventre; le meunier tomba sur l'herbe, Georgette courut à lui, craignant qu'il ne fût blessé, mais le père Simon, qui était habitué

aux gentillesses de Manon, se releva en se frottant le ventre, et poussa des hi! hi! plus forts qu'auparavant; enfin, étant parvenu à saisir la maligne bête, il la mena à l'écurie, et monta avec Georgette au moulin.

La table était dressée, le dîner prêt. Deux garçons meuniers et une grosse commère haute en couleur et taillée en Hercule attendaient pour dîner le retour du père Simon.

« Tiens, not'femme, » dit le meunier en arrivant, « v'là un petit drôle que j'amène dîner » avec nous... hé!... hé!...

La meunière regarda Georgette, et l'examen ne fut pas défavorable à notre héroïne. « Il est, » ma foi, gentil, » dit-elle en souriant au petit bonhomme, qu'elle fit asseoir près d'elle, devant une grande assiettée de soupe aux choux.

« Où as-tu donc fait c'te trouvaille-là, not' » homme? — Devant la porte, tout-à-l'heure. » —Et d'où venez-vous, mon garçon?—Des Py- » rénées, madame, » répond Georgette en se

bourrant de soupe aux choux pour réparer l'abstinence forcée du matin. — «Des Pyré- » nées, » dit le meunier, «oh! oh!... c'est-il chez » des sauvages ça? — C'est bien plus loin! — Et » vous allez?... — A Paris. — Tiens!.... faire » voir votre marmotte, peut-être? — Imbécile,» dit la meunière, « tu vois bien qu'il n'en a pas » de marmotte. — Dam, je ne l'ai pas fouillé... » hé! hé!... — Je vais à Paris, tâcher de trou- » ver un riche parent et de faire fortune comme » lui. — Tiens! ça n'est pas trop bête.... oh! » oh! oh!... »

Le dîner finit. La meunière avait eu très-grand soin de son hôte, auquel elle lançait de fréquentes œillades en lui poussant le genou; mais Georgette, tout entière au plaisir de satisfaire son appétit, se contentait de reculer sa chaise et de regarder sur son assiette, sans réfléchir aux suites que pourrait avoir son déguisement.

Malgré le peu de succès de ses avances, la

meunière ne se rebute pas, et, attribuant la gaucherie de son voisin à son innocence sur certaines choses, elle n'en a que plus d'envie de faire réussir le projet qu'elle a formé de déniaiser le petit bonhomme.

Après le repas, le meunier se lève, ainsi que ses garçons. « Ah ça! dit le père Simon, «tu sais, » not' femme, qu'il faut absolument que je por- » tions ce soir les sacs de farine au compère » Gros-Jean ; c'est à trois lieues d'ici, j'vas mon- » ter Manon, et demain drès le matin je serai » de retour. — Comment, tu ne reviendras pas » ce soir? — Non pardieu! je n'irai pas me re- » mettre en route au milieu de la nuit pour me » faire tordre le cou par les voleurs.... Je cou- » cherai chez Gros-Jean. — Mais moi, j'aurai » peur c'te nuit toute seule à la maison... car le » garde-moulin reste ici, et t'emmènes Blaise » avec toi... — Eh ben! gn'i'a qu'à faire rester » ce petit gas c'te nuit ; il couchera au-dessus » de toi dans le grenier. Dis, petit, es-tu pressé

» d'arriver à Paris ? — Oh ! mon Dieu ! non, » répond Georgette, « je passerai volontiers la nuit » chez vous. — Eh ben ! v'là qu'est arrangé..., » hé ! hé ! »

L'arrangement convenait parfaitement à la meunière, qui l'avait décidé ainsi dans sa tête. Le père Simon descendit faire les apprêts de son voyage ; Georgette le suivit pour se dérober aux agaceries de la meunière, qui ne faisait que la pincer, la pousser et lui marcher sur les pieds. Notre héroïne, qui était rassasiée, commençait à comprendre ce que tout cela signifiait et à craindre que la nuit ne se passât pas tranquillement ; mais, comme il était tard et qu'elle ne pouvait espérer trouver un gite ailleurs, elle se décida à rester au moulin, s'en remettant au hasard pour terminer cette nouvelle aventure.

Les garçons meuniers retournent chez eux, le garde rentre au moulin, où il s'endort au bruit monotone du tic-tac. Le père Simon at-

telle Manon à sa charette et fait claquer son fouet. Le voilà parti.

Georgette se promène quelque temps dans la campagne, et admire l'astre des nuits répandant sur la terre cette clarté bleuâtre qui inspire la mélancolie et donne carrière à l'imagination.

La meunière vient au-devant d'elle... « Ah!
» vous voilà, petit vaurien, c'est bén heureux!..
» est-ce que vous voulez passer la nuit à regar-
» der les étoiles? Nous ne nous couchons pas
» tard, nous autres... — Ah! pardon..... c'est
» que... — Allons, on vous pardonnera si vous
» vous conduisez bien. » En disant cela, la meunière lui applique un petit soufflet sur la joue.
« Diable!.... diable!.... » pensait Georgette,
« comment cela finira-t-il?... »

On arrive à la maisonnette du meunier. Georgette aperçoit un petit lit dressé près de celui de dame Simone.

« Je croyais coucher au-dessus de vous. »

dit-elle. — « Est-ce que tu es fâché d'être à » côté de moi, nigaud? » dit la meunière en la regardant avec des yeux brillants d'un éclat séducteur. « Non, sans doute... mais c'est que... » — Allons, allons, couche-toi, petit innocent. »

« Diable!... diable!... » se dit Georgette, « la situation est embarrassante. » La meunière ne faisait aucune façon pour se déshabiller devant le petit bonhomme; mais, impatientée de voir que celui-ci ne bougeait pas, elle s'écrie : « Eh bien! à quoi songez-vous donc? — Dam... » c'est que... — Quoi donc? — Je suis timide... » je n'oserai jamais me déshabiller devant » vous... — Tu vois bien que je le fais, moi. — » Ah!... vous êtes plus hardie, vous!... — Ah! » petit drôle, tu n'as cependant pas l'air craintif! » — C'est égal, je ne me couche pas, à moins » que vous n'éteigniez la chandelle. — Voyez » donc, ce monsieur qui fait des façons... c'est- » il pas le monde sans d'sus d'sous!... mais s'il

» ne faut que cela pour te donner de la har-
» diesse, c'est ben facile. »

Aussitôt la meunière souffle la lumière, et les voilà dans l'obscurité. C'est ce que voulait Georgette. Décidée à ne pas se déshabiller, elle fait semblant d'ôter ses vêtements, et s'enfonce tout habillée dans le lit.

Cependant la meunière s'était aussi couchée de son côté, assez mécontente de la timidité de son voisin, et cherchant dans sa tête les moyens de l'enhardir ; elle toussait, se remuait et parlait pour ne pas laisser tomber la conversation. Georgette faisait semblant de dormir et même de ronfler. La meunière, pensant que le petit bonhomme pouvait avoir besoin d'un peu de repos, se décida à le laisser dormir quelque temps et à le réveiller lorsqu'il serait suffisamment délassé.

En feignant de dormir, Georgette s'était réellement endormie ; et la meunière, résolue

à ne pas laisser la nuit se passer ainsi, avait dit comme Mahomet :

« Puisque la montagne ne veut pas venir » à moi, c'est moi qui vais aller à la monta- » gne. »

Georgette rêvait qu'elle était redevenue grande dame, qu'elle avait encore un hôtel, un carrosse, des diamants !.. lorsqu'elle est poussée assez vigoureusement par-dessus la couverture. Elle se réveille, et se retrouve avec humeur dans la maison du meunier.

« Dis donc..... dis donc..... est-ce que tu » dors?... — Parbleu! vous le voyez bien... — » Ah! le nigaud... il dort toujours..... — Eh! » que voulez-vous donc que je fasse?... — On » te l'apprendra si tu n'en sais rien... » et notre héroïne est secouée plus vivement. — « Mais, » laissez-moi donc... — Tu as assez dormi. — » Pourquoi donc vous êtes-vous levée? — Pour » te réveiller... enfant... — Voyez un peu ce » beau plaisir. Si c'est pour cela, vous pouvez

» vous recoucher. — Ah! c'est que j'avais des
» puces dans mon lit. — Ah! vous avez des pu-
» ces!... et que voulez-vous que j'y fasse?.... —
» Il me faut une petite place auprès de toi. —
» Non pas, s'il vous plaît!... le lit est trop
» étroit... et vous seriez gênée. — Laisse donc,
» Colas!... »

Georgette veut tenir ferme la couverture, mais la meunière est une gaillarde robuste; elle lui fait lâcher prise, et se place près du petit bonhomme, qui recule tant qu'il peut ; mais les prétentions de madame Simon ne se bornaient pas à coucher près d'une statue; d'ailleurs le jour commençait à poindre, il n'y avait plus de temps à perdre. Georgette va être forcée dans dans ses derniers retranchements... quand la meunière pousse un cri de surprise : « Comment imbécile, tu t'es couché tout habillé?..
» — C'est mon habitude, à moi. — Et tu m'as
» fait souffler la chandelle, est-ce que tu te mo-
» querais de moi?...

Georgette ne peut retenir l'envie de rire que lui causent la méprise et le dépit de la meunière ; celle-ci est furieuse d'être trompée dans son espoir. Georgette se lève pour terminer ces débats en sortant de la maison ; mais Simone, que cette action irrite davantage, jure au petit drôle qu'il paiera cher l'affront qu'il lui a fait. Notre héroïne veut s'échapper... Pendant cette lutte, on entend du bruit à la porte, c'est le père Simon qui revient et les garçons qui se rendent à leur ouvrage.

L'arrivée du mari change le plan de la meunière ; elle pousse des cris terribles en appelant à son secours. Georgette, étonnée, ne sait pas ce que cela veut dire, et le meunier arrive avec ses garçons pour connaître la cause de ce vacarme.

Madame Simon devient une nouvelle Putiphar, et Georgette se trouve dans la situation de Jeseph, sans avoir eu sa vertu.

« Quoiqu't'as donc, not' femme ? » s'écrie le

meunier. — « Ce que j'ai, not' homme, ce que
» j'ai !... apprends que ce gredin... ce polisson
» à qui j'avions donné l'hospitalité... eh bien !
» il voulait te faire cocu... rien que ça !.... —
» Oh ! oh ! cocu ! ah ! ah !... — Oui, not' hom-
» me ; et si tu ne l'es pas !... i' n' s'en est guère
» fallu !... va !... — Ah ! ah !... — Regarde
» comme tout est en désordre ici... dam ! c'é-
» tait pis qu'un possédé... il aurait mis le feu
» au moulin !.. mais vois comme il est confus !..
» il n'ose plus ouvrir la bouche !... »

Effectivement, Georgette était toute muette d'étonnement en entendant une accutation aussi plaisante. Son silence persuadait le père Simon de sa culpabilité.

« Oh ! oh ! petit garnement, tu voulais m'en
» faire porter... tu t'étais bien adressé !... ma
» femme sur cet article-là, vois-tu, j'en sommes
» aussi sûr que du pas de Manon. — Eh bien !
» prenez garde de tomber, » dit Georgette en riant. — « Ah ! le drôle ! je crois qu'il rit, » dit

la meunière, « rossez-le à grands coups de » gaule !.... — Un moment !.... » s'écrie Georgette qui voit déjà les paysans se disposer à lui donner la bastonnade ; « un instant, et vous allez voir si je puis être coupable de ce dont on » m'accuse. »

En achevant ces mots, elle jette en l'air son bonnet, ôte sa veste et laisse tomber son large pantalon. Alors le costume féminin, quoique un peu fripé, recouvre notre héroïne, et les habitants du moulin ne peuvent plus douter du sexe de la personne qu'ils ont logée.

« Vous le voyez, » dit Georgette, « je suis » femme. Vous, dame meunière, tâchez une » autre fois de mieux placer vos sentiments, et » ne vous laissez plus séduire par l'apparence ; » vous, père Simon, ne montez plus Manon, » si vous n'en êtes pas plus sûr que de votre » femme. »

Georgette s'éloigna du moulin sans que per-

sonne se mît en peine de la retenir, laissant le meunier tout ébahi de ce qu'il avait vu, et la meunière bien sotte de s'être trompée aussi grossièrement.

CHAPITRE XXXVII.

NOUVEAUX REVERS.

—

Voilà donc Georgette qui court de nouveau les champs, mais cette fois c'est avec le costume de son sexe, l'autre a pensé lui devenir fatal.

Cependant la situation de notre héroïne n'est pas plus brillante qu'avant son séjour au moulin. Seule, sans argent, sans ressource, au mi-

lieu d'une campagne qu'elle ne connaît pas, elle se décide à s'adresser au premier paysan qu'elle rencontre.

« Où suis-je, mon ami? — Pardi, tout près » de Montmartre... Tenez, le voilà devant vous. » — Et pour aller à Paris? — Il faut traverser » le village, et puis vous irez toujours en des- » cendant. »

Georgette se félicite de ne pas être plus éloignée de Paris, n'ayant pas d'autre ressource pour l'instant que d'aller retrouver Duchenu; elle prend le chemin de Montmartre qu'il lui faut traverser.

Arrivée dans le village, Georgette est obligée de se reposer sur un banc de pierre. Notre héroïne ne ressemble pas à ces femmes extraordinaires qui passent les journées dans les forêts et les nuits dans les souterrains sans avoir besoin de prendre quelque chose; Georgette, qui était une femme tout-à-fait terrestre, sentit qu'elle n'avait pas mangé depuis la vieille,

et que la soupe aux choux du père Simon ne remplissait plus son estomac. Comment faire? voilà la question que l'on s'adresse toujours dans les situations embarrassantes, et à laquelle souvent on ne trouve rien à répondre.

Faut-il encore demander l'hospitalité? Non, les habitants de Montmartre n'ont pas cet abord qui engage à la confiance, rien en eux ne rappelle ces vertueux patriarches du bon vieux temps, chez lesquels le voyageur le plus pauvre était toujours le mieux accueilli. Allons, il faut aller jusqu'à Paris.

Georgette se remet en marche assez tristement. Elle passe devant une petite maison blanche devant laquelle un vieillard s'amusait à brûler son café. Elle soupire, le vieillard lève la tête : sans doute la figure de Georgette exprimait ce qui se passait dans son âme, car le bon vieillard, quittant son café, l'engage à s'arrêter.

« Vous me paraissez bien fatiguée, mon en-
» fant, » lui dit-il en lui prenant la main. —
» Cela est vrai, monsieur!... — Eh bien! en-
» trez vous reposer chez moi quelques instants;
» je suis l'ancien tabellion de ce village, vous
» me devez la préférence sur les habitants.... »

Georgette ne répond pas; le titre de tabellion a rappelé à sa mémoire tant de souvenirs!.. Le vieillard prend son silence pour un acquiescement à ses offres; il la fait entrer chez lui, et, remarquant la tristesse de notre héroïne, en devient plus empressé à lui être utile.

« Vous allez déjeuner avec moi, mon enfant;
» allons, point de cérémonies, on ne refuse
» pas un homme de mon âge!

Georgette sourit. Le vieillard appelle sa servante, et pendant que la bonne femme prépare le déjeuner, il cause avec la voyageuse. Ses discours peignent la bonté de son cœur; une morale douce règne dans les conseils qu'il donne à Georgette. Celle-ci, étonnée de ce

qu'elle entend, éprouve un sentiment de respect jusqu'alors inconnu à son âme! mais la misère et le malheur changent bien les idées!

Un déjeuner simple, mais suffisant, est servi. Le vieillard fait placer Georgette près de lui, et tout en déjeunant, lui adresse quelques questions : « Où allez-vous comme cela seule, » mon enfant? — A Paris! monsieur. — A Paris, » vous allez sans doute retrouver quelques parens, » quelque ami! — Oui, monsieur. — Prenez garde, » mon enfant, Paris est une ville bien dange- » reuse pour les jeunes filles! tout y est sédui- » sant, tout y respire le plaisir et la gaîté! mais » ce sont ces apparences trompeuses qui égarent » la raison!... Prenez bien garde!... »

Georgette n'avait alors rien à craindre : Paris n'était plus dangereux pour son innocence..... Néanmoins elle écoute avec attention les discours de son hôte, puis se lève et prend congé de lui. Le vieillard la reconduit jusqu'au bas du village, en l'engageant à suivre ses conseils.

Georgette le remercie, et s'éloigne, la tête remplie des discours salutaires qu'elle venait d'entendre ; mais en entrant dans Paris, d'autres idées vinrent occuper son esprit : il fallait retrouver Duchenu. Georgette, passant devant le logement qu'il habitait avant de la connaître, présuma qu'il pourrait bien y être retourné, puisqu'ils avaient vendu tous les meubles de celui qu'elle avait rue des Moulins, elle se décida donc à monter au cinquième étage.

Arrivée devant la porte, elle entend du bruit dans la chambre de l'artiste. « Bon, dit-elle, » je ne me suis pas trompée. » Elle frappe, Duchenu lui ouvre, et reste stupéfait en la voyant.

« Comment! c'est toi, Georgette! — Moi-» même; cela t'étonne! — Parbleu! je te » croyais à la Salpètrière! Et que viens-tu faire » ici? — Mais... je viens... revivre avec toi, en » attendant que je puisse faire autre chose. — » Vivre avec moi!... toi... Tu me prends donc

» pour une ganache ! — Pourquoi cela?.... —
» Ah! pourquoi!... tu as donc oublié, ma pe-
» tite, la jolie scène que tu as jouée sur le
» théâtre où je t'ai fait débuter?... et l'affront
» qui en est résulté pour moi!... et les avanies
» de mes camarades, et les sottises du public
» à mon égard! Ah! si je t'avais tenue dans les
» premiers instants de ma colère, tu aurais passé
» un mauvais quart d'heure!... mais tiens,
» crois-moi, file et vite! ou sans ça la fusée va
» partir!... — Ah! voilà la réception que tu me
» fais!... Et tu crois qu'après t'avoir nourri et
» logé pendant six mois, je serais assez sotte
» pour m'en aller comme ça!... Mais je ne suis
» plus si enfant que je l'étais; je resterai, et
» malgré toi. — Ah! tu resteras!.... — Oui;
» d'ailleurs, il le faut bien, je suis sans argent
» et je n'ai pas dîné — Comment! tu n'as pas
» d'argent et tu as assez peu de délicatesse pour
» te présenter chez moi!.... Sors, va-t'en au
» diable!.... et ne fais pas la méchante, ou je

» te fais dégringoler l'escalier à grands coups de
» balai!... »

Georgette veut résister... Duchenu se saisit du balai et lui renouvelle l'ordre de sortir : elle n'était pas aussi courageuse qu'elle voulait le paraître ; d'ailleurs, elle savait qu'avec Duchenu elle n'aurait pas la victoire. Il fallut donc sortir ; mais, de colère, elle brise tout ce qui se trouve sous sa main. Duchenu, furieux, la pousse brutalement à la porte, lui fait descendre rapidement l'escalier, et s'éloigne en la laissant dans la rue.

Voilà Georgette sur le pavé, maltraitée, méprisée par son dernier amant, par un homme qu'un an auparavant elle n'aurait pas daigné regarder. Ne sachant que faire, que devenir, elle marche au hasard, le cœur serré, rongé d'amertume et de regrets, forcée de dévorer en silence le dernier outrage qu'elle vient de recevoir, et dont elle ne peut se venger.

Livrée à ses réflexions, elle marche long-

temps sans savoir où elle va. Il est sept heures du soir. C'est le moment où les désœuvrés de la capitale vont étaler dans les promenades leur toilette, leur nonchalance, et souvent leur ennui.

Déjà le rentier, qui passe son temps à chercher des plaisirs peu coûteux, s'est assis sur le banc de pierre, d'où il examine chaque passant avec une mûre attention. Ici, c'est la mercière de la rue Saint-Denis, qui, pendant que son cher époux est occupé au comptoir, va faire son tour de promenade avec le commis-marchand de la rue Quincampoix. Là, c'est l'épouse de ce gros parvenu ; tout étonnée de sa richesse, elle vient faire voir tous les soirs au beau monde son cachemire et ses diamants. Son gros mari lui donne le bras ; il est fier d'avoir une femme mise à la mode, et celle-ci le querelle tout le long du chemin sur son gros ventre, qui l'empêche d'avoir l'air fringant, et sur son nez rouge, qui lui donne un air commun. Plus

loin, la petite marchande de modes passe d'un air pressé, comme si elle allait à ses affaires; marchant avec vitesse et sans se retourner, mais ayant soin d'observer si on la suit, et de laisser tomber son gant ou son mouchoir, pour donner occasion au jeune homme officieux de lier la conversation. D'un autre côté, que regarde-t-on avec tant d'empressement? C'est un monsieur qui tient à la main une canne dans le trou de laquelle est passé son mouchoir. La mise de l'individu répond à son ingénieuse invention, et la foule suit avec délices ce merveilleux, dont le croquis sera le lendemain devant la boutique d'un marchand de caricatures.

Georgette, coudoyée par les passants, lève les yeux et s'aperçoit qu'elle est au milieu des Champs-Élysées. Fâchée de se trouver dans une promenade aussi fréquentée, sous un costume qui n'est rien moins qu'élégant, elle soupire en se rappelant le temps où son luxe et sa mise attiraient tous les regards. Honteuse d'elle-

même, Georgette veut quitter des lieux qui renouvellent ses douleurs. Elle s'avance pour traverser la chaussée... Un char brillant, traîné par des coursiers fougueux, va passer devant elle et la force à s'arrêter; la curiosité la porte à jeter les yeux sur les personnes qui occupent cette calèche : une femme en grande parure, et couverte de diamants, est étendue dans le fond de la voiture ; près d'elle un homme, dont la mise n'est pas moins élégante, paraît empressé à lui plaire. Tous deux jettent à peine quelques regards dédaigneux sur la foule qui les examine. Mais, ô surprise ! Georgette reconnaît ces deux personnages : cette femme si brillante, qui balance sa tête avec tant de grâce.... c'est Rose !.... Cette homme si élégant, placé près d'elle... c'est Lafleur !... Oui, ce sont eux !.... Georgette n'a pu s'y méprendre !...

Ne pouvant résister au désir de les revoir et de leur parler à tous deux, Georgette court après la calèche qui les emporte, mais les che-

vaux vont comme le vent!... Elle ne pourra jamais les atteindre... lorsqu'un jeune homme à cheval qui vient du côté opposé, et passe près de la calèche, qui s'arrète un moment ; la conversation s'engage entre le nouveau venu et les ci-devant valets; ce retard permet à Georgette de rejoindre la voiture, elle s'approche de la portière.

« Je ne me trompe pas!... c'est vous, Rose ;
» c'est vous, Lafleur... que je suis contente de
» vous rencontrer!... — Que veut cette fem-
» me?... Que dit cette femme?... Passez, pas-
» sez, nous n'avons rien à vous donner, » s'écrie le monsieur élégant, d'un ton impératif.
« Eh quoi ! Lafleur, vous ne me reconnaissez
» pas!... Je suis Georgette, je suis madame de
» Rosambeau... » — Cette malheureuse est
» folle, » dit à son tour la dame aux brillants,
« à qui en a-t-elle avec ses Rose et ses Lafleur?..
» — Comment, perfide, après m'avoir volé mes
» diamants, tu feins de ne pas me reconnaître!.

» — Chassez donc cette mendiante, Jasmin, » reprend avec fureur le merveilleux, qui, au mot voler, est devenu pâle et tremblant, tandis que la dame se pâme de colère au fond de la voiture.

Le laquais ordonne à Georgette de se retirer. Celle-ci, outrée de dépit et d'indignation, veut s'attacher à la portière, en accablant d'injures nos deux élégants, mais le monsieur que la scène n'amuse pas, et qui craint qu'elle n'ait des suites désagréables, y met bien vite un terme en ordonnant au cocher de fouetter les chevaux. Celui-ci obéit, la calèche part avec la rapidité de l'éclair, et Georgette, qui se tenait à la portière, est renversée par le choc et tombe sur le pavé.

Des passants approchent et l'aident à se relever : elle en est quitte pour plusieurs contusions, mais on l'engage à aller faire sa plainte. « Ces merveilleux-là !... v'là pourtant comme » ça vous renverse le pauvre monde, » s'écrie

une vieille femme. Georgette se dérobe à la pitié publique, quoique souffrante de sa chute ; elle s'efforce de prendre courage, et s'éloigne des Champs-Élysées.

CHAPITRE XXXVIII.

VOILA OU CELA MÈNE !

—

La nuit est venue, Georgette marche dans les rues de Paris, sans savoir où elle est ni où elle ira.

Les réflexions, les regrets, les remords viennent en foule assaillir l'esprit de cette femme qui n'a pas voulu penser, sentir et réfléchir tant qu'elle a cru pouvoir braver l'adversité.

L'histoire de sa vie se retrace involontairement à sa mémoire; elle s'aperçoit que la coquetterie, l'amour du plaisir et l'inconduite l'ont entraînée dans la situation déplorable où elle se trouve; elle se souvient de son oncle, de Charles, de ses bienfaiteurs, ces bons fermiers qui ont tant fait pour elle!... Le malheur a cela de particulier, il donne beaucoup de mémoire; tandis que souvent la fortune la fait perdre.

Georgette se rappelle aussi qu'elle est mère; elle éprouve pour la première fois le désir de revoir son enfant. Depuis longtemps elle n'a pas envoyé d'argent aux villageois qui ont soin de son fils; ces paysans auront peut-être abandonné l'enfant! ou, plus sensibles que sa mère, ils élèvent sans intérêt le petit garçon délaissé par ses parents!

Telles sont les réflexions de Georgette, en marchant tristement dans cette ville, qui naguère l'a vue si brillante. Personne ne se douterait

que cette femme, dont la mise et la figure annoncent la misère et la souffrance, est la même qui, un an auparavant, faisait retentir la capitale du bruit de ses folies.

Pressée par le besoin, le souvenir de la ferme se présente à l'esprit de Georgette. Elle ignorait le désastre arrivé à l'habitation ; Charles avait jugé inutile de l'en instruire. Incertaine sur le parti qu'elle prendra, elle voudrait revoir Thérèse, se jeter à ses pieds, lui avouer toutes ses fautes, en implorer le pardon ; mais une fausse honte, un reste de vanité l'empêche d'exécuter ce dessein louable ; elle ne veut pas se présenter, dans l'état où elle est, devant une femme dont elle a fait le malheur. Thérèse croirait-elle à la sincérité de son repentir ? Qui trompe deux fois peut tromper mille !... Une première faute est souvent causée par l'inexpérience, mais une seconde prouve que le péché a des charmes pour nous.

Georgette rejette donc la pensée de retourner près de Thérèse. Cependant il faut prendre un parti!... Assise sur une borne, Georgette lève les yeux, et regarde tristement autour d'elle; elle voit passer plusieurs de ces femmes perdues dont Paris abonde; l'une chante, l'autre danse; toutes se livrent à la gaîté la plus grossière, en agaçant les hommes qui passent près d'elles. L'idée de se mêler à ces viles créatures s'offre à l'esprit de Georgette; elle ne voit plus d'autres moyens pour ne pas expirer de besoin. « Il est trop tard, » dit-elle, « pour » revenir à la vertu; le repentir est inutile, » étouffons ces premiers remords, et cédons à » ma destinée!... »

Malgré sa résolution d'étouffer tout sentiment d'honneur, et de se lancer dans la carrière de l'opprobre et du vice, Georgette sent son cœur battre, ses jambes chancellent, elle peut à peine se soutenir; mais elle se persuade

que ce tremblement est produit par le besoin, et non par un reste de pudeur : elle cherche à se fortifier dans sa résolution.

Cependant, immobile au coin de la rue, elle n'ose accoster les hommes qui passent devant elle. L'horloge d'une église voisine sonne onze heures. Bientôt les rues seront désertes, et il faudra périr de besoin sur une pierre !... Un jeune homme détourne au coin de la rue où est Georgette ; elle s'arme de courage et s'arrête, l'inconnu la repousse et va s'éloigner... « Par pitié !... » s'écrie l'infortunée. Au son de sa voix, le jeune homme s'arrête et la regarde avec attention ; un réverbère placé à peu de distance éclaire ses traits, Georgette l'examine à son tour : « Charles ! » s'écrie-t-elle, et, perdant connaissance, elle tombe sur le banc de pierre.

« Georgette !.... Georgette parmi ces.... ah !
» malheureuse ! » dit Charles (car c'était lui-

même). Puis, cédant à la pitié, il tire sa bourse, la met sur les genoux de Georgette, et s'éloigne à grands pas d'une femme dont la vue déchire son cœur.

CHAPITRE XXXIX.

ÉCLAIRCISSEMENTS NÉCESSAIRES.

—

Nous avions depuis quelque temps oublié Charles et les habitants du château de Merville, mais le lecteur a sans doute deviné qu'un court séjour dans sa famille devait suffire pour faire naître dans le cœur de Charles ce sentiment

doux et tendre que la charmante Alexandrine savait si bien inspirer.

Charles éprouvait pour sa nouvelle amie un amour moins violent peut-être que celui qu'il avait ressenti pour Georgette ; mais il goûtait près d'Alexandrine un bonheur pur, des jouissances plus douces, et ce sentiment devait avoir plus de durée que l'autre, car les feux les plus violents sont souvent ceux qui s'éteignent le plus vite.

Alexandrine partageait les sentiments qu'elle faisait naître. Innocente, naïve, ne connaissant point l'art de cacher ce qui se passait dans son cœur, elle ne craignait pas d'avouer à son amant qu'elle le payait de retour.

Déjà Charles avait pressé sa mère de l'unir à son amie ; mais madame de Merville craignait que son fils, trop prompt à s'enflammer, n'éprouvât pour Alexandrine qu'une passion pas-

sagère. Pour s'assurer des sentiments de Charles, elle voulut attendre quelques mois avant de demander pour lui la main de sa jeune amie.

Le terme qu'elle avait fixé touchait à sa fin, lorsqu'un accident imprévu retarda encore le bonheur des deux amants : M. de Saint-Ursain tomba dangereusement malade, et Alexandrine, tout entière aux devoirs que lui imposait la piété filiale, fut forcée d'oublier pour quelque temps ses espérances de bonheur.

Tout en maudissant un événement qui retardait son union, et pouvait avoir des suites funestes, Charles admirait les vertus de son amie ; témoin des soins assidus qu'elle prodiguait à son père, combien elle lui semblait intéressante, lorsque assise au chevet du lit de l'auteur de ses jours, attentive à tous ses mouvements, épiant ses désirs, souriant lorsqu'il allait mieux, elle laissait connaître toute la

bonté de son âme et toutes les qualités de son cœur! Si, dans ces instants, le souvenir de Georgette se présentait à l'esprit de Charles, il se la rappelait affichant à l'Opéra son luxe et sa coquetterie, et reportant ses regards sur le tableau qu'il avait devant ses yeux : « Ah! » disait-il, « quelle différence entre ces deux » femmes également jeunes et jolies!..... entre » Alexandrine soignant son père et Georgette » donnant un rendez-vous!...

Grâce aux soins de sa fille, M. de Saint-Ursain recouvra la santé et nos amants le bonheur.

Après sa convalescence, il fut le premier à rappeler à madame de Merville que leurs enfants devaient être récompensés de leurs tendres soins. La mère de Charles n'avait plus de raisons à opposer, M. de Merville approuvait tout ce qu'on faisait, le mariage des jeunes gens fut arrêté; mais comme un futur époux doit faire divers présents à sa prétendue, et que l'on ne

pouvait trouver qu'à Paris ce que l'on voulait offrir à la jeune mariée, madame de Merville exigea que son fils s'y rendît, afin de faire lui-même les emplettes nécessaires.

En envoyant son fils à Paris, madame de Merville avait son but; craignant encore que l'image de Georgette ne fût pas entièrement effacée du cœur de Chares, et que, devenu l'époux d'Alexandrine, il ne rendît pas sa femme aussi heureuse qu'elle méritait de l'être, elle voulait soumettre son fils à une dernière épreuve. « S'il n'aime plus Georgette, » se dit-elle, « le séjour de Paris ne sera pas dangereux » pour lui, il n'y restera que le temps nécessaire » pour terminer ses affaires; s'il l'aime encore, » et que sa vue lui fasse oublier l'épouse char- » mante qu'on lui destine, jamais il ne recevra » la main d'une femme qu'il serait indigne de » posséder. »

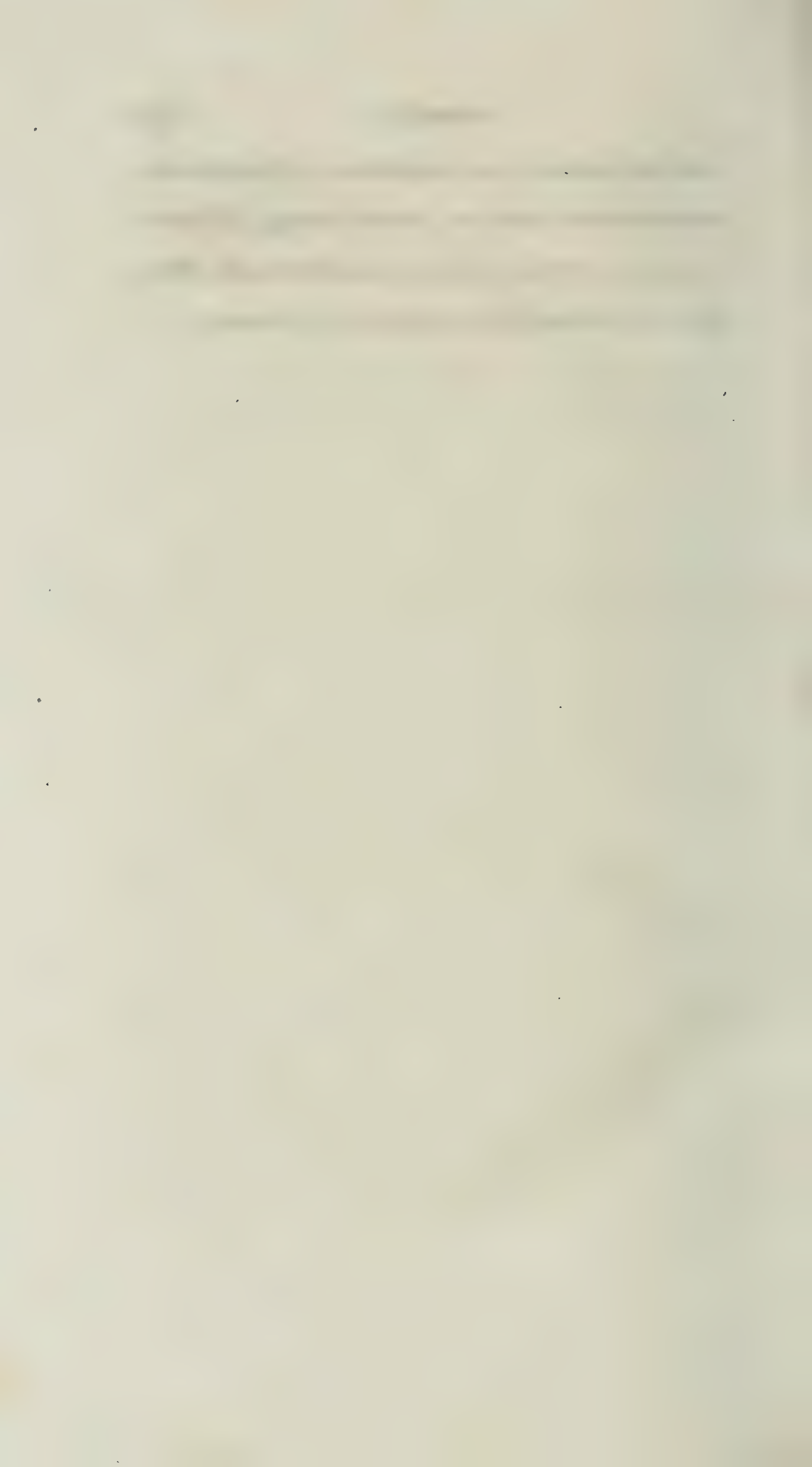
Charles partit pour Paris, mais non plus le

cœur palpitant du désir d'y retrouver une femme adorée ; oh ! il était guéri, bien guéri !... et Georgette n'était plus rien pour lui.

Ce fut le premier soir de son arrivée à Paris que le hasard, qui semblait toujours vouloir réunir Charles et Georgette, les fit se rencontrer dans la rue.

Le jeune homme s'enfuit après avoir donné sa bourse à Georgette. La situation dans laquelle il venait de la trouver l'affecta vivement, et s'il se fût aperçu, en la laissant sur le banc de pierre, qu'elle avait perdu connaissance, sans doute il ne l'aurait point quittée si brusquement. Mais il attribua l'état d'insensibilité où elle était à la honte d'avoir été vue dans une situation aussi vile par l'homme qu'elle avait jadis trahi et dédaigné. Repoussant le souvenir d'une femme qu'il rougissait d'avoir aimée, Charles écarta toute idée qui eût pu la lui rappeler, et n'en mit que plus de zèle à hâter son départ de Paris.

Ayant achevé ses emplettes et terminé les commissions dont on l'avait chargé, Charles reprit avec joie le chemin du château de Merville, où l'attendaient l'hymen et l'amour.



CHAPITRE XL.

IL VAUT MIEUX TARD QUE JAMAIS.

—

Lorsque Georgette reprit connaissance, le silence le plus profond régnait dans les rues désertes, les réverbères ne jetaient plus qu'une flamme vacillante ; tout semblait éprouver l'influence du sommeil.

Notre héroïne, étonnée de se trouver sur un banc de pierre au milieu de la nuit, cherche à

rassembler ses idées; avec la mémoire, elle retrouve ses douleurs; la rencontre de Charles est ce qui l'afflige le plus; cependant elle tourne la tête, et cherche à le voir encore.

« Je suis seule, » s'écrie-t-elle, « seule au » monde, abandonnée de tous ceux qui m'ont » connue, Charles aussi me fuit... ah! malheu» reuse! je l'ai bien mérité! dans quelle situa» tion il m'a trouvée!... combien il doit rougir » de m'avoir aimé!... »

L'horloge d'une église voisine sonne deux heures. Le son lugubre de la cloche, la pâle lumière dés réverbères, le calme de la nuit, tout augmente l'horreur de la situation de Georgette; son imagination n'enfante que des rêveries effrayantes; sa tête, pleine des idées les plus sombres, est exaltée par les souffrances et le désespoir.

« C'en est fait, » dit-elle, « cette heure est » la dernière qui doit sonner pour moi. Met-

» tons un terme à mon existence : la mort est
» préférable à l'infamie ! »

Elle lève les yeux au ciel dont elle semble implorer la miséricorde, ses regards tombent ensuite sur une des lampes de nuit qui s'éteignait : elle songe qu'on pourra ranimer cette flamme languissante, mais le feu créateur qui fait mouvoir la triste Georgette, une fois éteint rien ne pourra le rallumer!

Elle se lève dans l'intention d'aller exécuter son sinistre projet..... Au mouvement qu'elle fait, elle sent rouler à ses pieds quelque chose qu'elle n'avait pas senti sur ses genoux; elle se baisse et ramasse cet objet... ô surprise! c'est une bourse, une bourse assez pesante... Elle devine aisément d'où lui vient ce secours inattendu : Charles seul est capable d'une telle action. Quel autre en effet aurait donné une somme qui paraît considérable?... Georgette rend grâce à la Providence ; son cœur se dilate, elle respire plus librement, et le dessein

qu'elle avait conçu est déjà oublié ! Pauvres humains! il faut si peu de chose pour vous rendre l'espérance!

« Je puis encore exister, » se dit Georgette ; « cette somme suffira à mes besoins les plus » pressants, ensuite je travaillerai, j'irai trouver » la bonne Thérèse, et j'abjurerai pour jamais » mes erreurs. »

Georgette s'affermit dans la résolution de changer de conduite, et attend l'aurore sur le banc où elle est assise. Dès que les premiers rayons du jour paraissent, elle ouvre la bourse et compte son trésor : elle possède dix louis et quelque monnaie. Jadis une pareille somme ne lui eut pas suffi pour satisfaire une de ses fantaisies, maintenant elle lui paraît énorme! Elle la compte à plusieurs reprises, contemple cet argent avec délices, et voit dans ces dix louis la fin de ses tourments et le commencement d'un avenir heureux.

Georgette attend avec impatience le moment

où elle pourra satisfaire son appétit. Depuis longtemps le laboureur matinal est livré à ses travaux, mais le citadin paresseux s'abandonne encore au sommeil. Enfin un boulanger ouvre sa boutique; Georgette court acheter de quoi apaiser sa faim. Ce premier besoin satisfait, elle se met en marche dans l'intention de trouver une petite chambre pour se loger.

Georgette, se trouvant par hasard rue des Moulins, est obligée de passer devant la maison où elle a demeuré en dernier lieu. Ne se souciant pas d'être vue par ceux qui ont été témoins de son inconduite, Georgette veut passer sans s'arrêter, lorsqu'une femme, occupée à balayer devant la porte, l'appelle à plusieurs reprises : Georgette se retourne et reconnaît la portière de la maison.

« Ah! pardine, madame, c'est ben heureux » que je vous rencontre!... — Que me voulez- » vous? — Je craignais de ne jamais vous re- » trouver! — Pourquoi cela? — C'Paris est si

» grand! on peut ben s'y chercher longtemps
» sans s'y revoir!.. — Mais enfin... — Dam',
» c'est que ça commençait à nous être à charge,
» oui-dà!... — A charge... quoi? — Je n'som-
» mes pas riches, et un enfant de plus, voyez-
» vous, quand on en a déjà cinq! — Un en-
» fant! — C'pauvre petit, je n'pouvais cepen-
» dant pas le mettre dans la rue!... Dam', il
» est si gentil, si drôle, je l'aimons comme s'il
» était à nous... — Au nom du ciel!... ex-
» pliquez-vous... quel est cet enfant dont vous
» parlez. — Eh pardi! c'est le vôtre! — Le
» mien... il se pourrait, mon fils.... Où est-il?
» — Cheux nous, v'là ce que je me tue de vous
» dire depuis deux heures, »

Georgette n'en entend pas davantage; elle court ou plutôt elle vole vers la demeure du portier. Le désir de voir son fils fait pour la première fois battre son cœur; mais ce désir est déjà violent comme toutes les premières passions dans le cœur d'une femme. Elle entre

dans la cour de la maison : un petit garçon de trois à quatre ans joue devant l'escalier, Georgette court à lui, le regarde, le prend dans ses bras, le couvre de baisers. « C'est mon fils,» s'écrie-t-elle. Elle ne s'est point trompée, la nature a repris ces droits.

« Tiens! c'est surprenant comme vous l'avez » reconnu tout de suite, » dit la portière à Georgette. L'enfant, étonné, se laissait embrasser par sa mère, et ses petites mains lui rendaient ses caresses. « C'est ta maman, » Paul, » lui dit la portière ; « allons, mon gar» çon, embrasse-la donc!...C' pauvre petit, il ne » sait pas ce de que tout cela veut dire!...Dam', » à son âge! il m'appelait sa mère aussi, moi, » et au fait, sans nous, je ne sais pas trop ce » qu'il serait devenu!... »

Georgette rougit, et se hâte de demander à la portière comment son fils se trouve chez elle.

« C'est tout simple, » répond celle-ci ; « la

» paysanne qui avait votre enfant, ennuyée de
» ce que vous ne lui envoyiez plus d'argent, et
» ne voulant pas garder ce marmot pour rien, a
» pris le parti de venir vous l'amener à Paris.
» Elle est arrivée ici le lendemain du jour où
» vous en êtes partie. Comme je ne pouvais pas
» lui dire où vous étiez, puisque je n'en savais
» rien, elle s'est décidée à retourner chez elle,
» en me laissant l'enfant, dont je me flatte que
» j'ai eu ben soin!... car j'aime les enfant moi! »

Georgette met fin au bavardage de la portière en lui glissant un louis dans la main; puis la remerciant de nouveau, elle prend l'enfant par la main, et sort de la maison qu'elle avait jadis habitée.

Georgette était surprise elle-même du sentiment nouveau qu'elle éprouvait : tout entière au plaisir de contempler son fils, elle oubliait, en le regardant, ses chagrins, ses fautes et sa situation. Elle se reprochait de s'être privée si longtemps des jouissances de l'amour maternel

Revenue des vains plaisirs de la coquetterie, son âme s'épurait en s'abandonnant aux doux sentiments que la vue de son fils lui faisait connaître.

Le petit Paul marchait en silence près de sa mère. Cet enfant, intéressant par la grâce de sa figure et la douceur de son caractère, n'avait pas les manières grossières que les enfants rapportent souvent d'un trop long séjour à la campagne. Georgette, fière de son fils, s'arrêtait souvent pour le considérer. « Où allons-nous » donc, madame! » lui dit enfin l'enfant. « — Je ne suis point madame, mon ami, je » suis ta maman. — J'en ai déjà eu deux ma- » mans! — Celles-là ne l'étaient pas réellement: » mais moi, je suis ta seule maman. M'aimeras- » tu bien, Paul? — Si vous n'êtes pas mé- » chante, si vous me donnez à manger, et si vous » ne me battez pas comme mon autre maman » des champs! — Quoi! elle te battait, pauvre en- » fant!... — Oui, parce que j'avais faim; elle

» disait qu'elle n'était plus payée pour me
» nourrir. Moi, je voulais toujours manger, voilà
» pourquoi elle me frapait. — Cher petit !... et
» c'est moi qui en suis cause... et j'ai pu t'aban-
» donner si longtemps !... Ah ! je méritais bien
» tous les maux que j'ai soufferts depuis !... »

Georgette trouva enfin, dans un quartier solitaire, une petite chambre qu'elle pouvait habiter sur-le-champ, moyennant vingt francs par mois, parce que la chambre était garnie de ce qu'il était indispensable d'avoir. Notre héroïne s'établit avec son fils dans ce réduit obscur, et, seule avec son enfant, dans un quartier retiré, ne voyant personne, ne sortant que pour aller chercher les choses nécessaires à leur subsistance, Georgette n'éprouve pas un moment d'ennui, elle ne sent plus au fond de l'âme ce vide qui la suivait au milieu des fètes et des plaisirs. Maintenant son fils lui suffit : cherchant sans cesse à l'amuser, l'embrassant, le contemplant lorsqu'il sommeille, elle ne vit,

ne respire que pour lui ; l'amour maternel lui tient lieu de tous les biens.

Mais la somme que possédait Georgette ne pouvait la conduire bien loin. Il avait fallu acheter un habillement pour son fils et quelques hardes pour elle. En comptant un soir ce qui lui restait, elle s'aperçut que bientôt elle n'aurait plus de quoi subsister. « Il faut travail-» ler, » se dit-elle, « il faut chercher de l'ouvrage. » Ah ! la peine ne me semblera rien lorsque je » songerai à mon fils. »

Elle se couche en se promettant de mettre dès le lendemain son projet à exécution, et se reprochant de n'y avoir pas songé plus tôt. L'espoir d'être, par son travail, le soutien de son enfant, lui fait trouver des charmes à ce que jadis elle n'envisageait qu'avec effroi.

Dès que le jour est venu, Georgette descend, et s'informe dans la maison à qui elle pourra demander de l'ouvrage ; mais les uns ont leurs ouvrières d'habitude, les autres ne donnent

rien à faire pour le moment, ou disent qu'ils penseront à elle; tous, en général, la reçoivent fort mal, et lui parlent avec ce ton qui repousse l'indigence et humilie le malheur. Georgette rentre tristement chez elle, étonnée des difficultés que l'on rencontre à Paris pour se rendre utile aux autres; son cœur se serre, ses yeux se remplissent de larmes, mais son fils l'attend au retour, il sourit en la voyant, il lui tend les bras, il court au-devant d'elle, et elle oublie ses peines en le pressant sur son cœur.

Le lendemain, mêmes démarches, mêmes refus, mêmes humiliations. Georgette revient plus triste auprès de son fils. Les jours s'écoulent, son argent tire à sa fin, et pas d'ouvrage, pas de ressource pour nourrir son enfant!... Malheureuse mère! ce bien qui faisait tout ton bonheur, et dans le quel tu as mis tes plus chères espérances, cefils adoré qui t'a fait connaître le plus doux des sen-

timents, tu ne le considères plus qu'en tremblant; tu crains que bientôt le besoin ne te prive de ce pauvre enfant; tu détournes la tête pour ne pas voir ses traits; tu lui caches tes larmes, et ce n'est plus qu'avec douleur que tu reçois ses caresses!

Une nuit qu'assise auprès du lit de son fils, Georgette, qui ne goûtait plus un instant de repos, implorait le ciel pour qu'il daignât prendre pitié de son repentir et de ses tourments, le souvenir de Thérèse se présenta à son esprit; elle s'étonne de n'avoir pas songé plus tôt à la bonne fermière, qui seule peut prendre pitié de sa situation.

Georgette se décide à s'aller jeter aux genoux de la bonne villageoise. La crainte, l'amour-propre, la honte disparaissent : il s'agit de sauver son fils. « Si elle me repousse, » se dit Georgette, « si, se rappelant les chagrins que je » lui ai causés, elle me defend l'entrée de sa » demeure, du moins elle prenda pitié de mon

» cher Paul, elle ne confondra pas l'innocent
» et le coupable, et ne le rendra pas victime de
» mon inconduite. Tranquille sur le sort de
» mon fils, je pourrai mourir alors!... je saurai
» que je laisse sur la terre quelqu'un qui veille
» sur le sort de mon enfant. »

Georgette fait aussitôt les préparatifs de son voyage; ces apprêts ne sont pas longs: quelques vêtements à elle et à son fils, voilà tout ce qu'elle possède. Il lui reste en argent à peine de quoi vivre un jour, et il faut aller à pied! « N'importe, » dit notre héroïne, « j'aurai du
» courage, je porterai mon fils lorsqu'il sera fa-
» tigué. Bondy n'est pas loin de Paris, une demi-
» journée nous suffira pour y arriver, et je trou-
» verai au terme du voyage la consolation des
» souffrances que j'aurai endurées. »

Dès que son fils est éveillé, elle l'habille à la hâte. Le petit Paul, étonné, demande à sa mère ce qu'ils vont faire. « Nous allons, » lui dit-elle, « dans une campagne où nous serons plus

» heureux, plus gais qu'ici, je l'espère. Là, tu pour-
» ras courir, jouer dans les champs... — Ah! tant
» mieux; et toi tu joueras aussi, n'est-ce pas?
» — Oui, mon ami. — Nous ne serons donc
» plus enfermés toute la journée dans une vi-
» laine chambre? — Non, mon cher Paul. —
» Et tu ne pleureras plus en me regardant?...
» — Cher enfant!... non!... non!... je ne pleu-
» rerai plus!... je serai tranquille sur ton
» sort!... »

Le petit Paul est bien content d'aller à la campagne; il rit, court, saute, fait mille folies. Georgette, ranimée par la joie de son fils, se livre à l'espérance. L'idée d'une existence tranquille à la campagne charme son imagination fatiguée de plaisirs et de chagrin. Ce séjour qui jadis lui semblait triste et monotone, cette ferme qu'elle a fuie deux fois, lui semble maintenant un port assuré contre les orages de la vie. Pauvre Georgette! tu ignores que cet asile désiré n'existe plus.

On se met en route : Georgette s'éloigne avec plaisir de cette ville, théâtre de ses erreurs, et dans laquelle elle espère ne revenir jamais.

CHAPITRE XLI.

L'INGRATITUDE PUNIE.

—

Nos voyageurs sont en route ; Georgette porte d'une main le léger paquet qui compose toute leur fortune ; elle donne l'autre au petit Paul, qui chante et gambade tout le long du chemin ; sa mère sourit en le regardant ; l'espérance et le courage sont leurs seuls compagnons de route !.. La pauvre Georgette est bien changée

depuis quelque temps... Pâle, maigre, les yeux caves et éteints, les lèvres décolorées, elle paraît dix ans de plus qu'elle n'a : mais les larmes vieillissent si vite !

Georgette et son fils se reposent de temps à autre au pied d'un arbre ou devant quelque habitation ; ils ne sont pas habitués à marcher autant. Cependant il est urgent d'arriver le soir même à la ferme ; sans cela, que deviendront-ils, où passeront-ils la nuit ?...

Georgette rappelle son courage ; elle prend son fils dans ses bras, car l'enfant n'a plus la force de marcher, et, chargée de ce précieux fardeau, s'avance vers le but où tendent ses désirs.

La nuit commence à couvrir la campagne de ses ombres, et ils ne sont pas encore à Bondy. Georgette, épuisée, se sent défaillir ; elle s'appuie contre un arbre, et demande au ciel la force d'aller plus loin. Le petit Paul, qui voit

sa maman bien triste, ne chante plus et ne dit rien.

Un paysan passe près d'eux, la pioche et la bêche sur l'épaule; il regagne gaîment sa chaumière. Georgette l'appelle.

« Brave homme! sommes-nous encore bien » loin de Bondy? — Non, mon enfant, à » une demi-lieue tout au plus. — Une demi- » lieue!.... aurai-je la force d'y arriver?.... » — Que faites-vous donc là?... — Je me re- » pose, vous le voyez! — Vous avez l'air bien » fatiguée?... — Oh! oui!... — Et vous allez » à Bondy?... — Si mes forces me le permet- » tent!..... — Eh ben! nous ferons route en- » semble; je vais de ce côté-là..... Et cet en- » fant?... — C'est mon fils. — Il est gentil..... » j'vas le porter .. et vous, prenez mon autre » bras et appuyez-vous dessus..... Oh! je suis » solide, allez!... — Vous êtes trop bon... mais » je crains... — Allons, pas de cérémonies..... » et en route! »

Georgette accepte avec plaisir le bras du bon villageois. Grâce à leur compagnon de voyage, Georgette et son fils arrivent à Bondy ; mais il faisait nuit depuis longtemps, et la ferme était encore éloignée.

« Est-ce ici que vous restez? » demande le paysan à Georgette. — Non, pas précisément ;
» je vais plus loin... mais... — Tenez, il se fait
» tard ; si vous n'êtes pas ben pressée d'arriver,
» venez avec vot' fils passer la nuit dans ma
» chaumière ; vous serez reçue par de bonnes
» gens, et demain vous vous remettrez en route
» dès qu'il vous plaira. — J'accepte votre offre
» avec reconnaissance, car je sens que je ne
» pourrais aller plus loin. — Allons, morbleu !
» v'là qui est parler ; ma chaumière est ici près,
» nous y serons bientôt. »

On se remet en marche et l'on arrive à la demeure de maître Pierre. Une bonne villageoise et six enfants rangés autour d'une table

attendaient avec impatience le retour du père de famille.

A son arrivée chacun court à lui, l'embrasse; tous ses enfants, dont l'aîné est une jolie fille de quinze ans, lui prodiguent les plus tendres caresses, tandis que sa femme lui avance son grand fauteuil. On ne voit pas encore, on ne remarque point Georgette; là, les lois de la nature passent avant tout; le premier hommage est pour celui que l'on aime, et non pour un étranger.

Maître Pierre fait lui-même avancer Georgette et son fils; il les présente à sa famille comme de pauvres voyageurs qu'il faut traiter le mieux que l'on pourra.

Tous les habitants de la chaumière s'empressent alors autour de Georgette et de son enfant; la jolie Louise (c'est le nom de la jeune fille de quinze ans) prend le petit Paul dans ses bras, tandis que la femme de Pierre fait repo-

ser sa mère et que les autres enfants préparent le souper.

« Qu'ils sont heureux! » dit tout bas Georgette en considérant le tableau qu'elle a devant les yeux. « Ah ! puissent leurs enfants ne ja-» mais s'éloigner de cette demeure paisi-» ble!...

» — Vous le voyez, » dit Pierre, » j'vous avais » dit que vous seriez ben reçue ; c'est d'ailleurs » un devoir... Les malheureux sont toujours » accueillis chez moi ; il n'y a que les méchants » et les ingrats que je repousse... ah! pour ceux-» là, ils pourraient bien passer la nuit à ma » porte! »

Au nom d'ingrats, Georgette pâlit ; elle sent que personne plus qu'elle ne mérite ce nom... Elle se trouble... mais les villageois l'engagent à se mettre à table ; elle éloigne de tristes pensées, et prend place avec son fils à la table de maître Pierre.

On soupe gaîment. Georgette admire l'attention que les enfants de Pierre ont pour leurs parents : ils cherchent à lire dans les yeux de leur père, ils préviennent ses moindres désirs, et, dans l'accomplissement de ces devoirs, ils trouvent leur plus doux plaisir.

Quand l'appétit s'apaise, on cause davantage ; maître Pierre aime à parler. Georgette lui demande s'il habite depuis longtemps les environs de Bondy.

« Pardine ! j'sommes né dans c'te chaumière,
» et j'espérons ben y mourir. — Vous connaissez
» alors tous les habitants des environs ? — Cer-
» tainement ; pourquoi ? — Vous pouvez me
» donner des nouvelles de ceux qui habitaient
» une ferme dans la vallée !... — Oh ! c'est la
» ferme de ce pauvre Jean que vous voulez
» dire... » (Pierre laisse échapper un gros soupir). « La ferme de Jean, c'est cela même ! —
» Ignorez-vous qu'il est mort ?... — Non.... je

» le sais... mais... — Mais vous ne savez pas,
» sans doute, quelle fut la cause de sa mort.....
» et tous les malheurs qui ont suivi cet affreux
» événement? ah! c'est une histoire terrible et
» que je connaissons trop bien!...., car ce pau-
» vre Jean était mon ami... c'est-à-dire que je
» le voyais queuquefois aux champs. Écoutez-
» moi, j'vais vous conter cela; mes enfants con-
» naissent ces événements, mais ils ne sauraient
» trop les entendre raconter; car c'est une le-
» çon pour eux, surtout pour mes filles!... Mor-
» guienne! si jamais elles se conduisaient comme
» c'te... mais écoutez, écoutez. »

Georgette frémit, elle se trouble, elle prévoit qu'elle va entendre le récit du mal qu'elle a fait à ses bienfaiteurs. En effet, Pierre lui raconte l'adoption de la petite fille, la manière dont elle fut élevée à la ferme de Jean, le dédain dont mademoiselle Georgette payait ses bienfaiteurs, et sa fierté déplacée avec les villageois.

Maître Pierre n'oublie rien : il connaît les amours de Charles, auquel il aime à rendre justice ; car on voyait bien que Charles n'était point un séducteur, mais il n'épargne pas, en revanche, le jeune marquis, premier auteur des fautes de Georgette. Le bon paysan pleure en racontant la mort de Jean, suite de sa tendresse pour une ingrate : tous les habitants de la chaumière sont émus ; Georgette, pâle, immobile, les yeux fixés sur la terre, cherche à contenir, à dissimuler les tourments de son âme.

Pierre reprend son récit ; mais lorsqu'il vient à la seconde fuite de Georgette et à l'incendie de la ferme, notre héroïne l'interrompt, ne pouvant croire ce qu'elle entend.

« Quoi ! » s'écrie Georgette, « Lafleur avait » osé.. — Oui, il avait allumé la flamme qui » embrasa la demeure de la veuve de Jean ; l'in- » cendie fit en peu de temps des progrès rapi-

» des... Au milieu de la nuit, on n'avait aucun
» secours !.... tout fut brûlé..... et Thérèse ré-
» duite à la mendicité par celle qu'elle avait
» comblée de bienfaits.

» — Grand Dieu ! » dit Georgette avec véhémence, « c'est moi qui suis cause... — Vous ! » s'écrie Pierre, en la regardant avec effroi. « Qu'est devenue Thérèse ? » demande Georgette, qui, dans son désespoir, ne fait pas attention à l'inquiétude qui se manifeste sur le visage de Pierre, « qu'est-elle devenue ? Au nom
» du ciel, répondez-moi !... — Elle n'est plus !...
» après avoir vécu quelque temps dans la dou-
» leur et les regrets, elle est morte victime de
» l'ingratitude et de l'inconduite de celle qu'elle
» avait adoptée ! — Malheureuse !... s'écrie Georgette, et elle tombe évanouie au milieu des villageois.

La femme et les enfants de Pierre s'empressent de lui prodiguer des secours ; le petit

Paul pleure et appelle à grands cris sa mère ; Pierre seul est insensible à ce tableau ; son front est devenu sévère, ses yeux inquiets examinent Georgette, il a l'air de chercher à se rappeler ses traits, et plus il la regarde, plus son maintien devient grave, plus il montre d'indifférence pour les souffrances de Georgette. Il éloigne ses enfants d'auprès d'elle, il semble craindre qu'ils ne respirent le même air que cette infortunée.

Enfin Georgette reprend ses sens, elle ouvre les yeux et regarde avec crainte autour d'elle... « Qui êtes-vous? » lui demande Pierre avec sévérité, en se mettant entre elle et ses enfants ; « qui êtes-vous ? répondez. »

Georgette tremble, le ton de Pierre la glace d'effroi. « Je suis, » dit-elle à demi-voix, « une » infortunée qui a payé bien cher ses égare- » ments... je suis cette Georgette dont vous ve- » nez de raconter les fautes...

» — Malheureuse ! » s'écrie Pierre, tandis que

sa famille regarde Georgette avec douleur, « vous
» êtes cette fille ingrate!... vous avez donné la
» mort à vos bienfaiteurs!.... Sortez à l'instant
» de chez moi! je n'voulons pas dans ma chau-
» mière d'une femme qui nous porterait mal-
» heur!... Tous les pères de famille de ce can-
» ton ont défendu à leurs enfants de vous ap-
» procher, et les miens se corrompraient au-
» près de vous!... Sortez, vous dis-je!...—Par
» pitié!... » s'écrie Georgette en tombant à ge-
noux. « — De la pitié pour des ingrats, jamais!
» — Ne me renvoyez pas au milieu de la nuit...
» Cet enfant doit-il souffrir des fautes de sa
» mère? — Votre fils est l'enfant du crime et de
» l'inconduite, je n'en veux pas dans ma mai-
» son. Encore une fois, sortez, ou je ne réponds
» pas d'être maître de l'indignation que votre
» vue me cause. »

Georgette embrasse les genoux de Pierre, les baigne de larmes, lui présente son fils : la famille du laboureur, attendrie par le spectacle

de la douleur de Georgette, cherche à fléchir le courroux de maître Pierre, mais en vain on le sollicite, la présence de Georgette l'irrite, et l'infortunée, forcée de fuir sa colère, est chassée de la chaumière avec son fils au milieu de la nuit.

Georgette est allée tomber au pied d'un arbre, à peu de distance de la chaumière. Un torrent de larmes s'échappe de ses yeux, son âme est brisée par la douleur. Son fils, inquiet de son chagrin, dont une heureuse ignorance lui empêche de connaître la cause, le petit Paul l'entoure de ses bras, baise ses joues inondées de pleurs, et cherche à calmer ses peines.

« Ah! mon fils! » s'écrie Georgette, « sans toi » j'aurais depuis longtemps cessé de vivre, mais » pour toi je dois avoir la force de tout supporter. »

Elle prend l'enfant sur ses genoux, cherche à le garantir de la fraîcheur de la nuit, car on

n'était qu'au printemps; elle se dépouille d'une partie de ses vêtements; un frisson violent fait trembler ses membres, mais son fils ne sent point le froid, et elle prend courage.

Depuis une demi-heure les infortunés étaient assis dans la campagne, le petit Paul dormait sur les genoux de sa mère, et celle-ci veillait pour son fils : tout-à-coup elle entend des pas qui approchent.... elle lève la tête.... C'est une femme... c'est Louise, la fille aînée de Pierre.

« Pauvre femme, » dit la jeune fille, « je veux tâcher de vous être utile. Mon père est bien sé-
» vère!.... Aussi c'est en cachette que je suis
» venue. Tout le monde dort; mais moi, je ne
» pouvais pas m'endormir en songeant que vous
» étiez au milieu des champs avec votre fils!...
» Je me suis levée tout doucement, j'ai pris la
» clé d'un petit hangar où nous mettons de la
» paille et du bois; venez-y; là, du moins, vous
» serez à l'abri du froid, et vous pourrez dormir

» tranquillement. — Chère enfant!.... cela ne
» vous expose-t-il pas?... Si votre père savait...
» — Non, non, il ne peut le savoir, pourvu que
» vous partiez demain au point du jour. »

Georgette suit la jeune fille, en portant son fils dans ses bras. On arrive au hangar; Louise fait entrer notre héroïne, qui promet de partir dès le point du jour, et la jeune paysanne s'éloigne, contente d'avoir fait une bonne action.

Georgette, couchée sur la paille près de son fils, cherche en vain à goûter un peu de repos. L'inquiétude de leur sort à venir, le dénùment où ils se trouvent, la manière dont Pierre l'a traitée, tout se réunit pour agiter ses sens, et l'empêche de céder à la fatigue. Le dernier espoir qui lui restait est évanoui : Thérèse n'est plus?...

Georgette passe la nuit, tourmentée par ses réflexions et par ses remords. Dès que le jour paraît, fidèle à la promesse qu'elle a faite à la

jeune paysanne, elle éveille son fils pour partir. Le petit Paul demande à manger à sa mère, celle-ci détourne la tête pour cacher ses pleurs : « Viens, » lui dit-elle, « viens, mon ami ; bientôt, » j'espère, je pourrai. »

Elle n'a pas la force d'achever, et l'enfant, qui lève ses regards sur elle, sent sa faim se passer en voyant des larmes dans les yeux de sa mère.

Georgette prend la main de son fils et sort du hangar sans savoir où elle veut aller. La vue de la chaumière de Pierre lui rappelle la scène de la veille ; elle entraîne son fils loin de cette habitation ; mais le petit Paul, qui se souvient d'y avoir soupé, arrête sa mère et lui montre la demeure des villageois : « Maman, » pourquoi n'entrons-nous pas là ?... — Ah ! » mon fils, nous ne le pouvons pas... on nous » en a chassés ! — Chassés ! et qu'avions-nous » donc fait pour cela ? — Tu n'as rien fait, mon

» fils ; mais ta mère !... —Tu es pourtant bonne,
» toi ; ce sont des méchants de nous avoir chas-
» sés. Mais, tiens, allons dans cette autre mai-
» son là-bas.... on nous recevra là.... — Non,
» mon ami, toutes les portes me sont fermées,
» je ne serai reçue nulle part.... La honte, l'a-
» bandon, voilà quel est désormais le partage
» de ta malheureuse mère !.... — Oh ! les mé-
» chants !.... Eh bien ! quand je serai grand, je
» reviendrai ici, et je battrai tous ceux qui ont
» chassé maman. »

Georgette emmène son fils loin des chau-mières ; ils dirigent leurs pas vers la vallée qu'ils aperçoivent dans l'éloignement. Bientôt notre héroïne reconnaît le paysage, le lieu ou s'élevait la ferme de Jean ; chaque pas dans la vallée lui rappelle une époque de sa vie ; elle regrette ce temps heureux de l'enfance, qui fuit si rapidement pour ne plus revenir.

Georgette s'arrête à chaque arbre, à chaque

bosquet : c'est là qu'elle faisait courir la vieille Ursule... c'est ici qu'elle jouait avec César ; c'est de ce côté que Charles la rencontra pour la première fois ; plus loin il lui jura de l'adorer toujours :

Georgette cherche des yeux la ferme... mais en vain ! le soc du laboureur a passé sur cette terre où s'élevait l'habitation de Jean ; cependant elle reconnaît l'endroit où elle était bâtie: quelques pierres sont encore entassées près de là, mais bientôt il ne restera plus rien de ces ruines, et l'œil, en admirant ces champs nourriciers, ne découvrira plus aucun vestige d'habitation.

Georgette s'éloigne à regret ; elle dirige ses pas vers un bouquet de bois où doit reposer son bienfaiteur. Ne pouvant plus lui exprimer son repentir, elle veut du moins rendre un dernier hommage à sa mémoire.

Elle aperçoit bientôt le tombeau de Jean ; ce

lieu paraît avoir été respecté et même embelli par les villageois; elle quitte la main de son fils et s'avance religieusement vers le dernier asile de ses bienfaiteurs, car elle pense que Thérèse repose près de son époux : en effet, le même tombeau les rassemble, et Georgette lit ces mots gravés sur la pierre tumulaire :

DONNEZ UNE LARME A DES INFORTUNÉS
QUE L'INGRATITUDE A MIS AU TOMBEAU !

Georgette tombe à genoux, elle baigne le tombeau de ses larmes et adresse au ciel de ferventes prières en expiation du mal qu'elle a fait. Après avoir rempli ce devoir, elle sent son cœur soulagé ; se levant plus calme, elle reprend la main de son fils et s'éloigne de ces tristes lieux, non sans tourner la tête pour les revoir encore.

Nos voyageurs marchent quelque temps.

Georgette, livrée à ses souvenirs, avait oublié sa situation présente ; elle y fut rappelée en jetant ses regards sur son fils : l'enfant, intimidé par la tristesse de sa mère, n'osait lui faire connaître ses besoins ; Georgette le prend dans ses bras, l'embrasse : « Chèr enfant, je t'ai ou-
» blié un instant, pardonne-moi, c'était pour
» mes bienfaiteurs.... désormais je ne veux plus
» vivre que pour toi. Tu as faim, sans doute,
» et tu n'osais me le dire... Viens, mon ami;
» bientôt nous aurons de quoi déjeuner.

En disant cela, Georgette regardait son léger paquet : c'était sa dernière ressource. « Quand
» je l'aurai vendu, » pensait-elle, « il ne nous
» restera plus rien... mais peut-être alors le ciel
» prendra pitié de nous. »

Georgette trouva à Bondy un marchand qui, par grâce, lui donna six francs de ses effets ; c'était le quart de leur valeur ; elle prit l'argent et courut acheter à son fils de quoi sa-

tisfaire son appétit. Pendant que l'enfant déjeunait, elle comptait le peu qui lui restait et se désolait en songeant que la mort de Thérèse lui ravissait sa dernière espérance... Tout-à-coup le souvenir de son oncle frappe son esprit ; cet oncle, qu'elle avait jadis abandonné, est peut-être disposé à lui pardonner; Georgette saisit avidement ce dernier espoir. Jadis elle n'eût point osé retourner près de ce parent qui a élevé son enfance ; maintenant l'existence de son fils en dépend, elle ne balance pas ; l'espoir de retourner à Rambervillers un asile et des secours ranime ses esprits abattus, mais une idée cruelle se présente : si son oncle était mort !...

Cette crainte est désespérante ; Georgette la repousse avec effroi. « S'il n'était plus, » se dit-elle, « j'aurai du moins tenté le dernier moyen » qui me reste. Mais le ciel aura pitié de mes » souffrances, il permettra que je retouve mon

» oncle, qu'il me pardonne et que je sois enfin
» tranquille sur le sort de mon fils. »

Mais comment, avec si peu d'argent, se rendront-ils à Rambervillers? « Eh bien! » dit Georgette, « j'implorerai sur ma route la pitié des
» âmes sensibles. Je n'ai pas craint jadis de
» m'assimiler aux viles créatures!.... Ah! je
» ne dois point rougir de mendier pour mon
» fils. »

Lorsque le petit Paul a fini son modeste repas, sa mère le prend dans ses bras et se met en route pour retourner chez son oncle le tabellion.

CHAPITRE XLII.

DERNIER VOYAGE.

—

Notre héroïne et son fils marchent toute la journée, ne se reposant que lorsque les forces leur manquent tout-à-fait. A la nuit, ils arrivent à un petit village; Georgette demande combien il y a de ce village à Bondy : « Six lieues, » lui répond-on. — « Eh quoi, » se dit-elle,

« nous avons marché depuis ce matin, et nous » n'avons fait que six lieues! »

Georgette calculait avec effroi le temps qu'il leur faudrait pour arriver à Rambervilliers : une femme et un enfant ne vont pas vite à pied! Elle tâchait de reculer le moment où il faudrait implorer l'assistance des passants, et pour cela elle ménageait sa petite bourse. Son fils peut manger à sa faim et la satisfaire entièrement, mais Georgette ne prend que l'absolu nécessaire et de quoi soutenir ses forces et son courage.

Les pauvres voyageurs couchent dans le village où ils se sont arrêtés. Une grange leur sert d'abri, un peu de paille d'oreiller; mais la fatigue leur fait trouver ce coucher excellent, et ils dorment profondément. Le lendemain, Georgette se fait indiquer la route qu'il faut suivre, et ils se mettent en marche. Quelquefois des êtres compatissants ont pitié de leur misère et ne leur font pas payer le frugal repas

qu'ils prennent dans leur chaumière ; Georgette les bénit, et son cœur est soulagé lorsqu'elle a passé la journée sans toucher à son léger avoir.

Georgette et son fils font ainsi près de quarante lieues. La pauvre mère portait son fils lorsque l'enfant était las ; elle dissimulait ses souffrances et abusait du peu de force qui lui restait, dans l'espoir d'arriver plus tôt. Au bout de ce terme, malgré la stricte économie dont elle a usé, il ne leur reste plus rien, et ils ont encore autant de chemin à faire pour arriver à Rambervillers.

Georgette se sent un moment découragée ; cependant elle regarde son fils ; l'espoir de trouver un asile où l'on prendra soin de son enfance triomphe de sa faiblesse, elle se décide à implorer les secours et la commisération publique.

Ils arrivent, le soir, à un bourg assez considérable. Georgette s'assied sur un banc de

pierre, elle n'a pas la force de demander... Ses yeux se ferment, ses sens se glacent... elle va perdre connaissance sans pouvoir implorer du secours... mais son fils, guidé par la nature, voit que sa mère est souffrante, qu'elle ne peut plus parler. Le petit Paul court à chaque passant : « Ayez pitié de maman ! » s'écrie-t-il ; « elle est bien malade... secourez-la !... »

Ces mots, prononcés en sanglottant, la grâce touchante de l'enfant, attirent l'attention de plusieurs personnes : on suit Paul, on entoure Georgette, on la regarde; on fait des commentaires sur son état, et on ne la secourt pas !.... Une bonne vieille, plus humaine, fait respirer à Georgette une petite fiole ; notre héroïne reprend ses esprits.

« Venez, » lui dit la vieille femme, « appuyez-vous sur moi ; tenez, je demeure ici en » face... je vous ferai prendre quelque chose ; » car ces gens-là vous laisseraient bien mourir

» sans vous porter secours ! venez, venez chez » moi. »

Georgette ne peut remercier la bonne femme que par un geste de tête ; cette dernière la prend sous le bras ; le petit Paul veut aussi soutenir sa mère chancelante. On arrive à une petite maison ; on monte, non sans peine, un escalier noir ; on entre dans une chambre où l'on ne voit pas clair ; la vieille fait asseoir Georgette, et bat le briquet le plus vite qu'elle peut.

On a enfin de la lumière ; mais Georgette, dont les yeux sont presque éteints, distingue à peine autour d'elle.

« Attendez, » dit la bonne femme, « j'ai en» core là, dans ma bouteille, un peu de vin ; » cela vous remettra et vous fera du bien. »

La vieille fait prendre à Georgette un demiverre de vin : celle-ci se sent mieux. Son premier mouvement est d'embrasser son fils, à qui elle doit la vie ; ensuite elle tourne ses regards

vers l'être compatissant qui a eu pitié de sa situation. La bonne femme, debout en face de Georgette, examinait avec joie le mieux que ses soins avaient produit. « Que ne vous dois-je » pas, bonne mère, » lui dit Georgette, « vous » m'avez rappelée à la vie!... hélas! sans mon » fils, je n'y tiendrais pas. — Pauvre femme, » vous êtes donc bien malheureuse! »

La voix de sa bienfaitrice, que jusqu'alors Georgette n'avait pu entendre distinctement, cette voix lui rappelle quelqu'un qu'elle a connu autrefois; elle regarde la bonne femme avec attention et s'écrie: « Je ne me trompe » pas!... c'est vous!... c'est Ursule!... — Eh » oui, c'est moi, » répond Ursule (car c'était elle-même); « mais vous... je ne me rappelle » pas vous avoir jamais vue!.... — Comment, » Ursule, vous ne me reconnaissez plus?—Non, » non, en vérité, à moins... mais cela n'est pas » possible!... — Grand Dieu! je suis donc tout- » à-fait méconnaissable? — Cette voix, cepen-

» dant... oh! mon Dieu! vous seriez cette
» Georgette... qui était si jolie?... — C'est moi-
» même, Ursule..... — Malheureuse!.... dans
» quel état!... »

La vieille, dans sa surprise, recule quelques pas. « Oh! ne me maudissez pas!... » s'écrie Georgette en joignant les mains vers elle, « je
» suis assez punie!... — Non, non, je ne vous
» repousserai pas, infortunée!.... je vois que
» vous avez souffert!... Et cet enfant? — C'est
» le mien!... — Pauvre petit! pauvre Geor-
» gette! que vous êtes changée!... »

Lorsque les premiers moments de surprise furent passées, Ursule dresse sur une table un petit souper. « Je ne suis pas riche, » dit-elle à Georgette, « mais j'offre de bon cœur ce que
» j'ai. »

On se met à table. Georgette demande à Ursule par quel hasard elle se trouvait dans ce pays. La vieille lui répond qu'après la mort de Thérèse, n'ayant plus rien qui la retînt à

Bondy elle était revenue vivre dans ce bourg où elle était née. En racontant son histoire, Ursule a la délicatesse de ne pas retracer à Georgette le tableau des maux qu'elle a causés.

Georgette fait à Ursule le récit de sa vie; elle ne cherche point à déguiser ses erreurs. Elle termine en apprenant à la vieille son projet d'aller trouver à Rambervilliers cet oncle qu'elle venait de quitter, lorsque Jean la trouva sur la route, assise sur le bord d'un fossé.

Ursule approuve le dessein de Georgette, et se rappelant quelque chose : « Vous allez à » Rambervilliers, dites-vous? — Oui; pour» quoi? — C'est que... attendez... oui, c'est de » ce côté-là qu'est le château de Merville. » — Quel est ce château? — Celui des parents » de ce bon Charles. — Comment savez-vous... » — Pardi! je l'ai su de Baptiste, qui me con» tait tout cela lorsque son maître était malade » dans notre chaumière. — Que voulez-vous » dire? »

Ursule raconte alors à Georgette la maladie de Charles, son désespoir en ne la retrouvant pas une seconde fois à la ferme. Georgette pleure en l'écoutant. « Comme il m'aimait! » s'écrie-t-elle. Elle apprend avec surprise que Charles, dont jusqu'alors elle avait ignoré le rang, est le fils du marquis de Merville, et qu'il habitait près de Rambervilliers. Le désir de le voir fait battre son cœur ; peut-être l'espoir d'en être encore aimée se mêle-t-il au sentiment qui l'anime.

Georgette est son fils passent la nuit dans le modeste local d'Ursule ! Cette bonne femme, qui voit le repentir de notre héroïne, et sur toute sa personne les traces de ce qu'elle a souffert, ne cherche maintenant qu'à lui être utile et à alléger ses souffances. On s'arrange le mieux que l'on peut pour la nuit : nos voyageurs ne sont pas difficiles, et depuis longtemps ils n'ont pas reposé sous un toit hospitalier.

Le lendemain, la vieille Ursule fait déjeuner

ses hôtes, ensuite elle glisse quelques pièces de monnaie dans la main de Georgette. « Ma Chère » enfant. » lui dit-elle, « voilà tout ce que je » puis vous offrir !.... je suis pauvre aussi.... » mais c'est de bon cœur que je partage avec » vous. »

Georgette accepte, en rougissant, le don d'Ursule; elle embrasse la bonne femme, et se remet en route avec son fils.

Le secours de la vieille suffit à leurs besoins pendant deux jours: il ne leur restait plus que deux autres journées de marche pour être rendus à Rambervilliers. Ils poursuivent avec courage, et au bout de la première journée entrent dans une maisonnette demander de quoi rétablir leurs forces épuisées, mais la maîtresse de la maison est dure, méchante : « Allez, allez, » leur dit-elle; « il y a assez de mendiants dans » le pays, nous n'avons pas besoin de nourir » ceux qui courent le monde ! »

Enfin elle referme sa porte aux pauvres voya-

geurs. Georgette prend son fils dans ses bras et va s'adresser ailleurs : même refus, même insensibilité !

« Il nous faudra donc attendre à demain, » dit-elle tristement, « et passer la nuit sur ce » banc. — Oh ! maman, j'ai bien faim !..... — » Cher enfant, demain... Hélas ! demain peut-» être nous ne serons pas plus heureux !... »

Les infortunés passent la nuit au pied d'un arbre, et au point du jour se remettent en route, n'ayant rien pris depuis la veille. Le petit Paul fait quelques pas et ne peut aller plus loin ; Georgette le prend dans ses bras, et prie le ciel de doubler ses forces. Elle continue sa route : l'espoir d'arriver bientôt chez son oncle la soutient encore, mais à la fin du jour ils se trouvent au milieu des champs, ne découvrant aucune habitation.

L'enfant demande, d'une voix faible, quelque nourriture ; Georgette, au désespoir, regarde autour d'elle... rien ! rien ! pour apaiser

leur faim dévorante !... « Oh ! mon Dieu !.... » s'écrie-t-elle, « faudra-t-il périr si près du » terme de notre voyage ! » Elle arrache quelques feuilles d'oseille, seule plante qui s'offre à ses regards, en exprime le suc sur les lèvres de son fils ; mais, voyant que ce secours ne peut calmer ses souffrances, elle s'arme d'un pouvoir surnaturel, et, serrant son fils contre son sein, se met à courir, espérant découvrir une habitation.

Après une heure de marche, elle distingue au loin la porte d'un clocher... c'est celui de Rambervilliers ; encore un peu de chemin, et ils y seront rendus... Mais la nuit commence à couvrir les champs ; Georgette, exténuée, veut en vain avancer encore, ses genoux se dérobent sous elle..... Un brouillard épais obscurcit sa vue..... elle tombe avec son fils au milieu des champs.

Lorsque Georgette revint à elle, la nuit était obscure, on ne pouvait distinguer près de soi.

Son premier mouvement fut de chercher son fils ; elle étend les bras et touche celui de l'enfant. « Il est près de moi, » dit-elle, « gardons-
» nous de le réveiller !... Demain, dès le point
» du jour, je serai rendue à Rambervilliers, et
» j'y trouverai des secours pour mon fils. »

Confiant son sort à la Providence, elle appuie sa tête contre sa main ; la fatigue l'emporte sur le besoin, elle s'endort profondément.

Le jour brilllait dans tout son éclat lorsque Georgette ouvre les yeux. Un cri d'horreur et de désespoir lui échappe.... Le petit Paul s'est frappé à la tête en tombant sur une pierre, lorsque sa mère perdit l'usage de ses sens ; le pauve enfant a reçu une blessure profonde, il est couvert de sang et totalement inanimé. Sa mère le prend sur son sein, l'embrasse, l'appelle à grands cris, mais l'enfant ne répond plus.

Ce coup était trop fort pour la tête déjà affaiblie de Georgette : la vue de son fils mort,

l'idée que c'est elle qui a causé son trépas, bouleversent tout-à-fait ses sens ; sa raison s'égare, elle ne sent plus sa faiblesse. Elle prend son fils, court, s'arrête, lui parle, lui promet que bientôt il aura à manger ; dans son délire, elle ne le voit plus mort, le souvenir de la faim qui les dévorait est la seule pensée qui frappe son imagination.

Pâle, échevelée, les yeux hagards, Georgette arrive à Rambervilliers ; elle tient son fils caché sur son sein, et l'entortille du fichu qui la couvrait. Le hasard ou la nature la guide ; elle se rend à la demeure de son oncle : une bonne femme lui ouvre la porte, la vue de Georgette l'effraie.

« Où est M. Rudemar? » demande Georgette d'une voix altérée, et jetant autour d'elle des regards sombres. — Que lui voulez-vous? il » n'est pas ici, il est au château de Merville. — » Au château de Merville... ah! oui .. je me » souviens.... c'est là qu'il est aussi ... — Que

» dites vous donc ? — J'irai au château de Mer-
» ville.... je le verrai encore.... il donnera du
» pain à mon fils... Oui... oui... c'est là que je
» dois aller!... »

La bonne femme ne sait ce qu'elle veut dire; mais désirant l'éloigner : « Si vous voulez aller » au château, » lui dit-elle, « tenez, prenez ce » chemin, c'est toujours tout droit. »

Georges se met à courir, la nature semble avoir fait pour elle un dernier effort : elle arrive, elle entre dans le château.

La grande cour est ouverte; Georgette ne rencontre personne, elle marche au hasard. Les sons d'une musique religieuse frappent son oreille ; elle se dirige du côté d'où ils partent, elle arrive devant la chapelle du château. Elle entre, jette des regards éteints sur tout le monde qui est rassemblé dans le lieu saint; elle pousse un cri et tombe à l'entrée de la chapelle, au moment où Charles vient d'unir sa destinée à celle de la jeune Alexandrine.

Le cri de Georgette trouble la cérémonie ; on s'empresse de porter secours à la pauvre femme ; les jeunes époux s'avancent... un vieillard les suit, le cœur oppressé d'un sinistre pressentiment.

« Georgette! » s'écrie Charles en apercevant l'infortunée à qui l'on s'efforçait d'arracher son fils qu'elle ne voulait point quitter. « Georgette ! » dit à son tour M. Rudemar (c'était le nom du vieillard qui assistait au mariage des jeunes amants). « Oh! mon Dieu ! cette » femme serait-elle celle que j'ai tant pleurée! »

Georgette ouvre les yeux, la raison lui revient, elle reconnaît Charles. « Adieu! » lui dit-elle, « adieu! Charles ; je meurs victime de » mon inconduite ! Dites à cet oncle que j'aban» donnai jadis... que je suis bien punie... mais » que mon repentir fut sincère !...

Elle ne peut en dire d'avantage. Le vieillard, qui a reconnu Georgette, lui donne sa bénédiction ; Charles verse des larmes. L'infortunée

elle prend sa main qu'elle pose sur son cœur. Mais bientôt ses yeux se ferment... elle entoure son fils dans ses bras... On cherche à la rappeler à la vie, mais inutilement : elle n'était plus!...

FIN.



TABLE.

Pages.

XXIV. — Soirée au Marais. 1
XXV. — Cela va bien ! 36
XXVI. — Accident. — Rencontre imprévue. 74
XXVII. — La roue commence à tourner. . 88
XXVIII. — Scène utile à l'un et inutile à l'autre. 96
XXIX. — Changement d'état. 105
XXX. — Zulmé. 113
XXXI. — Catastrophe. 128
XXXII. — Rencontre nocturne. 136
XXXIII. — Effets de l'inconduite. . . . 148
XXXIV. — Chute. 157

XXXV. — La maison de correction. . . . 169
XXXVI. — Le moulin du père Simon. . . . 188
XXXVII. — Nouveaux revers. 206
XXXVIII. — Voilà où cela mène. 220
XXXIX. — Éclaircissements nécessaires. . 226
XL. — Il vaut mieux tard que jamais. . 232
XLI. — L'ingratitude punie. 244
XLII. — Dernier voyage. 274

FIN DE LA TABLE.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.



